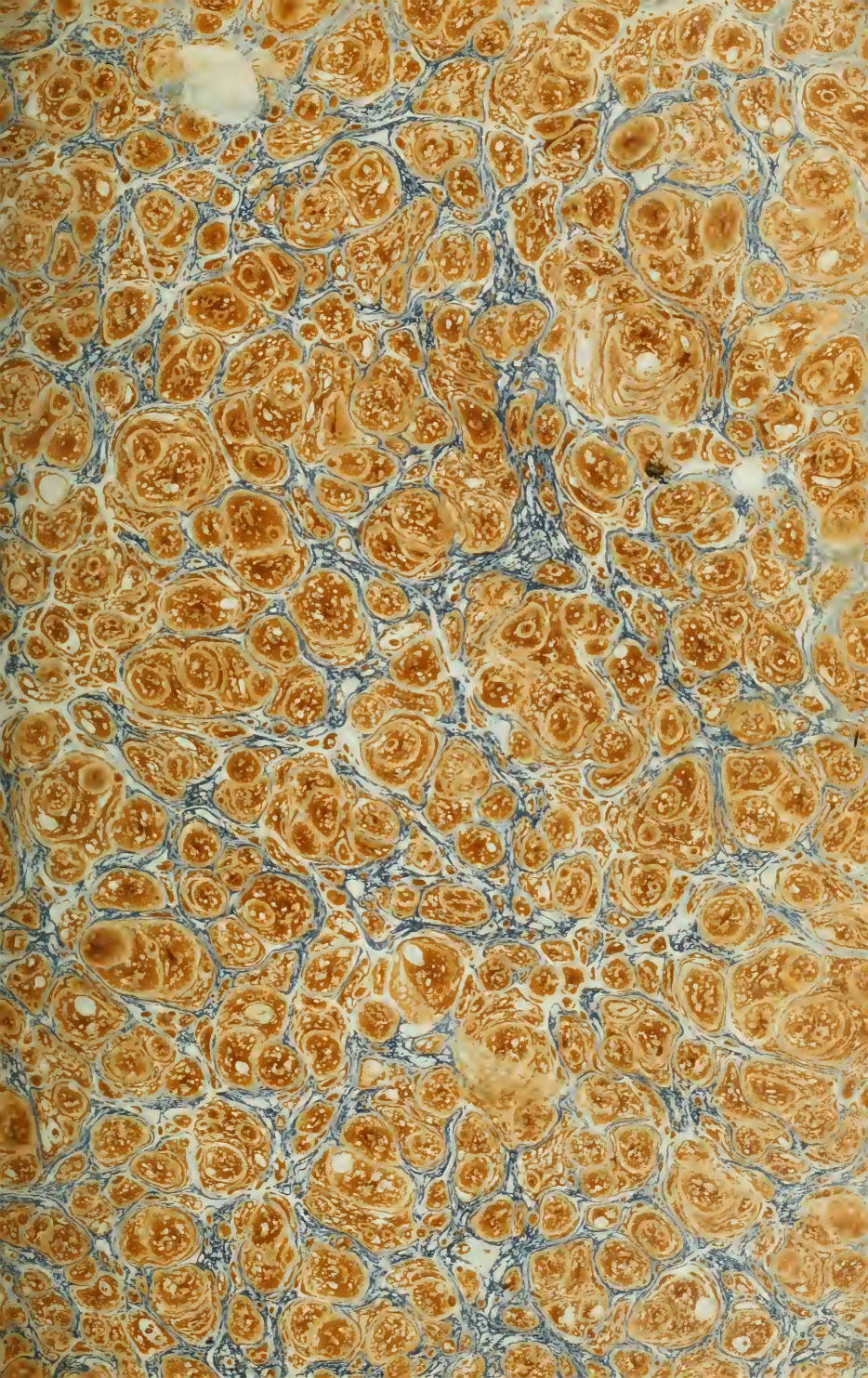
U d'/of OTTAWA
39003002133287



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrespica08pica

CE

OEUVRES

DE

L. B. PICARD.

THÉATRE. — TOME VIII.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

A PARIS,
CHEZ BOSSANGE, PÈRE ET FILS, LIBRAIRES,
rue de Tournon, n° 6 bis.
A LONDRES, chez Martin BOSSANGE et Compagnie,
Libraires, 14 Great-Marlborough street.

OEUVRES

DE

L. B. PICARD,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE FRANÇAISE).

TOME HUITIÈME.

A PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE DES OEUVRES DE PIGAULT-LEBRUN,

AU PALAIS-ROYAL, N° 51.

M DCCC XXI.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2381
.A1
1891
v.8

LA
MAISON EN LOTERIE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE COUPLETS,

FAITE EN SOCIÉTÉ AVEC M. RADET,

Représentée pour la première fois le 8 décembre 1817.

PRÉFACE.

J'avais fait cette petite pièce en comédie. Je la lus à quelques amis qui la trouvèrent fort jolie; je la lus aux comédiens, qui n'en furent pas émerveillés : ils trouvaient qu'elle rappelait encore *les Marionnettes* et *les Ricochets*. Je ne pensais plus à la faire jouer, lorsqu'un jour j'en causai avec mon ami, monsieur Radet, auteur de tant de jolis vaudevilles, dont quelques-uns ont eu un succès qui s'est prolongé bien plus long-temps qu'il ne semble appartenir à ce genre d'ouvrages. Il pensa que la pièce, mêlée de couplets, pourrait avoir une physionomie plus originale; je fus de son avis. Nous y travaillâmes ensemble : elle obtint un véritable succès. Depuis, on nous proposa de l'arranger en opéra-comique. Je crois devoir la placer dans mon recueil, non pas en comédie, ainsi que d'abord je l'avais faite; non pas en opéra-comique, ainsi que nous la refîmes ensuite; mais en vaudeville, ainsi qu'elle fut représentée pour la première fois. C'est, je crois, la meilleure des trois versions.

Le sujet est tiré d'une petite comédie allemande, que

je n'ai pas lue, mais qui m'a été racontée par une personne qui l'avait vue à Vienne.

L'introduction me paraît piquante. Tous ces personnages à la fenêtre, à différents étages, selon la différence de leur condition, et tout en respirant l'air du matin, se livrant chacun à la passion qui l'occupe, me semblent offrir un tableau divertissant.

La pièce languit ensuite, jusqu'au moment où l'on apprend les numéros gagnants; à partir de cette scène, elle me paraît vive, rapide et comique.

Il est rare de voir parmi nous des maisons mises en loterie; c'est plus fréquent, m'a-t-on dit, en Allemagne et en Angleterre. Cette donnée, une fois admise, est un bon moyen de mettre en jeu les diverses passions des personnages.

Le rôle de Rigaudin, qui se frotte les mains quand on pleure, qui se gratte l'oreille quand on rit, n'a jamais manqué de produire un grand effet à la scène. Il rappelle un peu monsieur Tatillon, lequel rappelle lui-même un rôle d'un joli vaudeville auquel monsieur Radet, mon collaborateur, n'est pas étranger; le Gilles de Colombine mannequin, qui s'applaudit d'avoir fini heureusement sa journée, en faisant battre deux chiens qui n'y pensaient pas.

Il est certain que tous les personnages sont des marionnettes et qu'ils agissent par ricochets; mais que voulez-vous? je commence les Marionnettes par cette phrase, « Oui, mon ami, nous sommes tous des marionnettes; » et je finis les Ricochets par celle-ci, « Tout s'enchaîne et tout marche par ricochets. »

PERSONNAGES.

M. JACQUILLARD, notaire.
RIGAUDIN, son clerc. (*Il est bossu.*)
CHARLES, valet-de-chambre.
MADEMOISELLE VERNEUIL, marchande.
TOINETTE, servante de Jacquillard.
TAPINEAU, tambour.

La scène se passe dans un bourg, à quelques lieues de Paris.

LA
MAISON EN LOTERIE.

Le théâtre représente une place publique. On voit au fond une jolie maison entourée d'un jardin. D'un côté, la maison de mademoiselle Verneuil, une fenêtre au-dessus de sa boutique, et sur la porte une enseigne avec cette inscription : A LA CORBEILLE DE MARIAGE. MADEMOISELLE VERNEUIL TIENT TOUT CE QUI CONCERNE LA LINGERIE, LA MERCERIE, LA PARFUMERIE, LES MODES ET LES NOUVEAUTÉS. De l'autre côté, la maison de monsieur Jacquillard. Son étude est au rez-de-chaussée, avec des fenêtres donnant sur la scène. Au premier étage, la fenêtre de monsieur Jacquillard; au second, la fenêtre de Rigaudin. Sur la porte, les plaques de notaire et cette inscription: JACQUILLARD, NOTAIRE ROYAL. La grille et le mur d'un petit jardin attenant la maison de Jacquillard. Au lever du rideau, les volets de la maison de Jacquillard, et de la boutique de mademoiselle Verneuil, sont fermés.

SCÈNE I.

RIGAUDIN, SEUL, A LA FENÊTRE.

La voilà, la voilà, cette jolie maison, mise en loterie; c'est aujourd'hui que le tirage définitif a lieu à Paris. Si je la gagnais? Ah! Rigaudin, mon ami, quel bonheur!..... N'y pensons pas..... Faute de mieux, je suis assez content de mon sort. Après avoir passé quinze ou vingt ans de ma vie dans les études d'avoués et de notaires de Paris, me voilà clerc de monsieur Jacquillard, notaire de ce bourg. C'est une retraite... la retraite n'est pas brillante.

AIR : *J'avais écrit une lettre.*

Mon avare de notaire
Me loge petitement,

Me donne un léger salaire,
Et me nourrit sobrement;
Mais dans sa triste bicoque,
Pour échapper à l'ennui,
Secrètement je me moque
De ses clients et de lui.
Puis, je persifle, je raille
Tous les habitants du lieu:
Par mes soins on se chamaille,
C'est un vrai plaisir de dieu.
Je guette, je suis, j'éclaire
Les porteurs de billets doux,
Trop heureux quand je puis faire
Manquer quelques rendez-vous.
Tous les jours à ma fenêtre,
Posté dès le point du jour,
Tous ceux que je vois paraître
Sont habillés tour-à-tour;
Dans la rue et sur la place,
D'ici, sans être aperçu,
Je vois tout ce qui se passe,
Et je ris comme un bossu. *Bis.*

SCÈNE II.

RIGAUDIN, MADEMOISELLE VERNEUIL.

MADEMOISELLE VERNEUIL, *à sa fenêtre.*

Elle est charmante, cette maison; il y a un clos d'excellent rapport.

RIGAUDIN, *l'apercevant.*

Ah! mademoiselle Verneuil, la marchande, la coquette du bourg.

SCÈNE III.

RIGAUDIN, MADEMOISELLE VERNEUIL; JACQUILLARD, A SA FENÊTRE, EN ROBE DE CHAMBRE.

JACQUILLARD.

Que mon jardin me paraît petit et mesquin, quand je le compare à celui de cette belle maison!

RIGAUDIN.

Monsieur Jacquillard, mon cher patron.

JACQUILLARD.

Quand je pense que j'ai dix billets tous dans la bonne série....

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Je n'ai qu'un seul billet; mais qui sait?

JACQUILLARD.

AIR : *Je regardais Madelinette.*

O fortune! sois-moi propice,
Fais qu'un de mes billets soit bon.
Ah! n'est-il pas de ta justice
Que je gagne cette maison?

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Un seul billet! quelle apparence
Qu'il doive sortir aujourd'hui?

JACQUILLARD.

J'ai vraiment beaucoup d'espérance,
Le destin me doit son appui.

SCÈNE IV.

JACQUILLARD, MADEMOISELLE VERNEUIL, RIGAUDIN; TOINETTE, SORTANT DE LA MAISON DE JACQUILLARD ET OUVRANT LES VOLETS DE L'ÉTUDE.

TOINETTE.

Ah! quel métier que celui de servante d'un notaire de campagne! quand donc serai-je femme de chambre à Paris?

Ensemble.

JACQUILLARD.

O fortune! sois-moi propice, etc.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

O fortune! sois-moi propice,
Permets que mon billet soit bon;
Et, par un aimable caprice,
Fais que je gagne la maison.

RIGAUDIN.

Fortune! pour m'être propice,
Trompe l'espoir de ce barbon,
Et par un aimable caprice
Fais que je gagne la maison.

MADEMOISELLE VERNEUIL, *continuant l'air.*

Souvent du destin un coup brusque
Enrichit celui qui n'a rien.

JACQUILLARD.

Dans ce salon de genre étrusque,
Mon étude serait fort bien.

RIGAUDIN.

Il croit déja que c'est son bien.

Reprise de l'air précédent.

Ensemble.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

O fortune! sois-moi propice,
Permets que mon billet soit bon,
Et, par un aimable caprice,
Fais que je gagne la maison.

JACQUILLARD.

O fortune, sois-moi propice,
Fais qu'un de mes billets soit bon.
Ah! n'est-il pas de ta justice
Que je gagne cette maison?

RIGAUDIN.

Fortune, pour m'être propice,
Trompe l'espoir de ce barbon.
Ah! n'est-il pas de la justice
Que je gagne cette maison?

TOINETTE.

O fortune! sois-moi propice;
Pour une autre condition
Fais qu'un de ces matins je puisse
Abandonner cette maison.

TOINETTE.

Mon cousin Charles est arrivé hier au château avec son maître. J'espère bien qu'il viendra me voir ce matin. Il faut absolument qu'il me trouve quelque bonne place.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Allons, allons, ne nous amusons pas à regarder cette maison; cela me fait naître des espérances qui ne se réaliseront pas. (*Appelant.*) Mademoiselle Javotte! est-ce que le magasin ne devrait pas être ouvert?

(*Elle quitte sa fenêtre, et on la voit ouvrir et ranger sa boutique.*)

JACQUILLARD, *entrant en scène.*

Oh! la jolie maison! Toinette! Toinette! Monsieur Rigaudin!

TOINETTE.

Eh! mon Dieu, monsieur! comme vous criez; me voilà.

JACQUILLARD.

J'ai une commission à te donner.

TOINETTE.

Allons! déja une commission!

JACQUILLARD, *appelant.*

Monsieur Rigaudin!

RIGAUDIN.

Il y a une demi-heure que je suis à prendre l'air à ma fenêtre.

JACQUILLARD.

Prendre l'air! Est-ce pour prendre l'air, que je vous ai mis à la tête de mon étude.

RIGAUDIN.

Il n'y a rien à faire.

JACQUILLARD.

C'est égal; je veux que mon maître-clerc soit à son poste.

RIGAUDIN.

Oh! maître-clerc! second, troisième et petit clerc. Je compose à moi seul toute l'étude; c'est égal, je descends.

JACQUILLARD, *à Toinette.*

Toinette.... paresseuse, fainéante.

TOINETTE.

Comment, paresseuse! j'ai déja balayé le salon et le cabinet, j'ai mis votre café sur le feu, et voilà que j'ouvre les contrevents de l'étude.

JACQUILLARD.

Elle a de l'humeur, je crois!

TOINETTE.

Pardi! monsieur; le moyen de n'en pas avoir?

JACQUILLARD.

Taisez-vous, et écoutez-moi. Vous allez courir chez monsieur Guillemot, le commis à cheval des contributions indirectes; vous lui souhaiterez le bonjour de ma part, et vous le prierez de voir s'il n'y a pas une lettre pour moi à l'auberge du Cheval-Blanc, qui est à une demi-lieue de la grande route. Vous entendez bien?

TOINETTE.

Oui, monsieur; une lettre pour vous à l'auberge du Cheval-Blanc. (*A part.*) Ah! quand serai-je donc femme de chambre à Paris!

SCÈNE V.

JACQUILLARD, MADEMOISELLE VERNEUIL, RIGAUDIN.

(*On voit Rigaudin, travaillant dans l'étude, et regardant ce qui se passe sur la scène.*)

JACQUILLARD.

Voilà mademoiselle Verneuil qui ouvre son magasin; elle est encore fraîche et jeune, cette femme-là. En réunissant les produits de son commerce à ceux de mon étude, nous ne ferions peut-être, ni l'un ni l'autre, un mauvais marché.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Je crois que monsieur Jacquillard me regarde.

RIGAUDIN, *dans l'étude.*

La marchande lorgne le notaire, et le notaire lorgne à-la-fois la marchande et la maison.

JACQUILLARD, *s'approchant.*

Comment se porte ce matin mon aimable voisine?

MADEMOISELLE VERNEUIL.

A merveille, mon cher voisin.

JACQUILLARD.

Comment vous trouvez-vous de votre établissement dans ce pays?

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Assez bien, mon cher voisin. Je suis la seule marchande de l'endroit, il faut bien qu'on s'adresse à moi; et quand j'aurais des concurrentes, je ne les craindrais pas: grace au ciel, je me flatte de connaître à fond mon état.

AIR : *Cette danse est vraiment la folie.*

A Paris, de célèbres artistes
M'ont appris à faire un peu de tout :
C'est chez les plus fameuses modistes
Que j'ai pris des leçons de goût.
Imitant, surpassant mes modèles,
J'ai réglé mes talents sur les leurs :
On se forme avec ces demoiselles
Pour les modes et pour les mœurs.

JACQUILLARD.

Je suis aussi fort content de mon sort. Puis, ce n'est pas un si mauvais métier que celui de notaire dans ce canton; outre qu'il y a toujours des quartiers de terre à vendre aux paysans....

AIR : *Dans Berlin sans trop me vanter.*

A plus d'un bourgeois de Paris
Je vends des maisons de campagne;

Et toujours variant de prix,
Ce que l'un perd, l'autre le gagne.
L'acquéreur se dégoûtant,
Quelques mois après, revend;
Si bien qu'achetant,
Revendant,
Ces bons propriétaires,
En faisant de mauvaises affaires,
Font la fortune des notaires.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Et je crois que la vôtre est en bon chemin.

JACQUILLARD, *regardant amoureusement mademoiselle Verneuil.*

Oui; mais la fortune.... est-ce le bonheur? Ah! mademoiselle Verneuil!....

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Eh bien! monsieur Jacquillard.

RIGAUDIN, *se grattant l'oreille.*

Diable! voilà deux personnes qui vont être d'accord si je n'y mets ordre.

(*Il sort de l'étude et entre en scène.*)

JACQUILLARD.

Est-ce que vous n'avez jamais songé à vous marier?

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Les hommes sont si trompeurs.... ce n'est pas que je croie qu'ils le soient tous.

JACQUILLARD.

Non, certes; et moi, par exemple....

RIGAUDIN, *s'avançant entre Jacquillard et mademoiselle Verneuil.*

Eh bien! qu'est-ce monsieur Jacquillard? qu'est-ce, mademoiselle Verneuil? Vous parliez peut-être de cette maison mise en loterie?

JACQUILLARD.

De cette maison.... oui, oui, nous parlions de cette maison. (*A part.*) Peste soit de l'importun.

MADEMOISELLE VERNEUIL, *à part.*

Il avait bien besoin de venir nous troubler. (*Haut.*) Une maison en loterie! c'est bizarre.

JACQUILLARD.

Oh! cela s'est déja vu.

RIGAUDIN.

Et puis, ce monsieur de la Giraudière, le propriétaire est un original, un dissipateur, qui trouve plaisant de jouer sa maison.

JACQUILLARD.

Un fort honnête homme, d'ailleurs. C'est chez moi qu'il a déposé ses titres; c'est moi qu'il a chargé de la distribution des billets, et il m'a prié d'en accepter dix pour mes honoraires.

RIGAUDIN.

Et il m'en a donné un pour la gratification de l'étude.

JACQUILLARD.

C'est fort délicat.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Mais, expliquez-moi donc comment en mettant le billet à cinq francs, il peut trouver le prix qu'il désire.

JACQUILLARD.

AIR : *Toujours debout, toujours en route.*

Rien de plus facile à comprendre :
Une maison qu'on ne peut vendre,
A moins de la voir au rabais,
On en fait une loterie.

RIGAUDIN.

Et, par une adroite industrie,

Comme quatre-vingt-dix billets
Ne rempliraient pas vos souhaits....

JACQUILLARD.

On fait quatre-vingt-dix séries
Qui font, quand elles sont remplies,
Quatre-vingt-dix autres billets.

RIGAUDIN.

En tout huit mille cent billets.

JACQUILLARD.

Dont le total produit la somme
De quarante mille francs, comme
Cela se prouve clairement.

RIGAUDIN.

Suivez bien son raisonnement.

JACQUILLARD.

Puis, le premier tirage indique
Cette série heureuse, unique....

RIGAUDIN.

Dans laquelle se trouvera
Le numéro qui gagnera.

JACQUILLARD.

S'il sort le premier du tirage.

RIGAUDIN.

Vous entendez cela, je gage.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Oh! oui, Messieurs, j'entends fort bien,
Très-bien.... que je n'y comprends rien.

JACQUILLARD.

Or ici, le premier tirage a déja eu lieu. C'est le numéro trente-trois qui est sorti le premier.

RIGAUDIN.

Presque tous les numéros de cette trente-troisième série ont été pris par les habitants de ce bourg. Voilà pourquoi depuis dix jours que ce premier tirage a eu

lieu, une espèce de vertige s'est emparé de toutes les têtes.

JACQUILLARD.

Voilà pourquoi on y est devenu spéculateur.

RIGAUDIN.

Agioteur.

JACQUILLARD.

On y a trafiqué, vendu des billets jusqu'à deux et trois cents francs. Comment se fait-il que vous n'ayez pas pris un seul billet, ma voisine?

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Qui vous a dit que je n'ai pas de billet?

RIGAUDIN.

Eh! mais, je sais les numéros de tout le monde.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Cela prouverait seulement que vous ne savez pas le mien. Si j'en ai un, voulez-vous me l'acheter?

RIGAUDIN.

Vous ne pensez qu'à vendre.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

C'est mon état. Oui, s'il se présentait un amateur qui m'en donnât un bon prix....

JACQUILLARD.

Vous avez donc un billet? Je m'étonnais aussi que vous seule.... car enfin tout le monde en a.

SCÈNE VI.

JACQUILLARD, MADEMOISELLE VERNEUIL, RIGAUDIN, TOINETTE.

TOINETTE.

Le commis à cheval m'a bien promis qu'il appor-

terait les lettres de monsieur, et il est parti au grand trot.

JACQUILLLARD, *à part.*

Ainsi, je saurai mon sort une heure avant les autres.

RIGAUDIN.

AIR : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

Il n'est pas jusques à Toinette
Qui n'ait son billet.

JACQUILLARD.

Oui, vraiment.
A faire une pareille emplette
Peut-elle employer son argent!

TOINETTE.

C'est un cadeau de ma marraine.
(*Regardant Rigaudin qui sourit.*)
Pourquoi ce sourire malin?

RIGAUDIN.

Oui, Toinette tient cette aubaine
D'une marraine.... ou d'un parrain.

TOINETTE.

Mauvaise langue! Monsieur sait bien que c'est la vérité. Franchement, j'aurais mieux aimé que ma marraine m'eût acheté une robe, du linge ou une croix d'or.

JACQUILLARD.

Petite coquette, petite dépensière; vous feriez bien mieux d'économiser pour payer mademoiselle Verneuil, qui a eu la bonté de vous faire crédit.

TOINETTE.

Pardine! mademoiselle m'a-t-elle assez tourmentée pour avoir manqué d'un jour le paiement que je lui avais promis! mais à présent elle ne me tourmente plus. Elle est contente. Demandez-lui plutôt.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Oui, oui, nous nous sommes arrangées, Toinette et moi. (*A part.*) D'une mauvaise paie on prend ce qu'on peut.

TOINETTE, *bas à mademoiselle Verneuil.*

Du silence, je vous en prie, mademoiselle Verneuil; qu'on ne sache pas.... (*Haut.*) Quant à ce billet de loterie, je m'en soucie si peu que je ne sais plus seulement ce que j'en ai fait, que je ne sais pas quand se fera le tirage, que je ne sais plus quel est mon numéro.

RIGAUDIN.

Ah! petite hypocrite, si tu gagnais, tu retrouverais bien vîte ta mémoire. Sois tranquille, au surplus, je saurai tout quand je voudrai. J'ai une liste de toutes les personnes du bourg qui ont mis à cette loterie, et elle est longue.

JACQUILLARD, *arrêtant tendrement mademoiselle Verneuil.*

Ma voisine, promettez-moi que nous reprendrons l'aimable entretien....

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Quand il vous plaira, mon voisin. (*A part.*) Ce monsieur Jacquillard ferait, je crois, un bonhomme de mari.

(*Elle rentre dans sa boutique.*)

JACQUILLARD.

Charmante femme! Oui, je crois que quand bien même je gagnerais la maison, je ne m'en déciderais pas moins.... Mais j'ai dans l'idée que je gagnerai. Je ne crois pas aux rêves.... cependant, celui que j'ai fait cette nuit.... (*A Toinette.*) Petite sotte.

(*Il rentre dans sa maison.*)

TOINETTE.

Ce monsieur Jacquillard me fait manger un pain bien dur.

RIGAUDIN.

Je ne te gronde ni ne te brusque, moi, Toinette; et tu devrais savoir qu'il est d'usage presque immémorial que les servantes et les clercs de notaire....

(*Il lui prend la main.*)

TOINETTE, *s'échappant de ses mains.*

Laissez donc, monsieur Rigaudin.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Je n'aime pas plus vos douceurs
Que les duretés de mon maître,
Et vous pouvez porter ailleurs
L'amour que vous faites paraître.
Si les notaires, les procureurs
N'avaient pour clercs que de tels personnages,
Certe, on verrait chez ces messieurs
Beaucoup moins de mauvais ménages.

RIGAUDIN.

Ah! friponne, tu fais la fière parce que tu attends la visite de ton cousin Charles. Eh bien! tu as tort; c'est un infidèle qui n'a pu manquer de t'oublier à Paris. Sans adieu, cruelle.

(*Il rentre dans l'étude.*)

SCÈNE VII.

TOINETTE, SEULE.

Voyez un peu les idées qui viennent à ce méchant homme. Que je me déplais dans ma condition!... Oui,

j'irai à Paris... mon cousin Charles... Mais à quoi vais-je penser?

AIR *nouveau.*

Allons, Toinette, écoute la raison:
Tu n'es qu'une pauvre servante,
Bien gauche, hélas! bien ignorante;
Point de projet hors de saison;
Allons, Toinette, écoute la raison.

Charle à Paris pourrait m'instruire;
Il est obligeant,
Indulgent;
Autrefois il m'apprit à lire,
C'est par lui que je sais écrire
Un peu.
Il m'en apprendrait davantage;
Pour lui ce ne serait, je gage,
Qu'un jeu:
Y renoncer c'est bien dommage!

Allons, Toinette, écoute la raison:
Tu n'es qu'une pauvre servante,
Bien gauche, hélas! bien ignorante;
Point de projet hors de saison.
Allons, Toinette, écoute la raison.

JACQUILLARD, *appelant dans sa maison.*
Toinette, Toinette.

TOINETTE.
Là, ne voilà-t-il pas monsieur qui m'appelle?

JACQUILLARD, *paraissant à sa fenêtre.*
Et mon déjeuner, mademoiselle?

TOINETTE.

J'y suis, j'y suis, monsieur.

(*Au moment où Toinette va entrer dans la maison de Jacquillard, on entend Charles chanter dans la coulisse.*)

SCÈNE VIII.

TOINETTE, CHARLES.

TOINETTE.

Qu'entends-je? C'est lui; le voilà.

CHARLES, *entrant en scène.*

Eh! bonjour, ma petite cousine.

TOINETTE.

C'est vous, mon cousin; que je suis aise de vous voir! Pardon; monsieur Jacquillard m'appelle. Je reviens. (*A part, examinant Charles.*) Je ne m'étais pas trompée; il est encore mieux qu'à son dernier voyage.

(*Elle entre chez Jacquillard.*)

SCÈNE IX.

CHARLES, SEUL.

Quel dommage que cette petite soit si pauvre! Respirons. Me voici donc aux champs, loin de Paris. Je suis parvenu au comble de mes vœux. J'ai de bons gages, de gros profits; et déja très-bien nippé, j'ai là dans ma poche, en or, d'assez jolies économies. Eh bien! j'éprouve comme une espèce de satiété; jeune

encore, je me sens dégoûté du monde, et je suis tenté d'offrir à monsieur ma démission.

AIR *nouveau*.

Pour servir dans la grand'ville,
Je n'ai point l'humeur servile
Ni l'ame sordide et vile
Des Jockeis
Et des laquais.
A leur insipide vie,
J'ai voulu me faire en vain.
Le jeu m'attriste, m'ennuie,
Et je n'aime pas le vin.
Pour moi, ces fines soubrettes,
Bien perfides, bien coquettes,
Leurs œillades, leurs sornettes
Désormais
Sont sans attraits.
Je n'ai plus enfin qu'un espoir,
C'est celui d'avoir
Un joli manoir,
Où, toujours content,
Riant et chantant,
Je puisse gaîment
Vivre un jour indépendant.
Là, je veux être honnête homme;
Que pour tel on me renomme,
Et que partout on me nomme,
Sans façon,
Le bon garçon.

SCÈNE X.

CHARLES, TOINETTE, RIGAUDIN.

(*Pendant cette scène on voit Rigaudin dans l'étude, rangeant ses papiers, taillant ses plumes, et de temps en temps levant la tête pour observer ce qui se passe sur la scène.*)

TOINETTE.

Me voilà, et l'on peut causer.

CHARLES.

Tant mieux. (*A part.*) Elle est grandie, embellie... Elle est charmante.

TOINETTE.

Vous voilà donc de retour dans le pays.... Est-ce pour long-temps?

CHARLES.

Monsieur projette de passer un ou deux mois au château.

TOINETTE.

C'est bien peu. Je suis si heureuse quand je vous vois.

RIGAUDIN, *dans l'étude.*

J'en étais sûr, voilà le beau valet de chambre.

TOINETTE.

Ah! mon cousin, je n'oublierai jamais toutes vos bontés.

CHARLES.

Conduisez-vous bien, Toinette, et comptez toujours sur moi.

TOINETTE.

Eh bien! mon cousin, puisque vous avez tant d'amitié pour moi, il faut que je vous fasse une confidence.

CHARLES.

Parlez, ma chère.

TOINETTE.

Je vous dirai que depuis votre dernier voyage, l'ambition m'est survenue.

CHARLES.

En vérité! voilà la différence qu'il y a entre nous deux : je reviens tout-à-fait guéri de la mienne; et votre ambition... Toinette, quelle est-elle?

TOINETTE.

Si vous vouliez, quand vous retournerez à Paris, m'accorder votre protection pour me placer en qualité de femme de chambre, chez quelque grande dame.

CHARLES.

Qui? vous, Toinette, femme de chambre!

TOINETTE.

Oui, mon cousin.

CHARLES.

Toinette, Toinette, n'allez pas à Paris, ou vous êtes perdue.

TOINETTE.

Eh! mais, mon cousin, vous ne vous y êtes pas perdu.

CHARLES.

Savez-vous ce qu'il m'a fallu de force d'ame et de caractère pour me garantir, et encore....

RIGAUDIN.

On se querelle, je crois....

CHARLES.

AIR *de la walse du Pauvre Diable.*

Ah! croyez-moi, ma petite Toinette,
Craignez Paris et ses trompeurs appas.
Dans les dangers que court une fillette,
Ce qu'elle y perd ne se retrouve pas.

TOINETTE.

Chacun, pourtant, dit qu'une jeune fille
Dans ce pays fait fortune aisément.

CHARLES.

N'enviez pas l'éclat dont elle brille :
Briller ainsi ferait votre tourment.

TOINETTE.

Eh bien! soyez le guide de Toinette.
Elle renonce à de trompeurs appas;
Mais, pour me faire aimer cette retraite;
Mon cher cousin, ne m'abandonnez pas.

CHARLES.

Oui, croyez-moi, etc.

TOINETTE.

N'en parlons plus. Me voilà revenue de mon ambition; mais quel dommage!.... il faudra donc encore nous séparer?.... c'est bien dur.

CHARLES.

Qui sait, ma chère cousine?

TOINETTE.

Comment?

CHARLES.

Si je restais dans le village.

TOINETTE.

Ah! mon cousin, quel bonheur! mais, non, cela ne se peut pas.

RIGAUDIN, *dans l'étude se grattant l'oreille.*

On s'apaise, on s'attendrit, il est temps que je paraisse.

(*Il sort de l'étude.*)

CHARLES.

Ah! Toinette, nous serions si heureux si nous étions assez riches.

TOINETTE.

Oh! oui, bien heureux! mon cousin, je n'exige qu'une chose.

CHARLES.

Laquelle?

TOINETTE.

AIR : *Tu vas changer de fortune et d'emploi.*

Tant qu'au pays mon cousin restera,
De bonne foi, je veux qu'il me promette
Qu'il sera sage, et qu'il ne dansera
Qu'avec sa petite Toinette.

CHARLES.

Je le promets, et bien sincèrement.

RIGAUDIN, *à Toinette.*

Entendez-vous que Monsieur vous appelle?

TOINETTE.

Voyez, peut-on être libre un moment!

RIGAUDIN.

Mais, allez donc, Mademoiselle.

TOINETTE, *à Charles.*

C'est dit?

CHARLES.

C'est convenu.

RIGAUDIN.

Certainement.

Ensemble.

TOINETTE.

Tant qu'au pays mon cousin restera,
De bonne foi, je veux qu'il me promette
Qu'il sera sage, et qu'il ne dansera
Qu'avec sa petite Toinette.

CHARLES.

Tant qu'au pays ton cousin restera,
Il te promet, pour te voir satisfaite,
Qu'il sera sage, et qu'il ne dansera
Qu'avec sa petite Toinette.

RIGAUDIN.

Tant qu'au pays le cousin restera,
Avec Suzon et Claudine et Jeannette,
Je suis garant que monsieur dansera
Plus souvent qu'avec sa Toinette.

(*Toinette sort.*)

SCÈNE XI.

CHARLES, RIGAUDIN.

RIGAUDIN.

Eh bien! monsieur Charles, vous voilà donc dans le pays? Comment se porte votre respectable maître, monsieur le comte de Sénanges? Aspire-t-il toujours à être député, magistrat ou ministre? Sa femme fait-elle toujours des livres en style romantique? Mais comme vous voilà brave et bien vêtu! Vive cette bonne ville de Paris pour les jolis garçons qui vous ressemblent.

CHARLES.

Et vous, monsieur Rigaudin, vous frottez-vous toujours les mains de plaisir quand on se querelle? Vous

grattez-vous toujours l'oreille avec humeur, quand on est de bonne intelligence? Monsieur Jacquillard est-il toujours avare, important, bourru et libertin?

RIGAUDIN.

Toujours, toujours.

CHARLES.

Toutefois je vous recommande d'avoir des égards pour ma petite Toinette.

RIGAUDIN.

Oui, oui, je sais qu'elle est sous votre protection.

CHARLES, *se parlant à lui-même.*

Ah! quand donc pourrai-je faire fortune? A quoi montent mes économies? à cinquante louis tout au plus : et pourquoi ne les risquerais-je pas dans quelque spéculation?

RIGAUDIN.

Vous parlez de spéculation; eh! eh! si vous étiez venu plus tôt dans le pays..... Voyez-vous cette jolie maison?

CHARLES.

Je la connais, c'est celle de monsieur de la Giraudière.

RIGAUDIN.

Eh bien! monsieur de la Giraudière l'a mise en loterie.

CHARLES.

En loterie!

RIGAUDIN.

Et c'est aujourd'hui le tirage définitif.

CHARLES.

Ah! morbleu! s'il était encore temps, si je la gagnais.... J'ai un pressentiment qu'aujourd'hui je dois réussir.

RIGAUDIN.

Oui; mais pour gagner à la loterie, il faut y avoir mis; or, il n'y a plus de billets.

CHARLES.

Plus de billets?

RIGAUDIN.

Il y a eu un fier mouvement de commerce dans le pays sur ces billets; le premier prix était de cinq francs; eh bien!

AIR : *On ne rit plus, on ne boit guère.*

Babet Delorme a la première
Vendu le sien soixante francs;
Madame Ledru l'épicière,
En a payé deux, trois cents francs.
Vous savez la prude Angélique,
Qui si long-temps
Rebuta les amants,
Sans raisonner,
Sans tâtonner,
D'un seul billet, dans l'espoir de gagner,
Elle a donné, dit la chronique,
Tout ce qu'elle pouvait donner.

Et la meunière, qui, dit-on, a cédé les siens à perte, à son garde-moulin.

CHARLES.

Et il n'en reste plus à vendre?

RIGAUDIN.

Non; il n'y a que votre petite Toinette....

CHARLES.

Toinette en a un?

RIGAUDIN.

Oui, que sa marraine lui a donné, à ce qu'elle dit... Voudriez-vous le lui acheter?

CHARLES.

Non, non, qu'elle le garde, et puisse-t-elle gagner! chère Toinette!

RIGAUDIN.

J'espère bien aussi gagner. Nous en avons tous; monsieur Jacquillard, mademoiselle Verneuil.

CHARLES.

J'oubliais que j'ai quelques emplettes à faire dans le magasin de mademoiselle Verneuil... Oui... votre serviteur, monsieur Rigaudin, j'entre chez-elle.

(*Il entre chez mademoiselle Verneuil.*)

SCÈNE XII.

RIGAUDIN, TOINETTE.

TOINETTE, *sortant du jardin de monsieur Jacquillard.*

Qu'est-ce que c'est? monsieur Charles entre chez mademoiselle Verneuil.

RIGAUDIN.

Vous le voyez.

TOINETTE.

Qu'y va-t-il faire?

RIGAUDIN.

Eh! parbleu! il va lui débiter des douceurs.

TOINETTE.

Vous croyez?

RIGAUDIN.

J'en suis sûr.

TOINETTE.

Est-ce qu'il penserait à faire la cour à mademoiselle Verneuil?

RIGAUDIN.

Non, il n'oserait.

TOINETTE.

Je ne suis point jalouse, je n'ai pas le droit de l'être, puisque moi-même je sens bien que je ne puis pas l'épouser.

RIGAUDIN.

Oh! il le sait bien aussi.

TOINETTE.

Mais par estime, par égard pour moi, est-ce donc sous mes yeux et au moment même où il vient de me parler avec tant d'amitié, qu'il devrait faire le galant auprès d'une autre femme?

RIGAUDIN.

Ça ne s'est jamais vu; quand je te dis que tu ferais bien mieux de m'écouter.

TOINETTE.

Oh! c'est à tort que je m'alarme; il ne peut pas songer à mademoiselle Verneuil.

SCÈNE XIII.

RIGAUDIN, TOINETTE, JACQUILLARD.

JACQUILLARD.

Notre commis à cheval ne revient pas..... Toinette, allez donc voir si monsieur Guillemot est dans le village.

TOINETTE.

Oui, monsieur, j'y vais.

(*Elle reste les yeux fixés sur la boutique de mademoiselle Verneuil.*)

JACQUILLARD.

Il ne se fait jamais attendre dès que j'ai du vin nouveau dans ma cave, pour prendre ses taxations. (*A Toinette.*) Eh! bien que fais-tu là? que regardes-tu dans cette boutique?

TOINETTE.

Rien, rien, monsieur Jacquillard; mais c'est que monsieur Charles....

JACQUILLARD.

Eh bien? monsieur Charles?

TOINETTE.

Il est là.

JACQUILLARD.

Hein? plaît-il? que dis-tu? ce joli garçon, le valet de chambre de monsieur de Sénange? chez mademoiselle Verneuil! morbleu!

RIGAUDIN.

Fort bien, les voilà tous jaloux; c'est réjouissant.

JACQUILLARD.

Mais allez donc, Toinette, allez donc où je vous envoie.

TOINETTE, *toujours regardant la boutique de mademoiselle Verneuil.*

Oui, monsieur. Il a donc bien des choses à dire à mademoiselle Verneuil?

SCÈNE XIV.

RIGAUDIN, TOINETTE, JACQUILLARD; CHARLES, SORTANT DE CHEZ MADEMOISELLE VERNEUIL.

CHARLES.

Restez donc; ne vous dérangez pas, mademoiselle.

TOINETTE.

Ah! que de politesses!

CHARLES.

Vous êtes encore là, ma chère cousine! Permettez-moi de vous offrir ce petit gage d'amitié.

(*Il lui donne un fichu de soie enveloppé dans du papier.*)

TOINETTE, *développant le papier.*

Quoi! c'était pour m'acheter ce beau mouchoir de soie... Ah! mon cousin, que je vous remercie; je cours chez monsieur Guillemot.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

RIGAUDIN, JACQUILLARD, CHARLES.

CHARLES.

Eh! bonjour, monsieur le notaire.

JACQUILLARD.

Je vous salue, monsieur le valet de chambre.

CHARLES.

Qu'est-ce? vous me boudez, je crois. Est-ce que vous

prendriez aussi de l'ombrage de ma visite à mademoiselle Verneuil? On m'a dit que vous lui faisiez la cour.

JACQUILLARD.

Mais vous, monsieur...

CHARLES.

AIR : *Graces au destin.*

Rassurez-vous, je me mets à ma place,
Je suis, Dieu merci, sans orgueil,
Et je n'ai pas l'ambitieuse audace
De courtiser l'élégante Verneuil.
D'être épousée on la dit très-pressée,
Et la demoiselle, je croi,
Est un peu prude et fort intéressée...
Elle vous convient mieux qu'à moi.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

JACQUILLARD, RIGAUDIN.

JACQUILLARD.

Est-on plus fat et plus impertinent? Monsieur Charles prend un ton protecteur avec moi.

RIGAUDIN.

Ah! l'on se forme vîte dans les antichambres de Paris.

JACQUILLARD.

Le moment approche où nous allons être instruits... La maison est à quelqu'un à présent... peut-être à moi.

RIGAUDIN.

Peut-être à moi.

JACQUILLARD.

Oh! à vous....

RIGAUDIN.

(*Tandis que Jacquillard regarde si Toinette vient.*)
C'est égal, perte ou gain, je vais m'amuser.

AIR : *Bonjour, mon ami Vincent.*

Nos principaux habitants,
Se suivant comme à la piste,
Vont venir en même temps
Pour interroger la liste;
Tous, l'œil en arrêt et le col tendu,
Je les entends dire, Hélas! j'ai perdu.
Moi, je ris de leur air triste,
En leur répétant : Vous avez perdu;
Monsieur a perdu,
Madame a perdu,
Un seul a gagné, le reste a perdu:
Et tous les perdants
S'en vont mécontents;
C'est réjouissant,
C'est divertissant.

SCÈNE XVII.

JACQUILLARD, RIGAUDIN, TOINETTE.

TOINETTE, *tout essoufflée.*

Sans descendre de cheval, monsieur Guillemot m'a remis cette lettre pour vous, et la voilà.

JACQUILLARD, *prenant la lettre.*

Donne, donne, mon enfant, et laisse-nous.

TOINETTE.

Oui, monsieur. (*A part, examinant le fichu que*

Charles lui a donné.) Le beau mouchoir! je vais vîte m'en parer.

SCÈNE XVIII.

JACQUILLARD, RIGAUDIN.

JACQUILLARD, *examinant l'adresse de la lettre.*

C'est bien cela. Je reconnais l'écriture de mon ami Grippon; les numéros sont là dedans.

RIGAUDIN.

Les numéros!... Ouvrez vîte, monsieur Jacquillard.

JACQUILLARD, *troublé et cherchant à ouvrir la lettre.*

C'est bien aimable à mon ami Grippon de m'avoir tenu parole.

RIGAUDIN.

Qu'avez-vous donc? la main vous tremble.

JACQUILLARD.

A moi! pas du tout. Grace au ciel, je suis philosophe, et préparé à tous les coups du sort. Mais vous avez raison.... c'est singulier, je n'ose et je ne puis décacheter.

RIGAUDIN, *prenant la lettre.*

Donnez. Ah! quelle pitié que cette fièvre qui presse les philosophes préparés à tous les coups du sort; quand ils sont dans la crise....

JACQUILLARD.

La main vous tremble aussi.

RIGAUDIN.

Oh! peu. C'est que votre ami Grippon cachète ses lettres avec un soin.... La voilà ouverte.

JACQUILLARD, *prenant la lettre.*

Voyons. C'est singulier; malgré mes lunettes, je n'y vois pas.

RIGAUDIN, *prenant la lettre.*

En ce cas, moi qui lis encore sans lunettes....

JACQUILLARD.

Eh! bien, le premier numéro?

RIGAUDIN.

Quarante-quatre.

JACQUILLALD.

Quarante...

RIGAUDIN.

Quarante-quatre.

JACQUILLARD.

J'ai perdu!

RIGAUDIN, *se grattant l'oreille.*

Moi aussi.

JACQUILLARD.

Et j'ai le quarante-trois et le quarante-cinq. Est-ce avoir du malheur!

RIGAUDIN.

D'autant plus que le quarante-trois et le quarante-cinq sont précisément les numéros suivants.

JACQUILLARD.

En vérité?

RIGAUDIN.

Voyez : quarante-quatre, quarante-cinq, quarante-trois, soixante-un, dix-huit.

JACQUILLARD.

Soixante-un et dix-huit... J'ai les quatre derniers.

RIGAUDIN.

Vous auriez gagné un quaterne, si vous les aviez mis à la loterie royale.

JACQUILLARD.

C'est consolant.

RIGAUDIN.

Quarante-quatre! attendez donc... Oui, c'est cela, je crois m'en souvenir. J'ai là ma liste, je vais savoir qui a gagné.

(*Il fouille dans sa poche.*)

JACQUILLARD.

Eh! que m'importe, puisque ce n'est pas moi.

RIGAUDIN.

Eh bien! où est-elle donc cette maudite liste? Je ne la trouve pas. Ah! la voilà.... je ne m'étais pas trompé.

JACQUILLARD.

Eh bien! qui a gagné?

RIGAUDIN.

Toinette.

JACQUILLARD.

Ma servante!

RIGAUDIN.

Elle-même.

JACQUILLARD, *stupéfait.*

Toinette!

RIGAUDIN, *de même.*

Toinette!

JACQUILLARD.

Cette jolie maison à Toinette!... un moment... oui... une idée lumineuse.

RIGAUDIN.

Quoi!

JACQUILLARD.

Ne dites à personne que nous savons les numéros gagnants.

RIGAUDIN.

Pourquoi?

JACQUILLARD.

La liste ne peut être connue dans le bourg avant une heure au plutôt, et d'ici là...

RIGAUDIN.

Voudriez-vous négocier vos billets?

JACQUILLARD.

Ah! fi donc, la probité, ma conscience...

RIGAUDIN.

Cela s'oublie quelquefois.

JACQUILLARD.

Toinette ignore son bonheur.

RIGAUDIN.

Eh bien!

JACQUILLARD.

Eh bien! mon ami, laissez-la dans son ignorance.

RIGAUDIN.

Pourquoi?

JACQUILLARD.

Vous le saurez. (*On entend dans la maison de Jacquillard un bruit de vaisselle cassée.*) Qu'est-ce que c'est que cela?

RIGAUDIN.

C'est mademoiselle Toinette qui aura cassé quelque chose.

JACQUILLARD.

Allons, il ne lui manque plus que de briser mes meubles avant de s'installer dans sa maison.

SCÈNE XIX.

JACQUILLARD, RIGAUDIN, TOINETTE.

TOINETTE, *sortant de la maison, un débris de porcelaine à la main; elle pleure.*

Quel malheur! ce n'est pas ma faute, monsieur. En voulant la nettoyer, j'ai laissé tomber...

JACQUILLARD.

Une tasse de porcelaine?

TOINETTE.

Hélas! oui.

JACQUILLARD.

Et de Sèvres, encore! maladroite! (*S'appaisant tout-à-coup.*) Eh bien! quoi! ma pauvre Toinette...

TOINETTE.

AIR : *Ça n'devait pas finir par là.*

Hélas! j'en ai bien du regret.

JACQUILLARD.

Mais après tout, le mal est fait (*bis*).

TOINETTE.

De vos tasses, c'est la plus belle.

JACQUILLARD.

Oui vraiment.

TOINETTE.

Elle est en cannelle.

JACQUILLARD.

Eh bien, il te pouvait, mon cœur,
Arriver un plus grand malheur.

TOINETTE, *stupéfaite.*

Ah ! mon dieu (3 *fois*) qu'c'est drôle !
Monsieur me console.

Ensemble.

JACQUILLARD.

Va, va, je n'ai point de courroux.

TOINETTE.

Je ne l'ai jamais vu si doux.

RIGAUDIN, *à Toinette.*

De sa douceur méfiez-vous.

(*Jacquillard fait signe à Rigaudin de se retirer. Rigaudin rentre dans l'étude.*)

SCÈNE XX.

JACQUILLARD, TOINETTE.

TOINETTE, *à part.*

Comme il me regarde !

JACQUILLARD.

Toinette.

TOINETTE.

Monsieur Jacquillard.

JACQUILLARD.

Approche, mon enfant, et causons d'amitié.

TOINETTE, *s'approchant.*

Me voilà, monsieur Jacquillard.

JACQUILLARD.

J'ai bien des choses à te dire, mon enfant.

TOINETTE.

Eh ! quoi donc, monsieur Jacquillard ?

JACQUILLARD.

Mais, d'abord, que tu es bien gentille, bien aimable.

TOINETTE.

En vérité?

JACQUILLARD.

Oui. (*A part.*) Je n'ai pas de temps à perdre; il faut aller brusquement au fait.

TOINETTE.

Vous me trouvez aimable et gentille.

JACQUILLARD.

Cela t'étonne que je te dise des douceurs. Eh bien, ma petite, je vais bien plus t'étonner.

AIR : *Vaudeville de l'Avare et son ami.*

Quand je te semblais en colère,
Ce n'était pas de bonne foi;
C'était pour te cacher, ma chère,
L'amour dont je brûlais pour toi.

TOINETTE.

L'amour dont vous brûliez pour moi.

JACQUILLARD.

Crois que je ne t'ai pas sans peine
Déguisé cet amour ardent.

TOINETTE.

Vous le déguisiez bien pourtant,
Car je l'ai pris pour de la haine.

JACQUILLARD, *très-amoureusement.*

Ah! Toinette!

TOINETTE.

Allons donc, monsieur, vous vous moquez.

JACQUILLARD.

Je ne me moque pas.

SCÈNE XXI.

JACQUILLARD, TOINETTE, MADEMOISELLE VERNEUIL, RIGAUDIN.

(*Pendant le dialogue précédent, on a vu mademoiselle Verneuil sortir de sa boutique, un carton à la main. Rigaudin est sorti de l'étude et a parlé bas à mademoiselle Verneuil.*)

MADEMOISELLE VERNEUIL, *à Rigaudin.*

Pas possible!

RIGAUDIN.

Voyez, écoutez et jugez.

(*Il rentre dans l'étude; mademoiselle Verneuil reste dans le fond.*)

TOINETTE.

Réservez toutes ces belles paroles pour mademoiselle Verneuil, c'est d'elle que vous êtes amoureux.

JACQUILLARD.

De mademoiselle Verneuil! moi! Par politesse et comme voisin, je lui ai adressé quelques galanteries : elle n'est pas mal; mais toi! Je ne doute pas de sa vertu, quoiqu'elle ait été en apprentissage à Paris..... mais toi, élevée au village....

TOINETTE.

N'en dites pas trop de mal, la voilà.

JACQUILLARD.

Ah! diable!

MADEMOISELLE VERNEUIL, *s'avançant.*

Ah! ah! monsieur Jacquillard.

JACQUILLARD.

C'est vous, mademoiselle Verneuil... bien enchanté... Vous allez porter ce carton?....

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Oui, je suis fort pressée.

JACQUILLARD, *comme se décidant.*

Que je ne vous retienne pas.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Fort bien.... On ne m'a pas trompée.

JACQUILLARD.

Que voulez-vous dire?

MADEMOISELLE VERNEUIL.

On y voit clair.

JACQUILLARD.

Et que voyez-vous?

MADEMOISELLE VERNEUIL.

AIR : *La loterie est la chance.*

Courtisez votre servante;
Elle est bien digne de vous :
Et je serai fort contente
De vous savoir son époux.

JACQUILLARD.

Apprenez que ma servante,
A mes yeux vaut mieux que vous;
Et contente ou non contente,
Retirez-vous, laissez-nous.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Infidèle, inconstant, traître....

RIGAUDIN.

Fort bien, voisine Verneuil.

TOINETTE.

Apaisez-la, mon cher maître.

RIGAUDIN, *excitant toujours mademoiselle Verneuil.*

Ferme! allez, bon pied, bon œil.

Ensemble.

TOINETTE.

Ah! monsieur, votre servante
Est trop indigne de vous;
Sans doute, monsieur plaisante,
Et veut se moquer de nous.

JACQUILLARD.

Apprenez que ma servante, etc.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Courtisez votre servante, etc.

RIGAUDIN.

La voisine et la servante
Causeront du bruit chez nous.
Ah! que j'ai l'ame contente:
Les voilà tous en courroux.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Vous croyez qu'on vous regrette!

JACQUILLARD.

De vous dois-je m'occuper.

RIGAUDIN, *enchanté.*

La fête serait complète
Si l'on pouvait se taper.

Ensemble.

JACQUILLARD.

Apprenez, etc.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Courtisez votre servante, etc.

TOINETTE.

Ah! monsieur, etc.

RIGAUDIN.

La voisine, etc.

(*Mademoiselle Verneuil sort; Rigaudin rentre dans l'étude.*)

SCÈNE XXII.

JACQUILLARD, TOINETTE, RIGAUDIN.

TOINETTE.

Je n'en reviens pas; vous m'aimez! c'est beaucoup d'honneur que vous me faites : mais, ma marraine m'a toujours dit que tous les hommes ne cherchaient qu'à nous abuser; et que je serais une sotte de prendre pour amoureux celui qui ne commencerait pas par me parler de mariage.

JACQUILLARD.

Eh bien! ma chère.... si je te parlais de mariage.

TOINETTE.

Vous?

JACQUILLARD.

Moi.

TOINETTE.

Vous m'épouseriez!

JACQUILLARD.

Trop délicat pour songer à te séduire, je combattais ma passion; mais enfin l'amour l'emporte sur le préjugé, on en dira ce qu'on voudra; je t'épouse.

TOINETTE.

Moi, femme d'un notaire? Je ne sais où j'en suis.

JACQUILLARD.

Ce n'est pas tout. Je projette de faire entre nous, par contrat de mariage, une donation mutuelle.

TOINETTE.

Une donation!.... Moi, monsieur, je le veux bien; mais vous êtes riche.... et je n'ai rien.

JACQUILLARD.

Tu es plus riche que moi.

TOINETTE.

Moi ?

JACQUILLARD.

Oui,... tes vertus, tes graces....

TOINETTE.

Oh! monsieur, des vertus... oui; mais des graces... (*A part.*) Mon pauvre Charles....

JACQUILLARD.

Enfin, ma petite Toinette, je t'adore.... et la preuve, c'est que si tu le veux, nous allons signer un dédit.

TOINETTE.

Un dédit?.... qu'est-ce que c'est?

RIGAUDIN, *qui est de nouveau sorti de l'étude.*

Me voilà.

JACQUILLARD.

Comment? vous voilà. (*A part.*) Que diable vient faire ici monsieur Rigaudin?

RIGAUDIN.

On dirait que ma présence vous contrarie. Allons, allons, pourquoi dissimuler devant moi? monsieur Jacquillard vous aime.

TOINETTE.

C'est vrai.

RIGAUDIN.

Il veut vous épouser.

TOINETTE.

Il le dit.

RIGAUDIN.

Vous faire une donation?

TOINETTE.

Oui.

RIGAUDIN.

Et peut-être, pour mieux vous prouver sa tendresse et sa bonne-foi, veut-il vous faire signer un dédit.

JACQUILLARD, *à part.*

Il a tout entendu.

TOINETTE.

Oui, il m'a parlé d'un dédit.

JACQUILLARD.

Eh! bien, après? quel mal?

RIGAUDIN.

Aimez-vous, aimez-vous; l'amour est une loi qu'il faut suivre à tout âge, dans tous les rangs. Je suis touché de votre bonheur, et sur-tout de cette donation mutuelle....

TOINETTE.

Mais j'aurais des scrupules, moi.

RIGAUDIN.

N'en ayez pas.

JACQUILLARD, *bas à Rigaudin.*

Paix!

RIGAUDIN.

Non, la probité, ma conscience...

JACQUILLARD, *à part.*

Oh! le bourreau!

RIGAUDIN.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Sans être trop enorgueillie,
Épousez monsieur Jacquillard.
Il est vieux; vous jeune et jolie :
Vous avez la meilleure part.
Mais ce qui surtout vous rapproche,

Et vous met plus qu'à l'unisson,
Ma chère, c'est une maison...
Que vous avez dans votre poche.

TOINETTE.

Comment? Une maison dans ma poche!

RIGAUDIN.

Eh! oui, sachez, Toinette, que c'est vous qui avez gagné la maison en loterie.

TOINETTE.

Moi?

RIGAUDIN.

Vous. Le numéro de votre billet était le quarante-quatre?

TOINETTE.

Oui, le quarante-quatre; je m'en souviens à présent.

JACQUILLARD.

Eh bien! oui, ma chère enfant; mais qu'importe que tu me donnes une fortune égale, et même supérieure à la mienne? Tu n'aurais rien, que je te préférerais à toutes les femmes...

TOINETTE.

Oh! vous avez beau jeu à me préférer encore.

JACQUILLARD.

Comment?

TOINETTE.

Je n'ai plus mon billet.

RIGAUDIN.

Il est perdu?

TOINETTE.

Oh! que non; il n'est pas perdu pour tout le monde.

JACQUILLARD.

Qu'en avez-vous donc fait?

TOINETTE.

Un bon marché. Je devais quarante-cinq francs à mademoiselle Verneuil, je lui ai cédé mon billet, et elle m'a donné quittance.

RIGAUDIN, *éclatant de rire.*

Oh! la bonne aventure!

JACQUILLARD.

Vous en riez.

RIGAUDIN.

Pardon, monsieur Jacquillard; mais n'y a-t-il pas de quoi rire? Cela ne m'empêche pas d'être désolé pour vous...

TOINETTE.

Moi aussi; mais...

RIGAUDIN, *à Toinette.*

AIR : *Contredanse des petits pâtés.*

Rassure-toi, ma chère enfant,
Monsieur t'aime
Toujours de même :
Il sait compter, et cependant
Il ne tient pas trop à l'argent.

JACQUILLARD.

Le sort la favorise,
Fait valoir son billet;
Par sa lourde bêtise
Elle en détruit l'effet.

TOINETTE.

Mais j'acquitte une dette.

JACQUILLARD.

Elle raisonne encor.

RIGAUDIN.

Votre amour pour Toinette
Lui vaut mieux qu'un trésor.

JACQUILLARD.

De l'amour pour elle! du tout :
Une imbécille,
Une indocile,
Impertinente et gauche en tout,
Qui me sert mal et brise tout.

TOINETTE.

Comme je n'ai plus rien du tout,
Je ne suis plus de votre goût.

RIGAUDIN.

Quoiqu'elle n'ait plus rien du tout,
Toinette est toujours de mon goût.

Ensemble.

TOINETTE.

Allez, monsieur, je ne regarde pas comme un malheur de ne pas vous épouser. L'argent est une bonne chose, mais c'est le caractère qui fait le vrai bonheur en ménage, et d'ailleurs

AIR : *Du vaudeville des Visitandines.*

Quelle était votre erreur extrême,
Quand pour moi vous vous enflammiez,
Monsieur, vous vous trompiez vous-même,
C'est la maison que vous aimiez.
Eh bien ! il faut vous satisfaire,
Aimez-la, vous avez raison :
Et pour épouser la maison,
(*lui montrant mademoiselle Verneuil qui revient*)
Épousez la propriétaire.

(*Elle rentre chez Jacquillard.*)

SCÈNE XXIII.

JACQUILLARD, RIGAUDIN.

RIGAUDIN.

La petite a raison, il faut vous retourner vers la modiste.

JACQUILLARD.

Certainement; mais moi qui, pour les beaux yeux de cette petite niaise, viens précisément de me brouiller avec mademoiselle Verneuil.

SCÈNE XXIV.

JACQUILLARD, RIGAUDIN, MADEMOISELLE VERNEUIL.

RIGAUDIN.

Venez, venez, mademoiselle, voilà monsieur qui vous attend, et qui a mille choses galantes à vous dire.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Monsieur Jacquillard! oh! qu'il sait bien mieux employer son temps. Qu'il aille trouver son aimable Toinette.

JACQUILLARD.

Je mérite vos reproches... Mais quoi! me garderez-vous rancune pour avoir parlé à ma servante avec quelque bonté? C'était une distraction... j'étais préoccupé... Et puis vous vous êtes emportée bien promptement. Vous êtes vive, je le suis aussi; mais croyez...

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Ah! les hommes!

RIGAUDIN.

Pourquoi cet embarras? pourquoi ne vous entendriez-vous pas? car enfin, il n'y a pas de motif pour garder le secret sur le bonheur qui arrive à mademoiselle; l'événement ne fait que rendre plus sortable le mariage que vous désirez. Réjouissez-vous, mademoiselle Verneuil; pour les quarante-cinq francs dont vous avez donné quittance à Toinette, vous avez une jolie propriété.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Plaît-il?

RIGAUDIN.

Le numéro quarante-quatre que vous lui avez acheté, est le premier numéro sorti au tirage d'aujourd'hui.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Ah! mon dieu!

RIGAUDIN.

Et voilà monsieur le notaire qui s'empresse de nouveau de vous faire la cour.

JACQUILLARD.

Oui, ma chère voisine, je m'empresse...

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Soutenez-moi, je vous en prie, monsieur Rigaudin, monsieur Jacquillard, je me sens prête à tomber en faiblesse.

RIGAUDIN.

Comme c'est intéressant, une femme aimable qui se trouve mal parce qu'elle fait fortune.

JACQUILLARD.

Eh bien! eh bien! ma chère, calmez-vous; il ne faut pas que la joie vous transporte si fort.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

AIR : *Lubin a la préférence.*

Eh! non, ce n'est pas la joie,
C'est l'humeur,
La douleur,
Le dépit, la fureur.
Un bien que le ciel m'envoie,
Sans retour
M'échappe en ce jour.

JACQUILLARD.

Plaît-il?

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Le billet dont on me parle,
Je viens de le vendre à Charle.

JACQUILLARD.

A Charles?

MADEMOISELLE VERNEUIL.

C'est la vérité.

JACQUILLARD.

Quelle âpreté!

RIGAUDIN, *se frottant les mains.*

Encore un sujet de gaîté.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Comment prévoir ce hasard.

JACQUILLARD.

Taisez-vous.

RIGAUDIN.

Pauvre Jacquillard,
Il ne peut pas épouser Charle.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

J'ai tort, j'en convien.

JACQUILLARD.

Par ce moyen
Vous n'avez rien,
Vous le méritez bien.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Eh! oui, pour dix malheureux louis qu'il m'a comptés.

JACQUILLARD.

Parbleu! c'est être bien marchande, bien avide; c'est pousser bien loin la manie de faire le commerce! Ah! que voilà bien de quoi faire des réflexions philosophiques sur les calculs trompeurs... Je suis bien votre très-humble serviteur.

(*Il rentre chez lui.*)

SCÈNE XXV.

RIGAUDIN, MADEMOISELLE VERNEUIL.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Ah! je suis furieuse contre moi-même.

RIGAUDIN.

Il y a de quoi. Mais qu'en dites-vous? à présent que monsieur Charles est propriétaire de la maison, ne le trouvez-vous pas un aussi bon parti que monsieur Jacquillard?

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Ah! fi donc, un laquais!

RIGAUDIN.

Un valet de chambre.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Est-il valet de chambre?

RIGAUDIN.

Oui, mademoiselle. (*A part.*) Si je pouvais les marier ensemble, qui sait si Toinette ne m'écouterait pas.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Il est certain que l'an dernier, et tout à l'heure encore, je lui ai reconnu des sentiments...

RIGAUDIN.

N'est-ce pas?

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Il s'exprime avec grace, et dans les compliments qu'il m'adressait, j'ai cru reconnaître de la sincérité et une certaine délicatesse.

RIGAUDIN.

Oh! c'est un jeune homme... Le voici.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Le voici. Je me sens toute troublée.

SCÈNE XXVI.

RIGAUDIN, MADEMOISELLE VERNEUIL, CHARLES.

CHARLES.

Je reviens encore faire un peu de morale à ma cousine. Ah! mademoiselle, enchanté de vous revoir.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Votre servante, monsieur Charles. (*A Rigaudin.*)

AIR : *Quand on a revu ses parents.*

Ce jeune homme est vraiment fort bien.

RIGAUDIN.

Il est tout-à-fait agréable.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Air distingué, noble maintien.

RIGAUDIN.

Pour plaire, il ne lui manque rien.

MADEMOISELLE VERNEUIL, *à Charles.*

Savez-vous bien que ce matin
Je vous ai trouvé fort aimable.

CHARLES.

Mademoiselle...

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Le ton décent et l'esprit fin,
Je le disais à Rigaudin.

CHARLES, *à part.*

Où diable veut-on en venir?

RIGAUDIN.

Pour former un lien si doux,
Tout est sortable,
Convenable.
Vous vous aimez, déclarez-vous,
Accordez-vous,
Épousez-vous.
Tous deux, mes chers et bons amis,
Vous avez de l'expérience;
Tous deux élevés dans Paris,
Vous avez du tact, de l'acquis.
Pour former un lien si doux, etc.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

En vérité, monsieur Rigaudin, vous menez les choses avec une brusquerie, une précipitation.... Vous me trahissez.

RIGAUDIN.

Je vous sers.

CHARLES, *à part.*

Qui? moi prétendre à un parti comme mademoiselle! Se pourrait-il que mon faible mérite...

RIGAUDIN.

Oh! c'est bien d'abord, et sur-tout, pour votre mérite, que mademoiselle songe à vous; mais c'est aussi un peu à cause de cette maison...

CHARLES.

Comment?

RIGAUDIN.

Le billet de loterie que vous lui avez acheté a gagné.

CHARLES.

Ah! mon dieu.

RIGAUDIN.

Qu'est-ce? Vous vous troublez. Est-ce que vous l'auriez vendu à votre tour? Voilà un billet qui se promène bien.

CHARLES, *très-joyeux.*

Oh! non, non, le voilà. Je l'ai, je le tiens.

RIGAUDIN.

Ah! tant pis.

CHARLES.

Numéro quarante-quatre. Quel bonheur!

SCÈNE XXVII.

RIGAUDIN, MADEMOISELLE VERNEUIL, CHARLES, TOINETTE.

TOINETTE.

Vous voilà de retour, mon cousin.

CHARLES.

Ah! Toinette, ma chère Toinette, félicitez-moi. (*Appelant.*) Monsieur Jacquillard, monsieur le notaire.

TOINETTE.

Qu'est-il donc arrivé?

RIGAUDIN.

Mademoiselle Verneuil a cédé à monsieur Charles le billet que vous lui avez vendu; par conséquent, la maison est à lui. Mademoiselle Verneuil lui propose de l'épouser, et il accepte.

TOINETTE.

Il accepte.

CHARLES.

Il n'y a pas un moment à perdre. (*Appelant.*) Monsieur Jacquillard.

TOINETTE.

C'est bien cruel de sa part de mettre tant d'empressement à en épouser une autre.

SCÈNE XXVIII.

RIGAUDIN, MADEMOISELLE VERNEUIL, JACQUILLARD, CHARLES, TOINETTE.

JACQUILLARD.

Quel bruit, quel train! que me voulez-vous?

CHARLES.

Eh! vite, un bon contrat de mariage.

JACQUILLARD.

Pour qui?

CHARLES.

Pour moi d'abord.

RIGAUDIN.

Parce qu'il épouse...

JACQUILLARD.

Qui?

RIGAUDIN.

Voici les tambours.

CHARLES.

Écoutons les tambours.

SCÈNE XXIX.

RIGAUDIN, MADEMOISELLE VERNEUIL, JACQUILLARD, CHARLES, TOINETTE, TAPINEAU; TAMBOURS.

TAPINEAU.

Messieurs et mesdames, la loterie est tirée, la liste arrive à l'instant même.

JACQUILLARD.

Eh! nous le savons.

TAPINEAU.

AIR : *C'est dans le faubourg.*

C'est pour le numéro gagnant,
Qu'ici nous venons battre.
Ce numéro déterminant,
C'est le quarante-quatre.
Toinette a ce billet charmant;
Pour elle plan,
Ramplan patapan.
Toinette a le billet charmant;
Pour elle plan,
Rataplan.

RIGAUDIN, *arrêtant le tambour.*

Un instant.
Du bon billet la pauvre enfant
N'est plus propriétaire;
Elle l'a cédé gauchement
A l'aimable lingère.

TAPINEAU, *se retournant du côté de mademoiselle Verneuil.*

C'est la lingère et vivement,
Pour elle plan,
Ramplan patapan.
C'est la lingère et vivement,
Pour elle plan,
Rataplan.

MADEMOISELLE VERNEUIL, *arrêtant le tambour.*

Un instant.
Pour moi ce billet est perdu :
Dans mon humeur frivole,
A Charle, ici je l'ai vendu;
Mais ce qui me console....

TAPINEAU, *se retournant du côté de Charles.*

Tant mieux, Charle est un bon vivant,
Pour Charle plan,
Ramplan patapan;
Tant mieux, Charle est un bon enfant,
Pour Charles plan,
Rataplan.

CHARLES, *l'arrêtant.*

Un instant.
(*Lui donnant pour boire.*)
Pour mon mariage à présent,
J'épouse.... ma Toinette.

JACQUILLARD, MADEMOISELLE VERNEUIL.

Toinette!

TOINETTE.

Quoi! mon cousin?

CHARLES.

Oui mon enfant;
Notre fortune est faite.

TAPINEAU.

Mariage et billet gagnant,
Pour l'hymen plan,
Ramplan patapan.

CHARLES.

Et dans neuf mois,

RIGAUDIN.

Peut-être avant,

TAPINEAU.

Grand roulement,
Avec redoublement.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Peste soit du petit sot.

RIGAUDIN, *éclatant de rire et se frottant les mains.*

Je m'en doutais : comme monsieur Jacquillard est confus! comme mademoiselle Verneuil à l'air humilié!

CHARLES.

Comment avez-vous pu croire Toinette, qu'ayant une fortune à offrir à une femme, je songerais à une autre que vous?

TOINETTE.

Cela m'étonnait; car si j'avais gardé mon billet, c'est vous que j'aurais choisi.

TAPINEAU.

Allons, une ronde pour célébrer le mariage de Charles et de Toinette.

VAUDEVILLE.

AIR : *Ronde de la vallée de Barcelonnette.*

TAPINEAU.

A l'hymen t'a conduit l'amour,
Je te promets, mon camarade,
Pendant un mois, et chaque jour,
Une joyeuse aubade. (*bis.*)
Après ce temps, si ton ardeur
Se ralentit près de Toinette,
Pour toi, mon cher, avec douleur,
Je battrai la retraite. (*bis.*)

JACQUILLARD.

Mondor admire à l'Opéra
Une nymphe, et se persuade
Que chez elle il s'introduira
Au moyen d'une aubade.
Mais en la trouvant sans apprêt,
Sans ornement et sans toilette,
Il n'a plus qu'un désir, et c'est
De battre la retraite.

CHARLES.

Riches puissants, chez qui sans fin
Les flatteurs sont en embuscade,
De louanges chaque matin
Vous avez une aubade.
Éprouvez-vous un grand malheur?
Votre chûte est-elle complète?
Tous partageant vetre douleur,
Ils battront la retraite.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Que d'amoureux à cheveux blancs,
Ne soupirant que par saccade!
Qu'attendre de ces vieux galants?
Tout au plus une aubade.

Puis suffoqués par une toux,
Dans leur ardeur trop indiscrète,
L'amour leur dit : Arrêtez-vous,
Et battez la retraite.

RIGAUDIN.

Par l'hymen une fois lié,
Toujours chantant, jamais maussade,
Tous les matins à ma moitié
Je promets une aubade.
Mais, si j'attends un peu plus tard,
Ma foi, faisant humble courbette,
Comme le papa Jacquillard
Je battrai la retraite.

TAPINEAU.

Qu'à travers mille et mille feux
Nos guerriers tentent l'escalade;
On bat la charge, et c'est pour eux
Une brillante aubade.
Du fort l'ennemi sans retour
Est chassé par la bayonnette;
Heureux, s'il lui reste un tambour
Pour battre la retraite.

TOINETTE, *au public.*

Messieurs, au moment de finir,
Nous redoutons une glissade;
On pourrait nous en garantir
Avec certaine aubade.
Oui, si la critique voulait
S'armer contre cette bluette;
Un coup de main la forcerait
De battre la retraite.

FIN DE LA MAISON EN LOTERIE.

L'INTRIGANT MALADROIT,

OU

LE JEUNE SOT ET LES BONNES GENS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 27 décembre 1820.

PRÉFACE.

Voici une pièce qui n'eut point de succès à la première représentation, qui se releva ensuite, qui attira peu de monde, disparut bientôt; et cependant je ne puis me défendre, pour elle, de quelque prédilection.

Mon affection ne m'empêche pas de reconnaître tous ses défauts, mais le sujet me paraît comique et moral.

C'est, je crois, une idée heureuse et vraie d'avoir mis en scène un mauvais sujet, aussi étourdi que présomptueux, qui, se sentant au fond du cœur un amour de lui-même, bien exclusif, une abnégation complète de scrupules, et jetant sur le monde un coup d'œil superficiel, se persuade que tous les hommes lui ressemblent, imagine, pour arriver à ses fins, de flatter les passions qu'il suppose aux personnes qui l'entourent, et se trouve dupe de sa doctrine, toutes les fois qu'il essaye de la mettre en pratique. J'ose dire que l'idée est consolante et honorable pour l'humanité, puisqu'elle tend à prouver que les méchants se trompent en croyant qu'il n'y a pas de bonnes gens.

J'eus tort d'appeler la pièce *l'Intrigant Maladroit.* Mon personnage est un sot, un fat, un brouillon ; il intrigue, ou plutôt, il cherche à intriguer; il a bien toute la corruption, toute la sécheresse d'ame qui caractérise l'intrigant : mais on entend par ce mot un homme doué de ressources dans l'esprit qui manquent absolument au

personnage. Ce serait plutôt un *intrigailleur*, si le terme était admis. J'avais envie d'intituler la pièce : l'Intrigant et les Bonnes Gens. Mais le mot d'intrigant sans l'épithète de maladroit était encore plus défectueux. Je me décide à mettre, pour premier titre, le Cousin de Paris. Un titre insignifiant vaut encore mieux qu'un mauvais titre.

Une des causes du peu de comique de l'ouvrage, c'est que, par la nature du sujet, il n'y a que le principal personnage qui puisse être comique. Tous les autres, hors son confident, doivent être de bonnes gens. Or, les bonnes gens, les honnêtes gens sont fort estimables; mais ils ne sont pas comiques.

Et encore, ce principal personnage est comique plutôt par sa situation que par son caractère. J'avais écrit dans mes notes, en travaillant à la pièce : « Il faut que « Gustave soit le pendant de Philibert cadet; mais Phi- « libert est bon, celui-ci ne l'est pas; Philibert se rend « justice, celui-ci se croit un grand homme; Philibert se « livre avec ardeur au plaisir, celui-ci a de l'ambition et « de l'avidité; Philibert n'est jamais hypocrite, celui-ci « l'est très-souvent : il calcule tout, Philibert ne calcule « jamais. Le seul point de ressemblance est une grande « étourderie; mais cette étourderie, chez Gustave, est « accompagnée de mauvais desseins et d'une excessive « vanité. » Or, comme je l'ai dit dans la préface même des *Deux Philibert*, on rit avec plaisir, d'abondance de cœur, aux dépens d'un bon enfant ridicule : on ne rit qu'avec réserve et presque avec répugnance d'un méchant, même quand il est ridicule; et encore faut-il que

la situation le montre bien contrarié, bien désappointé, et alors c'est son malheur, bien plus que son caractère, qui fait rire.

La première scène est bien longue; mais elle me paraît assez riche en détails, et complétant bien l'exposition des caractères et de l'action qui va commencer: car voilà encore un des inconvénients du sujet; il ne pouvait pas présenter une action déja nouée; elle ne doit se nouer que par le développement du principal caractère.

Le second acte tout entier me paraît un joli acte de comédie, et présentant un bon enchaînement de situations. Il est fâcheux seulement que, dans ce second acte comme dans toute la pièce, Gustave commence toujours par intriguer auprès des valets, avant d'intriguer près des maîtres.

Le moyen de la calèche parut ingénieux, et sauva la pièce au milieu des brouhaha de la première représentation. Il continue au physique, si je puis m'exprimer ainsi, la situation où Gustave s'est placé au moral pendant toute la pièce.

Il me fallait un confident à ce jeune fat, sur le caractère duquel toute la pièce est fondée; l'employé du percepteur des contributions est assez bien trouvé. Les fréquentes apparitions de ce Griffard qui vient interroger et féliciter Gustave, toujours au moment où il a le plus sujet de prendre du dépit, ne manquaient jamais leur effet à la représentation.

Cette pièce eut un petit succès et me valut de grosses injures. Je serais fâché que quelques pesonnes s'y fussent

reconnues. Je n'eus jamais dessein d'offenser qui que ce fût, pas même ceux qui m'offensent. Je l'ai dit et je le répète, l'auteur comique doit fuir les personnalités; mais il lui faut des modèles. S'ils se reconnaissent, malgré les soins qu'il a pris pour les déguiser, est-ce sa faute?

Il m'aurait fallu une grande variété entre les bonnes gens : elle n'y est pas; mais au moins y en a-t-il un qui se détache assez bien des autres; c'est l'honnête et goguenard procureur, devenu juge de paix.

PERSONNAGES.

M. BONNEVAL, manufacturier.
M. BOURVILLE, juge de paix.
ERNEST, jeune commis de Bonneval.
GUSTAVE DUROCHER.
GRIFFARD.
MADAME BONNEVAL.
CÉCILE, sa fille.
FANCHETTE, jeune servante.
BERTRAND, vieux valet de Bonneval.

La scène est dans un gros bourg, à quarante lieues de Paris.

L'INTRIGANT MALADROIT.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'entrée d'un jardin, fermé au fond par une grille. D'un côté, un pavillon ouvert en face du public; de l'autre, le grand bâtiment de la manufacture de Bonneval.

SCÈNE I.

GUSTAVE, GRIFFARD, ARRIVANT TOUS DEUX PAR LA GRILLE.

GUSTAVE.

C'EST toi, mon pauvre Griffard?

GRIFFARD.

C'est vous, monsieur Gustave Durocher?

GUSTAVE.

Toi dans ce pays?

GRIFFARD.

J'y suis né; mais vous?

GUSTAVE.

J'y suis en famille. Monsieur Bonneval, le gros manufacturier chez qui nous sommes, est mon cousin : ma mère était fille d'une sœur de sa mère.

GRIFFARD.

Vous seriez ce cousin de Paris qu'ils attendaient?...

GUSTAVE.

Avec impatience et curiosité, n'est-ce pas? Mais toi, que fais-tu ici?

GRIFFARD.

Je m'y ennuie. J'ai eu l'honneur de faire votre connaissance lorsque vous donnâtes, aux Variétés, cette petite pièce de circonstance dont vous étiez l'auteur pour un quart ou pour un cinquième. Vous eûtes la bonté de m'accorder votre confiance, et je n'ai pas nui, je crois, au succès d'estime que la pièce obtint. J'étais alors clerc d'huissier; et après avoir exploité, pendant la journée, contre les plaideurs malheureux, j'allais tous les soirs me délasser au spectacle avec des billets d'acteurs ou d'auteurs, qui me chargeaient de les soigner; mais comme j'exerçais mon double métier en conscience, j'y trouvais peu de profit, de grands dangers, et quelquefois d'assez mauvais traitements. Je suis revenu dans mon pays; je loge chez ma vieille mère. Je fais des copies, je remplis des avertissements et des contraintes pour le percepteur des contributions; il me donne peu d'argent, beaucoup d'ouvrage. Ah! monsieur Gustave, combien je regrette Tivoli, Franconi, la Chaumière suisse et le pourtour de l'Ambigu-Comique! C'est un trou que mon pays; il y a trop de mœurs: pas une fille qui ne soit fidèle à son amoureux, pas une femme qui n'aime son mari; un seul petit estaminet où l'on ne s'enivre et l'on ne joue au billard que le dimanche. J'y suis arrivé au carnaval, je me croyais déja en carême. Toutes mes soirées sont d'un ennui.... ma mère file, je dors, je me réveille, je me rendors. Je mène une vie bien monotone, et je voudrais bien en changer.

GUSTAVE.

Mauvais sujet! La rencontre ne sera peut-être pas malheureuse pour toi. Tu sais que je ne ménage pas l'argent, quand j'en ai. Je suis tenté de te mettre dans ma confidence.

GRIFFARD.

Cédez à la tentation, monsieur Gustave. Ah! voilà donc une aventure! Vous savez que je suis incapable de vous trahir.

GUSTAVE.

Ah! si tu croyais y voir ton intérêt..... Honnête homme par goût, fripon par circonstance, tu te trouverais bientôt des excuses.... mais comme il y a du gain à me servir, je compte sur toi. Nous sommes seuls?

GRIFFARD.

Personne, monsieur.

GUSTAVE.

Mon père était un gentilhomme d'une petite ville à une vingtaine de lieues d'ici. Par suite de malheureuses circonstances, il fut ruiné. Il y avait eu des mésalliances dans la famille, entre autres, celle qui fait que je me trouve cousin de ce monsieur Bonneval, le manufacturier. Je suis trop philosophe, trop ami des idées saines et libérales, pour regretter notre ancienne illustration. A ma sortie du collége, je me sentis atteint d'une espèce de fièvre poétique. Je composai quelques vaudevilles en société, j'obtins des succès très-flatteurs; tu le sais. Lancé bientôt dans le monde littéraire et politique, je fus appelé à la rédaction des articles spectacles, pour un journal très-répandu.... dans les coulisses. Je me mêlais de juger nos grands acteurs, et les maîtres en littérature. Cela me valut des injures,

des déjeuners, des bonnes fortunes, des duels, des cadeaux, et quelques petits procès en calomnie, dont je me suis également tiré. J'avais de la gloire en quantité; mais c'était un état précaire. Il y a quelques mois, je me suis laissé prendre aux belles paroles d'un ministre, qui, sur le bruit de ma renommée, avait jeté les yeux sur moi, pour me faire son secrétaire intime.

GRIFFARD.

Vous! le secrétaire intime d'un ministre! oh! oh! (*A part.*) Il me fait peut-être un conte.

GUSTAVE.

C'est une assez jolie place, je crois, pour commencer. Les brillantes liaisons qu'elle vous fait contracter, les occasions qu'elle vous procure d'obliger nombre d'honnêtes gens qui ne sont pas ingrats..... car, tout en se faisant une loi de ne rendre que des services gratuits, on peut, sans manquer à sa conscience, et pour ne pas manquer à la civilité, ne pas se refuser à des offres faites délicatement. Mais si tu savais quel tact, quelle connaissance du monde il faut avoir, pour mon travail avec son Excellence; non pas pour les lettres d'audience et de rendez-vous, cela va tout seul, mais pour tant d'autres graves et importants objets; par exemple, les invitations à dîner. Il faut étudier, peser, classer les gens que l'on invite, selon le rang, la fortune, l'opinion. Savoir mêler à propos les grands seigneurs, les savants, les préfets, les artistes..... et les députés! se garder d'avoir ensemble les hommes d'une couleur opposée, et quelquefois se hasarder à les réunir de manière que deux ennemis déclarés soient obligés de se faire des politesses.

GRIFFARD.

Il faut une fière tête!

GUSTAVE.

Tout-à-coup, il me revient que mon cousin Bonneval, un des premiers fabriquants du royaume, a une jolie fille et une grande fortune, encore augmentée d'un héritage qu'il a recueilli tout récemment. Ma tête fermente, et je pense que le cousin et moi nous pouvons nous rendre un mutuel service : moi, en lui demandant, et lui, en m'accordant sa fille.

GRIFFARD.

Vous venez pour épouser?

GUSTAVE.

Personne ne sait le but de mon voyage. Cela n'est pas encore fait. Dès que je me serai déclaré, il ne peut pas y avoir de grandes difficultés. Mais je ne suis pas fâché de préparer un peu les voies; puis, en homme délicat, je serais flatté d'avoir, avant tout, le cœur de la jeune personne. Qu'ai-je fait? J'ai demandé un congé à mon ministre. J'aurais pu venir tout simplement; mais j'ai pensé qu'il valait mieux me faire prier de venir. J'ai donc écrit à mon cousin Bonneval, que j'ai vu quelquefois dans ma première jeunesse; je lui ai annoncé la place que j'occupe, le congé de quelques mois qui m'est accordé : je lui ai témoigné mon vif désir de faire connaissance avec son aimable famille. Comme ma lettre était une espèce d'insinuation fort polie pour qu'on m'invitât, le cousin s'est empressé de me répondre selon mes désirs. Je me suis empressé d'accourir, et je suis arrivé d'hier soir.

GRIFFARD.

C'est vous qui étiez dans cette belle calèche qu'on

a remisée là, chez le voisin, à cause des ballots qui encombrent la manufacture?

GUSTAVE.

Est-ce pour moi? est-ce pour ma calèche? je ne sais; mais on m'a fait l'accueil le plus amical. Moi, je me suis montré franc, expansif, et fort touché de l'affection qu'on me témoignait.

GRIFFARD.

Je vous servirai, monsieur Gustave; et pour commencer, puisque vous avez tant de confiance en moi, je vais vous mettre au courant des caractères de toute la famille.

GUSTAVE.

C'est inutile, mon cher, je les connais.

GRIFFARD.

Bon!

GUSTAVE.

Je ne suis ici que d'hier, et je les sais par cœur, comme si j'avais vécu avec eux pendant dix ans.

GRIFFARD.

Si tôt?

GUSTAVE.

Monsieur Bonneval est un homme qui laisse tout le soin de son commerce et de sa manufacture à sa femme.

GRIFFARD.

C'est vrai.

GUSTAVE.

Il ne s'en occupe que pour de nouveaux procédés, dont il a fait l'essai, et dont il est tout fier, parce qu'il a obtenu une médaille à la dernière exposition des produits de l'industrie. Il a une grande prétention à

être distingué, prôné, recherché, considéré comme un savant en mécanique et en chimie.

GRIFFARD.

Ils disent, dans le pays, que c'est un homme tout simple, et qui n'aime que le travail et l'obscurité.

GUSTAVE.

Madame Bonneval, sa chère épouse, est à la tête du magasin et des ateliers. C'est une de ces commerçantes, de ces femmes de ménage, actives, entendues, qui mènent leur mari, et sont toujours bien aises qu'on reconnaisse en elles la maîtresse de la maison.

GRIFFARD.

C'est juste.

GUSTAVE.

Elle est fort avide, fort intéressée, et cherche, par tous les moyens possibles, à augmenter encore sa fortune.

GRIFFARD.

Ils disent que c'est une bonne femme, sévère pour les paresseux, excellente pour les bons sujets; fort généreuse, mais avec discernement.

GUSTAVE.

Quant à la petite fille, j'en suis épris; oh! mais véritablement épris, comme il convient à un homme d'esprit de se passionner pour une riche héritière qui est jolie. Mais je ne suis pas mal, je crois. C'est bien jeune, bien naïf; seulement, j'ai vu tout de suite qu'elle était un tant soit peu encline à la coquetterie; qu'elle avait un goût décidé pour les plaisirs et la dissipation, et que par conséquent elle serait enchantée de venir s'établir à Paris.

GRIFFARD.

Eh bien! je l'aurais cru modérée dans ses goûts, fort

laborieuse, aimant à s'instruire, et ne voulant pas quitter ses parents, même en prenant un mari.

GUSTAVE.

Il y a un ami intime de la maison, en qui tout le monde paraît avoir confiance, le juge de paix du lieu, monsieur Bourville.

GRIFFARD.

Oh! c'est un homme de mérite, le parrain de la fille. On le dit juste, humain, un peu goguenard. C'est un ange consolateur pour les honnêtes gens dans la peine; c'est un diable acharné contre les vagabonds, les vauriens, les fénéants; il me fait peur. Et il doit s'y connaître; c'est un ancien avoué de la ville voisine.

GUSTAVE.

Il n'est pas riche; donc il aspire à le devenir. Du reste, homme fort ordinaire. Un avoué qui n'a pas fait fortune est un sot.

GRIFFARD.

Et que dites-vous de monsieur Ernest?

GUSTAVE.

Qu'est-ce que c'est que monsieur Ernest?

GRIFFARD.

Le jeune homme.

GUSTAVE.

Quel jeune homme?

GRIFFARD.

Celui qui aide madame Bonneval dans ses travaux.

GUSTAVE.

Ah! le commis? Est-ce qu'on prend garde à cela?

GRIFFARD.

Madame Bonneval a beaucoup d'amitié pour lui.

GUSTAVE.

Les vieilles femmes ont toujours de la prédilection pour les jeunes gens. Un grand innocent, qui rit ou qui rougit à chaque mot, ne sachant ni parler, ni se tenir, ni s'asseoir, gauche et turbulent comme un écolier : cela n'est bon qu'à divertir la compagnie par les tours qu'on lui joue, et les mystifications qu'on lui fait.

GRIFFARD.

On vante ses principes, sa morale.

GUSTAVE.

Ah! oui, ses principes! laissons-le se former.

GRIFFARD.

C'est singulier : vous avez raison sans doute, et les autres ont tort; mais vous les jugez tout différemment de ce qu'on les croit ici.

GUSTAVE.

C'est que vous ne voyez que la surface, et que moi je sonde la profondeur. Vous vous attachez à la physionomie; je lis au fond des cœurs. Est-ce que tu crois aux bonnes gens, toi?

GRIFFARD.

Il y en a.

GUSTAVE.

C'est possible; je n'en ai pas encore rencontré. Tous les hommes sont égoïstes : quelques-uns sont effrontés; tous les autres sont hypocrites, excepté dans les épanchements de l'amitié, comme le nôtre, où l'on se parle à découvert. On ne songe qu'à soi; on feint de songer aux autres : on tient de beaux discours de vertu, de devoir, d'honneur, d'humanité, de sensibilité, de philanthropie, pour accomplir des actions qui

ne sont dictées que par l'intérêt personnel. Donc, pour tirer parti des hommes, il faut, en ayant l'air de les flatter, dans les passions qu'ils feignent, les flatter sur-tout dans celles qu'ils ont réellement.

GRIFEARD.

C'est très-profond ce que vous dites-là.

GUSTAVE.

Je vois d'ici comment je dois me conduire avec toute cette famille : j'épouse la fille, je touche la dot. Une fois maître de cette grande fortune, rien ne m'arrête, je paie mes dettes, j'en fais d'autres ; je me jette dans les affaires de la haute administration, et puis je monte, je monte..... je me fais nommer député, conseiller d'état, préfet : je me vois d'ici ministre, ou pair de France. Tel est mon sort ; il est brillant, mais je n'en suis pas plus vain ; et si tu m'as bien secondé, tu fais ton chemin en me suivant, et je te nomme mon secrétaire intime.

GRIFFARD.

Ah ! Dieu ! moi secrétaire d'un ministre, et intime encore ! ah ! je vous en prie, accomplissez bien vite votre sort, afin que le mien marche après le vôtre. Que faut-il faire ?

GUSTAVE.

Pour commencer, gagner les valets.

GRIFFARD.

Gagnons les valets. Il y a le vieux Bertrand, qui a toute la confiance de son maître ; il y a la petite Fanchette, qui est fort aimée de la jeune personne, et qui est, ma foi, bien jolie.

GUSTAVE.

Fais boire le valet ; fais la cour à la servante. Quant

à moi, je déclare mon amour ce matin à la petite Cécile, et ce soir au père et à la mère.

GRIFFARD.

Déja!

GUSTAVE.

Voici, Fanchette, je vais lui parler pour toi. Écoute mes belles phrases.

GRIFFARD, *à part.*

Il n'est pas changé; toujours étourdi, bavard et présomptueux. Eh bien! je m'y laisse prendre; il m'éblouit.

SCÈNE II.

GUSTAVE, GRIFFARD, FANCHETTE.

FANCHETTE.

Et où vous cachez-vous donc, monsieur? Madame demandait tout-à-l'heure si l'on vous avait vu.

GUSTAVE.

J'étais allé faire un tour de promenade en attendant qu'on fût éveillé.

FANCHETTE.

Ah! vraiment, depuis cinq heures, monsieur travaille dans son cabinet de mécanique. Dès le point du jour, monsieur Ernest avait distribué l'ouvrage dans les ateliers. Madame a déja fait son inspection. Mademoiselle a mis les livres de comptes en ordre; elle étudie sa musique, en attendant son maître de dessin. On est matinal, et on ne perd pas de temps dans cette maison.

GUSTAVE.

Ainsi le commerce et l'industrie animent, vivifient

et fécondent notre belle patrie. Quelle heureuse et touchante perspective! C'est ce que je disais tout-à-l'heure à l'honnête Griffard.

FANCHETTE.

Vous connaissez monsieur Griffard?

GUSTAVE.

Je lui ai été utile à Paris.

GRIFFARD.

Oui, monsieur a déja été pour moi une bien bonne protection.

GUSTAVE.

C'est un assez bon diable.... un peu vaurien.

GRIFFARD.

Monsieur veut rire?

GUSTAVE.

Il ne manque pas de goût, de discernement. Tout-à-l'heure il me parlait de vous; il vous trouvait fort jolie.

FANCHETTE.

En vérité!

GUSTAVE.

Or, je lui disais, moi, que s'il voulait se mieux conduire, et s'il parvenait à vous plaire, je ne serais pas éloigné, en faveur de cette inclination, de lui faire avoir quelque bonne place.

GRIFFARD.

Est-ce que cela ne vous tente pas, mademoiselle Fanchette?

FANCHETTE.

Pas beaucoup, monsieur Griffard. (*A part.*) Quelle idée a-t-il de me proposer ce fainéant de Griffard?

SCÈNE III.

GUSTAVE, GRIFFARD, FANCHETTE, BERTRAND.

GUSTAVE.

Ah! voilà le père Bertrand. Approchez, mon brave homme; je ne vous connais que d'hier, mais je suis déja touché du zèle, de l'attachement que je reconnais en vous pour vos maîtres; et combien je suis ému, attendri de tout ce que cette jeune fille vient de me dire sur l'ordre et le travail qui règnent dans cette maison!

BERTRAND.

C'est que monsieur Bonneval n'est pas un de ces manufacturiers qui ne connaissent que leur routine. Il y a de l'invention dans sa tête.

GUSTAVE.

Je m'en suis parbleu bien aperçu. (*A Fanchette.*) Réfléchissez, Fanchette; si ce garçon vous convenait, je ferai tout pour lui. (*Bas à Griffard.*) Emmène Bertrand au cabaret; voici de l'argent. (*Haut.*) Je vais présenter mon hommage à ces dames.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

GRIFFARD, FANCHETTE, BERTRAND.

GRIFFARD.

Ma foi, mademoiselle Fanchette, il a été l'interprète

de mes sentiments; les bontés de monsieur Gustave m'encouragent, et si vous le permettez....

(*Il veut l'embrasser.*)

FANCHETTE, *lui donnant un soufflet.*

Alte-là, monsieur Griffard; voilà comme je traite les insolents qui prennent des libertés avec moi.

GRIFFARD.

C'est un soufflet, je crois.

BERTRAND, *en riant.*

Ah! c'est que, voyez-vous, notre Fanchette a une vertu un tant soit peu farouche.

GRIFFARD.

Je m'en aperçois.

FANCHETTE.

Le bel amoureux que veut me donner là notre cousin de Paris!

GRIFFARD.

Riez, riez, méchante; je ne perds pas tout-à-fait espérance.

FANCHETTE.

C'est ma foi bien espéré à vous.

GRIFFARD.

Dites donc, père Bertrand; pour me consoler du soufflet, est-ce que vous ne seriez pas sensible à une petite visite à l'estaminet qui est sur la place?

BERTRAND.

Non.

FANCHETTE.

Laissez donc, vous ne réussirez pas plus à débaucher le père Bertrand qu'à m'embrasser.

BERTRAND.

N'avez-vous pas de honte, monsieur Griffard, de

causer ainsi du chagrin à votre brave femme de mère, par votre paresse et votre mauvaise conduite?

FANCHETTE.

Allez, allez tout seul à votre estaminet, monsieur Griffard.

GRIFFARD.

C'est ce que je vais faire, mademoiselle Fanchette. (*A part en sortant.*) Beau début! j'attrape un soufflet et un sermon. Ah! monsieur Gustave réparera tout cela.

SCÈNE V.

FANCHETTE, BERTRAND.

FANCHETTE.

Que dites-vous de ce cousin, qui nous est tombé comme des nues hier, et qui veut me gratifier d'un pareil mari?

BERTRAND.

Paix! paix! mademoiselle Fanchette, vous savez que madame n'aime pas qu'on dise du mal des gens, et jugez.... quand il s'agit de quelqu'un de sa famille.

FANCHETTE.

C'est juste, il a peut-être quelque bonne qualité. Eh bien! monsieur Bertrand, c'est donc pour aujourd'hui. Quel plaisir de fêter l'anniversaire du mariage de nos bons maîtres! Savez-vous que depuis qu'il en est question, à tout moment je crains de me trahir?

BERTRAND.

Oh! vous autres jeunes têtes..... un secret!.... cela vous pèse; et puis une fête, une surprise, des couplets, une illumination..... cela vous occupe vivement. Eh

bien! moi, cela me plaît aussi. Cet excellent monsieur Bonneval! voilà vingt-cinq ans qu'il est marié, et déja j'étais à son service. Et notre jeune monsieur Ernest, quel mal il se donne pour les préparatifs!

SCÈNE VI.

BERTRAND, FANCHETTE; ERNEST, ARRIVANT PAR LE FOND EN COURANT, ET PORTANT DES GUIRLANDES ET DES BOUQUETS.

ERNEST.

Je me suis échappé bien vite, après avoir fini mon travail avec madame Bonneval. Voilà les bouquets, les guirlandes, il faut les cacher.

FANCHETTE, *prenant les bouquets et les portant dans la maison.*

Donnez, donnez.

ERNEST.

Bertrand, voici la clef de la petite serre; tu y trouveras les verres de couleur, les lampions et le feu d'artifice.

FANCHETTE.

Un feu d'artifice! ah, quelle joie!

ERNEST.

Ne riez donc pas, mademoiselle Fanchette, c'est une grande affaire pour nous; il faut que tout soit bien, que monsieur et madame Bonneval soient contents. Il est bien convenu, Bertrand, que c'est toi qui te mets à la tête des ouvriers et de leurs femmes. Vous, mademoiselle Fanchette, vous vous chargez de conduire les jeunes garçons et les jeunes filles. Où en sommes-nous de nos couplets?

FANCHETTE.

Nous les savons.

ERNEST.

Mais il faudrait les répéter.

FANCHETTE.

Avant le déjeuner, dans ce pavillon, tandis que monsieur va jaser avec son jardinier, et que madame va faire sa seconde visite dans les ateliers; vous ferez le tour par la grande porte, vous viendrez à cette grille, vous tousserez pour m'avertir, je serai aux aguets, et j'amènerai mademoiselle.

BERTRAND.

Bien, bien, jeunes gens; arrangez tous vos petits mystères, et puissiez-vous n'avoir jamais à vous cacher du monde pour de plus mauvaises actions !

FANCHETTE.

Faut-il en parler à monsieur Gustave?

ERNEST.

Oh! non; il voudrait y mettre du sien : c'est le cousin de monsieur. Je ne suis pas fâché qu'il soit venu ; mais enfin, c'est nous, et non pas lui, qui fêtons monsieur Bonneval. Tout est convenu; séparons-nous.

FANCHETTE.

Justement, j'entends monsieur.

BERTRAND.

Je vais mettre le couvert pour le déjeuner.

ERNEST.

Je retourne à ma caisse.

FANCHETTE.

Et moi, je rejoins mademoiselle.

(*Ils sortent tous les trois par trois côtés différents.*)

SCÈNE VII.

GUSTAVE, BONNEVAL, SORTANT TOUS LES DEUX DE LA MAISON.

GUSTAVE.

C'est admirable, mon cher cousin : je n'ai que de très-légères connaissances en mécanique ; mais ces faibles notions me suffisent pour apprécier la justesse et la simplicité de votre procédé. Il y a sur-tout ce ressort qui s'échappe et met en mouvement tant de rouages... C'est très-beau.

BONNEVAL, *en souriant avec candeur.*

J'en suis assez content.

GUSTAVE.

Mon cher cousin, il faut mettre cela en lumière; il faut venir à Paris; il faut solliciter les ministres. Nous sommes dans un siècle où les sciences ont seules le privilège de balancer la politique, et vous êtes fait pour acquérir un grand nom. La première place à l'Académie des Sciences vous appartient sans difficulté.... mais cela ne suffit pas.... C'est du génie tout pur.

BONNEVAL.

Eh! mon cher cousin! je n'ai pas de génie, et je ne veux pas de gloire.

GUSTAVE.

Comment! vous ne voulez pas de gloire! Mais vous avez fait un travail long, fatigant.

BONNEVAL.

Il m'a fallu du courage pour y persister.

GUSTAVE.

Et quel autre but que la gloire?....

BONNEVAL.

L'avantage d'être utile : c'est quelque chose.

GUSTAVE.

Noble réponse. Mais vous résistez en vain : tenez, faisons ensemble une petite association : livrez-vous à votre talent, à votre génie; travaillez, imaginez, inventez, exécutez, et moi, je me charge de faire valoir vos inventions, de les vanter, de les prôner, de les faire prôner par toutes les trompettes de la renommée.

BONNEVAL.

Je vous remercie. J'ai fait la seule démarche qui fût convenable. Mon ami Bourville a écrit pour moi à un membre de l'Académie des Sciences, précisément, qui doit examiner ma découverte, et la faire connaître, si elle en vaut la peine.

GUSTAVE.

Ah! des académiciens, des savants, vos confrères!... C'est fort bien, sauf les petites jalousies, les grosses cabales, et le peu de pouvoir hors de leurs séances. Cela peut-il valoir un ministre tout-puissant, protecteur obligé des sciences et des arts?...

BONNEVAL, *à part.*

Diable d'homme! qui veut absolument me faire connaître en dépit que j'en aie.

GUSTAVE, *à part.*

Il se fait prier; fausse modestie; il serait bien fâché que je le prisse au mot.

SCÈNE VIII.

BONNEVAL, GUSTAVE, BOURVILLE.

BONNEVAL.

Eh! tenez! le voilà, mon ami Bourville. N'est-ce pas que tu as écrit pour moi à un membre de l'Académie des Sciences?....

BOURVILLE.

D'après sa dernière lettre, le rapport doit être fait.

BONNEVAL.

Vous voyez bien. C'est que monsieur,... mon cousin, veut écrire pour le même objet au ministère.

BOURVILLE.

Ah! ah!

GUSTAVE.

Oui, monsieur Bourville; je suis loin de dédaigner ce savant, votre ami, qui doit faire un rapport: mais sans tirer vanité de mon faible crédit, je crois qu'il ne sera pas inutile à mon cousin. Voilà donc qui est arrêté, messieurs; dès demain j'écris à Paris. Parlons de vous, monsieur Bourville.

BOURVILLE.

De moi, monsieur?

GUSTAVE.

Vous êtes l'ancien et l'intime ami de mon cousin, le parrain de sa fille; à ces titres, vous devez compter sur mon amitié; et je me féliciterai encore bien plus de mon voyage, si j'y trouve l'occasion de vous servir.

BOURVILLE.

De me servir?

BONNEVAL, *à part.*

Mon cousin veut nous protéger tous.

GUSTAVE.

C'est une place bien pénible, bien laborieuse que celle de juge de paix?

BOURVILLE.

Mais, oui; quand on veut la bien faire.

GUSTAVE.

Bien peu lucrative?

BOURVILLE.

Je m'en contente.

GUSTAVE.

Laissez-moi faire; j'ai en vue pour vous, à Paris, une autre place excellente, où il y a de gros appointements, peu d'ouvrage, et beaucoup de considération.

BOURVILLE.

Une petite sinécure, n'est-ce pas?

GUSTAVE.

Précisément;.... c'est-à-dire, cela ne se donne qu'à des hommes d'un mérite éprouvé.

BOURVILLE.

Monsieur, écrivez pour Bonneval, cela ne peut pas nuire. Quant à la place que vous m'offrez, permettez-moi de vous dire que je n'en veux pas. J'ai tout juste le mérite nécessaire à mes fonctions; mon état m'occupe et me plaît. Pour un homme qui, pendant trente ans, a fait la guerre comme procureur, il est doux d'exercer un ministère de paix et de conciliation; et quand le soir je viens faire ma partie de piquet avec mon ami Bonneval, en pouvant me rendre témoignage que dans la journée j'ai prévenu un procès, réconcilié un ménage, ou délivré le pays d'un mauvais sujet,

j'éprouve le plus parfait contentement qui soit accordé à notre pauvre humanité, et je ne changerais mon sort contre celui de personne.

GUSTAVE.

Avec de si beaux sentiments, il est impossible que vous vous refusiez.... Voici l'aimable madame Bonneval et sa charmante fille. (*A part.*) Ils ont beau dire, je les ai frappés par l'endroit sensible.

SCÈNE IX.

BONNEVAL, GUSTAVE, BOURVILLE, MADAME BONNEVAL, CÉCILE.

MADAME BONNEVAL, *à un ouvrier qui la suit.*

C'est à monsieur Ernest que vous devez vous adresser. Tenez, vous lui remettrez ces factures pour qu'il les enregistre. Bonjour, mon ami; votre servante, monsieur Bourville. Mon cousin, je vous salue.

CÉCILE, *entrant et montrant un dessin à sa mère.*

Maman, voilà mon dessin, je crois que mon maître sera content.

MADAME BONNEVAL.

C'est bien, mon enfant, mais il faut le montrer à ton père; il s'y connaît mieux que nous.

BONNEVAL.

Cela n'est pas mal.

GUSTAVE, *prenant le dessin.*

Permettez-vous? C'est délicieux! De la légèreté dans la touche, et une grace, un fini!.... Je ne suis qu'un amateur, et je ne me prévaux pas de la confiance de quelques-uns de nos premiers artistes. J'écoutais hier

mademoiselle, qui s'accompagnait sur le piano; elle est d'une grande force. C'est un meurtre de cacher tant d'attraits, de talents au fond d'une province.

BONNEVAL, *à part.*

Allons, c'est au tour de ma fille à présent.

GUSTAVE.

Madame Bonneval, vous ne pouvez refuser à mademoiselle, la jouissance de recueillir les suffrages des vrais connaisseurs, et de faire l'admiration des cercles les plus distingués de la capitale.

MADAME BONNEVAL.

Eh! mais, mon cher cousin, ma fille dessine et fait de la musique pour son plaisir et pour le nôtre; elle n'est, Dieu merci, ni vaine, ni frivole.

CÉCILE.

Et je ne suis pas jalouse de briller à Paris.

GUSTAVE.

Allons, allons, vous ne dites pas ce que vous pensez. Savez-vous, madame Bonneval, que je suis dans l'enchantement des inventions mécaniques de votre manufacture. Par exemple, j'espère que vous ne vous adresserez qu'à moi, quand il s'agira d'obtenir un brevet d'invention.

MADAME BONNEVAL.

Un brevet d'invention?

BONNEVAL.

Je ne blâme pas ceux qui en sollicitent. Le fruit du travail est la plus légitime des propriétés. Par conséquent, on peut en disposer à son gré, et comme je suis content de mon sort, je veux que ce que j'ai imaginé de bien, profite aux autres comme à moi. Loin de cacher mes petits secrets, je suis prêt à les communiquer,

à les enseigner même, à ceux de mes confrères qui voudront prendre la peine de visiter mes ateliers.

GUSTAVE.

C'est raisonner en prodigue. J'espère que madame qui entend si bien les intérêts de sa maison, vous fera sentir de quel immense avantage vous vous priveriez; il y a de quoi devenir millionnaire.

MADAME BONNEVAL.

Moi, monsieur? je pense tout-à-fait comme mon mari.

CÉCILE.

Ah! ma mère n'est ni avide ni intéressée.

GUSTAVE.

Je le vois bien. (*A part.*) C'est égal, mes paroles ne sont pas perdues.

BOURVILLE.

Le cher cousin n'est pas heureux dans les offres qu'il fait aux gens.

SCÈNE X.

BONNEVAL, MADAME BONNEVAL, GUSTAVE, BOURVILLE, CÉCILE; ERNEST, PARLANT DE LA COULISSE ET ACCOURANT.

ERNEST.

Madame! monsieur! mademoiselle!

GUSTAVE.

Eh bon Dieu! Qu'a-t-il donc?

ERNEST.

Les ouvriers du numéro six manquent d'ouvrage. Votre maître de dessin vous attend, mademoiselle. Si

monsieur a des lettres à écrire, voilà l'heure du courrier; j'ai fini les miennes, madame n'a plus qu'à voir et à signer.

GUSTAVE, *en riant.*

Quel air empressé, effaré! J'ai cru que monsieur votre commis venait nous annoncer quelque malheur.

MADAME BONNEVAL.

C'est son habitude, et nous sommes faits à ses manières.

GUSTAVE.

Il a presque effrayé mademoiselle.

CÉCILE.

Monsieur Ernest ne m'effraie jamais.

BONNEVAL, *en confidence à Gustave.*

Monsieur Gustave, je crois devoir vous prévenir qu'Ernest est le fils d'un de mes bons amis, et qu'il est lui-même notre ami plutôt que notre commis.

GUSTAVE.

Je serais désolé d'avoir affligé monsieur, par une petite plaisanterie innocente.

ERNEST.

Moi, monsieur? Je ne me suis pas aperçu que vous plaisantiez. Madame vient-elle?

BONNEVAL.

Allons, je vais écrire. (*Bas à sa femme.*) Le cousin est aimable et paraît fort obligeant; personne ne lui demande rien, et il veut faire du bien à tout le monde.

MADAME BONNEVAL.

Oui, mais il ne faut pas qu'il se moque de notre Ernest.

(*Elle sort avec Ernest et Bonneval.*)

CÉCILE.

Je vais prendre ma leçon. (*Bas à Bourville.*) Mon parrain, vous savez que c'est vous qui devez emmener mon père et ma mère, pour nous laisser le temps de préparer la fête ?

BOURVILLE, *bas à Cécile.*

Je serai ici à sept heures du soir.

CÉCILE.

Chut !

BOURVILLE.

Chut !

(*Cécile sort.*)

GUSTAVE, *à part.*

Ils sont tous enchantés de moi.

BOURVILLE.

Monsieur, nous rendons justice à vos bonnes intentions ; mais nous sommes des gens bizarres ; une jeune et jolie fille sans vanité, une mère de famille économe sans avidité, un savant sans orgueil, un jeune homme candide, qu'on estime malgré sa gaucherie, et un vieux procureur qui prêche la paix, la confiance, le désintéressement : ce sont des mœurs étranges ; mais nous nous en trouvons bien, et nous n'en changerons pas. J'ai l'honneur de vous saluer.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

GUSTAVE, SEUL.

Quoi qu'il en dise, je les ai bien jugés. Ne perdons pas de temps ; si quelques-uns de mes créanciers prenaient de l'humeur !.... Il y a sur-tout ce vieux juif de

Jérémie, le sellier..... Il serait capable de faire le voyage....

SCÈNE XII.

GUSTAVE, GRIFFARD.

GRIFFARD.

Eh bien! monsieur Gustave?

GUSTAVE.

Eh bien! mon cher Griffard?

GRIFFARD.

Vos affaires sont-elles en bon train?

GUSTAVE.

Mais oui, cela ne commence pas mal.

GRIFFARD.

Vous avez fait votre déclaration?

GUSTAVE.

Ah! un moment; pas encore; mais me voilà au mieux avec toute la famille: je leur ai fait à tous des offres de service magnifiques.

GRIFFARD.

Ils ont accepté?

GUSTAVE.

Non, ils ont refusé; mais je gage que chacun y rêve au fond du cœur.

GRIFFARD.

Je ne suis pas tout-à-fait aussi bien avec les valets, que vous l'êtes avec les maîtres. Il m'a fallu aller boire sans le vieux Bertrand; mon mérite a tout-à-fait échoué auprès de la petite Fanchette, et ne m'a valu que le soufflet le mieux appliqué!

Universitas BIBLIOTHECA

GUSTAVE.

Imbécille! prends exemple sur moi.

GRIFFARD.

C'est ce que je cherche. A présent que j'ai déjeuné, je vais faire une apparition chez mon percepteur, et je reviens bien vite savoir où nous en sommes. Je ne peux pas tenir en place, je suis si curieux!....

(*Il sort.*)

GUSTAVE, *seul.*

Ce bon Griffard! Il a la volonté de bien faire; mais peu de dispositions. Je le formerai.

SCÈNE XIII.

GUSTAVE, ERNEST.

(*Ernest arrive avec précaution, et s'approche de la porte de la maison, sans voir Gustave.*)

GUSTAVE, *apercevant Ernest.*

Oh! oh! notre petit commis! Que vient-il faire ici?

ERNEST, *toussant.*

Heim! heim!

GUSTAVE.

Eh! mais, c'est comme un signal; voyons si on lui répondra.

(*Il se cache dans le pavillon.*)

ERNEST.

Eh bien! Est-ce qu'elle n'entend pas? (*Il tousse plus fort.*) Heim! heim!

BIBLIOTHÈQUE

SCÈNE XIV.

ERNEST, GUSTAVE, FANCHETTE.

FANCHETTE, *sortant de la maison.*

Chut! plus bas, attendez-moi.

(*Elle rentre.*)

GUSTAVE.

Eh! c'est la petite Fanchette! Je ne m'étonne plus qu'elle ait si mal accueilli mon ami Griffard. Ah! parbleu! ceci devient curieux.

SCÈNE XV.

GUSTAVE, ERNEST, FANCHETTE, CÉCILE.

FANCHETTE.

Venez, venez, mademoiselle, nous sommes seuls.

GUSTAVE.

Ah diable! Cécile elle-meme! un joli métier que fait là mademoiselle Fanchette!

FANCHETTE.

Vous n'avez que le temps; entrez dans le pavillon, et moi je suis là en sentinelle.

GUSTAVE.

Ils viennent ici; où diable me cacher? Ah! par cet escalier....

(*Il disparaît.*)

CÉCILE, *avant d'entrer dans le pavillon, déployant un papier qu'elle tient à la main.*

Attendez, oui, c'est bien ma chanson.

FANCHETTE.

Personne ne vient, chantez.

(*Cécile et Ernest sont dans le pavillon. Cécile chante, et Ernest l'accompagne. Pendant le couplet de Cécile, Gustave paraît à la fenêtre du premier étage.*)

CÉCILE.

Couplet.

Air de Romance.

Aux plus chers de tous les parents
J'offre un naïf et tendre hommage;
Des exemples les plus touchants
Ils ont entouré mon jeune âge.
Que leurs soins ne soient pas perdus;
Qu'on puisse dire de leur fille :
Elle a conservé les vertus
Et la bonté de sa famille.

GUSTAVE.

Oh! oh! de la musique? Je n'entends pas un mot des paroles.

(*Cécile et Ernest sortent du pavillon.*)

ERNEST.

Quand je vous disais que vous saviez l'air.

FANCHETTE.

A mon tour de chanter maintenant; et au vôtre, mademoiselle, d'empêcher qu'on ne nous surprenne.

CÉCILE.

C'est convenu.

(*Fanchette et Ernest entrent dans le pavillon, et Cécile fait sentinelle.*)

GUSTAVE.

Eh bien! qu'est-ce que c'est? La jeune demoiselle qui fait sentinelle à présent!

FANCHETTE.

Couplet.

Air de ronde.

Voilà juste vingt-cinq ans
Que vous faites bon ménage.
Je viens vous offrir l'hommage
De tous vos autres enfants;
Car nous vous chérissons tous,
A l'égal de votre fille;
Et chez vous
Chacun de nous
Croit être dans sa famille.

GUSTAVE.

Encore de la musique?

FANCHETTE, *sortant du pavillon.*

Là, voilà ce que c'est; je crois que je ne m'en suis pas mal tirée.

ERNEST, *sortant du pavillon.*

Non, vraiment. Je vais vous rejoindre.

FANCHETTE.

A tantôt.

CÉCILE.

Sans adieu, Ernest.

FANCHETTE.

Mon pauvre maître, qu'il sera content! Et madame? J'en pleure de joie.

(*Fanchette et Cécile rentrent dans la maison; Ernest sort par le fond, et Gustave quitte la fenêtre.*)

SCÈNE XVI.

GUSTAVE, GRIFFARD, ARRIVANT D'UN AUTRE CÔTÉ.

GRIFFARD.

Eh mais! je ne me trompe pas, c'est mademoiselle qui rentre dans la maison avec précipitation. Je comptais encore trouver ici monsieur Gustave. (*Apercevant Gustave qui sort du pavillon.*) Ah! le voilà. Eh bien! monsieur, je vous fais mon compliment, je ne vous quitte qu'un moment, et je viens d'apercevoir mademoiselle Cécile qui rentrait avec Fanchette. Vous avez fait votre déclaration?

GUSTAVE.

Ah bien oui! ma déclaration. Tu avais raison de me vanter les principes, la morale du petit commis. Je l'ai surpris en rendez-vous avec la demoiselle.

GRIFFARD.

En vérité! Pas possible.

GUSTAVE.

En serait-il amoureux? Je n'en sais rien. De la musique, des chansons, et ces deux femmes tour-à-tour en sentinelle.... Il faut absolument que tu fasses jaser la petite Fanchette; mais non, je lui parlerai. C'est elle qui mène toute l'intrigue.

GRIFFARD.

Cette petite fille qui fait de la morale, et donne des soufflets? Quand je vous disais que ce jeune homme valait la peine qu'on y prît garde. Savez-vous que cela ferait un fier obstacle?

GUSTAVE.

Un obstacle? Fi donc! Le père est ambitieux; la mère est intéressée; la fille est coquette; le jeune homme est sans état, sans fortune, sans moyens. J'ai de l'esprit, de l'adresse, de l'audace, une belle place, un grand crédit; elle est à moi.

GRIFFARD.

Et me voilà secrétaire intime.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

GUSTAVE, FANCHETTE.

GUSTAVE.

Venez, venez, mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE.

Pardon, monsieur; mais on m'attend.

GUSTAVE.

Permettez, il s'agit d'une affaire très-sérieuse.

FANCHETTE.

Est-ce encore de votre monsieur Griffard, que vous voulez me parler?

GUSTAVE.

Il est question tout simplement de savoir, ce qu'un moment, avant qu'on servît le déjeuner, mademoiselle Fanchette avait à faire dans ce pavillon, avec monsieur Ernest et mademoiselle Cécile.

FANCHETTE, *à part.*

Ah! mon Dieu! il sait..... (*Haut.*) Moi..... dans ce pavillon?... Vous vous trompez.

GUSTAVE.

Je vous ai vue; j'y étais moi-même; et quand mademoiselle Cécile y est entrée, je suis monté dans la pièce qui est au-dessus.

FANCHETTE.

Quoi, vous êtes monté?... Quoi, vous étiez-là au-dessus de nous?.... Ah! permettez-moi d'en rire.

GUSTAVE.

Il ne s'agit pas de rire, mademoiselle; qu'aviez-vous à faire dans ce pavillon?

FANCHETTE.

Puisque vous y étiez, vous devez le savoir.

GUSTAVE.

J'y étais, mais je n'ai rien vu.

FANCHETTE.

Si vous n'avez rien vu, au moins, vous avez entendu.

GUSTAVE.

Oui, j'ai entendu.

FANCHETTE.

Eh! quoi?

GUSTAVE.

De la musique.

FANCHETTE.

Eh bien! quel mal y a-t-il à se distraire, en faisant de la musique?

GUSTAVE.

Aucun, sans doute; mais il y a du mal à se cacher, et à placer des sentinelles pour n'être pas surpris.

FANCHETTE.

Eh!.... mais, monsieur.... si c'est un secret.

GUSTAVE.

Un secret!

FANCHETTE.

Oui, qu'il faut cacher sur-tout à monsieur et à madame.

GUSTAVE.

A monsieur et à madame! Et peut-on me le dire à moi?

FANCHETTE.

Ah dame! je ne sais pas.... Attendez, voilà le père Bertrand, il faut que je le consulte?

GUSTAVE.

Eh quoi! le père Bertrand en est?

FANCHETTE.

Pardine, tout le monde en est dans la maison; excepté vous et puis monsieur et madame : c'est tout simple.

GUSTAVE.

Ah! c'est tout simple?

SCÈNE II.

GUSTAVE, FANCHETTE, BERTRAND.

FANCHETTE.

Eh bien! monsieur Bertrand, voilà une belle chose! Monsieur qui nous a surpris, monsieur Ernest, mademoiselle et moi, dans ce pavillon, au rendez-vous que nous nous étions donné tantôt, devant vous; et qui me tourmente pour savoir ce qui en est! faut-il lui dire?

BERTRAND.

Je ne vois pas qu'il y ait grand inconvénient. Après tout, monsieur est de la famille?

GUSTAVE.

Et le rendez-vous avait été donné en présence de Bertrand?

BERTRAND.

Oui, en ma présence. (*En confidence.*) Vous saurez qu'il y a aujourd'hui vingt-cinq ans, jour pour jour, que monsieur et madame sont mariés. Mademoiselle, jalouse de témoigner à son père et à sa mère tout son attachement, a imaginé de leur donner une petite fête de famille; elle s'est adressée à monsieur Ernest.

FANCHETTE.

Monsieur Ernest, qui a de l'esprit comme un démon, a fait des couplets qui doivent être chantés par mademoiselle et par moi.

BERTRAND.

Il fallait les répéter.

FANCHETTE.

Nous étions convenus de nous trouver dans ce pavillon.

BERTRAND.

La fête sera superbe.

FANCHETTE.

Nous aurons toute la belle société des environs; et tout cela mêlé avec les paysans, les paysannes, les ouvriers, les ouvrières.

GUSTAVE.

Une fête? Ah! c'est une fête!

BERTRAND.

Pas autre chose.

GUSTAVE, *à part.*

Dieu sait où l'on mène les maris et les pères avec ces fêtes! J'en ai donné plus d'une. Des couplets d'un commis d'une manufacture de province; cela doit être piquant.

FANCHETTE, *à Gustave.*

Et qu'aviez-vous donc pensé, monsieur?

GUSTAVE.

Ce que j'avais pensé?

BERTRAND.

Oui.

GUSTAVE.

Rien.

FANCHETTE.

Attendez donc. Est-ce que par hasard vous auriez soupçonné.... Est-ce que vous auriez cru...

GUSTAVE.

Quoi?

FANCHETTE.

Que notre jeune homme...

GUSTAVE.

Était amoureux de mademoiselle Cécile? Ah! fi donc; mais vous conviendrez que ne sachant rien, et voyant la jeune personne, et sa petite servante d'intelligence....

FANCHETTE.

Pardine! monsieur, il faut que vous ayez une bien mauvaise idée des gens. Pour qui me prenez-vous?.... Moi, je favoriserais?...

BERTRAND.

Ah! par exemple, ce pauvre monsieur Ernest! lui? amoureux!

FANCHETTE.

Monsieur Ernest n'y pense pas; il n'y a jamais pensé; il n'y pensera jamais.

GUSTAVE.

Je le conçois; quand on aime, il faut avoir quelque espérance.

FANCHETTE.

Et lui! quelle serait la sienne? N'ayant rien, et mademoiselle étant si riche.... Ce n'est pas qu'excepté la fortune, il ne réunisse toutes les qualités....

BERTRAND.

C'est un garçon très-estimable.

FANCHETTE.

Bon, sincère, doux, affable pour tout le monde.

BERTRAND.

Monsieur a beaucoup de confiance en lui.

FANCHETTE.

Madame l'aime de tout son cœur.

GUSTAVE, *à part.*

Vous allez voir qu'ils vont en faire un parti excellent.

BERTRAND.

Mademoiselle Fanchette, ce n'est peut-être pas une si mauvaise idée qui est venue à monsieur. Si elle allait nous conduire..... Monsieur Bonneval ne cesse de me répéter que, quand il a épousé madame, il n'avait rien, absolument rien.

FANCHETTE.

En vérité! Eh! mais alors... Oh! c'est égal, monsieur Bertrand, un simple commis oser prétendre à la demoiselle de la maison!

BERTRAND.

Cela s'est vu.

GUSTAVE.

Oui, quand le jeune homme a un mérite....

BERTRAND.

Et certainement ici le mérite ne manque pas au jeune homme.

FANCHETTE.

Ah! n'importe, ce serait une folie.

GUSTAVE.

Oui, une véritable folie.

BERTRAND.

Pas tant folie, peut-être, qu'on pourrait le croire, parce qu'enfin les mœurs, la probité, l'honneur...

GUSTAVE.

C'est ce qu'il y a de plus important sans doute.

BERTRAND.

Vous voyez; monsieur pense comme moi.

GUSTAVE.

Moi? pas du tout. Je ne dis pas que, sans les préjugés, les convenances.... (*A part.*) Parbleu! j'ai fait un beau chef-d'œuvre en mettant ces bonnes gens de domestiques sur la voie.

SCÈNE III.

GUSTAVE, FANCHETTE, BERTRAND, CÉCILE.

FANCHETTE.

Pardine! mademoiselle, il est temps que la fête arrive, et que le mystère cesse. Tout le monde finirait par être dans la confidence. Voilà monsieur votre cousin qui est au fait de tout le mic-mac; il nous épiait tantôt, pendant que nous répétions nos couplets. Mais si vous saviez la drôle d'idée qui lui est passée par la tête. N'est-il pas allé s'imaginer que monsieur Ernest...

BERTRAND.

Était amoureux de vous!

CÉCILE.

Amoureux de moi!

FANCHETTE.

Et que je favorisais vos amours!

CÉCILE.

Ah, mon Dieu! j'en suis toute troublée! Vraiment, mon cousin, vous aviez bien besoin de vous mettre en tête cette belle imagination. J'étais heureuse, tranquille. J'avais pour Ernest une affection toute simple, toute innocente; je ne voyais aucun mal à causer, à rire avec lui, à le chercher, et maintenant je n'oserai plus lever les yeux sur ce jeune homme. Je croirai que tous les regards sont fixés sur moi. D'y penser seulement, je sens le rouge qui me monte à la figure.

GUSTAVE.

Ma cousine.... certainement.... mon intention.... (*A part.*) Comment, diable! elle en paraît plus surprise qu'offensée.

BERTRAND, *bas à Gustave, pendant que Cécile et Fanchette causent ensemble.*

Pensez-vous comme moi, monsieur Gustave? Je crois en vérité que notre jeune demoiselle ne serait pas fâchée que monsieur Ernest fût amoureux d'elle.

GUSTAVE.

C'est possible; et vous devez sentir qu'il faut tout faire pour empêcher....

BERTRAND.

Ah! sans doute. Pourtant je vous avoue que ce mariage-là me ferait bien plaisir.

GUSTAVE, *à part.*

Butor!

FANCHETTE.

Je l'entends, je crois.

CÉCILE.

Ciel! m'en aller.... ce serait de l'impolitesse; rester.... que lui dire?

GUSTAVE, *à part.*

Heureusement le petit sot ne saura pas profiter des bonnes dispositions où l'on est pour lui.

SCÈNE IV.

GUSTAVE, FANCHETTE, BERTRAND, CÉCILE. ERNEST.

ERNEST, *entre en fredonnant les derniers vers du couplet de Fanchette.*

Me voici!

CÉCILE, *fort troublée.*

Ah!... vous voilà, monsieur Ernest!

ERNEST.

Eh! mon Dieu! comme vous me recevez. (*Voulant prendre Cécile à part.*) Je voulais vous dire....

CÉCILE, *l'interrompant.*

Pardon, monsieur Ernest; mais il n'y a pas, il ne doit pas y avoir de mystère entre nous.

ERNEST, *bas.*

Mais pour la fête!

CÉCILE.

Vous pouvez parler haut; monsieur est instruit.

ERNEST.

Ah! en ce cas-là... Eh! mais... qu'avez-vous donc? Vous paraissez tous embarrassés. On dirait que ma présence vous gêne.

CÉCILE.

Vous vous trompez; vous ne nous gênez pas. (*A part.*) Je serais fâchée de l'affliger.

FANCHETTE.

Ah! c'est que monsieur avait pensé....

GUSTAVE.

A quoi bon révéler à monsieur.... à présent qu'il est reconnu que je me trompais?

ERNEST.

Eh quoi! qu'aviez-vous donc pensé, monsieur Gustave?

GUSTAVE.

Rien que de très-honorable.

CÉCILE.

Que de très-honorable. (*A part.*) Ah! mon Dieu! que dis-je là? (*Haut.*) Enfin que veniez-vous nous apprendre?

ERNEST.

Que l'orchestre est arrivé.

CÉCILE.

J'en suis bien aise. Pardon, Ernest.... monsieur Ernest, veux-je dire. Je vais rejoindre ma mère. Il ne faut pas rester ensemble, parce que cela pourrait donner lieu à des soupçons.... (*A part.*) Ah! oui, des soupçons.... Ah! c'est bien affreux à mon cousin. (*Haut à Ernest.*) Écoutez, soyez sûr d'abord que je ne crois pas un mot de ce qu'on m'a dit;.... et ensuite.... je ne ments pas, en vous promettant que, quoi qu'il arrive, j'aurai toujours pour vous une sincère et véritable estime.

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

GUSTAVE, FANCHETTE, BERTRAND, ERNEST.

GUSTAVE, *à part.*

J'ai joliment opéré.

BERTRAND.

Courage, courage, monsieur Ernest! cela peut se regarder comme un aveu.

ERNEST.

Comme un aveu! Que voulez-vous dire?

BERTRAND.

Apprenez que, par suite de ses observations, monsieur que voilà, s'est mis dans la cervelle que vous étiez atteint d'une passion pour mademoiselle.

ERNEST.

Qui? moi, grand Dieu! pour elle, pour Cécile?

GUSTAVE, *à part.*

Allons, voilà le grand mot lâché!

ERNEST.

Et elle le sait? et elle le croit? Parbleu! monsieur, je vous ai bien des obligations d'avoir soupçonné une pareille extravagance de ma part.

GUSTAVE, *à part.*

Parbleu! je lui conseille de me chercher querelle.

ERNEST.

Moi! pauvre, orphelin, misérable petit commis! Que j'aie eu un instant la sotte présomption de songer à mademoiselle Bonneval? à la fille de l'homme à qui je dois tout? Le Ciel m'en est temoin; jusqu'ici je ressentais pour elle une affection aussi tendre que respec-

tueuse; je la voyais comme une aimable enfant avec qui j'avais été élevé. Il ne m'était pas arrivé de penser que cette aimable enfant était devenue une jeune personne charmante, qui va se trouver l'objet des recherches, des vœux, des hommages de mille autres qui valent bien mieux que moi. Tout est changé. Je crains à présent de m'interroger, de descendre dans mon cœur, et d'y découvrir un sentiment.... En vérité, monsieur, vous pouviez vous dispenser de me rendre un aussi mauvais service.

GUSTAVE, *à part.*

Vous allez voir que c'est moi qui l'aurai rendu amoureux.

ERNEST.

Elle va me haïr, me mépriser.... Mais que dis-je? elle est instruite, et elle vient de m'assurer qu'elle me conservait son estime. Ah! mes amis, mes bons amis, je suis le plus heureux des hommes. Certes, je n'aurai jamais la folie de m'oublier jusqu'à me croire digne d'elle. Mais cette estime qu'elle me conserve encore, ne semble-t-elle pas annoncer que, si j'étais dans une autre position, peut-être est-ce moi qu'elle préférerait? Et n'est-ce pas la plus douce consolation qui pût m'arriver? (*A Gustave.*) Ah! monsieur, pardonnez un premier mouvement d'humeur, et recevez mes sincères remercîments, puisque c'est à vous que je dois le bonheur dont je jouis.

GUSTAVE.

Monsieur, je suis enchanté si vous vous en contentez.

ERNEST.

Mais tâchons d'éloigner ces idées, qui me causent à la fois trop de peine et trop de joie. Je n'aurai que trop le temps de m'y livrer. Puisque vous êtes au fait, mon-

sieur, il faut vous joindre à nous, pour fêter monsieur et madame Bonneval. Le moment approche. Je cours inspecter tous nos travaux. Ah! Cécile! Cécile!... Mais, enfin, vous m'estimez. (*A Gustave.*) Ah! monsieur, que je vous ai d'obligations!

SCÈNE VI.

GUSTAVE, FANCHETTE, BERTRAND.

BERTRAND.

Quand je vous disais qu'il suffisait de les laisser aller; ils ne songeaient pas à s'aimer, mais à présent il est clair....

FANCHETTE.

Qu'ils s'adorent.

GUSTAVE.

Ah! mon Dieu! oui.

FANCHETTE.

C'est pourtant grace à vous, monsieur.

GUSTAVE.

Ah! mon Dieu! oui. Sans moi, ils n'y songeaient pas.

BERTRAND.

Ah çà, croyez-vous que cette différence de fortune soit un obstacle insurmontable?

GUSTAVE.

Ah! tout-à-fait insurmontable.

BERTRAND.

Qui sait? nous parviendrons peut-être à le vaincre.

FANCHETTE.

Ma foi, je le désire de tout mon cœur.

BERTRAND.

J'y emploîrai tous mes efforts. Secondez-nous, monsieur.

GUSTAVE.

Qui? moi!

BERTRAND.

Dès que j'en trouve l'occasion, j'en parle à monsieur.

FANCHETTE.

Vous êtes un ancien dans la maison, il vous est permis de tout dire.

BERTRAND.

Si vous pouvez en glisser quelques mots à madame, n'y manquez pas.

FANCHETTE.

Ah! je vous en réponds. Ce cher monsieur Ernest! comme il se désolait, et se consolait tour à tour!

BERTRAND.

Ah! les amoureux..... J'ai été comme cela.

FANCHETTE.

Vous, monsieur Bertrand?

BERTRAND.

Il y a long-temps.

FANCHETTE.

Patience, cela me viendra peut-être quelque jour.

(*Elle sort avec Bertrand.*)

SCÈNE VII.

GUSTAVE, SEUL.

Qui diable aurait pu deviner qu'une petite fille de province irait s'enflammer de belle passion..... pour

qui? pour le commis de son père; et que ce petit Ernest aurait le front de porter ses vœux jusqu'à une aussi belle dot? Car il a beau faire le désintéressé, il y a du calcul dans son fait. Et ces insolents domestiques, qui se font une fête d'en parler aux parents!

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, GRIFFARD.

GRIFFARD.

Eh bien! monsieur Gustave?

GUSTAVE.

Eh bien!

GRIFFARD.

La déclaration?

GUSTAVE.

Ah! oui, la déclaration.

GRIFFARD.

Vous n'y êtes pas encore? Je venais vous dire qu'en causant avec un bon enfant qui travaille dans la manufacture, j'ai tout découvert. Ces mystères, ces cachoteries, qui vous ont effrayé, c'est pour une fete qu'on prépare à monsieur Bonneval. Il n'y a pas d'amour.

GUSTAVE.

Eh non! de par tous les diables, il n'y en avait pas; il y en a maintenant, et les voilà réellement amoureux, par suite de mes questions au valet et à la servante.

GRIFFARD.

Ah diable! c'est fâcheux; mais au moins vous avez déclaré votre passion au valet et à la servante. C'est quelque chose.

GUSTAVE.

Pas du tout; je les ai trouvés tous les deux pleins de zèle et de tendresse pour mon rival.

GRIFFARD.

Quoi! les valets eux-mêmes ne sont pas encore dans votre confidence! Mais savez-vous, monsieur, que vous reculez, au lieu d'avancer.

GUSTAVE.

Crois-tu que cela me décourage, que cela me déconcerte? Non, parbleu! Ah! ce vieux radoteur de Bertrand, et cette petite sotte de Fanchette, veulent tout confier aux parents. Allons, c'est un devoir pour moi d'empêcher une pareille mésalliance. Oui, l'honneur de la famille, l'intérêt même de cette jeune fille, me prescrivent..... Un mariage qui serait réellement très-fâcheux pour eux, pour moi, pour mes créanciers. De l'adresse, de l'éloquence; mais qu'en est-il besoin? Leur intérêt, leur orgueil, leur ambition, me répondent qu'ils vont tonner contre ce ridicule amour, et chasser l'impertinent jeune homme!....

GRIFFARD.

Le chasser! Ah! ce serait dommage.

GUSTAVE.

Ah! il faut qu'on se conduise bien avec lui, qu'on le place ailleurs; je serais fâché que ce petit amant, qui, après tout, est assez intéressant, se trouvât malheureux, abandonné. Moi-même, je ferai tout pour lui. Voici le père : laisse-moi.

GRIFFARD.

Allons, le voilà encore qui me rassure.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

GUSTAVE, BONNEVAL.

BONNEVAL.

Ah! c'est vous, mon cousin? Eh bien! voilà l'heure où l'on se réunit. Où est donc tout le monde?

GUSTAVE.

Je n'ai encore vu personne.

BONNEVAL.

Qu'est-ce? Vous avez l'air rêveur?

GUSTAVE.

Et peut-être vous-même allez-vous avoir sujet de rêver, mon cher cousin, quand vous saurez ce qui m'occupe.

BONNEVAL.

Vous m'alarmez.

GUSTAVE.

Il est des devoirs pénibles à remplir: ils ont quelquefois une couleur odieuse; mais l'intérêt qu'on porte à ses amis, à sa famille, exige impérieusement qu'on surmonte sa répugnance. Que pensez-vous de ce jeune Ernest, que vous avez pris pour votre commis?

BONNEVAL.

Tout le bien qu'on peut penser de quelqu'un. Il est aussi habile, aussi intelligent, que zélé, dévoué, reconnaissant.

GUSTAVE.

Il le dit, et il le paraît; mais ses mœurs, sa conduite?

BONNEVAL.

Il est rangé, délicat, animé des meilleurs sentiments.

GUSTAVE.

Et vous le voyez sans crainte habitant la même maison que votre fille? Et vous n'avez jamais pensé qu'il pourrait aimer votre demoiselle?

BONNEVAL.

Aimer ma fille? Ernest? Oh! non.

GUSTAVE.

Moi, qui ne suis ici que d'hier soir, j'ai vu tout de suite ce que vous n'avez pas vu.

BONNEVAL.

Comment?

GUSTAVE.

Quand à quelque esprit naturel, on joint l'expérience et la connaissance du monde....

BONNEVAL.

Enfin, qu'avez-vous découvert?

GUSTAVE.

Qu'Ernest est passionnément amoureux de mademoiselle votre fille.

BONNEVAL.

Allons donc.

GUSTAVE.

Il l'avoue lui-même.

BONNEVAL.

Il l'avoue?

GUSTAVE.

Entraîné par une conversation que nous avions ensemble, il n'a pu me cacher....

BONNEVAL.

Et ma fille?... le sait-elle?

GUSTAVE.

Elle le sait.

BONNEVAL.

Elle le sait! Ceci devient sérieux.

GUSTAVE.

Une indiscrétion de valets....

BONNEVAL.

Et qu'en pense-t-elle?

GUSTAVE.

Oh! votre fille est un ange. Elle en a été troublée, interdite, irritée.... Cependant, on ne peut prévoir ce que la suite amènera. Ce jeune homme est bien neuf, bien inexpérimenté; mais... c'est un jeune homme. Je balançais à vous instruire de tout ceci; je craignais votre indignation, votre colère.

BONNEVAL.

Oh! ma colère! je n'en peux prendre contre Ernest qu'en connaissance de cause. Je vous remercie toutefois. C'est une affaire très-grave; il faut que j'en cause avec ma femme.

GUSTAVE, *à part.*

Bien. Qu'il consulte sa femme; elle entend ses intérêts, et comme c'est elle qui mène son mari....

SCÈNE X.

BONNEVAL, GUSTAVE, MADAME BONNEVAL.

BONNEVAL.

J'apprends ici des choses fort singulières, ma femme.

MADAME BONNEVAL.

Quoi donc?

BONNEVAL.

Qu'Ernest aime ma fille.

MADAME BONNEVAL.

Qui dit cela?

BONNEVAL.

Monsieur Gustave qui l'a découvert, et qui m'apprend en même temps que ma fille en est instruite.

MADAME BONNEVAL.

En vérité!

GUSTAVE.

Depuis le peu d'instants que je connais ma cousine, il m'a semblé que ce qui la distinguait parmi les autres femmes, c'était un jugement exquis, une grande prudence, un juste amour de ses intérêts et de ceux de sa famille, et un respect délicat des convenances.

MADAME BONNEVAL.

Mon cousin, je vous rends grace de la bonne opinion que vous avez de moi; mais, sur-tout, je vous sais bien bon gré d'éclairer ainsi les secrets de notre famille. Comment! Ernest aime ma fille? Contez-moi donc cela. Ces chers enfants! ils m'intéressent tant! Ernest, presqu'autant que Cécile.

BONNEVAL.

Au fait, il est pour nous comme un enfant d'adoption.

GUSTAVE.

Comment, vous n'êtes pas frappée de la disproportion....

MADAME BONNEVAL.

Ah! la disproportion!.... Après tout, sommes-nous des princes, sommes-nous des grands qui craignent de se mésallier, et qui cherchent à grossir leur fortune,

leur considération, ou leurs états, par de grands mariages?

BONNEVAL.

Je n'ai jamais oublié que je n'avais d'espérance que dans mon travail, quand j'ai demandé ta main à ton père.

MADAME BONNEVAL.

Et tu n'en as pas moins fait ton chemin.

BONNEVAL.

Ainsi donc, tu penserais....

MADAME BONNEVAL.

Mais vous-même, monsieur Bonneval, qu'en pensez-vous?

BONNEVAL.

Ma foi, moi, je pense.... Qu'en dites-vous, notre cousin?

GUSTAVE.

Ce que j'en dis, moi? Mais je dis.... (*A part.*) Que dire?

BONNEVAL.

Écoute : nous avons pour habitude de ne rien faire sans consulter mon ami Bourville.

MADAME BONNEVAL.

Et nous nous sommes toujours bien trouvés de nous adresser à lui.

BONNEVAL.

Justement le voici.

GUSTAVE, *à part.*

Voyons, voyons, si celui-ci sera moins extravagant que les autres.

SCÈNE XI.

BONNEVAL, MADAME BONNEVAL, GUSTAVE, BOURVILLE.

BOURVILLE.

Eh bien! allons-nous promener ce soir?

BONNEVAL.

Ah parbleu! tu viens à propos.

MADAME BONNEVAL.

Nous avons un conseil à vous demander.

BOURVILLE.

Me voilà prêt : j'aime à en donner. De quoi s'agit-il?

BONNEVAL.

Comment crois-tu que je doive me diriger dans le choix d'un gendre?

MADAME BONNEVAL.

N'est-ce pas, monsieur Bourville, qu'Ernest est un excellent jeune homme?

BOURVILLE.

Or çà, auquel répondre? Le fait d'abord.

BONNEVAL.

Le fait est qu'Ernest est amoureux de Cécile.

MADAME BONNEVAL.

Que c'est monsieur qui l'a découvert.

BOURVILLE

Laissez donc, je le savais avant lui.

BONNEVAL.

Tu le savais?

MADAME BONNEVAL.

Pourquoi ne m'en avez-vous rien dit?

BOURVILLE.

Il n'y avait pas de danger, puisqu'Ernest lui-même l'ignorait.

BONNEVAL.

Il l'ignorait?

BOURVILLE.

Et Cécile? aime-t-elle Ernest?

GUSTAVE.

Ah! pouvez-vous croire....

BOURVILLE.

Oui, elle l'aime; ou elle l'aimera, j'en réponds.

BONNEVAL.

Que me conseilles-tu?

MADAME BONNEVAL.

Oui, que nous conseillez-vous?

GUSTAVE.

Parlez; l'avis d'un homme comme vous est d'un grand poids.

BOURVILLE

Monsieur, vous me faites beaucoup d'honneur, et je vais le donner en conscience. Il est certain que suivant les idées reçues, vous feriez une folie de lui donner votre fille.

GUSTAVE.

Ah! c'est le mot; une folie. (*A part.*) Bon! Enfin en voilà un raisonnable.

BOURVILLE.

Un jeune professeur qui s'enflamme pour une jeune écolière, un secrétaire, un commis qui soupire pour la demoiselle de la maison, c'est beau, c'est touchant... dans les romans.

GUSTAVE.

Cela n'en est pas moins très-immoral.

BOURVILLE

D'autant plus, que lorsque ces choses arrivent dans le monde, le plus souvent la passion, l'amour, les grands sentiments, ne sont qu'une couleur honorable, qui déguisent une véritable spéculation.

GUSTAVE.

Ah! ici c'est bien différent, et la délicatesse connue du jeune homme.... Cependant.... (*A part.*) A merveille!

BOURVILLE.

Il est à craindre que ce ne soit qu'un caprice, une fantaisie.

GUSTAVE.

Oui. Toutefois, deux jeunes gens habitués à s'aimer dès leur enfance.... L'objection de monsieur n'en subsiste pas moins. (*A part.*) Courage!

BOURVILLE.

Il est à craindre qu'en cédant, on ne manque un parti plus avantageux.

GUSTAVE.

Ah! voilà ce qu'il y a le plus à redouter.

BONNEVAL.

Ainsi tu croirais....

BOURVILLE.

Je crois... que vous ne devez pas vous soumettre à ces opinions vulgaires; que vous devez avant tout consulter l'inclination de votre fille; que vous devez chercher dans votre gendre de la probité, de l'honneur et un bon caractère; que vous avez assez de fortune pour votre fille et pour vous; que d'ailleurs Ernest possède

une véritable fortune dans ses talents, sa conduite et son amour du travail; que vous le connaissez incapable de se laisser guider par un vil calcul, comme monsieur le disait si bien tout-à-l'heure; que, comme monsieur le disait encore à l'instant, c'est une inclination formée par suite d'une longue et douce habitude; et qu'enfin, il n'y a pas de millionnaire qui pût valoir pour vous ce jeune homme, puisque personne ne peut vous offrir autant de garantie pour la sécurité de vos vieux jours, et le bonheur de votre fille.

GUSTAVE, *à part.*

Allons, c'est encore pis.

MADAME BONNEVAL.

C'est précisément ce que je pense, et je n'aurais pas mieux dit.

BONNEVAL.

Il y a plaisir à te consulter; tu conseilles les gens selon leurs désirs.

MADAME BONNEVAL.

Quand une fois ces sortes d'affaires sont arrêtées, il ne faut pas perdre de temps pour les terminer.

GUSTAVE, *à part.*

C'est cela; dépêchez-vous, dépêchez-vous de faire une sottise.

BONNEVAL.

Un moment, un moment, madame Bonneval, toujours vive, toujours cédant à votre première idée; il faut voir. Ils sont bien jeunes encore tous les deux, nous pouvons attendre.

BOURVILLE.

C'est cela; ne leur dites rien, voyez-les venir; et pour quelque temps au moins, ménagez-vous le plaisir de ne leur donner que des paroles d'encouragement.

BONNEVAL.

Oui, de simples paroles d'encouragement.

MADAME BONNEVAL.

Allons, puisque vous le voulez.... Mais ce cher Ernest! je brûle de le nommer mon gendre.

BONNEVAL.

Voici ma fille.

BOURVILLE.

Silence.

SCÈNE XII.

BONNEVAL, MADAME BONNEVAL, GUSTAVE, BOURVILLE, CÉCILE.

MADAME BONNEVAL.

Viens, Cécile. Eh bien! tu parais triste, mélancolique.

BONNEVAL.

Qu'as-tu, mon enfant?

CÉCILE.

Je n'ai rien, mon père.

MADAME BONNEVAL.

Tant mieux.

SCÈNE XIII.

BONNEVAL, MADAME BONNEVAL, GUSTAVE, BOURVILLE, CÉCILE, ERNEST.

ERNEST.

Madame, les ouvriers sont partis, et les ateliers sont fermés.

MADAME BONNEVAL.

Qu'est-ce? le voilà triste aussi lui, ordinairement si gai.

ERNEST.

Moi, madame, je suis très-gai.

MADAME BONNEVAL.

Tu ne nous dis pas cela de bonne grace.

BONNEVAL.

Écoute, ma fille; si par aventure tu avais quelques petits chagrins, quelques petits secrets, confie-les à ta mère. Quant à toi, mon cher Ernest, sage, laborieux, honnête, plein de jeunesse et de courage, aimé d'une famille que tu chéris, il ne doit s'offrir à toi qu'un riant avenir.

ERNEST.

Monsieur, combien je suis touché...

BONNEVAL.

Regarde-le donc, Bourville, c'est tout le portrait de son père, notre cher et excellent ami.

MADAME BONNEVAL.

Oui, oui, ne crains pas de nous ouvrir ton cœur, ma chère enfant, tu ne t'en repentiras pas. Allons, allons, partons pour la promenade.

BONNEVAL.

Oui, partons. (*Bas à Bourville.*) Je crains de trop en dire.

BOURVILLE.

Tu en as bien assez dit.

MADAME BONNEVAL.

Viens-tu avec nous, Ernest?

ERNEST.

Je n'ai plus qu'à fermer le grand magasin.

MADAME BONNEVAL.

Dépêche-toi, et viens nous rejoindre.

CÉCILE.

Convenez, monsieur Ernest, que j'ai de bien bons parents?

ERNEST.

Ah! mademoiselle, les meilleurs..... Il serait bien coupable celui qui leur causerait des chagrins.

BONNEVAL.

Vous ne venez pas, mon cousin?

GUSTAVE.

Je me sens un peu fatigué.

BONNEVAL.

Liberté, liberté tout entière.

(*Il sort en donnant le bras à sa femme.*)

BOURVILLE, *à Gustave.*

Que pensez-vous de tout ceci, monsieur Gustave?

GUSTAVE.

Monsieur, je suis extrêmement ému, peut-être aussi un peu surpris.

BOURVILLE.

Il y a de quoi; les bonnes gens sont si rares! (*A Gustave.*) Je me félicite d'avoir achevé votre ouvrage, car c'est vous qui avez tout fait.

GUSTAVE.

Oui, c'est moi.... (*A part.*) Eh oui! c'est moi, et j'en enrage.

(*Bourville sort en donnant le bras à Cécile.*)

SCÈNE XIV.

GUSTAVE, SEUL.

Ces gens-là ne font rien comme les autres. Ce sont des originaux, des exceptions, qui mettent en déroute toutes les combinaisons. Eh bien! morbleu! c'est au sein du malheur et des contrariétés, que le génie et les talents rassemblent leurr forces. C'est au milieu des dangers que brille un grand courage; changeons de batterie. Jusqu'ici les jugeant semblables au reste des hommes, je les ai attaqués avec les armes de l'intérêt personnel, j'ai complètement échoué; une autre marche avec le jeune homme. Ces petits sots ont une imagination ardente, romanesque; il vient; attention.

SCÈNE XV.

ERNEST, GUSTAVE.

ERNEST, *sans voir Gustave.*

Ma tête se perd; j'ai beau vouloir chasser ces idées d'amour.... Qui? moi! élever mes prétentions.... Quel parti prendre?

GUSTAVE, *à part.*

Comme il est agité!

ERNEST.

Pour ce soir ne songeons qu'à la fête.

GUSTAVE.

Monsieur Ernest, recevez mon sincère compliment.

ERNEST.

De quoi, monsieur?

GUSTAVE.

Vous avez conduit vos affaires à merveille.

ERNEST.

Plaît-il?

GUSTAVE.

Une jeune fille éprise..... ses parents pleins de tendresse pour vous....

ERNEST.

Eh bien, monsieur?

GUSTAVE.

Une grande fortune.... une riche dot....

ERNEST.

Eh bien, monsieur?

GUSTAVE.

C'est bien calculé.

ERNEST.

Bien calculé?

GUSTAVE.

Mais non; il n'y a pas eu de préméditation de votre part; l'occasion s'offre, et vous savez la saisir.

ERNEST, *à part.*

Ah Dieu! Quelle idée a-t-on déja de moi!

GUSTAVE.

Il y aura bien encore quelques petits obstacles pour peu que le père et la mère réfléchissent; mais vous les surmonterez.

ERNEST.

Vous penseriez qu'un sordide calcul....

GUSTAVE.

Tout le monde n'a pas cette habileté. Moi, par

exemple, il y a quelques années, je me suis trouvé dans une position à-peu-près semblable.

ERNEST.

Vous, monsieur?

GUSTAVE.

J'avais eu l'honneur d'être fort bien accueilli dans le château du comte de Saint-Phar, dont vous avez peut-être entendu parler. Il se trouvait là, comme ici, une charmante demoiselle... un bonhomme de père comme ici.... une assez belle fortune, pas si grande que celle de mon cousin Bonneval; mais enfin trente mille francs de rente, c'était quelque chose. Je n'étais pas encore aussi avancé que je le suis aujourd'hui : la jeune personne me distingua, j'eus des scrupules; je craignis de faire une action peu délicate, en profitant de la préférence qu'elle semblait m'accorder sur des partis plus avantageux. J'eus la faiblesse de craindre les discours qu'on pourrait se permettre sur moi; j'eûs la sottise de laisser échapper l'héritière; j'eus le courage d'étouffer mes sentiments et de rompre toute relation avec cette respectable famille.

ERNEST.

Vous fîtes fort bien, monsieur.

GUSTAVE.

Eh bien! oui, si vous voulez, c'était fort bien. Franchement, l'idée de devoir ma fortune à une femme, m'a toujours répugné. Puis, on a beau dire qu'il faut braver les propos du monde; personne ne les méprise autant qu'il s'en vante. J'ai peut-être eu tort, cependant.

ERNEST.

Il n'y a pas d'efforts dont on ne doive être capable pour mériter l'estime, la considération, sur-tout pour se conserver sa propre estime.

GUSTAVE.

Cette idée m'a consolé, m'a soutenu et m'a fait même éprouver au milieu de mes chagrins un contentement pur et délicieux. Il serait si doux, pourtant, de pouvoir concilier l'intérêt et l'honneur!

ERNEST.

L'intérêt n'est rien, l'honneur est tout : l'amour même lui doit être sacrifié.

GUSTAVE.

C'est bien là le langage d'un honnête homme. Vous me touchez, vous m'intéressez.

ERNEST, *se parlant à lui-même sans faire attention à Gustave.*

Non, je ne mériterai pas le nom d'ingrat, je m'arracherai au bonheur; si je restais, aurais-je la force de ne pas succomber?

GUSTAVE.

Je le tiens. (*Haut.*) Prenez garde, il ne faut pas embrasser sur-le-champ un parti extrême. Voyons, ne pourriez-vous pas consulter quelque ami?

ERNEST.

Oh Dieu! j'aurais l'air d'hésiter.

GUSTAVE.

C'est vrai, peut-être en effet vaut-il mieux..... Mais, cependant, une fortune si belle, si facile....

ERNEST.

Eh, monsieur, ne parlez donc pas de fortune. Je ne dois voir que le bonheur de Cécile et de ses parents.

GUSTAVE.

Aimable et trop délicat jeune homme.... On vient; contenez-vous, réfléchissez, j'y penserai; nous en reparlerons.

SCÈNE XVI.

GUSTAVE, ERNEST, FANCHETTE.

FANCHETTE, *accourant.*

Monsieur Ernest! monsieur Ernest! allons donc, tout est prêt. Voilà monsieur et madame qui rentrent, on les a aperçus de loin dans l'avenue : songez que c'est à vous à donner le signal.

ERNEST.

J'y cours, j'y cours, ma chère Fanchette. (*A part.*) Ah! je souffre le martyre!

FANCHETTE.

On arrive de tous les côtés, tous les ouvriers ont leurs bouquets; cela sera charmant, cela sera superbe. Vous devez être au comble de la joie.

ERNEST.

Oui, oui, Fanchette, au comble de la joie!

(*Il sort avec Fanchette.*)

GUSTAVE, *seul.*

Il partira.

SCÈNE XVII.

GUSTAVE, GRIFFARD.

GRIFFARD.

J'attendais que vous fussiez seul. Eh bien! monsieur, j'ai tout appris; tout est perdu; ils sont plus que jamais enthousiasmés de leur jeune homme! Ce qu'il

y a de singulier, c'est qu'on m'a soutenu que c'était vous qui aviez tout arrangé. Quel malheur!

GUSTAVE.

Ne te désole pas, tout est réparé, tout marche à merveille.

GRIFFARD.

Vous avez fait votre déclaration?

GUSTAVE.

Non; mais il ne tient qu'à moi de faire partir le jeune homme.

GRIFFARD.

Ah! mon Dieu!

GUSTAVE.

Par délicatesse, par honneur. Peux-tu m'avoir des chevaux?

GRIFFARD.

Avec de l'argent....

GUSTAVE, *lui jetant sa bourse.*

En voici. A tout hasard, qu'ils soient prêts demain matin avant six heures.

GRIFFARD.

Mais s'il part, ils courront après lui.

GUSTAVE.

Oui, s'ils savent où il va; oui, si je n'ai pas l'esprit de les indisposer contre leur cher protégé. J'ai pu me tromper en les croyant accessibles à l'intérêt; je ne me trompe pas en croyant à chaque homme un amour-propre susceptible, irritable, et sur-tout à des bienfaiteurs nécessairement offensés qu'on rejette leurs bienfaits. En prêtant un motif un peu suspect à son départ, non pour lui faire tort, ah! fi donc! mais pour me faire du bien, c'est tout naturel, rien n'est perdu, tout est

gagné. On ne court pas après lui, on l'oublie, on m'écoute et j'épouse. Le succès est infaillible, quand on a, comme moi, l'usage du monde, la connaissance des hommes, et l'art de tirer parti de leurs faiblesses.

GRIFFARD.

Il me rend toujours du courage.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

GUSTAVE, GRIFFARD.

GRIFFARD, *seul, entrant par la grille.*

Il ne dira pas que je le fais attendre, à peine fait-il jour. Ce que c'est qu'une fête; ils ont oublié de fermer la grille; c'est un fier génie que ce monsieur Gustave! Aura-t-il enfin déclaré son amour? Parviendra-t-il à faire partir le jeune homme? Ce serait fort.

GUSTAVE, *sortant de la maison, tenant un porte-manteau.*

C'est toi. Eh bien! les chevaux?

GRIFFARD.

Ils sont là.

GUSTAVE.

Prends ce porte-manteau, c'est celui d'Ernest. Je sors de chez lui. Pendant le bal j'ai achevé de le décider. Où diable ai-je été prendre tout ce que je lui ai dit sur l'honneur, sur la vertu; c'était sublime. Il voulait aller à pied jusqu'à la ville; cela m'a fait trembler; il eût été bientôt atteint, bientôt ramené. Je lui ai généreusement offert ma calèche, et il accepte.

GRIFFARD.

C'est un coup de maître. Il est décidé à partir?

GUSTAVE.

Attèle les chevaux à ma voiture, que tu vois là sous la remise du voisin. Peux-tu servir de guide?

GRIFFARD.

Parbleu! étant chez mon huissier, n'allais-je pas le dimanche faire le marquis au bois de Boulogne avec des chevaux de louage? Mais ce pauvre monsieur Ernest!

GUSTAVE.

Tu le conduis jusqu'au bureau des voitures publiques; tu me ramènes ma calèche bien secrètement, par ce chemin détourné qu'ils m'ont fait remarquer hier; et personne ne se doute que ce matin tu as fait une petite course jusqu'à la ville.

GRIFFARD.

Quitter cette maison, cette jeune fille, et tout cela par grandeur d'ame! Il me fait de la peine.

GUSTAVE.

Imbécille! quand on intrigue on ne doit ni dormir, ni s'attendrir.

GRIFFARD.

C'est juste. Allons, un petit voyage; cela me fera une distraction.

GUSTAVE.

Il vient; vite les chevaux, le porte-manteau dans la voiture, et reviens prendre mes ordres.

GRIFFARD.

Oui, monsieur.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

GUSTAVE, ERNEST.

GUSTAVE, *à part.*

Pourvu qu'il n'ait pas changé de dessein !

ERNEST, *sans voir Gustave.*

Que vont-ils dire en lisant la lettre que j'ai laissée sur mon bureau ?... Je dois partir... par honneur, par reconnaissance, par amour même; oui, j'y mets une espèce d'orgueil.

GUSTAVE, *s'approchant d'Ernest.*

La voiture sera prête dans un instant; ils dorment tous encore. La fête a été poussée si avant dans la nuit ! Elle était parfaitement ordonnée. Voici les lettres de recommandation que je vous ai promises. Elles sont pour des hommes puissants, actifs, zélés. A mon retour, j'achèverai l'ouvrage de ces bons amis.

ERNEST.

Je ne sais si je me trompe; mais il m'a semblé que cette nuit, pendant la fête, monsieur et madame Bonneval me regardaient d'un air inquiet, contraint, et presque mécontent.

GUSTAVE.

Ah ! vous l'avez remarqué !

ERNEST.

Je pars; mais ne croyez pas que ce soient vos discours qui me déterminent; ma résolution est puisée dans mes propres sentiments, dans mon propre courage.

GUSTAVE.

Je me félicite qu'on ne puisse attribuer votre con-

duite à aucune influence étrangère, sur-tout à la mienne. Je ne m'y prête qu'à regret; c'est vous qui voulez partir, et moi vous y voyant décidé... par obligeance, par complaisance, je vous ai pressé d'accepter ma voiture... (*Apercevant Griffard.*) Eh! tenez; voilà l'homme qui doit vous conduire.

SCÈNE III.

GUSTAVE, ERNEST, GRIFFARD.

GRIFFARD, *en bottes, des gants de Crispin, le ventre sanglé, un fouet à la main, enfin toute la tournure d'un postillon grotesque.*

Oui, me voilà. (*A part.*) Comme il a l'air triste!

ERNEST.

Ah! Griffard!

GRIFFARD.

Moi-même; et je vous mènerai bien. (*A part.*) J'en ai les larmes aux yeux.

GUSTAVE, *bas à Griffard.*

Ne pleure donc pas. (*Haut.*) Il n'y a pas de temps à perdre si vous voulez trouver place dans la diligence. (*Bas à Griffard.*) Emmène-le donc.

GRIFFARD.

Partons, partons! Ohé!

(*Il veut faire claquer son fouet, Gustave l'arrête.*)

GUSTAVE, *à Griffard.*

Paix donc! (*A Ernest.*) Du courage, jeune homme; vous faites une belle action.

ERNEST.

Non; elle me coûte beaucoup; mais c'est un devoir.

GRIFFARD, *cherchant à entraîner Ernest.*

Eh vite! eh vite! il y a déja du monde éveillé dans la maison. Venez, venez.

(*Ernest sort avec Griffard.*)

GUSTAVE, *qui a conduit Ernest jusqu'à la grille.*

Adieu, mon jeune et intéressant ami.

SCÈNE IV.

GUSTAVE, SEUL.

Me voilà maître du champ de bataille; c'est ce qui s'appelle escamoter habilement un rival. Il est généreux, ce jeune homme; il m'a ému. Il y a toujours de la ressource pour nous avec ces ames honnêtes et neuves. Est-ce que j'ai été comme cela? Les chevaux sont vifs et bons; la calèche est solide; ce bon Jérémie l'a si bien soignée. De l'activité, de la prudence; le déprécier, m'attribuer quelques beaux traits, sans méchanceté, avec adresse, avec ménagement... Et dès que je les vois un peu consolés, je me propose, et ils m'acceptent. Voici les domestiques : ce sont eux qu'il faut d'abord triner.

SCÈNE V.

GUSTAVE, FANCHETTE, BERTRAND.

FANCHETTE, *sortant de la maison.*

Ma foi, je ne comptais pas m'éveiller si matin.

BERTRAND.

Ah! la jolie fête! la jolie fête, mademoiselle Fanchette!

FANCHETTE.

Le beau bouquet d'artifice. Pif! pan! pouf!

GUSTAVE.

C'est vrai, la fête était charmante.

FANCHETTE.

Ah! c'est vous, monsieur Gustave?

BERTRAND.

Déja levé?

GUSTAVE.

Je me serais cru à Paris, au milieu de nos plus élégantes réunions, sans les petits caquets, les petits propos, les petites médisances qui sont inévitables en province : cela m'a vraiment diverti.

FANCHETTE.

Des caquets! des médisances! Ah! contez-nous donc...

GUSTAVE.

Cette jeune et jolie femme qui avait une guirlande de roses....

FANCHETTE.

Madame de Mirecourt, la seule femme un peu coquette à dix lieues à la ronde; eh bien?

GUSTAVE.

Eh bien! elle attirait tous les regards. N'a-t-on pas voulu me soutenir qu'elle cherchait sur-tout ceux de monsieur Ernest, et que notre jeune commis n'était pas insensible à ses agaceries?

FANCHETTE.

Ah! quel mensonge!

GUSTAVE.

Moi, qui connais son amour délicat et discret pour mademoiselle Bonneval, vous sentez avec quelle chaleur j'ai démenti une pareille calomnie? Eh bien! elle avait circulé dans le bal. Ce jeune homme qui dansait avec tant de prétentions, et qu'on dit très-bien avec cette dame de Mirecourt....

BERTRAND.

Monsieur de Florbel? c'est le fat du canton.

GUSTAVE.

Je ne sais quel officieux personnage est venu me dire qu'il cherchait Ernest pour lui faire une querelle.

FANCHETTE.

Ah! mon Dieu!

GUSTAVE.

Il n'y a rien à craindre. Je l'ai calmé en causant tout doucement avec lui. Avant que je lui parlasse, il se plaignait, m'a-t-on dit, prétendant qu'Ernest était son obligé; qu'il lui devait de l'argent apparemment. C'est faux, ai-je répondu, monsieur Ernest n'a pas de dettes.

FANCHETTE.

Non certainement, il n'en a pas.

GUSTAVE.

Il ne faut pas du tout que cela vous alarme, mademoiselle Fanchette. Ce sont de ces propos auxquels on ne doit pas faire attention. Quant à moi, qui ne connais monsieur Ernest que depuis deux jours, et qui l'estime déja beaucoup, je ne cesserai pas d'être son défenseur. Oui, je le déclare... J'ai promis à mon cher cousin, qu'aujourd'hui même j'écrirais à Paris, et je cours m'acquitter de ma promesse. (*A part.*) Voilà les premiers mots jetés, laissons-les germer. (*Haut.*) Sans

adieu, mes chers amis, modèles des bons et fidèles domestiques.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

BERTRAND, FANCHETTE.

FANCHETTE.

Eh bien, monsieur Bertrand!

BERTRAND.

Laissez donc; c'est si dénué de vraisemblance, que le meilleur parti est d'en rire.

FANCHETTE.

Cependant...

BERTRAND.

Qu'importe que quelques sots se permettent quelques méchancetés. Cela ne sort pas de leur petit cercle; si vous m'en croyez nous n'en parlerons pas à monsieur Ernest. Les jeunes gens sont vifs, emportés...

FANCHETTE.

Il pourrait vouloir s'expliquer avec ce monsieur de Florbel.

BERTRAND.

Mais je veux en amuser monsieur et madame, et je vous réponds que cela ne changera rien à leurs bonnes dispositions. Voici mademoiselle.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

FANCHETTE, CÉCILE.

FANCHETTE.

Je crois que monsieur Bertrand a raison ; laissons dire les sots et jouissons de notre bonheur.

CÉCILE.

Tu n'as pas vu monsieur Ernest, Fanchette? maman le demandait tout-à-l'heure.

FANCHETTE.

Non, mademoiselle, il n'a pas encore paru.

CÉCILE.

Quelle aimable soirée nous avons passée! Combien j'étais heureuse! et quand je pense aux mots charmants que mon père a bien voulu me dire un moment avant que la fête commençât.... Je ne négligerai pas ses avis; ce matin même je me confierai à ma mère.

FANCHETTE.

Quel dommage qu'il y ait dans le monde des envieux qui cherchent à nous chagriner... Mais non, je ne dis rien, je ne veux rien dire.

CÉCILE.

Comment, tu ne veux rien dire? De qui parles-tu? Quels sont ces envieux? tu m'inquiètes.

FANCHETTE.

Eh! mon Dieu! mademoiselle, comme vous prenez les choses vivement! Ce n'est rien, rien du tout. Je m'entends, il suffit.

CÉCILE.

Je t'en supplie, ma chère Fanchette, explique-toi,

ne me cache rien, ou je vais me figurer plus de mal qu'il n'y en a peut-être.

FANCHETTE.

Eh non! ce sont de ces discours qu'il faut mépriser. Aller dire que monsieur Ernest fait les yeux doux à madame de Mirecourt!

CÉCILE.

A madame de Mirecourt?

FANCHETTE.

Et puis, on parlait de querelle, de dettes: que sais-je, moi?

CÉCILE.

Tu as raison. C'est aussi faux que méchant. Eh bien! tu vas te moquer de moi,... c'est une faiblesse puérile dont je suis vraiment honteuse; quand je t'ai entendu nommer madame de Mirecourt, malgré moi je me suis sentie toute troublée.

FANCHETTE.

En vérité! Écoutez donc, mademoiselle, il n'y aurait rien d'impossible, qu'avant tout ce qui s'est passé hier, monsieur Ernest eût pensé quelquefois à madame de Mirecourt; mais à présent...

CÉCILE.

Oh! non, je lui rends plus de justice; je suis bien sûre qu'il n'a jamais songé à cette femme. Que je suis simple de m'alarmer ainsi! Ernest n'aimera jamais que moi.

FANCHETTE.

Oh! j'en réponds. Chut! voici monsieur et madame.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

CÉCILE, BONNEVAL, MADAME BONNEVAL.

MADAME BONNEVAL.

Par exemple! voilà bien les propos les plus ridicules....

BONNEVAL.

Ma foi, ma femme, je t'approuve fort de répéter sans cesse ce vieil adage, que l'oisiveté est mère de tous vices. Parce que nous avons, en petit nombre, heureusement, quelques voisins qui n'ont rien à faire, voilà un bon jeune homme, comme Ernest, exposé aux soupçons les plus dénués de fondement.

MADAME BONNEVAL.

Monsieur Bonneval, je suis tout-à-fait de l'avis de notre vieux Bertrand; il faut fermer la bouche à ces gens-là, en nous hâtant d'accomplir ce que nous projetons.

BONNEVAL.

Oh! rien ne presse encore; j'y penserai.

SCÈNE IX.

BONNEVAL, MADAME BONNEVAL, CÉCILE, ET ENSUITE GUSTAVE.

MADAME BONNEVAL.

Il se lève tard aujourd'hui, notre Ernest. Ah! une fête! cela amuse, mais cela dérange.

GUSTAVE, *à part, dans le fond.*

Voyons où nous en sommes.

BONNEVAL.

Mademoiselle Bonneval, vous avez chanté vos couplets avec une ame!.... Me voilà de l'avis de notre cousin Gustave; vous pourriez briller dans les concerts de Paris.

CÉCILE.

Monsieur Ernest avait si bien su exprimer mes sentiments!

MADAME BONNEVAL.

Ses couplets partent d'un bon cœur, et c'est ce qui me plaît.

BONNEVAL.

Ah! c'est vous, monsieur Gustave? Eh bien! Bertrand nous a raconté toutes les sottises qu'on a débitées cette nuit, dans le bal, sur Ernest.

GUSTAVE.

Quoi? vous savez... (*A part.*) Nous y voilà. (*Haut.*) Ah! que je suis fâché!...

BONNEVAL.

Pourquoi? il n'y a pas de mal que nous soyons instruits.

MADAME BONNEVAL.

On nous a dit que vous aviez pris avec chaleur la défense du jeune homme.

GUSTAVE.

Je le devais.

MADAME BONNEVAL.

Nous vous en savons gré, mais cela n'en valait pas la peine.

GUSTAVE.

Comment?

BONNEVAL.

Demandez à ma femme et à ma fille comme nous en avons ri.

MADAME BONNEVAL.

C'est si absurde!

GUSTAVE, *à part.*

Ils en rient!

MADAME BONNEVAL.

Riez-en donc aussi avec nous, monsieur Gustave.

GUSTAVE.

Oui, en effet c'est très-plaisant.

SCÈNE X.

BONNEVAL, MADAME BONNEVAL, CÉCILE, GUSTAVE, FANCHETTE.

FANCHETTE.

Eh! mon Dieu! madame, les chefs d'ateliers cherchent monsieur Ernest par-tout; on ne le trouve pas.

MADAME BONNEVAL.

Comment! on ne le trouve pas?

BONNEVAL.

Qu'est-ce que cela veut dire?

CÉCILE.

J'en suis toute tremblante.

GUSTAVE.

Il sera sorti.

BONNEVAL.

C'est singulier, il n'a pas coutume...

MADAME BONNEVAL.

S'il était vrai qu'il eût une querelle?

CÉCILE.

Une querelle!

BONNEVAL.

Eh non! c'est impossible. Il ne serait pas homme à souffrir que quelqu'un lui manquât, mais il est incapable de manquer à qui que ce soit.

CÉCILE.

Il est si bon, si doux, si honnête!... Mais cette madame Mirecourt m'inquiète malgré moi.

MADAME BONNEVAL.

Eh non! rassure-toi, ma chère; c'est impossible, une coquette!

BONNEVAL.

Il a trop de bon sens, trop de jugement... Mais si, en effet, il avait des dettes...

MADAME BONNEVAL.

Des dettes! lui? cela ne se peut pas; il est si rangé, si économe!

CÉCILE.

A moins qu'il n'ait obligé quelque honnête homme dans le malheur.

MADAME BONNEVAL.

Ah! cela se peut, par exemple.

GUSTAVE.

Oui, les jeunes gens dont le cœur est bien placé.... Cela m'est arrivé....

MADAME BONNEVAL.

Eh! mon cher cousin.... mais c'est d'Ernest qu'il s'agit. Fanchette, appelez Bertrand.

FANCHETTE.

Le voici, madame.

SCÈNE XI.

BONNEVAL, MADAME BONNEVAL, CÉCILE, GUSTAVE, FANCHETTE, BERTRAND.

MADAME BONNEVAL.

Eh bien! Bertrand, Ernest? l'a-t-on vu?

BERTRAND.

Je ne sais ce que cela veut dire, madame; mais en entrant comme à mon ordinaire dans sa chambre, j'ai trouvé sur son bureau cette lettre à l'adresse de monsieur.

CÉCILE.

Une lettre?

MADAME BONNEVAL.

Lisez vite, monsieur Bonneval.

GUSTAVE.

C'est fort extraordinaire. Pourquoi vous écrire?

MADAME BONNEVAL.

Eh bien! mon ami?

CÉCILE.

Eh bien! mon père?

BONNEVAL.

Il est parti.

TOUS.

Parti?

BONNEVAL, *lisant.*

« L'honneur m'ordonne de fuir. Je ne puis être sourd « à sa voix. Madame Bonneval trouvera mes livres en « ordre. Permettez-moi de vous cacher le lieu de ma « retraite. Mes chers bienfaiteurs, plaignez-moi, ne

« m'accusez pas, ne me croyez pas ingrat. C'est par « reconnaissance que je pars. »

MADAME BONNEVAL.

Il part, et il dit qu'il n'est pas ingrat!

CÉCILE.

Ah! ma chère Fanchette, je suis bien malheureuse.

MADAME BONNEVAL.

Qui sait maintenant s'il ne faut pas ajouter foi à tous les bruits qui ont circulé sur son compte?

BONNEVAL.

Ma femme, gardons-nous de l'accuser. Je suis désolé de son départ: mais ne lui prêtons pas de motifs injurieux; les siens sont nobles, purs, honorables. Bertrand, eh vite! mon cabriolet; qu'on selle deux chevaux: il faut aller sur plusieurs routes.

MADAME BONNEVAL.

Oui, pars, pars, mon ami. Mais quels peuvent être ses motifs?

BONNEVAL.

Sa lettre est claire, positive, et ne dément pas son caractère éprouvé depuis son enfance. Parce qu'il est sans fortune, il ne se croit pas digne de ma fille; il craint d'abuser de notre amitié pour lui. Soit que cela vienne de son propre mouvement, soit qu'il ait été entraîné par des insinuations étrangères, c'est une délicatesse exagérée, mal entendue, qui le force à s'éloigner.

GUSTAVE, *à part.*

Rien ne leur échappe. Voilà un départ qui ne le rend que plus intéressant.

MADAME BONNEVAL.

Tu croirais...

BONNEVAL.

J'en suis sûr. Ernest, mon cher Ernest! qui me fuit, qui m'abandonne! Ma femme, ma chère enfant, voilà un incident qui me décide. Il est impossible que nous ne le retrouvions pas. Tu me pressais d'accomplir nos projets : je résistais; je voulais attendre. Nous n'attendrons pas : et pour qu'il ne nous échappe plus, je le marie sur-le-champ à Cécile.

GUSTAVE, *à part.*

Il est écrit que je n'imaginerai rien qui ne tourne à son avantage.

BONNEVAL.

Oui, oui, mon enfant, nous savons tout. Tu peux te dispenser de faire ta confidence à ta mère. Tu l'aimes. C'est par amour, par reconnaissance qu'il nous fuit. Je l'en estime encore plus, et je vous marie.

MADAME BONNEVAL.

Ce sera très-bien fait.

CÉCILE.

Quoi! mon père....

GUSTAVE, *à part.*

Heureusement la calèche a de l'avance sur le cabriolet.

CÉCILE.

Mais il est déja loin.

SCÈNE XII.

BONNEVAL, MADAME BONNEVAL, CÉCILE, GUSTAVE, FANCHETTE, BERTRAND.

BONNEVAL.

Eh bien! Bertrand, pouvons-nous partir?

BERTRAND.

Ah! monsieur, voici bien autre chose; le cabriolet est inutile.

BONNEVAL.

Pourquoi?

BERTRAND.

On ramène monsieur Ernest; on le conduit chez le juge de paix. Il y a une foule dans la rue autour de sa voiture. C'est un créancier, dit-on, qui l'a fait arrêter.

BONNEVAL.

Un créancier?

MADAME BONNEVAL.

Lui? Ernest?

GUSTAVE, *à part.*

Ce petit nigaud aurait-il eu en effet l'esprit de faire des dettes?

MADAME BONNEVAL.

Eh bien! ce juge de paix! c'est monsieur Bourville, notre ami.

CÉCILE.

C'est un homme juste, habile, clairvoyant.

BERTRAND.

Si vous le permettez, je cours m'informer....

(*Ici Griffard paraît dans le fond, faisant des signes à Gustave.*)

GUSTAVE, *à part.*

Ah! grand Dieu! Griffard!

BERTRAND, *apercevant Griffard.*

Mais qu'est-ce que je vois? Madame, c'est cet honnête fripon qui conduisait la voiture; interrogez-le.

Je reviens bientôt vous dire ce que j'aurai découvert.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

BONNEVAL, MADAME BONNEVAL, GUSTAVE, CÉCILE, FANCHETTE, GRIFFARD.

GRIFFARD, *à part.*

Pauvre Griffard, te voilà pris.

FANCHETTE.

Quoi! ce fainéant de Griffard en était?

MADAME BONNEVAL.

Comment, malheureux! c'est toi qui conduisais la voiture?

GRIFFARD.

C'était moi..... oui, madame Bonneval..... Si vous voulez, c'était bien moi.... mais c'était par suite d'arrangements.... c'est-à-dire, de dispositions... (*A part.*) J'étais sûr que je finirais par être compromis.

GUSTAVE, *bas à Griffard.*

Coquin! si tu me trahis... (*Haut.*) Réponds, coquin! Comment as-tu pu te permettre....?

GRIFFARD, *à part.*

Il m'accuse!

BONNEVAL.

Eh bien! nous diras-tu?

GRIFFARD.

Eh bien! monsieur Bonneval, puisque vous voulez tout savoir, il est trop vrai, pour passer le temps et ne sachant que faire, j'avais consenti....

GUSTAVE.

Et ce sont des créanciers qui ont fait rebrousser chemin à la voiture?

GRIFFARD.

Des créanciers? Non, il n'y en a qu'un.

GUSTAVE.

Que je suis désolé qu'on vous ait parlé de dettes! Mais que voulez-vous? La jeunesse placée entre les passions et l'honneur....

MADAME BONNEVAL.

Ah çà! mon cher cousin, le laisserez-vous parler?

GUSTAVE.

Eh, mon Dieu! qu'il parle, ma cousine; je ne m'y oppose point.

BONNEVAL.

Voyons, explique-toi. Que s'est-il passé?

GRIFFARD.

Je conduisais donc monsieur Ernest, et de temps en temps, en me retournant, je le voyais livré à une désolation qui me fendait le cœur. Tout-à-coup nous sommes croisés par la malle-poste, et voilà un des voyageurs qui met la tête à la portière, et s'écrie: « Arrêtez! arrêtez! c'est ma voiture! voilà ma voiture, « après laquelle je cours depuis Paris! »

GUSTAVE, *à part.*

Depuis Paris! Serait-ce?.... J'en ai le frisson!

BONNEVAL.

Ensuite?

GRIFFARD.

« Messieurs, messieurs, continue-t-il, c'est au nom « de la loi; force à la loi. Monsieur le courrier, mes « amis, secondez-moi. Emparez-vous du fripon qui est

« dedans, du fripon qui conduit. » Monsieur Ernest et moi, nous voulons disputer, résister. « Messieurs, » reprend-il, « je suis un honnête homme, juif de religion, « sellier de profession; voici mon passeport, mes pa- « piers; mon nom est Jérémie.

GUSTAVE, *à part.*

Ah diable! pourquoi lui ai-je prêté ma calèche?

GRIFFARD.

« Je ne demande qu'une chose juste, messieurs; « c'est qu'on conduise ma voiture, avec ces deux hon- « nêtes gens, chez le premier commissaire, chez le « premier juge de paix.... » Ce qu'il propose s'exécute; on nous mène chez monsieur Bourville : moi, je m'échappe dans la foule, laissant là les chevaux, la calèche, le Juif, et les curieux, vu que je n'ai pas de goût pour les mauvaises affaires, et que ce bon monsieur Bourville me fait une frayeur épouvantable.

GUSTAVE, *à part.*

Il fallait le laisser partir à pied.

BONNEVAL.

Mais qui t'avait chargé de servir de guide?

GRIFFARD, *après avoir hésité.*

Je me décide.... C'est monsieur.

MADAME BONNEVAL.

Le cousin?

GUSTAVE.

Ah! le traître!

BONNEVAL.

Il est impossible que ce Jérémie ait eu des affaires avec Ernest; et alors quel est donc son débiteur?

SCÈNE XIV.

BONNEVAL, MADAME BONNEVAL, GUSTAVE, CÉCILE, FANCHETTE, GRIFFARD, ERNEST, BOURVILLE, BERTRAND.

BOURVILLE, *paraissant le premier et montrant Gustave.*

C'est monsieur.

MADAME BONNEVAL.

Le cousin!

GUSTAVE, *à part.*

Maudit juge de paix!

CÉCILE, *apercevant Ernest.*

Ciel! Ernest!

BERTRAND, *ayant sous son bras le porte-manteau d'Ernest.*

Oui, le voilà; voilà son porte-manteau; il ne partira plus; il ne nous échappera plus.

BONNEVAL.

Cruel jeune homme, qui afflige ses amis!....

MADAME BONNEVAL.

Oui, bien cruel!..... mais il faut commencer par l'embrasser.

BONNEVAL.

Mais qui diable a donc pu te mettre de pareilles idées dans la tête?

BOURVILLE, *montrant Gustave.*

C'est monsieur.

MADAME BONNEVAL.

Le cousin!

GUSTAVE, *à part.*

C'est fini ; j'y renonce.

BOURVILLE.

Heureusement, pour qu'il allât plus vite, monsieur lui avait prêté sa calèche. (*A Gustave.*) Or, le propriétaire de ladite calèche que vous avez oublié de payer, s'est empressé de courir sur vos traces, et rencontrant sur la route une voiture de sa connaissance, il l'a fait conduire chez le juge de paix, c'est-à-dire, chez moi, où il attend son paiement.

GUSTAVE.

Comment! ce Jérémie s'est permis de courir jusqu'ici? C'est bien insolent!

BOURVILLE.

Attendez : ce qui l'a inquiété, c'est qu'il a appris que depuis un mois vous aviez été remercié de la place que vous occupiez, non comme secrétaire intime, mais comme expéditionnaire au secrétariat. Ainsi, vous êtes en congé, mais en congé définitif, et c'est vous qui devez la calèche.

BONNEVAL.

Mon cher Bourville, il faut arranger cela. (*A Gustave.*) Prenez tout le temps que vous voudrez pour me la payer ; je me charge, moi, d'en faire l'avance à monsieur Jérémie.

GUSTAVE.

Mon cousin.... vous êtes bien bon.

ERNEST.

Permettez que je vous rende les lettres de recommandation que vous m'aviez données.

GUSTAVE.

Monsieur.... je vous remercie.

BOURVILLE.

Si vous m'en croyez, vous profiterez de cette voiture pour retourner à Paris.

GUSTAVE.

Ma foi, monsieur Bourville, je crois que vous avez raison. Franchement, vous devez me trouver un peu gênant; et moi, je me sens déplacé parmi vous. C'est moi qui ai tout fait. Tout a bien tourné pour vous; tout a mal tourné contre moi; jusqu'à cette maudite calèche, qui le ramène et me dénonce. Ne m'en voulez pas; je m'en console. Mes petites intrigues n'ont servi qu'à me nuire, et à vous rendre heureux. J'en suis bien aise; car au fond, sur ma parole, je ne suis pas un méchant homme.

BOURVILLE.

Prenez garde : une grande étourderie, jointe à un excès de vanité, conduit trop souvent à la méchanceté.

MADAME BONNEVAL, *à Ernest.*

Ah çà! j'espère que tu ne persistes pas dans ton désintéressement exagéré?

BONNEVAL.

Je vais te prouver que c'est moi qui gagne à te donner ma fille.

BOURVILLE.

C'est inutile. Les conseils d'un bon et franc ami comme moi n'ont pas eu de peine à détruire les conseils du cousin.

GUSTAVE.

Allons, en attendant que je retrouve une place, j'ai fait des vaudevilles en société; je recommence ma gloire littéraire, en faisant des mélodrames à moi tout

seul. Veux-tu venir avec moi, Griffard? Je t'aiderai; tu m'aideras?

(*Gustave et Griffard sont d'un côté du théâtre; tous les autres personnages sont réunis de l'autre côté.*)

GRIFFARD, *montrant à Gustave les autres personnages.*

Tenez, monsieur, regardez-les, et dites encore qu'il ne faut pas croire aux bonnes gens. Partez seul; je reste avec eux.

GUSTAVE.

Imbécille, j'ai échoué; pourquoi? parce qu'ils sont simples et confiants; s'ils avaient été fins, je les aurais attrapés. Et dans combien de familles n'aurais-je pas rencontré juste!

GRIFFARD.

Il part sans avoir fait sa déclaration.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

LA FÊTE
DE CORNEILLE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée à Rouen le 29 juin 1800.

PRÉFACE.

J'ÉTAIS à Rouen ; j'appris qu'il existait déja depuis longtemps un usage honorable pour les habitants et le théâtre de cette ville. Tous les ans, le 29 juin, jour de Saint-Pierre, patron du grand Corneille, les comédiens jouent un des chefs-d'œuvre de ce créateur de l'art dramatique. La salle est illuminée. Le public se porte en foule au théâtre. La ville entière semble se glorifier d'avoir donné Corneille à la France. Je saisis, avec empressement cette occasion d'exprimer mon admiration pour Corneille, et je fis cette petite pièce.

Ce n'est point une comédie ; mais les habitants de Rouen me surent gré de leur offrir leur grand poète dans l'intérieur de sa famille. Ils aimèrent à se rappeler que Corneille fut bon père, bon mari, bon frère. J'avais rassemblé toutes les anecdotes imprimées ou racontées sur Corneille, et ils me surent gré d'avoir cherché à tourner ces anecdotes à la gloire de mon héros. Est-il vrai que Pierre Corneille demandait des rimes à son frère ? je n'en sais rien ; mais cette anecdote, vraie ou fausse, me fournit l'occasion de rappeler les quatre fameux vers de la première scène d'Othon. L'introduction du procureur de Domfront me fournit l'occasion de rappeler une particularité bien touchante, dans la vie de Corneille. Les deux frères avaient épousé les deux sœurs, les deux familles n'en faisaient qu'une, tous les biens étaient en commun, et il n'y eut d'inventaire et de partage qu'à la mort de Pierre Corneille.

J'essayai la pièce à Paris : la circonstance n'existait plus ; la pièce n'eut point de succès. Malgré sa faiblesse, je crois pouvoir la placer dans mon recueil : je me félicite d'avoir payé ce tribut à la mémoire de l'auteur du *Cid* et du *Menteur*, et j'ose me flatter que le lecteur l'accueillera avec indulgence.

Un journal me reprocha d'avoir ignoré les convenances en faisant arriver chez Corneille, pour lui rendre hommage, le premier président du parlement de Rouen. Les habitants de Rouen n'ont point pensé comme le journaliste. Ils ont pensé que j'honorais leurs anciens magistrats en leur prêtant cette démarche. Le monde est destiné à des révolutions, à des bouleversements qui feront oublier bien des hommes et bien des choses. Corneille et quelques autres survivront comme Homère, à travers les âges et les révolutions.

PERSONNAGES.

PIERRE CORNEILLE.
THOMAS CORNEILLE.
FONTENELLE, leur neveu.
DESMARES.
DESBAUDIÈRES.
LE 1er PRÉSIDENT du parlement de Rouen.
JACQUES.
MADAME CORNEILLE.
MADEMOISELLE CORNEILLE.
MARIE, servante.

La scène est à Rouen dans la maison de Corneille.

LA FÊTE
DE CORNEILLE.

SCÈNE I.

PIERRE, SEUL, ASSIS PRÈS DE SON BUREAU ET TRAVAILLANT.

Oui, cette première scène d'Othon est bien. Voilà le développement du cœur d'un courtisan; la peinture de la cour du vieil empereur de Rome; je crois avoir retrouvé le feu de mes jeunes années, et qui peut mieux ranimer Pierre Corneille que l'aspect de sa patrie! Continuons.

(*Relisant les derniers vers qu'il a faits.*)

J'eus donc pour m'y produire un des trois à choisir:
Je les voyais tous trois se hâter sous un maître.....

Pas mal.... Se hâter sous un maître.... Maudite rime! elle me glace, elle m'arrête, et je ne suis pas de ces froids versificateurs qui ont le temps de l'attendre. Pourquoi imposa-t-on cette gêne à la poésie française? je ne vois pas quel avantage on en retire, et cependant il faut.... Se hâter sous un maître... Allons je ne la trouverai pas. Par bonheur, à Rouen comme à Paris, j'ai ma ressource accoutumée: il est là. (*Appelant à la porte du cabinet de son frère.*) Thomas, mon frère... Il est bien heureux! cela ne l'embarrasse pas, lui. Mon frère.

THOMAS, *parlant de son cabinet.*

Eh bien! que me veux-tu?

PIERRE.

Une rime à maître?

THOMAS.

A maître... prêtre.

PIERRE.

Prêtre? Non, une autre.

THOMAS.

Fenêtre.

PIERRE.

Eh non! Dans une tragédie, fenêtre! ce n'est pas cela.

THOMAS.

Être.

PIERRE.

Être?... attends, attends,... oui.

Je les voyais tous trois se hâter sous un maître,
Qui chargé d'un long âge a peu de temps à l'être.

THOMAS, *toujours dans son cabinet.*

Eh bien! cela te convient-il?

PIERRE.

Oui, oui; allons, allons, il faut l'avouer, on a souvent quelque obligation à la rime.

THOMAS.

Nous avons encore, peut-être, connaître.

PIERRE.

Eh! non, non, je n'en veux plus; c'est assez.

THOMAS.

Traître, ancêtre, paraître, repaître; et tous les verbes en aitre.

PIERRE.

Tais-toi donc, tais-toi donc, je n'en veux plus; en voilà trop.

THOMAS.

Allons, allons, ne te fâche pas.

PIERRE, *composant.*

Je les voyais tous trois se hâter sous un maître,
Qui chargé d'un long âge a peu de temps à l'être,
Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment
A qui dévorerait ce règne d'un moment.

C'est bien. Ah! monsieur Despréaux, vous êtes bien difficile; mais il y aurait de la partialité à ne pas retrouver dans ces vers le Corneille et du *Cid*, et d'*Horace*. Écrivons.

(*Il écrit.*)

SCÈNE II.

PIERRE CORNEILLE, MARIE.

MARIE, *avec l'accent normand.*

Monsieur, madame m'envoie...

PIERRE.

Va-t-en, laisse-moi travailler.

MARIE.

Eh! mais, monsieur, c'est madame....

PIERRE.

Eh! que madame me laisse en repos.

MARIE.

Mais, monsieur, il s'agit de déjeuner...

PIERRE.

Je ne déjeune pas quand je travaille.

MARIE.

Mais madame et mademoiselle ne travaillent pas et déjeunent, elles, et elles m'envoient tout préparer dans votre cabinet.

PIERRE.

Dans mon cabinet; je n'entends pas cela.

MARIE.

Ma foi, monsieur, dites-le vous-même à madame; la v'la.

SCÈNE III.

PIERRE CORNEILLE, MARIE, MADAME CORNEILLE.

MADAME CORNEILLE.

Eh bien! Marie, rien n'est prêt encore. Allez donc.

MARIE.

Je vous demande pardon, madame; c'est que monsieur....

PIERRE.

Bonjour, ma bonne amie, bonjour, que je vous embrasse, et laissez-moi, je me sens inspiré...

MADAME CORNEILLE.

Fort bien. Depuis six heures du matin, je vous vois aller et venir de votre cabinet au jardin. Vous vous rendrez malade, monsieur Corneille.

PIERRE.

Je serais plus malade, si je ne travaillais pas.

SCÈNE IV.

PIERRE CORNEILLE, MARIE, MADAME ET MADEMOISELLE CORNEILLE.

MADEMOISELLE CORNEILLE

Comment, mon papa, vous n'allez pas déjeuner avec nous?

PIERRE.

Je serais bien fâché d'y manquer, ma chère enfant. Eh bien! que faites-vous donc là, Marie? ne vous a-t-on pas dit d'apprêter le déjeuner?

MARIE.

Eh bien! j'y vais, monsieur; dame! écoutais donc: moi, j'attendais que vous vous décidiais, et je m'en vas avertir monsieur Thomas que vous déjeunais ici; pas vrai, madame?

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

PIERRE CORNEILLE, MADAME ET MADEMOISELLE CORNEILLE.

PIERRE.

Oh! ma foi, adieu les vers quand je vois ma femme et ma fille. Et que sont toutes les jouissances du poëte auprès de celles du père de famille!

MADAME CORNEILLE.

Vous êtes bien poli, monsieur Corneille, de me mettre pour quelque chose dans votre résolution, quand ce n'est que votre fille qui vous a fait quitter votre ouvrage.

PIERRE.

Penseriez-vous que votre présence n'eût pas suffi? (*En les pressant contre lui toutes deux.*) Ah! vous êtes toutes deux également chères à mon cœur.

MADAME CORNEILLE.

Je le sais, mon ami; plus d'une fois, on m'a fait compliment d'être la femme d'un grand homme; mais, ce dont je m'applaudis, c'est d'avoir le meilleur des époux.

PIERRE.

Oh! un grand homme!.... d'abord, c'est aller un peu vite, et puis ce n'est pas à nous à le dire. (*A sa fille.*) Eh bien! ma chère enfant, comment te trouves-tu de ton séjour à Rouen?

MADEMOISELLE CORNEILLE.

Et comment n'aimerais-je pas la ville où mon père a reçu le jour!

PIERRE.

Avec quels transports je l'ai revue! avec quel attendrissement n'ai-je pas reconnu tous les lieux témoins de mon enfance!

MADAME CORNEILLE.

Fontenelle, votre jeune neveu, se fait une fête de nous mener dans toutes les sociétés, dans toutes les promenades.

MADEMOISELLE CORNEILLE.

Ne doit-il pas nous amener ce matin son ami, monsieur Desmares?

PIERRE.

Ah! ah! ce jeune avocat, dont vous avez été hier entendre la première cause?

MADEMOISELLE CORNEILLE.

Qu'il a très-bien plaidée, n'est-ce pas, maman?

MADAME CORNEILLE.

Oui, fort bien.

PIERRE.

Vraiment! S'en est-il bien tiré? Il est plus habile que moi, car je n'y entendais rien... Je serais charmé qu'il réussît. Son père fut long-temps mon ami.

MADAME CORNEILLE.

Sa famille a besoin de ses secours.

MADEMOISELLE CORNEILLE.

C'est bien malheureux que tous les honnêtes gens ne soient pas riches.

PIERRE.

Oh! une grande fortune n'est pas nécessaire au bonheur. Ah! voilà mon frère.

SCÈNE VI.

PIERRE CORNEILLE, MADAME ET MADEMOISELLE CORNEILLE, THOMAS CORNEILLE, MARIE.

MARIE, *apportant le déjeuner.*

Et v'là le déjeuner.

THOMAS.

Bonjour, mon frère, bonjour, ma sœur: comme te voilà jolie, ma petite nièce!

MADEMOISELLE CORNEILLE.

Vous êtes bien bon, mon oncle. (*Bas à Thomas.*) Eh bien! nos vers?

THOMAS, *bas à sa nièce.*

Chut! (*Haut à son frère.*) Eh bien! tu as trouvé la rime à maître?

PIERRE.

Oui, oui, bien obligé, frère; tu me fais penser....
(*Il retourne à son bureau.*)

MADAME CORNEILLE, *apprêtant le déjeuner avec Marie.*

Eh bien! vous voilà donc encore à votre tragédie, Monsieur Corneille?

PIERRE.

Préparez, préparez toujours le déjeuner. J'aime vraiment ces quatre vers.

MADEMOISELLE CORNEILLE, *bas à Thomas.*

Eh! vous croyez que mon papa ne se doute pas que c'est aujourd'hui sa fête, la Saint-Pierre?

THOMAS, *bas à mademoiselle Corneille.*

Bon! est-ce qu'il se doute de quelque chose, mon frère? Fontenelle va venir: il doit nous apporter ses vers; il est si fier de chanter son oncle, l'aîné des Corneilles!

PIERRE.

Mon frère, viens donc voir cette première scène. Je crois que tu en seras content.

MADAME CORNEILLE.

Oh! sans doute; mais après le déjeuner, je vous en prie.

THOMAS.

Ma sœur a raison. Sois un peu à ta famille.
(*On s'assied et on déjeune.*)

PIERRE, *tout préoccupé, en s'asseyant.*

Allons, me voilà.

THOMAS.

J'aime le déjeuner. C'est vraiment le repas des amis, n'est-ce pas, mon frère?

PIERRE, *toujours préoccupé et mangeant très-vite.*

Oui, tu as raison.

THOMAS.

C'est là qu'on parle des affaires de ménage, de famille, n'est-ce pas?

PIERRE.

C'est vrai; tu as raison.

THOMAS.

C'est là que la conversation est franche, vraiment intéressante, et tous les discours partant du cœur en deviennent plus agréables à entendre, qu'en dis-tu?

PIERRE, *toujours de même.*

C'est juste; tu as raison.

MADAME CORNEILLE, *souriant.*

C'est la conversation de monsieur Corneille qui doit paraître bien agréable; on ne dira pas qu'il cherche à contredire. Voilà trois fois que vous l'interrogez et trois fois qu'il vous donne raison.

THOMAS.

Vous le croyez à Rouen maintenant; il est à Rome, à la Cour de l'empereur Galba.

PIERRE.

Pardonnez-moi; tu parlais du plaisir d'être ainsi réunis en famille. Ah! pourquoi cette réunion n'est-elle pas complète?

THOMAS.

C'est vrai; il nous manque mes neveux et ma femme et mes enfants. Que veux-tu? tel est le train du monde. Tes deux aînés sont à l'armée, le troisième à son abbaye,

et ma femme veille à notre patrimoine aux Andelys.

MADAME CORNEILLE.

Cette chère sœur! il y a bien long-temps que je ne l'ai vue.

PIERRE.

C'est pourtant à moi, que tu dois ton mariage.

THOMAS.

Oui, sans doute, si tu n'avais pas été amoureux de l'aînée, je n'aurais pas eu le bonheur d'épouser la cadette.

MADEMOISELLE CORNEILLE.

N'est-ce pas une chose touchante de voir ainsi les deux frères maris des deux sœurs?

PIERRE.

Vous souvenez-vous, ma bonne amie, que votre père n'était pas trop d'avis de ce mariage?

MADAME CORNEILLE.

Je ne veux pas vous le reprocher, monsieur Corneille; mais vous avez fait passer une cruelle nuit à mon père.

MADEMOISELLE CORNEILLE.

Comment donc cela? vous ne m'avez jamais conté...

MADAME CORNEILLE.

Ton père était amoureux de moi, oh! mais amoureux!....

THOMAS.

Comme Rodrigue.

MADAME CORNEILLE.

Le cardinal de Richelieu lui surprend son secret. Il sait que c'est de la fille du lieutenant-général des Andelys que Corneille est amoureux.

THOMAS.

Le cardinal mande le lieutenant-général à Paris.

MADAME CORNEILLE.

Ton grand-papa, honnête et brave magistrat....

THOMAS.

Mais qui, tremblant avec toute la France devant la puissance du premier ministre, se croit perdu à cet ordre; il voit déja la Bastille ouverte devant lui.

MADAME CORNEILLE.

Quel est son étonnement quand le cardinal lui annonce qu'il ne s'agit que de marier sa fille !

THOMAS.

Et à qui? A l'auteur du *Cid*, à l'homme que la France et le ministre proclamaient déja un des grands hommes du siècle.

PIERRE.

Il m'aimait à cette époque, il ne m'avait pas encore demandé de passer pour l'auteur de ma tragédie. Il n'avait pas encore commandé à l'académie cette *Critique du Cid*,... où il y a de bonnes choses cependant, il faut que j'en convienne.

THOMAS.

Oui, oui, *la Critique* est bonne; mais rien n'est beau comme *le Cid*, et ce noble refus que tu fis de laisser passer la pièce sous le nom du ministre tiendra un jour une place honorable dans ta vie.

MADEMOISELLE CORNEILLE.

Ah! mon papa, je vous en prie, quand vous me marierez, que ce ne soit pas la fortune et les convenances qui vous décident.

PIERRE.

Eh! peux-tu douter, ma chère enfant, qu'avant tout, Corneille ne consulte le cœur de sa fille?

MADAME CORNEILLE.

Le cœur! l'inclination! vous voilà monsieur Corneille, vous n'êtes bon qu'à faire des tragédies. Songez donc qu'avec votre nom, votre fille est faite pour prétendre aux plus riches, aux plus brillants partis.

PIERRE.

Vous croyez? écoute donc, ma fille, ta mère sait mieux que nous ce qui peut te convenir.

THOMAS.

Savez-vous que dans mon dernier voyage en basse Normandie, on me fit déja des propositions pour ma nièce? un homme fort riche, un monsieur Desbaudières.

PIERRE.

Qu'est-ce que c'est que monsieur Desbaudières?

THOMAS.

Vous ne vous êtes jamais vus; mais il te connaît de réputation comme tout le monde, et je ne serais pas étonné de recevoir bientôt de ses nouvelles. Un procureur de Domfront.

MADAME CORNEILLE, *avec dédain.*

Un procureur? mon frère.

PIERRE.

Et mais, si c'est un honnête homme, je ne m'opposerais pas.... Ah! voici le cher Fontenelle notre neveu.

MADEMOISELLE CORNEILLE.

Et monsieur Desmares son ami est avec lui.

THOMAS, *souriant à sa nièce.*

Oui dà, tu prends bien garde à monsieur Desmares, chère nièce.

MADEMOISELLE CORNEILLE.

Qui, moi? mon cher oncle, oh! pas du tout.

SCÈNE VII.

PIERRE CORNEILLE, MADAME ET MADEMOISELLE CORNEILLE, THOMAS CORNEILLE, FONTENELLE, DESMARES.

FONTENELLE.

Ma chère tante, et vous mes chers et illustres oncles, permettez-moi de vous présenter ce jeune et aimable jurisconsulte qui desire depuis long-temps être admis dans votre maison.

PIERRE.

Soyez le bien venu, monsieur; j'aimais et j'estimais beaucoup monsieur votre père.

DESMARES, *avec enthousiasme.*

Ah! monsieur, je puis donc enfin considérer de près le grand homme dont j'ai tant admiré les écrits! C'est donc vous. Voilà le peintre du vieil *Horace;* l'auteur de *Cinna;* le père, le créateur de l'art dramatique! Monsieur, voilà un des plus beaux moments de ma vie!

PIERRE.

Assez, jeune homme, assez.

MADEMOISELLE CORNEILLE.

Monsieur Desmares, mon père n'aime pas beaucoup les compliments.

FONTENELLE.

Ce n'est pas seulement un avocat que je vous amène, c'est un poëte; il m'a parlé d'un certain Madrigal, sur lequel il serait trop heureux d'avoir votre avis.

PIERRE.

Voyons, monsieur, voyons.

MADAME CORNEILLE.

Retirons-nous, ma fille; laissons ces messieurs.

DESMARES.

Ah! madame, je n'ose vous prier de rester, mais si mon ami voulait se joindre à moi...

FONTENELLE.

Restez, restez petite cousine; un madrigal! quand on est faite pour l'inspirer on ne doit pas craindre de l'entendre.

THOMAS.

Un madrigal! (*A madame Corneille.*) Écoutez donc, ma sœur, ne trouvez-vous pas que le jeune Desmares regarde bien attentivement votre chère fille?

MADAME CORNEILLE, *à Thomas.*

Je croyais m'être trompée.

DESMARES.

Ce n'est pas ici cette fausse modestie qui semble demander de l'indulgence et des éloges; mais lire ses vers devant monsieur Corneille,... il est permis de trembler.

PIERRE.

Voyons, monsieur.

DESMARES, *lisant.*

Heureux celui qui du Cid et d'Horace
En vers harmonieux pourrait chanter l'auteur!
Heureux celui qu'un objet plein de grace,
Daigne favoriser d'un sourire flatteur!
A deux penchants bien doux à la fois je me livre,
Je suis amant, je suis rimeur :
Gloire, dans l'avenir fais-moi long-temps revivre;
Amour, fais-moi mourir à force de bonheur.

PIERRE.

Pas mal, monsieur Desmares.

MADAME CORNEILLE, *à Thomas.*

Vous l'entendez, mon frère.

THOMAS, *à madame Corneille.*

Il n'y a que mon frère qui n'y entende rien.

PIERRE.

Ces vers sont fort agréables. Courage, jeune homme.

DESMARES.

Ah! monsieur, qu'un tel mot dans votre bouche est fait pour enflammer! il m'enhardit à vous révéler ce qui se passe dans mon cœur; apprenez que mon amour pour la poésie est si violent que je suis souvent tenté de renoncer au barreau.

PIERRE.

De renoncer au barreau! permettez-moi de relire vos vers. (*Il prend le papier des mains de Desmares, relit tout bas, et indique avec le doigt les endroits dont il parle.*) Voilà une pensée qui n'est pas fort neuve; celle-ci est obscure : ce vers est faible. Vous voyez bien que cette fin n'est pas d'un très-bon goût.

DESMARES.

Vous trouviez tout si bien tout-à-l'heure.

PIERRE.

Je ne voyais que le délassement d'un amateur. Vous m'annoncez l'ouvrage d'un poëte, je dois être plus sévère. Prenez garde, jeune homme; c'est mon neveu qui vous met toutes ces belles idées dans la tête.

FONTENELLE.

Je ne m'en cache pas, mon oncle : pourquoi ne suivrions-nous pas votre exemple? Toutes ces lois,

toutes ces coutumes sur lesquelles on me fait pâlir, ne m'amusent pas du tout, je vous en avertis.

PIERRE.

Oh! vous, mon neveu, vous ferez comme vos oncles.

FONTENELLE.

Pas tout-à-fait. Mais Fontenelle tiendra sa place dans la famille.

PIERRE.

A la première cause que vous perdrez, vous jetterez la robe et le bonnet quarré. Mais vous, monsieur Desmares, qui avez débuté par des succès dans l'honorable carrière d'avocat...

FONTENELLE.

Et pourquoi l'amour n'en ferait-il pas un poëte, comme il en fit un de vous.

DESMARES.

Il est vrai, monsieur, on m'a rappelé plus d'une fois que ce fut l'amour qui vous inspira cette Mélite, votre premier ouvrage.

PIERRE, *à Fontenelle et à Desmares.*

Chut. Ne parlez pas de mes premières amours devant ma femme. Écoutez-moi, monsieur Desmares, il ne m'appartient pas de vous dégoûter d'un art auquel je me suis livré moi-même. Mais réfléchissez bien; consultez vos forces. La carrière de la poésie est étroite.

THOMAS.

J'ajouterai, que si vous voulez réussir dans l'amour honnête et vertueux dont vous paraissez enflammé, il faut savoir, à force de temps et de patience, acquérir par l'étude aride mais honorable des lois un état qui vous permette de demander hautement la main de la personne que vous aimez....

FONTENELLE.

Mon ami, pour des poëtes, ces gens-là ne raisonnent pas trop mal; qu'en dis-tu?

SCÈNE VIII.

PIERRE CORNEILLE, MADAME ET MADEMOISELLE CORNEILLE, THOMAS CORNEILLE, MARIE, FONTENELLE, DESMARES.

MARIE.

Voilà une lettre que le facteur vient d'apporter pour monsieur Thomas.

(*Pendant cette scène Marie range le déjeuner, sort et rentre.*)

THOMAS.

Ah! ah! de Domfront. C'est précisément de ce M. Desbaudières dont je vous parlais.

MADAME CORNEILLE.

Ce procureur?

THOMAS.

Vous permettez. Eh bien! je m'en doutais, il me fait la demande en forme. Écoutez, c'est une affaire de famille. (*Regardant malignement Desmares.*) Et monsieur Desmares n'est pas de trop, puisqu'il est notre ami. (*Il lit.*)

« Cher monsieur, c'est pour plaider dans ma propre « cause que j'ose prendre la plume et m'adresser à vous « directement; n'ayant pas l'honneur de connaître mon- « sieur votre frère autrement que, comme tous les gens « d'un goût pur et délicat, par ses ouvrages dont je sais « apprécier le mérite. Mes conclusions tendent à ce

« qu'il vous plaise me faire octroyer la main de votre « adorable nièce dont la renommée est descendue jusque « dans notre basse Normandie. Outre six mille écus de « rente bien assurés, je peux offrir pour douaire, pré- « ciput et base des autres conventions matrimoniales, « une bonne ferme sise aux environs de Vire; et pour « me rendre plus digne de la main de la céleste per- « sonne dont je poursuis l'adjudication en ma faveur, « je pars en même temps que ma lettre pour traiter à « Rouen d'une charge de conseiller au bailliage dont « je me flatte, vu mes profondes connaissances, d'obte- « nir l'agrément.

MADAME CORNEILLE.

De conseiller au bailliage!

THOMAS, *lisant.*

« En conséquence, un quart-d'heure après la récep- « tion de ma lettre, j'aurai l'honneur de présenter moi- « même ma requête à la célèbre famille dont j'ambi- « tionne l'alliance, et que je supplie de vouloir bien « agréer les respectueux hommages de son très-humble « et très-obéissant serviteur,

« JERÔME-CÉSAR DESBAUDIÈRES. »

FONTENELLE.

Mais c'est un plaidoyer que cette lettre. Monsieur le procureur de Domfront tranche de l'avocat.

MADAME CORNEILLE.

Une charge de conseiller au bailliage! Ce serait un parti fort convenable; qu'en pensez-vous, monsieur Corneille?

PIERRE.

Mais je pense comme vous, ma bonne amie.

MADEMOISELLE CORNEILLE.

Ah! maman, n'est-ce pas mon bonheur que vous

désirez avant tout? Et ce monsieur que je ne connais pas....

MADAME CORNEILLE.

Nous ne tarderons pas à le voir, puisque sa lettre ne le précède que d'un quart-d'heure; mais une charge de conseiller!

FONTENELLE, *à Desmares.*

La charge de conseiller va plus droit au fait que ton madrigal.

THOMAS.

Mais, qu'en dis-tu, toi, mon frère?

PIERRE.

Mais moi, je dis que cette lettre est fort honnête et qu'au surplus il faut voir cet homme. Mais tenez, ma bonne amie, vous entendez toutes ces affaires-là beaucoup mieux que moi. Franchement, j'ai ma scène d'Othon qui m'occupe. Je vous laisse. Je vais dans le jardin. Sans adieu, monsieur Desmares. Bonjour, mon frère. Va, rapporte-t'en à ta mère, mon enfant. Elle fera ton bonheur comme elle a fait celui de ton père.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

THOMAS CORNEILLE, MADAME ET MADEMOISELLE CORNEILLE, DESMARES, MARIE, FONTENELLE.

MADAME CORNEILLE.

Monsieur Desmares, une bonne mère est toujours clairvoyante. Votre penchant pour ma fille n'a pu m'échapper. Il est bien naturel que je désire à la fille de Corneille une considération, un rang digne de son

père ; mais soyez persuadé que son bonheur est ce que je désire le plus, et que, d'après les principes que je lui connais, son choix seul guidera le mien.

MADEMOISELLE CORNEILLE.

Ah! ma bonne maman!

THOMAS.

Bien, ma sœur.

DESMARES.

Madame, vous me rendez l'espérance et le courage. Ainsi, mademoiselle, c'est de vous que dépend mon bonheur.

MADEMOISELLE CORNEILLE.

Monsieur Desmares, mon cousin,... mon père n'est plus là. Tout est-il préparé pour notre petite fête? J'espère, monsieur Desmares, que vous voudrez bien nous seconder dans nos préparatifs pour la fête de mon père.

DESMARES.

Ah! mademoiselle, je n'avais pas attendu que vous m'en fissiez l'invitation; mais qu'il m'est doux de voir que vous daigniez ainsi m'adjoindre à la famille!

THOMAS.

Or çà, jeunes gens, je vous ai cédé le droit et l'honneur de chanter mon frère, mais vous voudrez bien me montrer ce que vous avez fait. Venez dans mon cabinet; mon frère pourrait nous surprendre ici. Ma sœur, ma nièce, nous vous porterons dans l'instant vos compliments. Venez.

MADAME CORNEILLE.

Viens, ma chère enfant, et vous, Marie, profitez du moment où mon mari travaille dans le jardin pour ranger son cabinet.

(*Elle sort avec sa fille.*)

SCÈNE X.

MARIE, SEULE.

Oh! pardine! madame, vous n'avez que faire de me le recommander. J'aime bien à les voir à Rouen; mais il faut convenir que cela me donne un fier tourment. C'est tout ce monde des Andelys, de Paris et de Rouen qui vient les voir, et on dirait qu'ils ont vu le bon Dieu, quand ils ont vu le cher monsieur Pierre. Dame! c'est un grand génie, à ce qu'ils disent : moi, je n'en sais rien; mais je sais que c'est un bonhomme, et qui vaut bien qu'on fasse un pélerinage pour le voir. C'est que ça le gêne dans ses compositions, ce pauvre cher homme; aussi par ma fé, le plus souvent, de mon chef, je prends sur moi de dire qu'il n'y est point. (*On entend sonner.*) Eh bien! n'en v'là-t-il pas un qui sonne encore! Allons voir qui c'est. (*Elle va ouvrir et revient.*) Tiens, la drôle de figure.

SCÈNE XI.

MARIE, DESBAUDIÈRES, JACQUES.

DESBAUDIÈRES.

Jacques, allez m'attendre à mon auberge.

JACQUES.

Oui, monsieur Desbaudières.

DESBAUDIÈRES.

Prenez bien garde à mes sacs de procès.

JACQUES.

Oui, monsieur Desbaudières.

DESBAUDIÈRES.

Si l'on vous demande de mes nouvelles, répondez comme un bon valet doit répondre de son maître.

JACQUES.

Oui, monsieur Desbaudières.

DESBAUDIÈRES.

N'oubliez pas sur-tout de m'appeler monsieur le conseiller. Il n'y a plus de procureur, entendez-vous? Vous n'êtes plus mon maître-clerc, mon garçon, vous êtes mon secrétaire.

JACQUES.

Oui, monsieur Desbaudières.

(*Il sort.*)

MARIE, *à part.*

Tiens, son garçon, qui était son maître-clerc! C'est drôle.

SCÈNE XII.

DESBAUDIÈRES, MARIE.

DESBAUDIÈRES.

Monsieur Corneille, c'est ici, n'est-ce pas?

MARIE.

Oui, vraiment, c'est ici même. Que lui voulez-vous?

DESBAUDIÈRES.

Je voudrais lui parler.

MARIE.

Auquel?

DESBAUDIÈRES.

Auquel! Est-ce que les deux frères demeurent ensemble?

MARIE.

Trédame! Ils n'ont jamais cessé d'y demeurer, ensemble; et ils ne se quitteront jamais, j'espère. C'est comme les deux doigts de la main, ces deux frères-là, et qui dit l'un dit l'autre.

DESBAUDIÈRES.

Fort bien. C'est au cadet que je voudrais parler.

MARIE.

A monsieur Thomas, n'est-ce point? Je m'en vas l'avertir.

DESBAUDIÈRES.

Un moment. Vous êtes de la maison?

MARIE.

Oui, vraiment, je suis de la maison : ma mère était à leur père; les fils m'ont gardée, et j'espère bien mourir au service de la famille. Et quand on reste comme ça attaché l'un à l'autre, ça fait honneur aux maîtres comme aux domestiques; pas vrai donc, monsieur?

DESBAUDIÈRES.

Sans doute. Mais dites, auquel des deux frères appartenez-vous?

MARIE.

Auquel? Mais à tous deux, je vous dis, puisqu'ils ne font qu'un.

DESBAUDIÈRES.

Oui, j'entends bien, ils ne font qu'un par leurs sentiments d'amitié; mais chacun a ses domestiques.

MARIE.

Eh! point du tout, monsieur, quand je vous dis qu'ils ne font qu'un; c'est-à-dire qu'ils n'ont qu'une même maison, qu'un même domestique, comme ils n'ont qu'un même cœur et qu'une même ame.

DESBAUDIÈRES.

C'est fort touchant.

MARIE.

Moi et mon frère Gros-Pierre, je composons toute la maison, tant qu'elle peut s'étendre. Moi, le plus souvent ici dans Rouen, et Gros-Pierre le plus souvent à Paris, quand ils s'y en vont dans leurs academies; où ce qu'il y a tout ce qu'il y a de plus gros dans la France, dont les deux frères sont les égals, afin que vous le sachiez, par leurs vertus et par leurs génies, quand ils y vont faire jouer leurs tragédies et leurs opéras, où ce qu'il y a de si belles choses qu'on en parle jusques dans les Antipodes. Et qui est-ce qui nous paie nos gages? ce n'est ni celui-ci, ni celui-là, c'est tous les deux, et ça fait deux bons maîtres; et ce que l'un vous commande, il semble que ce soit l'autre, tant ils s'entendent sans se parler. Et n'ont-ils pas épousé les deux sœurs? Deux braves femmes, ma foi, à quelques petits défauts près. Mais qui est-ce qui n'a pas les siens? Eh! voilà qu'ils ont déja chacun une belle fille qu'on mariera bientôt, et j'aurons deux noces au lieu d'une.

DESBAUDIÈRES.

Est-ce qu'il y a quelqu'un qui se présente, et qui fasse sa cour?

MARIE.

Pardi! Croyez-vous donc que cela manque, des courtisans pour des demoiselles? et j'en avons ben, moi, qui ne suis qu'une pauvre fille, et qui n'ai rien que ma bonne santé. Mais, monsieur, vous me faites babiller; et c'est à monsieur le cadet que vous voulez parler. Je m'en vas....

DESBAUDIÈRES.

Un moment, mon enfant: dites-moi encore....

MARIE.

Comment, que je vous dise encore? Mais écoutez donc, je ne suis soupçonneuse, ni défiante; mais pourquoi tous ces interrogats *? Est-ce que vous voudriez faire du mal à mes maîtres? Oh, bien! s'il est ainsi, marchais, marchais *.

DESBAUDIÈRES.

Pas du tout, je veux au contraire....

MARIE.

C'est que vous m'élugez *, voyez-vous, avec toutes les questions que vous me romanez *. Vous m'avez l'air tout étonné de voir deux frères qui soient unis. Dame! j'en conviens, ça ne se voit pas souvent; mais ça n'en est pas moins naturel, et il n'en est pas moins à désirer que toutes les familles ressemblent à celle-ci.

DESBAUDIÈRES.

Oh! sans doute, c'est à désirer, et moi qui porte un bon cœur, je suis vraiment attendri du tableau.... Cependant si tout le monde leur ressemblait, il n'y aurait plus de procès; et il faut des procès, parce qu'enfin chacun a ses droits à soutenir, et sans les procès que deviendraient tous les honnêtes gens qui en vivent?

MARIE.

Je m'en suis doutée à votre mine et à votre langage; vous êtes un homme de chicane.

DESBAUDIÈRES.

Du tout, du tout, ma chère enfant. Je suis praticien. Jusqu'à présent procureur, et bientôt quelque chose

* Vieilles expressions populaires, encore assez communes dans toute la Normandie.

de mieux. Croyez d'ailleurs que c'est le motif le plus honnête qui me conduit vers vos maîtres.

MARIE.

Çà s'peut bien ; mais dans ce cas-là, on s'adresse aux maîtres et on ne fait pas jaser les domestiques; mais tenez, voilà monsieur Pierre qui vient par ici, il vous en dira davantage. Je m'en vas avertir monsieur le cadet que vous le demandez. (*Elle sort.*)

DESBAUDIÈRES, *seul.*

Tous ces poëtes vous ont une manière de voir les choses qui n'appartient qu'à eux, et cela se gagne, en vérité. Monsieur Pierre, dit-elle; c'est sans doute ce gros Pierre dont elle me parlait. (*Examinant Pierre Corneille qui entre.*) Justement un homme d'un certain âge, un domestique de confiance sans doute. Celui-là parait raisonnable au moins.

SCÈNE XIII.

PIERRE CORNEILLE, DESBAUDIÈRES.

DESBAUDIÈRES.

Mon ami.

PIERRE.

Monsieur.

DESBAUDIÈRES.

Je voudrais parler à monsieur Corneille le cadet. Il attend, sans doute, ma visite. Monsieur Desbaudières de Domfront.

PIERRE.

Ah! c'est vous dont il a reçu une lettre ce matin, et qui lui annonciez que vous arriveriez un quart-d'heure après?

DESBAUDIÈRES.

Précisément. Il paraît que vous êtes au fait. (*A part.*) Je ne me trompais pas, un homme d'affaires. Ils en ont besoin les pauvres gens; avec tout leur esprit, ils laisseraient périr tout leur patrimoine.

PIERRE.

Vous vous proposiez par cette lettre pour épouser sa nièce.

DESBAUDIÈRES.

C'est ça, je le vois. Vous avez toute la confiance de la maison?

PIERRE.

Mais oui, l'on a quelque confiance en moi, dans la maison.

DESBAUDIÈRES.

Je vous en fais mon compliment. Vous la méritez, sans doute. Oh! çà, puis que vous savez le motif qui m'amène, vous ne trouverez pas mauvais, monsieur Pierre, que je m'informe.... Entre nous, ces messieurs sont de fort honnêtes gens; mais ils ont pris là un parti bien singulier.

PIERRE.

Quel parti?

DESBAUDIÈRES.

Eh! mais vraiment, celui du bel-esprit; tenez, cela ne mène pas à grand' chose.

PIERRE.

Vous croyez?

DESBAUDIÈRES.

Au contraire, cela nuit même, cela dérange; c'est au point que je gagerais que ces messieurs auront beaucoup de peine à établir leurs enfants.

PIERRE.

En vérité?

DESBAUDIÈRES.

Oh! mon Dieu, oui, parce que tout le monde n'aime pas également.... Ce n'est pas pour moi que je parle. Je ne suis pas encroûté dans mon état comme certains de mes confrères. Je sais me mettre au-dessus des préjugés, et j'ai toujours eu un goût marqué pour les belles-lettres et les belles choses.

PIERRE.

Je m'en aperçois.

DESBAUDIÈRES.

C'est que je sais apprécier messieurs Corneille et leurs ouvrages.

PIERRE.

Vous êtes bien honnête.

DESBAUDIÈRES.

J'ai été à Paris, j'ai vu *le Cid*, *Rodogune*.

PIERRE, *avec feu*.

Ah! ma belle Rodogune!

DESBAUDIÈRES.

Oui, l'actrice qui jouait ce rôle-là était fort belle, et tout cela est fort beau assurément; mais, en bonne conscience, n'auraient-ils pas mieux fait de tâcher de conserver dans la famille la charge de monsieur leur père?

PIERRE.

Un homme bien respectable.

DESBAUDIÈRES.

Charge très-honorable et très-honorée dans la province : maître des eaux-et-forêts.

PIERRE.

Ah! oui, une belle charge.

DESBAUDIÈRES, *à part.*

Cet homme-là n'a pas une conversation bien brillante. (*Haut.*) Au surplus, ce que je dis n'est pas pour les blâmer; chacun suit son goût dans ce monde, et moi, qui vous parle, j'étais né pour les affaires, et vous conviendrez qu'il faut un certain tact qui ne laisse pas que d'avoir son prix.

PIERRE.

Oh! sans difficulté.

DESBAUDIÈRES.

Monsieur Corneille l'aîné a fait *les Horaces, Cinna, le Menteur, Pompée....* je ne sais combien d'autres tragédies; il serait peut-être fort embarrassé pour faire une requête.

PIERRE.

Je le crois.

DESBAUDIÈRES.

Pour en revenir à ce que je voulais dire, faites-moi l'amitié de m'expliquer à combien se montent les revenus de la famille.

PIERRE.

A combien?

DESBAUDIÈRES.

Oui; mais en conscience, là comme un honnête homme.

PIERRE.

Ma foi, je n'en sais rien.

DESBAUDIÈRES.

Vous n'en savez rien?

PIERRE.

Il y a d'abord la rétribution du théâtre.

DESBAUDIÈRES.

Du théâtre! quoi! pour leurs tragédies? allons donc,

vous vous moquez.

PIERRE.

Point du tout.

DESBAUDIÈRES.

Des honoraires de poëte : ça ne se monte pas bien haut.

PIERRE.

Mais pardonnez-moi.

DESBAUDIÈRES.

En vérité? (*A part.*) Un bien pauvre homme qu'ils ont là pour gérer leur maison.

PIERRE.

Au sur plus, voilà mon frère qui vous mettra au courant bien mieux que moi; car je ne me mêle pas beaucoup de ces affaires.

DESBAUDIÈRES.

Comment, votre frère!

SCÈNE XIV.

PIERRE CORNEILLE, DESBAUDIÈRES, THOMAS CORNEILLE.

PIERRE.

Eh! oui, viens, mon ami, voilà monsieur qui s'informait....

THOMAS.

Ah! c'est monsieur Desbaudières. C'est être de parole; en effet, vous arrivez presque en même temps que votre lettre.

DESBAUDIÈRES.

Comment.... quoi!... se pourrait-il? mais vous n'êtes que deux frères?

THOMAS.

Sans doute.

DESBAUDIÈRES.

Ah! que je suis confus! que je vous demande pardon! mais c'est que cela ne se conçoit pas; avec un air si simple, si bonhomme, passez-moi l'expression....

PIERRE.

Je n'en suis pas moins Pierre Corneille.

DESBAUDIÈRES.

Au surplus, monsieur, quoique n'ayant pas l'honneur de vous connaître, vous avez vu que je savais vous rendre justice; et ma démarche et la lettre que j'ai écrite à monsieur votre frère, prouvent assez que, de ma part, c'est l'amour des belles-lettres et la vénération que l'on doit au mérite... Comme je vous disais, j'ai vu toutes vos tragédies et je sais, avec tous les gens de goût, vous mettre bien au-dessus de ce jeune Racine....

PIERRE.

Ce n'est pas me faire la cour que de dire du mal de monsieur Racine.

DESBAUDIÈRES.

Passe pour ses tragédies; mais vous conviendrez que dans sa comédie des *Plaideurs*, il s'est égayé aux dépens de personnes fort respectables.

PIERRE.

Laissons la littérature et parlons d'affaires.

THOMAS.

Oui, oui, vous vous y entendez beaucoup mieux, mon cher Desbaudières.

DESBAUDIÈRES.

Soit : car j'ai rendez-vous, chez le secrétaire du premier président, pour la charge en question.

THOMAS.

Je vous fais compliment; vous vous élevez; de procureur devenir conseiller, magistrat!...

DESBAUDIÈRES.

Oh! vous autres qui faites des comédies, vous avez toujours le petit mot pour rire. Il y a bien quelques membres du bailliage qui murmurent, parce qu'ils disent qu'un procureur... Il y a de fort honnêtes gens parmi les procureurs; je suis avocat d'ailleurs : j'ai fait mon droit à Bourges.

THOMAS.

Oh! dès que vous avez fait votre droit à Bourges!

DESBAUDIÈRES.

Je suis jeune encore, assez aimable; vous connaissez ma droiture, mes mœurs; ma fortune est fort considérable; trop heureux, si toutes ces qualités valent quelque chose, de les apporter en mariage à la fille de monsieur Corneille. Il ne me reste plus, et cela seulement pour la forme, que quelques informations à prendre sur la dot que vous comptez donner.

PIERRE.

Mon frère, c'est à toi à répondre; car moi je ne sais pas.

THOMAS.

Mais je ne suis pas beaucoup plus instruit que toi.

DESBAUDIÈRES.

Cependant, vous devez avoir quelques renseignements précis, et, d'après le partage qui a eu lieu après la mort de monsieur votre père...

PIERRE.

Le partage! je n'ai jamais entendu parler de partage.

THOMAS.

Je le crois bien, il n'y en a jamais eu.

DESBAUDIÈRES.

Qu'est-ce que vous dites donc? point de partage! Point de succession sans partage dans les familles : jamais.

THOMAS.

C'est que notre famille ne ressemble pas tout-à-fait aux autres.

DESBAUDIÈRES.

Je le vois; mais cela entraîne des procès, des difficultés, des embarras

PIERRE.

Ma foi, nous n'en avons jamais eu et tant que ma pauvre sœur, la mère de Fontenelle, a vécu nous avons été d'accord avec elle, comme nous le sommes avec les enfants dont Thomas est le tuteur.

DESBAUDIÈRES.

Ah! ce sont des mineurs; tant pis : ils vous demanderont des comptes. Point de partage! mais c'est d'une inconséquence! Et le bien de madame votre épouse?

PIERRE.

Est aussi celui de la femme de mon frère.

DESBAUDIÈRES.

Et pas plus de partage dans cette succession que dans la vôtre?

PIERRE.

Non, grace au ciel!

DESBAUDIÈRES.

Mes chers messieurs, vous savez avec quelle ardeur je désire votre alliance; mais vous voulez établir vos demoiselles, n'est-ce pas? Eh bien! c'est la chose im-

possible si la fortune des pères et mères n'est pas fixée d'une manière claire et légale. A mon égard, au moins, je me verrais forcé d'y renoncer, parce que... c'est vous sur-tout qui, pour l'intérêt de vos enfants, monsieur Corneille l'aîné, êtes intéressé au partage, parce que par la coutume de Normandie vous savez..... mais l'heure me presse. Je cours chez le secrétaire du premier président. J'aurai l'honneur de vous revoir : pensez bien à ce que je vous ai dit; parce que, sans partage, malgré toute ma bonne volonté, cela ne se pourrait pas : en vérité, cela ne se pourrait pas.

(*Il sort.*)

SCÈNE XV.

PIERRE ET THOMAS CORNEILLE.

PIERRE.

Mon frère, qu'en dis-tu? Est-ce que tu tiens beaucoup à ce que ce monsieur épouse ma fille?

THOMAS.

Mais, mon ami, c'est à toi à voir ce que tu dois faire.

PIERRE.

Partage! succession! ces mots-là sont étrangers parmi nous. Et qu'est-ce qu'il veut dire avec sa coutume de Normandie?

THOMAS.

Ne sais-tu pas que les aînés....

PIERRE.

Ah! oui, oui, je sais : les deux tiers, n'est-ce pas? quoique je n'aie été avocat que très-peu de temps, je me souviens de cela; mais crois-tu que mes enfants

voulussent être plus riches que les tiens. Écoute, je suis un bon mari; je ne suis pas et je ne veux pas être le maître chez moi, mais pour cela, je ne le souffrirais pas, entends-tu?

THOMAS.

Ah! Pierre, tu as à-la-fois une belle ame et un beau génie; tu peux être généreux avec moi; la postérité n'en dira pas moins, avec Boileau, que Thomas Corneille fut un véritable cadet de Normandie.

PIERRE.

Ah! çà, voilà donc qui est bien arrêté entre nous. Point de mari pour ma fille, à moins qu'il ne soit question ni de fortune, ni de partage.

THOMAS.

Le mariage devient alors plus difficile.

PIERRE.

Tu crois?

THOMAS.

Si ta fille avait quelque inclination...

PIERRE.

Son choix ne peut tomber que sur un homme qui pense comme nous. Mais la pauvre petite n'en a pas d'inclination.

THOMAS.

En es-tu bien sûr?

PIERRE.

Mais, oui.

THOMAS.

Tu n'as pas entendu le madrigal de ce jeune Desmares?

PIERRE.

Comment, est-ce que tu croirais...? Eh! mais, écoute

donc, quand j'y pense.... Et comment ne vous êtes-vous pas aperçus de cela, vous autres?

THOMAS.

Tu es le seul à qui cet amour ait échappé.

PIERRE.

En vérité?

THOMAS.

Fontenelle, ta femme, ta fille même, tous ceux qui l'écoutaient l'ont deviné dès le premier mot.

PIERRE.

Eh bien! j'en serais charmé.

THOMAS.

Il n'est pas riche.

PIERRE.

Eh! qu'importe?

THOMAS.

Tiens, le voilà.

SCÈNE XVI.

PIERRE ET THOMAS CORNEILLE, DESMARES.

PIERRE, *allant au-devant de lui.*

Monsieur Desmares, répondez-moi. Aimez-vous ma fille?

DESMARES.

Monsieur...

PIERRE.

Répondez, répondez sans crainte, je serais loin de me fâcher. Un père n'est-il pas toujours flatté que sa fille inspire de tendres sentiments à un honnête et brave jeune homme?

DESMARES.

Monsieur, rien n'égale mon admiration pour votre génie, si ce n'est mon amour pour votre charmante fille.

PIERRE.

Si je vous donnais la main de ma fillle, exigeriez-vous un partage entre les biens de mon frère et les miens?

DESMARES.

Eh! monsieur, que m'importent tous les biens de la terre si je suis le gendre de Corneille!

PIERRE.

C'en est assez, elle est à vous. Marie! appelez ma femme, ma fille.

THOMAS.

Mon frère, tu es bien jeune et bien poëte malgré tes soixante ans.

PIERRE.

Ah! les voilà.

SCÈNE XVII.

PIERRE ET THOMAS CORNEILLE, DESMARES, MADAME ET MADEMOISELLE CORNEILLE.

PIERRE.

Madame, écoutez-moi: voici, monsieur Desmares, le fils d'un de mes bons amis; il n'a pas une grande fortune, mais il a de la probité, une conduite intacte, de l'esprit, une façon de penser délicate et conforme à la nôtre. Il aime ma fille et je la lui donne, et j'entends qu'il l'épouse. Et ne me contrariez pas là-dessus; car

c'est un point arrêté, bien arrêté et je veux qu'il soit mon gendre.

MADAME CORNEILLE.

Vous voulez, vous voulez, monsieur Corneille! vous ne m'avez jamais parlé sur ce ton-là.

PIERRE.

Ah! pardon, pardon, ma bonne amie; j'oubliais que tu es la maîtresse, que tu dois l'être, que nous autres poëtes nous n'entendons rien aux affaires de ménage, qu'il faut que nos femmes s'en mêlent; mais quoi? lui préférerais-tu ce monsieur Desbaudières parce qu'il va être conseiller? Écoute, je l'ai vu cet homme-là. Il ne me plaît pas, il ne te plaira pas non plus. Il a des idées, des sentiments qui ne sont pas les nôtres. Qu'il soit magistrat tant qu'il voudra, grace à son argent: il sera toujours procureur au fond de l'ame. Et puis je suis aussi clairvoyant qu'un autre quand je m'en mêle, et je crois que notre chère enfant ne voit pas monsieur Desmares d'un œil indifférent.

MADEMOISELLE CORNEILLE.

Ah! mon père, vous connaissez bien le cœur de votre fille!

DESMARES.

Ah! mademoiselle, serait-il vrai?

PIERRE.

Allons, mon ami, elle est à vous; mais j'y mets une condition: vous continuerez de suivre le barreau, et vous ne ferez des vers que par délassement. Ne me citez pas mon exemple: de médiocre avocat, je suis devenu bon poëte; vous serez un bon avocat et vous ne seriez jamais qu'un faible poëte, et dans cette carrière, mon censeur l'a dit:

Il n'est pas de degré du médiocre au pire.

SCÈNE XVIII.

PIERRE ET THOMAS CORNEILLE, DESMARES, MADAME ET MADEMOISELLE CORNEILLE, DESBAUDIÈRES.

DESBAUDIÈRES.

Ah! mon dieu! mon dieu! mes chers amis, qu'est-ce que c'est que cela?

THOMAS.

Qu'avez-vous donc monsieur Desbaudières?

DESBAUDIÈRES.

Je voudrais bien ne pas vous effrayer, et cependant, il faut que je vous prévienne.... C'est madame et mademoiselle Corneille?

THOMAS.

Elles-mêmes; mais expliquez-nous...

DESBAUDIÈRES.

Voulez-vous bien me permettre de leur présenter mes respectueux hommages?

THOMAS.

Fort bien, mais dites-nous...

DESBAUDIÈRES.

Ne serait-il pas échappé à monsieur votre frère dans ses dernières tragédies quelques vers un peu hardis, quelques traits contre le ministère?...

MADAME CORNEILLE.

Et pourquoi cette question?

DESBAUDIÈRES.

C'est que je viens du palais, comme je vous ai dit, et là, j'ai vu plusieurs magistrats rassemblés et on paraissait s'occuper d'une affaire mystérieuse: chacun

se parlait à l'oreille, et j'ai entendu prononcer plus d'une fois le nom de Pierre Corneille; et comme dans vos tragédies vous vous permettez de temps en temps de petits avertissements aux rois et aux grands, j'ai craint pour vous quelque mauvaise affaire.

MADEMOISELLE CORNEILLE.

Ah! mon dieu! vous me faites trembler.

MADAME CORNEILLE.

Que peut-il arriver à mon mari?

DESBAUDIÈRES.

N'écoutant que mon dévouement, sans considérer que je m'exposais peut-être moi-même, je me suis empressé de venir vous avertir.

THOMAS.

Quoi! n'est-ce que cela?

MADAME CORNEILLE.

Eh! n'a-t'on pas vu trop souvent les gens de lettres persécutés, et monsieur Corneille lui-même...

PIERRE.

Va, ma bonne amie, Corneille n'a rien à craindre; tous ses vers sont ceux d'un honnête homme, d'un véritable ami de son pays, et ses persécuteurs, s'il en a, sont plus à plaindre que lui.

DESBAUDIÈRES.

C'est bien dit : mais en attendant on met les gens en prison.

SCÈNE XIX.

PIERRE ET THOMAS CORNEILLE, DESMARES, MADAME ET MADEMOISELLE CORNEILLE, DESBAUDIÈRES, FONTENELLE.

MADAME CORNEILLE, *à Fontenelle.*

Ah! Fontenelle, mon cher neveu, n'avez-vous rien entendu dans la ville qui concernât mon mari? n'ai-je rien à craindre pour lui?

FONTENELLE.

Eh! que pourriez-vous avoir à craindre, ma tante? (*Bas à mademoiselle Corneille.*) J'ai fait apporter des bouquets, et nous commencerons quand vous voudrez.

MADEMOISELLE CORNEILLE.

Eh! mon cousin, que me parlez-vous de bouquets? quand mon père est peut-être en danger....

SCÈNE XX.

PIERRE ET THOMAS CORNEILLE, DESMARES, MADAME ET MADEMOISELLE CORNEILLE, DESBAUDIÈRES, FONTENELLE, MARIE.

MARIE.

Ah! monsieur, qu'est-ce que c'est donc que tout cela? V'là votre cour qui est toute remplie de messieurs, en robes et en grands bonnets, de gardes avec des hallebardes qui m'ont quasi fait peur et qui d'un air ben poli m'ont demandé à vous parler.

DESBAUDIÈRES.

Là, voyez-vous?

MARIE.

Eh! tenez les v'là. Je ne sais vraiment ce que c'est.

SCÈNE XXI.

PIERRE ET THOMAS CORNEILLE, DESMARES, MADAME ET MADEMOISELLE CORNEILLE, DESBAUDIÈRES, FONTENELLE, MARIE, LE PREMIER PRÉSIDENT DU PARLEMENT; UNE DÉPUTATION DE TOUS LES CORPS DE LA VILLE, AVEC DES BOUQUETS, DES BRANCHES ET DES COURONNES DE LAURIER.

DESBAUDIÈRES.

Ah! mon dieu! le premier président lui-même!

MADAME CORNEILLE.

Le premier président!

MADEMOISELLE CORNEILLE.

Le premier président!

MARIE.

Le premier président!

LE PREMIER PRÉSIDENT.

Pierre Corneille, les habitants de Rouen et leurs magistrats, jaloux de vous témoigner combien leur ville est glorieuse de vous avoir donné naissance, ont choisi le jour de votre fête pour vous offrir par mon organe l'expression de leurs sentiments.

PIERRE.

Le jour de ma fête?.... Ah! c'est juste.

MADAME CORNEILLE.

Je respire.

MADEMOISELLE CORNEILLE, *serrant la main de son père.*

Ah! mon père!

DESMARES, *lui serrant l'autre main.*

Ah! monsieur Corneille!

THOMAS.

Je le savais bien, moi.

DESBAUDIÈRES.

Ah! c'est une fête! c'est bien différent.

MARIE.

Mon pauvre maître! Je pleure de joie.

LE PREMIER PRÉSIDENT.

Recevez donc ces bouquets, ces palmes, ces couronnes. Heureux d'avoir été vos contemporains, nous léguons à nos descendants notre admiration pour vos écrits. Tous les ans, à pareille époque, les magistrats de Rouen s'honoreront eux-mêmes en honorant votre mémoire.

PIERRE, *avec attendrissement.*

Monsieur le président, comment répondre à l'honneur.... La parole me manque pour vous exprimer.... Mon frère, parle pour moi.

THOMAS.

Jamais hommage n'a mieux trouvé le chemin de son cœur.

PIERRE.

C'est vrai.

THOMAS.

Or çà, mon frère, ta fille, Fontenelle, Desmares et moi, nous comptions te surprendre, et nous nous trouvons devancés par toute la ville; mais au moins ta famille aura son tour.

DESBAUDIÈRES.

Permettez-vous que César Desbaudières, se regardant déja comme de la famille et du bailliage, se joigne à madame, à mademoiselle et à ses honorables confrères en magistrature, pour vous témoigner....

PIERRE.

Je vous remercie, monsieur Desbaudières. Mon cher Desmares, votre mariage avec ma fille achève de rendre ce jour le plus beau de ma vie.

DESBAUDIÈRES.

Son mariage!

FONTENELLE, *à Desmares.*

Comment, tu l'épouses? Ah! que je t'embrasse.

DESBAUDIÈRES.

Il l'épouse!

THOMAS.

Oui, il l'épouse, et cela finit nos partages.

FONTENELLE.

Cela ne vous empêchera pas de rester avec nous, et de chanter même pour la fête de mon oncle.

DESBAUDIÈRES.

Au contraire; je m'en ferai un plaisir, un honneur; j'ai prouvé que je savais apprécier....

THOMAS.

La fortune et l'argent; mais comme vous disiez; chacun à son goût dans ce monde.

SCÈNE XXII.

PIERRE ET THOMAS CORNEILLE, DESMARES, MADAME ET MADEMOISELLE CORNEILLE, DESBAUDIÈRES, FONTENELLE, MARIE, LE PREMIER PRÉSIDENT DU PARLEMENT, BARON; UNE DÉPUTATION DE TOUS LES CORPS DE LA VILLE, AVEC DES BOUQUETS, DES BRANCHES ET DES COURONNES DE LAURIER.

BARON, *une lettre à la main.*

Monsieur Corneille? de grace, messieurs, où est-il?

THOMAS.

Ah! c'est le jeune Baron, le camarade, l'ami de Molière.

BARON.

Oui, messieurs, c'est moi, pour qui cet homme célèbre daigne avoir quelque amitié. C'est moi, qui ai voulu faire exprès le voyage de Paris à Rouen pour remettre à Corneille une lettre de Molière.

PIERRE.

De Molière!.... Lisons. (*Il lit.*) « *Le roi vient d'or-* « *donner qu'on reprît toutes vos anciennes tragédies.* « *J'ai voulu être le premier à donner cette bonne nou-* « *velle au favori de nos deux muses. Car, si les amants* « *de Melpomène vous révèrent avec raison, comme leur* « *père, Molière n'oubliera jamais que c'est* le Menteur « *qui lui a frayé la route de la bonne comédie.* »

FONTENELLE.

Et depuis, comme il a pris connaissance du terrain, le cher Molière!

BARON.

Et comme on s'est empressé d'exécuter l'ordre du roi! C'est avant-hier que le public, enivré de vos beaux vers, contemplait en même temps *le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille.* C'est hier qu'on entendit monsieur de Turenne s'écrier : *Où donc Corneille a-t-il appris l'art de la guerre? Ses tragédies sont le bréviaire des rois; pour l'apprécier, il faudrait un parterre composé de ministres d'état. Les Romains sont plus grands dans ses vers que dans l'histoire....* Tels étaient les mots que répétaient à l'envi les grands, les ministres, vos amis, vos rivaux, tout Paris assemblé pour admirer encore ces chefs-d'œuvres si connus et toujours si nouveaux.

PIERRE.

Mes amis, mon frère, mes chers compatriotes, la gloire m'est bien chère;.... votre tendresse m'est encore bien plus douce.

COUPLETS.

THOMAS.

Qu'un poète n'ait pas de bien,
La chose est assez ordinaire.
Si ta fille aujourd'hui n'a rien,
Il faut t'en consoler, mon frère.
Un jour, un grand homme viendra,
Qui, du fruit de ses doctes veilles,
Et de ses œuvres dotera
Une des nièces de Corneille.

FONTENELLE.

Rodrigue sauve son pays,
Après avoir vengé son père;
Le vieil Horace arme ses fils;
Auguste dompte sa colère.
Ainsi, dans tous les cœurs émus,
L'honneur à sa voix se réveille;
Ainsi, de toutes les vertus,
On prend des leçons dans Corneille.

FIN DE LA FÊTE DE CORNEILLE.

LA SAINT-JEAN,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée en Novembre 1802.

PRÉFACE.

Cette bouffonnerie fut traitée bien sévèrement par le public. Comme j'avais cru voir un peu de passion dans l'animosité avec laquelle plusieurs personnes la proscrivirent, comme des amis en qui j'ai confiance s'obstinaient à croire la pièce amusante, je m'étais décidé à la placer dans ma première édition. Mon libraire de ce temps-là, me trouvant un trop gros bagage, me pressa de le diminuer, et je compris *la Saint-Jean* dans le sacrifice. Mon libraire d'aujourd'hui n'est pas effrayé du nombre des volumes, je me décide de nouveau à faire imprimer la pièce. J'ai un autre motif. Quelques journaux ont dit que ma dernière pièce, *l'Intrigant Maladroit*, n'était autre chose que *la Saint-Jean* changée et corrigée. J'y ai fait, il est vrai, d'assez grands changements ; mais je suis bien aise de prouver, en les soumettant toutes les deux au jugement du lecteur, qu'il n'y a aucune ressemblance entre les deux pièces.

Il y a de la confusion dans l'intrigue et dans la marche, un trop grand nombre de personnages, des détails petits et minutieux. C'est encore l'action de *Pourceaugnac*. L'intrigant et l'amoureux rappellent encore *les Étourdis*. Le dénouement est défectueux, ou plutôt, il n'y a pas de dénouement. Voilà les défauts qui concoururent, avec quelques inimitiés particulières, à faire tomber *la Saint-Jean*. Mais je persiste à croire que l'idée de mettre en scène un mari et une femme qui se disent alternative-

ment des douceurs et des duretés, qui se détestent et se donnent des fêtes, est comique et assez bien exécutée. Je crois que, dans une comédie qui tient de la farce, c'était une assez heureuse idée que celle d'introduire un de ces mystificateurs de société qui font métier d'être plaisant; seulement, il fallait qu'il agit un peu plus, ou un peu mieux. Je crois que c'était aussi une assez heureuse idée, que celle de faire passer un imbécille pour un mystificateur. Je crois que, dans le second acte, j'ai assez bien peint le tumulte d'une fête en plein air, troublée par un orage. Je crois que c'était une idée assez originale que celle de deux amants qui n'ont que ce moment pour se parler, bravant la tempête et se faisant une déclaration d'amour sous deux parapluies. Je crois que j'avais assez bien peint dans le troisième acte, ce qui se passe dans plus d'une fête sentimentale : la joie et la gourmandise des convives, et l'humeur que la dépense cause à celui qui la donne.

La dernière scène où le mystificateur vient déguisé en père, est plus bouffonne que comique. Je voulais excuser la nullité de mon dénouement, et rappeler que bien d'autres méritent d'être critiqués comme le mien. Depuis le dieu qui descend dans une machine, jusqu'au père, qui revient tout à point des Indes avec une fortune considérable, que de dénouements tombent des nues! jadis, on était de bien meilleure composition. Le public content d'avoir ri dans le cours d'une pièce permettait à l'auteur qui l'avait amusé de finir brusquement et comme il pouvait.

Malgré tout ce qui se trouve encore aujourd'hui de

bon et de passable dans cette comédie, je crains bien que tous ceux qui voudront en faire un examen rigoureux ne soient tentés de confirmer le premier jugement. Puisse-t-elle trouver grace auprès de ceux qui la liront dans un moment d'indulgence et de bonne humeur !

PERSONNAGES.

JEAN DARMAINVILLE.
JEANNE DARMAINVILLE, sa femme.
DORLIS, leur neveu.
SOPHIE, leur nièce, sœur de Dorlis.
FLORVAL, amant de Sophie.
LAMARNIÈRE, ami de Dorlis.
AMBROISE SATINEAU, directeur de l'Athénée d'Avalon, et prétendu de Sophie.
PIERROT, fils du jardinier.
SUZANNE, petite servante, sœur de Pierrot.
MADAME DE FREMINVAL,
MONSIEUR DE FREMINVAL,
MADEMOISELLE DE FREMINVAL,
MADAME DE SOUSSY,
} Bourgeois de Pontoise.
Un musicien, chef d'orchestre.
Un chanteur.
Un petit garçon.
Une petite fille.
Musiciens et autres personnes invitées à la fête.

La scène est chez M. Darmainville, dans une campagne aux environs de Pontoise.

LA SAINT-JEAN.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'avenue d'un château, une grille sur un côté.

SCÈNE I.

PIERROT, SEUL, LISANT MATHIEU LAENSBERG.

« Le vingt-quatre juin, fête de la Saint-Jean-Baptiste, « orage, pluie, grêle, tonnerre..... » Là, ça n'est-il pas avoir du guignon! notre belle fête dans les jardins, nos illuminations, nos fusées volantes, notre bal champêtre... Voilà quinze jours qu'il fait un temps superbe, et justement, pour ce soir, orage, pluie, grêle, tonnerre; et il n'y a pas à dire que l'almanach en a menti. C'est un vrai *Mathieu Laensberg*.

SCÈNE II.

SUZANNE, LAMARNIÈRE, PIERROT.

SUZANNE.

Par ici, monsieur, par ici; vous voilà juste à la grille de l'avenue.

LAMARNIÈRE.

Bien obligé, ma petite. Vous êtes de la maison, sans doute?

SUZANNE.

A vous servir, monsieur; je sommes Suzanne Duchemin, fille de Mathurin Duchemin, le jardinier, et voilà Pierre Duchemin, mon frère, qu'on appelle Pierrot; et comme j'avons tous les deux appris à lire et à écrire à l'école primaire de Pontoise, qui n'est qu'à une portée de fusil du château de monsieur Darmainville, madame Darmainville m'a prise pour avoir l'honneur d'être sa femme de chambre.

PIERROT.

Et monsieur Darmainville m'a pris pour avoir celui d'être son jokei.

LAMARNIÈRE.

Eh bien! cela ne laisse pas que de leur faire une maison bien montée. Dites-moi, mes petits amis, monsieur Dorlis est-il ici?

SUZANNE.

Le neveu de monsieur Darmainville, le frère de mademoiselle Sophie? je ne l'avons pas encore aperçu; mais il ne tardera pas; comme c'est lui qui est le boute-en-train des deux fêtes....

PIERROT.

Chut, donc, ma sœur! Ah! mon Dieu, mon Dieu, comme t'es babillarde.

SUZANNE.

Ah! t'as raison; j'oublie toujours qu'il faut que ça soit une surprise.

LAMARNIÈRE.

Soyez tranquille, je suis dans le secret.

PIERROT.

Ah! monsieur en est; c'est différent. Mais tenez le voilà lui-même, monsieur Dorlis.

SCÈNE III.

SUZANNE, LAMARNIÈRE, PIERROT, DORLIS; DES MUSICIENS, DES OUVRIERS.

DORLIS.

Allons vite, les instruments de l'orchestre, l'huile dans les lampions, les paravents pour les proverbes; nous n'avons pas de temps à perdre. Toi, Pierrot, ne manque pas d'avertir dès que mon oncle paraîtra. Toi, Suzanne, surveille ma tante et prends bien garde qu'elle ne nous surprenne.

PIERROT.

Ne vous boutez pas en peine, monsieur; voilà huit jours que la cachotterie dure et dieu merci je n'avons rien dégoisé.

SUZANNE.

Et pis, c'est commode; quand monsieur s'avise de quelque chose j'li disons que c'est pour la fête qu'il donne à madame; quand madame aperçoit quelques apprêts, j'li fesons croire que c'est pour la surprise qu'elle prépare à son mari.

PIERROT.

C'est ça. Tatigué, tout ira bien; oh! comme j'allons nous en donner ce soir, pourvu qu'il n'y ait pas d'orage. Viens, ma sœur.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

DORLIS, LAMARNIÈRE.

LAMARNIÈRE.

Tu as l'air d'un général qui fait ses dispositions pour une bataille.

DORLIS.

Ah! c'est toi, Lamarnière, et comment es-tu venu?

LAMARNIÈRE.

A pied, en me promenant. J'ai couché au château de ce petit financier qui m'a fait meubler un appartement.

DORLIS.

Tu vas donc toujours chez lui?

LAMARNIÈRE.

Que veux-tu, mon ami? il faut bien se faire une raison: cet homme a des procédés; il m'a fait accepter une jolie petite maison, entre cour et jardin, et moi, par reconnaissance, je dîne tous les jours chez lui, c'est une redevance qu'il m'a imposée; un bon cuisinier, du vin de Champagne, du vin de Bordeaux, une société choisie.... je me suis résigné.

DORLIS.

Pauvre petit! Tu as reçu ma lettre?

LAMARNIÈRE.

Je suis au fait. Ton oncle s'appelle Jean; ta tante s'appelle Jeanne; le mari veut donner une fête à sa femme, la femme veut donner une fête à son mari. Vous avez toute la belle société de Pontoise, et moi, je viens achever la fête; je mystifie ceux que je ne

connais pas, j'amuse ceux qui me connaissent, je joue des proverbes, je fais des contes, je chante des couplets, je mange, je bois, je danse et je repars demain pour aller jouer le même rôle dans une autre maison. C'est mon état; il y a long-temps que je l'exerce; il m'a fait un peu négliger ma profession d'homme de loi, mais je ne m'en plains pas: officier de justice, je ne serais tout au plus que de la seconde classe, et je suis un des premiers mystificateurs de Paris. Je ne suis pas ambitieux, je ne fais de mal à personne, je m'amuse en amusant les autres; connais-tu beaucoup de monde qui employent mieux leur temps?

DORLIS.

Ici, il y a autre chose, et la double fête n'est qu'un prétexte pour cacher une affaire plus sérieuse.

LAMARNIÈRE.

Bah! une conspiration.

DORLIS.

Tu sais que ma sœur et moi nous sommes sous la tutelle de mon oncle et de ma tante?

LAMARNIÈRE.

Oui, et que le tuteur et sa femme sont des personnages assez ridicules.

DORLIS.

Quant à moi, je m'en moque; un jeune homme est toujours libre en dépit de tous les tuteurs du monde; mais ma sœur n'est pas dans le même cas. Monsieur Darmainville a fait une brillante fortune, et sa femme et lui ont affiché le plus grand luxe. Ils se disputent sans cesse; et devant le monde, ils affectent, l'un pour l'autre, une tendresse réciproque qui te fera mourir de rire; ils s'accablent des petits noms les plus doux

et les plus chers, mon cœur, mon ange, mon trésor; et ils se sont si bien persuadés à eux-mêmes qu'ils s'adoraient, que ce sont tous les jours de petits cadeaux, de petites surprises, de petits accès de sensibilité, qui sont sur-le-champ interrompus par quelque bonne grosse dispute. Et toute cette ostentation de sensibilité, de faste, de luxe, n'empêche pas ma tante de gêner cruellement ma pauvre sœur, et mon oncle de vouloir la marier à sa fantaisie. Or, cette chère sœur est aimée par un de mes amis, un jeune peintre comme moi, Florval; le connais-tu?

LAMARNIÈRE.

Non.

DORLIS.

Tant pis.

LAMARNIÈRE.

Nous ferons connaissance.

DORLIS.

Ce soir même, je l'espère; je l'attends. Mon oncle et ma tante ne le connaissent pas non plus. Tant mieux, c'est là-dessus que j'ai bâti mon plan. Il a vu ma sœur dans un bal, une seule fois; il en est devenu amoureux; elle n'est pas éloignée de le trouver aimable. Il l'a fait demander en mariage, et je ne sais pourquoi on la lui a refusée. Pas moyen jusqu'ici de ménager une entrevue entre les deux amants. Arrive la Saint-Jean; ma tante s'adresse à moi pour donner une fête à son cher époux; mon oncle s'adresse à moi pour donner une fête à sa chère Jeanne: pour rendre la chose plus touchante, comme s'ils s'étaient entendus, chacun veut donner sa fête à cette campagne, près Pontoise; j'entre dans leurs vues, et je me propose bien charitablement d'amuser moi et mes amis aux dépens

de mon cher oncle et de ma chère tante, tout en profitant de l'occasion pour avancer les affaires de mon ami Florval. Il nous faut des plaisants, des mystificateurs; je t'avertis, toi d'abord, et je veux faire passer Florval....

LAMARNIÈRE.

Pour un plaisant, pour un confrère.

DORLIS.

Précisément.

LAMARNIÈRE.

Surcroît de plaisir.

DORLIS.

Je ne sais pas trop où tout cela nous mènera, mais nous verrons; il faut que tu nous secondes.

LAMARNIÈRE.

Je suis à vous.

DORLIS.

Ma sœur n'est pas encore instruite de mon projet; tandis que je la mettrai dans la confidence...

LAMARNIÈRE.

Je ferai des contes à la tante...

DORLIS.

Tandis que Florval parlera à ma sœur de son amour.

LAMARNIÈRE.

Je parlerai à ton oncle de mes campagnes d'Italie; c'est entendu. Aurais-tu un louis à me prêter?

DORLIS, *le lui donnant.*

Oui, pourquoi?

LAMARNIÈRE.

J'étais altéré comme un diable; cette route à pied! cela fatigue les personnes comme il faut. Vous avez

une très-belle auberge à l'entrée du village, j'ai voulu voir si on y était bien traité.

DORLIS.

Tu seras donc toujours un ivrogne?

LAMARNIÈRE.

C'est de l'état, mon ami; quand il a fallu payer, je me suis aperçu que j'avais oublié ma bourse; j'ai dit que j'allais au château, on m'a fait crédit sur ma bonne mine, il faut justifier la confiance qu'on inspire.

DORLIS.

Ah! diable, dépêche-toi, la fête va commencer; toute la compagnie est convoquée pour six heures, Florval ne peut tarder, j'aurais voulu que tu le visses.

LAMARNIÈRE.

Parbleu! celui qui fera le plaisant? je le reconnaîtrai tout d'un coup. Ah! çà, a-t-il du talent au moins?

DORLIS.

Un artiste!

LAMARNIÈRE.

Ah! fort bien, espiègle!

DORLIS.

Ne vas pas t'amuser encore à cette auberge.

LAMARNIÈRE.

Fi donc! c'est fini. Un joli vin, ma foi, pour un vin de cabaret; de la couleur, du corps. Je suis à toi dans l'instant, mon ami.

SCÈNE V.

DORLIS, SEUL.

Ah! mes chers parents, vous ne voulez pas marier ma sœur à celui qu'elle aime? eh bien! je la marie,

moi, de mon autorité. Et vous voulez des fêtes! on vous en donnera. Des mystificateurs qui vous mystifieront, des proverbes dont vous ne saurez pas le mot, un bal dont vous payerez les violons, et des couplets charmants choisis exprès dans les étrennes lyriques.

SCÈNE VI.

DORLIS, FLORVAL.

FLORVAL.

Es-tu seul, Dorlis?

DORLIS.

C'est toi, Florval, je t'attendais avec impatience. Eh bien! mon ami, tu sais ton rôle?

FLORVAL.

Parfaitement. Je suis un plaisant pour ton oncle et pour ta tante dont chacun se croit seul dans la confidence, Garincourt, comédien sans emploi, qui vient pour divertir la compagnie; pour toute la société, monsieur Dumont, marchand de vin d'Auxerre, bien sot, bien vain, bien ignorant; et, pour ton aimable sœur, je suis Florval, ami de son frère et son discret amant.

DORLIS.

Prends garde de te trahir. Messieurs les amoureux s'oublient trop souvent en voyant leur maîtresse.

FLORVAL.

Ne crains rien, j'aime de toute mon ame, mais en homme d'esprit, sans perdre la tête.

DORLIS.

Souviens-toi sur-tout que ton principal objet...

FLORVAL.

Est de tâcher de plaire à l'aimable Sophie, d'obtenir un aveu.

DORLIS.

Eh! point du tout, c'est une chose faite. Je te garantis ma sœur dans les meilleures dispositions. Le voilà déja cet homme d'esprit, qui ne perd pas la tête, tout occupé de son amour.

FLORVAL.

Quoi! vraiment, mon ami, tu crois que je serais assez heureux?...

DORLIS.

C'est à mon oncle, c'est à ma tante qu'il faut plaire.

FLORVAL.

Rien de si facile. Puisqu'ils s'adorent, je dirai du mal de la femme au mari, du mal du mari à la femme; mais crois-tu véritablement que la charmante Sophie....

DORLIS.

N'oublie pas que mon oncle, fort honnête homme d'ailleurs, est un mélange d'avarice et de prodigalité; que, tout fier de sa fortune, il affiche le plus grand luxe tout en enrageant au fond du cœur de ses énormes dépenses.

FLORVAL.

Eh bien! je lui proposerai des plans de dépenses économiques. Mais ta sœur?....

DORLIS.

Que ma tante, qui approche de la cinquantaine, a conservé de grandes prétentions à la jeunesse, à la beauté.

FLORVAL.

Je la trouverai plus jeune que sa nièce, pourvu qu'à son tour cette aimable nièce...

DORLIS.

J'aperçois mon oncle, il n'est pas temps qu'il te voie.

FLORVAL.

D'ailleurs je ne suis pas en costume. Tu m'as promis une perruque, un habit de taffetas gorge de pigeon, bien ridicule, bien provincial.

DORLIS.

Sur un fauteuil, dans ma chambre, le pavillon à gauche, au bout du jardin. Ne crains pas d'être surpris, je l'habite seul. Tu sortiras par la petite porte et tu reviendras par la grande route, comme ayant l'air d'arriver. Nous avons un complice : Lamarnière.

FORVAL.

Bon! j'en ai entendu parler; je ne l'ai jamais vu, mais je le reconnaîtrai. Oh! ce n'est pas moi qu'on attrape.

(*Il sort.*)

DORLIS.

Ils ne doutent de rien, ni les uns ni les autres, et je tremble qu'ils ne me fassent quelques bévues.

SCÈNE VII.

DORLIS, DARMAINVILLE.

DARMAINVILLE.

Eh bien! qu'est-ce que c'est donc que tout cela? mon jardin rempli d'ouvriers.

DORLIS.

Chut! paix! silence, mon oncle, ce sont les préparatifs de la fête que vous donnez à ma tante.

DARMAINVILLE.

J'entends bien, c'est à merveille; mais des lampions tout le long des murs!...

DORLIS.

En verres de couleur, vous aurez l'air d'habiter un palais de feu, de pierres précieuses.

DARMAINVILLE.

Oui, et voilà tous mes espaliers flambés; et cette énorme charpente en face de la maison?

DORLIS.

C'est pour l'orchestre.

DARMAINVILLE.

Au diable ton orchestre qui va détruire toutes mes tulipes.

DORLIS.

Cependant, mon oncle, il faut bien...

DARMAINVILLE.

Oui, il faut bien.... et cela va me coûter des sommes. Je suis un sot de m'être adressé à toi; tu vas me ruiner.

DORLIS.

Ah! mon oncle, pouvez-vous regarder à la dépense, quand il s'agit de fêter la plus chérie des épouses?

DARMAINVILLE.

Ah! oui, tu as bien raison; et ce n'est pas certainement parce que je regrette de faire quelque chose pour elle; mais tiens, je la connais, ce n'est pas tout cela qui la flattera : ce sont les choses d'esprit; elle adore l'esprit, ma femme; les choses de cœur, de sentiment.

DORLIS.

Nous n'en manquerons pas; mais vous entendez bien que quand le propriétaire du ci-devant château donne une fête à sa femme, il faut qu'elle marque dans le pays.

DARMAINVILLE.

C'est juste. Cependant je t'en prie, mon cher neveu, surveille un peu tout cela, tâche que la dépense n'aille pas trop loin.

DORLIS.

Soyez tranquille, mon cher oncle; tous les artistes que j'emploie sont de mes amis, vous aurez la remise. Ah! çà, ma sœur a ses couplets, il s'agit de vous donner les vôtres. Quoique vous ayez peu de goût pour la musique, vous chanterez; pour votre femme!

DARMAINVILLE.

Ah! Dieu! si je chanterai! l'amour m'inspirera, je chanterai comme un ange, mon ami, j'en suis sûr. Les as-tu là mes couplets?

DORLIS.

Les voilà.

DARMAINVILLE.

Donne. Ah! comme c'est touchant une fête que l'on donne à sa femme. Sur quel air?

DORLIS.

De Marlbrouk.

DARMAINVILLE.

Bon. Il n'est pas difficile. C'est celui que je sais le mieux, et j'y mettrai une ame! ah! je suis trop ému, les larmes m'en viennent aux yeux! comme c'est dé-

licat, comme tu as bien pénétré ma pensée.

(*Il chante.*)

Jean chante de Jeannette
Les vertus, la beauté parfaite....

Écoute donc, mon neveu, pas de mauvaises plaisanteries.

DORLIS.

Comment donc?

DARMAINVILLE.

Les vertus, c'est fort bien, mais la beauté...

DORLIS.

Est-ce que ma tante?...

DARMAINVILLE.

Oh! elle a été une des belles femmes de son temps; mais il y a long-temps.

DORLIS.

Écoutez donc, c'est pour lui plaire que vous voulez lui donner une fête; or vous lui plairez en la trouvant belle.

DARMAINVILLE.

Oui, mais pour lui plaire il ne faut pas avoir l'air de se moquer d'elle.

DORLIS.

Eh bien! si nous mettions bonté au lieu de beauté.

DARMAINVILLE.

C'est cela, tu as raison. Bonté; c'est bien la meilleure femme du monde au fond du cœur; mais c'est qu'elle a quelquefois des colères qui la feraient passer pour méchante; c'est, comme elle en convient elle-même, une aimable vivacité. Eh! tiens, c'est vivacité qu'il faut mettre.

DORLIS.

Oui, mais c'est qu'alors pour le vers, il nous faudrait renoncer aux vertus; et je vous avoue que je tiens aux vertus.

DARMAINVILLE.

Peste! tu as raison! les vertus, c'est le mot propre. Diable! madame Darmainville pour la vertu! c'est celle-là par exemple dont je répondrais.

DORLIS.

Et je vous servirais de caution, mon cher oncle.

DARMAINVILLE.

Je sais bien que, parce qu'elle aimait le bal, la parure, le jeu, il y a eu des méchants qui ont voulu jaser; mais je n'en ai jamais rien cru.

DORLIS.

Ni personne, mon cher oncle.

DARMAINVILLE.

Ah! mon dieu! la voilà qui vient de ce côté; cache-moi vîte ces couplets, tu me les arrangeras; beaucoup d'ame, d'amour; mais sur-tout ni bonté ni beauté; entends-tu.

DORLIS.

A merveille, mon oncle, il y a tant d'autres choses à dire.

SCÈNE VIII.

DORLIS, DARMAINVILLE, MADAME DARMAINVILLE.

MADAME DARMAINVILLE.

Ah! te voilà, mon cher neveu, je suis bien aise de

te voir pour me concerter avec toi; ah! mon dieu! mon mari est avec lui.

DARMAINVILLE.

Eh! quoi, serais-tu fâchée de me voir, ma chère amie?

MADAME DARMAINVILLE.

Qui? moi, mon amour? ah! votre présence ne suffirait-elle pas pour dissiper tous mes chagrins, si j'en avais?

DARMAINVILLE, *à Dorlis.*

Comme elle m'aime cette femme-là!

MADAME DARMAINVILLE.

Jugez comme elle doit me plaire aujourd'hui que tout semble sourire à mes vœux et que l'aimable surprise qui se ménage...

DORLIS.

Prenez donc garde, vous allez vous trahir.

DARMAINVILLE, *à part.*

Est-ce qu'elle se douterait de quelque chose? (*Haut.*) Quelle étonnante sympathie entre nous, ma chère épouse! ce jour qui semble faire votre bonheur, fait aussi le mien. J'éprouve je ne sais quelle intérieure jouissance...

DORLIS, *à Darmainville.*

Paix donc, c'est vous qui lui ferez soupçonner...

MADAME DARMAINVILLE.

Ne trouvez-vous pas qu'aujourd'hui j'ai un certain air de fraîcheur, de jeunesse...?

DORLIS.

C'est ce que j'avais déja remarqué, ma tante.

DARMAINVILLE.

Pour moi, je vous assure que je ne vous trouve pas autrement que de coutume.

MADAME DARMAINVILLE.

Plaît-il, monsieur?

DORLIS.

Mon oncle veut dire, qu'accoutumé à vous trouver belle et jeune depuis seize ans qu'il est votre époux...

DARMAINVILLE.

Eh! oui, c'est cela, tu as raison. (*Bas à Dorlis.*) Il faut bien la flatter un peu le jour de sa fête.

MADAME DARMAINVILLE.

Comme c'est sincère ce que vous me dites là, cher époux! (*Bas à Dorlis.*) Il ne s'en ira pas.

DORLIS, *bas à sa tante.*

Une femme peut-elle être jamais embarrassée pour éloigner son mari.

MADAME DARMAINVILLE, *bas à Dorlis.*

Ah! c'est une science que je n'ai jamais connue avec ton oncle, il m'est si cher! laisse-moi faire. (*A son mari.*) Mon ami, avez-vous eu le soin de faire déménager votre bibliothèque pour y loger ce monsieur que nous attendons.

DARMAINVILLE.

Monsieur Satineau? il me semble qu'il serait aussi bien dans l'appartement qui est à côté de la petite serre, ma bonne amie.

MADAME DARMAINVILLE.

Songez donc, mon ami, que l'appartement est humide et mal sain, et qu'il me semble que vous devez un peu plus d'égards à un homme qui vient épouser votre nièce.

DORLIS.

Comment votre nièce? ma sœur?

DARMAINVILLE.

Oui, c'est un mariage conclu, nous attendons le futur ce soir même. Je lui dois beaucoup d'égards; mais je vous réponds qu'il sera fort bien à côté de la serre.

DORLIS, *à part.*

Ah! mon dieu! en voici bien d'une autre. (*Haut.*) Et ma sœur est-elle prévenue que vous la mariez?

MADAME DARMAINVILLE.

Eh! mon dieu! non; c'est aujourd'hui le jour des surprises pour tout le monde. Je vous assure, mon cœur, qu'il serait beaucoup mieux dans votre bibliothèque.

DORLIS.

Eh! quoi? mon oncle, vous mariez ainsi ma sœur à un homme qu'elle ne connaît pas!

DARMAINVILLE.

Oh! c'est égal; ma nièce l'aimera. Tiens, ta tante et moi nous ne nous étions jamais vus avant de nous marier, et tu vois comme nous nous adorons. (*A sa femme avec humeur.*) Je ne conçois pas, madame, par quelle fantaisie vous voulez que je dérange ma bibliothèque pour un jeune homme, à qui je donne ma nièce, il est vrai, mais que je n'ai jamais vu.

DORLIS.

Comment, ma tante, vous-même vous ne le connaissez pas.

MADAME DARMAINVILLE.

Oh! c'est égal; le mariage est très-avantageux : le père est un des premiers marchands de vin de la Bourgogne; le fils et un jeune homme plein d'esprit, entrepreneur et directeur de l'Athénée d'Avalon. (*A son mari avec humeur.*) Je vous conseille en vérité, monsieur, de vous plaindre du dérangement de votre bibliothèque. Si vous lisiez vos livres encore....

DARMAINVILLE.

Croyez, madame, que je ne suis pas de ces gens qui ont des livres et qui ne savent pas lire.

DORLIS.

Entrepreneur de l'Athénée d'Avalon! Satineau fils! je le connais particulièrement. (*A part.*) Je ne l'ai jamais vu, mais c'est égal.

DARMAINVILLE.

Comment, tu le connais?

DORLIS.

J'ai fait connaissance avec lui en passant par Avalon pour aller à Lyon. Un jeune homme bien tourné, plein d'esprit.

DARMAINVILLE.

C'est ce que son père me marque. D'après sa lettre il ne doit que passer à Paris et arriver directement ici. Ah! mon dieu! j'ai été si occupé, j'ai oublié de prévenir mes gens; il faut que je rentre au château.

MADAME DARMAINVILLE.

Comment, mon ami! vous n'avez prévenu personne de son arrivée? permettez-moi de vous dire que c'est d'une négligence...

DARMAINVILLE.

Eh! mais, à votre avis, ma bonne amie, qui du mari ou de la femme devrait se charger de tous ses petits détails?

MADAME DARMAINVILLE.

Ah! vous savez, mon ange, que tout cela me fatigue.

DARMAINVILLE.

Allons, allons, j'y vais ma mignonne. Vous conviendrez cependant avec moi qu'une femme ferait beau-

coup mieux de s'occuper un peu moins de sa toilette et un peu plus de son ménage.

MADAME DARMAINVILLE.

Ah! mon cher, ne blâmez pas une femme, jeune encore, de songer à sa toilette.

DARMAINVILLE.

Ne trouvez donc pas étonnant, mon cœur, que je tienne à ma bibliothèque.

MADAME DARMAINVILLE.

Quoi! vous y revenez encore, mon fils; en vérité vous êtes d'un entêtement...

DARMAINVILLE.

C'est vous, mon adorable, qui êtes d'une opiniâtreté.... (*A Dorlis.*) En vérité, elle me ferait oublier que je l'adore.

DORLIS, *bas à Darmainville.*

Gardez-vous-en bien. Le jour de sa fête!

DARMAINVILLE, *bas à Dorlis.*

Tu as raison, mais tu vois bien que j'avais raison de dire qu'il ne faut pas mettre bonté dans les couplets.

MADAME DARMAINVILLE.

Faites-moi le plaisir de m'envoyer ma nièce.

DARMAINVILLE.

Oui, ma bonne amie, vous savez bien qu'avec moi vous n'avez qu'à désirer.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

DORLIS, MADAME DARMAINVILLE.

MADAME DARMAINVILLE.

En vérité c'est un homme bien capricieux; je l'aime,

il m'adore, et nous nous querellons sans cesse. Eh bien! mon cher neveu, notre fête?

DORLIS.

Elle sera charmante. Mais parlons un peu de ce mariage de ma sœur. Je gage, ma tante, que c'est l'ouvrage de mon oncle.

MADAME DARMAINVILLE.

Oh! c'est un peu le mien aussi. Le parti est si avantageux et convient tellement à ma nièce!

DORLIS, *à part.*

Allons, fort bien! ils ne sont d'accord que sur un point, et c'est sur celui qui nous désespère.

MADAME DARMAINVILLE.

Parlons de notre fête, mon cher neveu; des illuminations, un feu d'artifice, un bal! c'est charmant; c'est fort bien; mais n'oublions pas le plus piquant, le plaisir à la mode. As-tu des plaisants, des mystificateurs, de ces gens qui se moquent de tout le monde pour les amuser?

DORLIS.

Oui, ma tante, nous en avons deux; le jeune Garincourt, le vieux Lamarnière, les deux le plus en vogue dans Paris.

MADAME DARMAINVILLE.

Bon! mon mari ne se doutera pas de la chose; il sera complètement dans l'erreur. Oh! nous allons bien rire à ses dépens.

DORLIS.

Mystifier son mari! quelle manière plus délicate de lui souhaiter sa fête?

MADAME DARMAINVILLE.

N'est-ce pas? cela sera divin! ah çà! dis-moi, quels rôles prendront-ils? pour qui se feront-ils passer?

DORLIS.

Ah! je n'en sais rien; ces gens-là jouent en impromptu, par inspiration.

MADAME DARMAINVILLE.

Tu me les feras connaître, il ne faut pas que je sois leur dupe.

DORLIS.

Oh! sans doute.

SCÈNE X.

DORLIS, MADAME DARMAINVILLE, SUZANNE.

SUZANNE.

Madame, voilà un monsieur qui demande le chemin du château; il dit qu'il s'appelle monsieur... monsieur Satineau, qu'il arrive directement de la Bourgogne pour épouser mademoiselle Sophie.

MADAME DARMAINVILLE.

Monsieur Satineau? déja!

DORLIS, *à part.*

Nous n'avons pas le temps de nous concerter; il s'agit de si bien embrouiller les choses que personne ne puisse s'y reconnaître.

SCÈNE XI.

DORLIS, MADAME DARMAINVILLE, SATINEAU.

SATINEAU.

Mille pardons, madame, de mon excessive timidité; nous autres gens de province, vis-à-vis des personnes

de Paris, nous avons toujours, malgré la réalité bien prouvée de nos véritables qualités, une certaine défiance de nos forces. Madame est-elle réellement la personne à qui j'ai l'honneur de parler?

DORLIS, *à part.*

Bon! c'est un imbécille.

MADAME DARMAINVILLE.

Comment, monsieur, si je suis la personne à qui vous parlez?

SATINEAU.

Je veux dire si vous êtes réellement madame Darmainville, tante et tutrice de l'aimable objet....

MADAME DARMAINVILLE.

Oui, monsieur, c'est moi-même, et je suis charmée qu'à votre arrivée vous vous trouviez tout d'un coup en pays de connaissance. Voilà mon neveu Dorlis qui a eu l'honneur de vous voir en passant par Avalon pour aller à Lyon.

SATINEAU.

Monsieur?

DORLIS.

Eh! oui vraiment, c'est lui-même. (*Bas à sa tante.*) Ce n'est pas là monsieur Satineau.

MADAME DARMAINVILLE, *de même.*

Comment?

DORLIS, *de même.*

C'est la fête qui commence; c'est Garincourt, un des plaisants que je vous avais annoncés.

MADAME DARMAINVILLE.

Bon!

DORLIS, *de même.*

Il aura entendu parler du mariage projeté pour ma sœur, et il se fait passer pour le prétendu.

MADAME DARMAINVILLE, *de même.*

Ah! c'est charmant!

SATINEAU.

J'ai beau chercher à me remémorer la figure de monsieur, je ne me rappelle pas....

DORLIS.

Oh! moi, je me rappelle parfaitement bien l'illustre monsieur Satineau et l'admirable lecture qu'il nous fit à l'athenée d'Avalon.

SATINEAU.

Une satyre en dialogue; un interlocuteur qui parlait en prose et l'autre qui lui répondait en vers. On en a furieusement parlé dans le pays.

DORLIS.

Précisément. (*Bas à Satineau.*) Bien, fais semblant de ne pas me reconnaître.

SATINEAU.

Plaît-il?

DORLIS, *bas à sa tante.*

Il est plein d'esprit; ne dirait-on pas que c'est le plus grand imbécille...?

MADAME DARMAINVILLE.

Il joue son rôle comme un ange.

SATINEAU.

Pourriez-vous bien me faire le plaisir de m'expliquer...?

MADAME DARMAINVILLE.

Je suis du complot, vous n'avez pas besoin de feindre avec moi, monsieur Garincourt.

SATINEAU.

Monsieur Garincourt!

MADAME DARMAINVILLE.

J'entends mon mari, c'est lui sur-tout qu'il faut tromper; je vais vous présenter comme si vous étiez réellement monsieur Satineau.

SATINEAU.

Comment? comme si j'étais réellement ce que je suis!

SCÈNE XII.

DORLIS, MADAME DARMAINVILLE, SATINEAU, DARMAINVILLE.

DARMAINVILLE.

Qu'est-ce qu'on vient de me dire? Que monsieur Satineau est arrivé?

MADAME DARMAINVILLE.

Eh! oui, mon cher ami, dans l'instant; le voilà. (*Bas à Satineau.*) Soutenez bien votre rôle.

DORLIS.

Oui, mon oncle, le voilà. (*Bas à son oncle.*) Ce n'est pas lui.

DARMAINVILLE.

Bon! Qui donc?

DORLIS, *de même.*

Un de mes amis, un plaisant, à qui, pour augmenter les plaisirs de la fête, je fais jouer le role de Satineau aux yeux de ma tante.

DARMAINVILLE.

Ah! monsieur est un plaisant?

DORLIS.

Chut! Paix donc, ne le trahissez pas.

SATINEAU.

Monsieur est monsieur Darmainville? Voulez-vous bien permettre qu'Ambroise Satineau vous présentant la lettre de recommandation que son père, votre respectable ami....

MADAME DARMAINVILLE, *bas à Dorlis.*

Qu'est-ce qu'il dit donc?

DORLIS, *de même.*

Une lettre supposée sans doute.

MADAME DARMAINVILLE, *de même.*

Ah! mon Dieu! et mon mari qui connaît l'écriture du père Satineau! Il faut empêcher qu'il ne lise la lettre.

DORLIS, *de même.*

Laissez-moi faire. (*Bas à son oncle.*) Ne prenez pas la lettre; ma tante voudrait peut-être la voir; vous mettriez le plaisant dans un grand embarras.

DARMAINVILLE.

Tu as raison.

DORLIS.

Monsieur, mon oncle n'a pas besoin de cette lettre pour savoir véritablement qui vous êtes.

DARMAINVILLE.

Non, sans doute.

SATINEAU, *présentant la lettre.*

Cependant trouvez bon que....

DORLIS, *la prenant.*

Il est fort occupé dans ce moment, je me charge de la lettre. C'est moi qui suis son lecteur ordinaire, je la lui lirai tantôt.

SATINEAU.

Mais monsieur, il me semble que vous êtes bien pressé de....

DORLIS, *bas, en remettant à son oncle un autre papier qu'il tire de sa poche.*

Quelque chiffon de papier. (*Haut.*) Tenez, vous lirez cela à votre aise.

DARMAINVILLE.

Oui, ce soir, tu me liras cette lettre. Ce qui presse le plus c'est de savoir si vous avez laissé monsieur votre père en bonne santé.

SATINEAU.

En très-bonne santé, Dieu merci; mais....

DARMAINVILLE, *bas à Satineau.*

Bien, fort bien; continuez sur ce ton-là; ma femme vous prend pour monsieur Satineau.

SATINEAU.

En vérité? mais je crois....

MADAME DARMAINVILLE, *bas à Satineau.*

A merveille! Mon mari vous croit réellement son futur neveu.

SATINEAU.

Son futur neveu! Mais je le suis en effet.

DORLIS, *à Satineau.*

C'est cela, c'est cela. Oh! tu es vraiment impayable.

SATINEAU, *à part.*

Ont-ils tous le diable au corps?

SCÈNE XIII.

DORLIS, DARMAINVILLE, MADAME DARMAINVILLE, SATINEAU, PIERROT, FLORVAL.

PIERROT.

Tenez, monsieur, les voilà, monsieur et madame Darmainville.

DORLIS, *à part.*

Florval! Allons, du front et de l'adresse.

FLORVAL, *en habit de taffetas.*

Monsieur et madame, voulez-vous bien permettre...

DORLIS, *à sa tante.*

Que vois-je? Pour le coup, c'est monsieur Satineau lui-même.

MADAME DARMAINVILLE.

Ah! mon Dieu, il va tout découvrir.

FLORVAL.

Peut-être suis-je un importun en paraissant ainsi...

DORLIS, *à Darmainville.*

Je le reconnais, c'est lui-même; c'est votre futur neveu.

DARMAINVILLE, *bas à Dorlis.*

Diable! il faudrait le prévenir. (*Haut.*) Soyez le bien venu, monsieur. (*Bas à Florval.*) Ne dites pas qui vous êtes.

FLORVAL.

Quoi?

MADAME DARMAINVILLE.

Importun, monsieur? Qui peut l'être dans un si beau jour, et sur-tout vous, monsieur. (*Bas.*) Ne vous nommez pas pour raison.

FLORVAL.

Plait-il?

DORLIS.

Oui, sans doute, monsieur doit compter... (*Bas à Florval.*) Tout est changé, prends garde à ce que tu vas dire.

SATINEAU, *à part.*

Eh bien! En voilà encore un à qui on a l'air de

parler mystérieusement. (*Haut.*) Mais, messieurs, me ferez-vous le plaisir de m'expliquer...?

DARMAINVILLE, *bas à Satineau.*

Paix donc; voilà la personne dont vous jouez le rôle.

SATINEAU.

Bah!

DORLIS, *à Satineau.*

Sois tranquille, il est au fait, il ne se nommera pas.

SATINEAU.

Oui, mais je me nommerai, moi, et je dirai tout haut que c'est moi qui suis monsieur Satineau.

DARMAINVILLE.

Eh! mon Dieu! qui en doute?

MADAME DARMAINVILLE.

Eh! mon Dieu, oui; monsieur est un ami qui vient passer la soirée avec nous.

DARMAINVILLE.

Mais il faudrait prévenir ma nièce que son prétendu est arrivé.

MADAME DARMAINVILLE.

Oui, sans doute. Vas, Pierrot, lui dire que je l'attends ici.

DARMAINVILLE, *bas à Florval.*

Si vous avez une lettre de votre père à me remettre, ne me la donnez pas dans ce moment.

FLORVAL.

Ah! je n'ai garde.

MADAME DARMAINVILLE, *bas à Florval.*

Gardez-vous bien de vous découvrir à mon mari.

FLORVAL.

N'ayez pas peur.

SATINEAU.

Ah çà! qu'est-ce que tout cela veut dire? Vous parlez tout haut comme des personnes raisonnables, et tout bas, vous avez l'air, ce qui s'appelle, de déraisonner.

MADAME DARMAINVILLE.

Ah! voilà ma nièce.

SCÈNE XIV.

DORLIS, DARMAINVILLE, MADAME DARMAINVILLE, SATINEAU, SOPHIE, FLORVAL.

DARMAINVILLE.

Approchez, approchez, mademoiselle; voilà l'homme qui vous est destiné. (*Bas à Sophie.*) Ce n'est pas lui, c'est l'autre; chut!

MADAME DARMAINVILLE.

Oui, ma nièce, voilà votre futur époux. (*Bas à Sophie.*) Non pas celui qui est à ma droite, mais celui qui est à ma gauche; on vous expliquera tout cela.

SOPHIE.

Eh, quoi! c'est lui?....

DORLIS.

Lui-même. Monsieur Ambroise Satineau, entrepreneur et directeur de l'athenée d'Avalon, qui arrive tout exprès pour faire le bonheur de ma chère sœur.

SATINEAU.

Oui, mademoiselle; malgré la surprise inopinée où me jette la conduite de vos chers parents à mon égard, et l'incertitude où je suis de vos sentiments respectifs, permettez-moi de me féliciter de trouver une analogie

aussi frappante entre le portrait flatteur, qui avait déja séduit mon esprit et mon cœur, et les charmes réels qui frappent mes yeux.

DARMAINVILLE, *bas à Dorlis.*

Où diable va-t-il chercher toutes les sottises qu'il lui débite?

DORLIS, *à son oncle.*

Eh bien! il y a des gens aussi sots qu'il affecte de l'être.

MADAME DARMAINVILLE, *à Dorlis.*

Si l'on ne savait pas que c'est un homme d'esprit.

DORLIS, *à sa tante.*

Il joue l'imbécille au naturel.

FLORVAL.

En vous voyant, mademoiselle, on ne peut qu'envier le sort de celui qui vous est destiné.

SOPHIE.

Quoique fort étonnée de tout ce qui se passe....

DARMAINVILLE.

Eh! mais, il ne faut pas l'être, mademoiselle.

MADAME DARMAINVILLE.

Ne parlez donc pas comme cela.

SOPHIE.

Je ne peux que remercier mes parents du choix qu'ils ont fait.

SATINEAU.

Ah! mademoiselle.

MADAME DARMAINVILLE, *à Florval.*

Bien! il remercie pour vous.

SCÈNE XV.

DORLIS, DARMAINVILLE, MADAME DARMAINVILLE, SATINEAU, FLORVAL, SOPHIE, PIERROT.

PIERROT.

Madame, voilà un tas de messieurs et de dames qui vous arrive en carrosse de Paris.

SCÈNE XVI.

DORLIS, DARMAINVILLE, MADAME DARMAINVILLE, SATINEAU, FLORVAL, SOPHIE, PIERROT, SUZANNE.

SUZANNE.

Monsieur, voilà toute la belle société de Pontoise qui a l'air d'une procession tout le long de l'avenue. Le directeur de l'enregistrement monsieur de Freminval avec sa petite femme et sa grande fille; la veuve du sous-préfet; madame de Soussy avec ses deux enfants et un parasol.

DARMAINVILLE.

Vous ne vous attendiez pas, mon cœur, à avoir tant de monde ce soir.

MADAME DARMAINVILLE.

C'est vous plutôt, mon ange, qui devez être surpris d'une aussi nombreuse société.

DARMAINVILLE.

Les mystères ne sont plus de saison.

MADAME DARMAINVILLE.

Il est temps de parler.

DARMAINVILLE.

C'est aujourd'hui la Saint-Jean.

MADAME DARMAINVILLE.

C'est votre fête.

DARMAINVILLE.

C'est la vôtre.

MADAME DARMAINVILLE.

J'ai voulu vous ménager une surprise.

DARMAINVILLE.

Quel coup de sympathie! J'ai voulu moi-même vous surprendre.

MADAME DARMAINVILLE.

Je vous reconnais.

DARMAINVILLE.

Voilà bien votre cœur.

DORLIS.

Et moi, confident discret de tous les deux, j'ai respecté ces aimables secrets, j'ai servi vos mutuels projets. Puisse cet exemple n'être pas perdu pour ces jeunes gens!

MADAME DARMAINVILLE.

Puissiez-vous, ma nièce, après seize ans d'une union fortunée célébrer ainsi la fête d'un époux chéri!

DARMAINVILLE.

Puissiez-vous, mon futur neveu, marier comme moi votre fille ou votre nièce le jour de la fête de votre femme!

SATINEAU, *remerciant.*

Ah! monsieur....

FLORVAL, *remerciant.*

Ah! monsieur....

MADAME DARMAINVILLE.

Allons joindre la société.

SATINEAU.

Au milieu des surprises que vous vous faites pour votre double fête, je vous avouerai que ma surprise est au moins égale à la vôtre. Cependant tout en attendant l'explication que je sollicite et que je ne tarderai pas, j'espère, à obtenir, voulez-vous bien permettre que je vous donne la main, ma belle demoiselle.

DARMAINVILLE.

Bien. (*Bas à Florval.*) Ne vous effrayez pas de tout ceci, monsieur Satineau; c'est un tour que je joue à ma femme pour sa fête.

MADAME DARMAINVILLE, *bas à Florval.*

On vous expliquera tout cela; c'est un plaisant.

DARMAINVILLE.

Quant à nous qui n'avons jamais cessé d'être amants, allons offrir à nos amis le tableau de notre bonheur. Daigne donc accepter ma main, chère épouse.

MADAME DARMAINVILLE.

La voilà, cher époux; le cœur et la main sont à toi pour la vie.

SCÈNE XVII.

DORLIS, FLORVAL.

FLORVAL.

Eh! mais explique-moi donc....

DORLIS.

J'apprends qu'on attend ce soir même un futur pour

ma sœur, il arrive, je le fais passer pour un plaisant; tu surviens, je te fais passer pour le futur.

FLORVAL.

Mais, comment soutenir ce personnage?

DORLIS.

Voilà une lettre que j'ai trouvé moyen de soustraire au véritable Satineau, qui pourra te servir de titre.

FLORVAL.

Mais où nous menera tout cela?

DORLIS.

Ah! ma foi, je n'en sais rien; mais c'est égal. Lamarnière va venir nous seconder.

FLORVAL.

Si nous pouvions mettre la charmante Sophie dans notre confidence; si tu pouvais me ménager un entretien avec elle?

DORLIS.

C'est difficile, ma tante ne la quitte pas. Allons joindre la société. Mais conviens avec moi qu'on n'est pas plus plaisant, sans s'en douter, que l'entrepreneur de l'athénée d'Avalon.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un jardin anglais préparé pour une fête : un orchestre sur un côté.

SCÈNE I.

SATINEAU, SEUL.

Ouf ! tâchons de respirer. Quelle cohue ! est-ce que mon père m'aurait envoyé chez ces gens-là pour qu'ils se moquassent de moi. Ah ! nous allons voir. Ils se donnent des fêtes ; voilà des illuminations préparées ; voilà un orchestre placé dans le jardin ; il y a plus de soixante personnes dans le salon ; c'est fort bien. Mais moi, qui suis le futur, qui viens pour épouser la nièce... si je parle à la tante elle me regarde en ricanant sans me répondre ; si je parle à l'oncle, le voilà qui, me serrant la main à me faire mal, me recommande de ne pas me trahir ; si je parle à la nièce, elle me tourne le dos en me faisant la moue. Il y a ce jeune homme qui dit qu'il me connaît d'Avalon et qu'il a entendu ma belle lecture, et qui me jette des louanges à la tête en ayant l'air de se moquer de moi ; il y a cet autre jeune homme en habit de taffetas qui est arrivé après moi, à qui on fait des politesses comme si c'était le futur neveu. Sitôt que j'ouvre la bouche, voilà chacun qui prête l'oreille ; je n'ai pas dit une phrase que les voilà tous qui se mettent à rire, et qu'ils ont tous l'air entre eux de me montrer comme une pièce curieuse. Morbleu ! messieurs, savez-vous qu'Ambroise Satineau n'est pas si ridicule que vous

voulez vous l'imaginer; que je sais aussi bien qu'un autre me moquer des gens, mais que je n'entends pas qu'on se moque de moi.

SCÈNE II.

SATINEAU, PIERROT, LE CHEF DE L'ORCHESTRE, LE CHANTEUR.

PIERROT.

Tenez, messieurs, ce monsieur-là est de la manigance, j'en réponds; c'est stilà qu'ils ont appellé..... Comment donc.... un plaisant; oui, c'est cela.

LE CHANTEUR.

Ah! bon, c'est celui qui doit jouer les proverbes.

LE CHEF DE L'ORCHESTRE.

Monsieur, nous sommes vos très-humbles serviteurs.

LE CHANTEUR.

Vos très-humbles serviteurs.

SATINEAU.

Monsieur, c'est moi-même qui suis enchanté de vous voir.

LE CHEF DE L'ORCHESTRE.

Vous saurez, monsieur, que je suis le chef de l'orchestre.

LE CHANTEUR.

Et moi, monsieur, le chanteur pour les solos, prononçant l'italien comme si j'étais né à Florence, quoique je sois de Rheims pour vous servir.

SATINEAU.

Messieurs, je suis ravi de voir des artistes, parce que moi, qui ne suis qu'amateur, j'aime beaucoup les artistes.

LE CHEF DE L'ORCHESTRE.

Oh! monsieur, nous savons que des amateurs comme vous valent tous les artistes....

SATINEAU.

Monsieur....

LE CHANTEUR.

Votre réputation est faite depuis long-temps, et trop bien méritée, sans doute....

SATINEAU.

Ah! messieurs.... en effet, j'ose dire que dans tous les pays où parvient le *Mercure* d'Avalon....

LE CHEF DE L'ORCHESTRE.

Oh! monsieur a toujours le petit mot pour rire.

LE CHANTEUR.

On sait que c'est le genre de monsieur.

SATINEAU.

Du tout, messieurs, c'est dans le mélancolique que je suis fort. (*A part.*) Ceux-ci du moins sont plus honnêtes; ils rendent hommage au talent.

LE CHEF DE L'ORCHESTRE.

Enfin, monsieur, je viens vous demander quelle espèce de musique vous trouvez bon que je fasse exécuter entre vos proverbes.

LE CHANTEUR.

Et moi, monsieur, je viens vous demander s'il ne serait pas convenable d'entremêler vos petites scènes de quelques cavatines, quelques rondeaux, toujours dans le bouffon. Parce que dans une fête il faut toujours de la gaîté; n'est-ce pas?

SATINEAU.

Oh! sans doute. Messieurs, vous me faites beaucoup d'honneur de me consulter; mais il me semble que tout cela doit être concerté d'avance entre vous.

LE CHEF DE L'ORCHESTRE.

Oh! j'entends bien, monsieur; mais comme c'est vous qui êtes l'ame de la double fête....

SATINEAU.

Plaît-il?

LE CHANTEUR.

Et comme il est impossible de voir rien de mieux entendu que l'ordonnance et les préparatifs....

SATINEAU.

Ah çà! messieurs, pour qui me prenez-vous, s'il vous plaît?

LE CHANTEUR.

Allons donc, monsieur veut rire; monsieur sait bien qui il est apparemment.

LE CHEF DE L'ORCHESTRE.

Et nous le savons aussi.

LE CHANTEUR.

Que monsieur attrape les autres, c'est fort bien, mais nous!

LE CHEF DE L'ORCHESTRE.

Nous sommes trop répandus, trop au courant des fêtes de société, pour ne pas reconnaître d'abord....

LE CHANTEUR.

Et quand il n'y aurait que le costume bizarre de monsieur....

SATINEAU.

Comment bizarre!

LE CHEF DE L'ORCHESTRE.

Et cette manière encore plus bizarre de s'exprimer.

LE CHANTEUR.

Et cette figure que vous avez le talent de rendre si originale.

LE CHEF DE L'ORCHESTRE.

Et cet air d'imbécille que vous affectez à s'y méprendre.

SATINEAU.

Messieurs, savez-vous que je finirai par me fâcher.

LE CHEF DE L'ORCHESTRE.

Oui, fâchez-vous, nous ne vous en regarderons pas moins comme un plaisant.

SATINEAU.

Mais je vous trouve plaisants vous-mêmes de me traiter de plaisant.

LE CHEF DE L'ORCHESTRE.

Ah çà! qu'est-ce que cela signifie donc, monsieur? Il me semble que vous devriez prendre un autre ton avec des confrères.

LE CHANTEUR.

Encore une fois, monsieur, ce n'est pas nous qu'on mystifie, je crois.

SATINEAU.

Non, mais c'est moi qu'on voudrait mystifier, je crois.

SCÈNE III.

SATINEAU, PIERROT, LE CHEF DE L'ORCHESTRE, LE CHANTEUR, LAMARNIÈRE.

LAMARNIÈRE, *un peu gris.*

Eh bien! qu'est-ce que c'est donc, enfants? Comment, les fils des arts en querelle? Fi donc!

LE CHANTEUR.

Ah! voilà Lamarnière; c'est un bon compagnon,

lui; il vous vaut bien en talent et il ne méprise pas ses confrères. Il se moque de tout le monde et il respecte les artistes.

LAMARNIÈRE.

Quel est donc le sujet de votre différend? Moi, j'arrive et j'ai voulu voir Dorlis avant tout le monde. On m'a dit qu'il était au jardin et je ne le vois pas. Un joli vin, ma foi, à cette auberge.

LE CHEF DE L'ORCHESTRE.

Il va venir, et j'espère qu'il nous fera raison des procédés de monsieur qui est un plaisant comme vous et qui nous traite en badauds.

LAMARNIÈRE.

Ah! fort bien, c'est Florval sans doute, l'ami de Dorlis, l'amant de la sœur; monsieur Garincourt, sans doute? N'est-ce pas le nom que vous vous êtes donné? Enchanté de faire la connaissance d'un illustre collègue.

SATINEAU.

Allons, en voilà encore un qui me dit tout bas des mots d'intelligence, et qui tout haut me donne des logogriphes à deviner.

LAMARNIÈRE.

Eh bien! Qu'est-ce? Est-ce que vous auriez voulu en faire accroire à ces deux messieurs? Vous avez tort, ils sont des nôtres.

SATINEAU.

Que le diable vous emporte tous; je ne suis pas des vôtres, moi.

LAMARNIÈRE.

Pas mal; il a du tact.

LE CHEF DE L'ORCHESTRE.

Enfin, monsieur Lamarnière, nous lui demandons

bien poliment quelle espèce de symphonies il lui faut entre ses proverbes.

LE CHANTEUR.

Je lui propose bien poliment de joindre mes faibles talents aux siens.

LE CHEF DE L'ORCHESTRE.

Et il nous envoie au diable, comme vous voyez.

LE CHANTEUR.

Et il vous met de la partie, comme vous venez de l'entendre.

LAMARNIÈRE.

Allons, de la générosité, c'est le caractère qui convient aux artistes. Oubliez ses torts. Il nous faut du bouffon pour nos proverbes; des contre-danses, des valses, des vaudevilles, des rondes.

LE CHANTEUR.

Oui; mais votre monsieur Garincourt n'en sera pas quitte à si bon marché.

LAMARNIÈRE.

C'est bon, c'est bon; que votre colère n'interrompe pas la fête. Allez prendre des forces au buffet; je vais vous rejoindre dans un moment.

LE CHEF DE L'ORCHESTRE.

Au buffet, c'est juste.

LE CHANTEUR.

Si nous n'étions pas de service pour la fête, votre Garincourt verrait beau jeu. Allons au buffet.

SCÈNE IV.

SATINEAU, LAMARNIÈRE.

SATINEAU.

Quand cela finira-t-il? Je suis, ce qu'on appelle, ballotté de toutes les manières.

LAMARNIÈRE.

Bon! les voilà partis, et nous pouvons nous expliquer.

SATINEAU.

Ah! grace au ciel, en voilà un de raisonnable; monsieur, vous m'avez l'air d'un homme respectable.

LAMARNIÈRE.

Oui, cet air-là me sert. Qui se douterait que je suis un plaisant avec ma tournure de bonhomme?

SATINEAU, *à part.*

Allons, extravague-t-il comme les autres?

LAMARNIÈRE.

Je sais votre affaire et nous pouvons parler sérieusement.

SATINEAU, *à part.*

Cependant il a de bons moments. Il a seulement la mine de s'être échauffé un peu trop en se rafraîchissant.

LAMARNIÈRE.

Que ceci ne vous effraye pas. C'est la vérité, j'ai un peu bu; mais le vin ne fait que m'éclaircir l'esprit au lieu de me le troubler.

SATINEAU.

Je commence à le croire; monsieur, votre ton paternel me rassure et m'encourage.

LAMARNIÈRE.

Paternel, c'est-cela. C'est le ton que je cherche et je le trouve; n'est-ce pas?

SATINEAU.

Permettez donc, vénérable vieillard, qu'un jeune homme qu'on semble prendre à tache de tourmenter se jette dans vos bras.

LAMARNIÈRE.

Vous m'attendrissez. D'ailleurs, l'ami Dorlis m'avait prévenu d'avance en votre faveur.

SATINEAU.

L'ami Dorlis?

LAMARNIÈRE.

Je sais votre affaire, vous dis-je; vous vous nommez Florval.

SATINEAU.

Florval?

LAMARNIÈRE.

Vous êtes peintre.

SATINEAU.

Peintre?

LAMARNIÈRE.

Vous êtes amoureux de la fille du logis.

SATINEAU.

Amoureux?

LAMARNIÈRE.

Vous l'avez demandée en mariage. Monsieur et madame Darmainville que leur propre neveu traite de personnages assez ridicules....

SATINEAU.

C'est juste.

LAMARNIÈRE.

Vous l'ont refusée, et à la faveur de la double fête que ces deux chers époux se donnent réciproquement, vous vous introduisez comme plaisant.

SATINEAU.

Allons, encore leur plaisant.

LAMARNIÈRE.

Or, moi, je suis un véritable plaisant.

SATINEAU.

Vous?

LAMARNIÈRE.

Moi; vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de Lamarnière. Je vous formerai.

SATINEAU.

Bien sensible.

LAMARNIÈRE.

Vous me servirez de compère pour mes proverbes et mes scènes de paravent; je vous servirai de compère pour votre intelligence avec la belle Sophie qui paraît pencher en votre faveur.

SATINEAU.

En vérité.

LAMARNIÈRE.

Oui, et c'est ce qui doit vous rassurer sur ce que je vais vous apprendre. Car entre nous ce sont vos intérêts qui m'ont retenu si long-temps à cette auberge.

SATINEAU.

Bah!

LAMARNIÈRE.

Oui : il s'est trouvé là un domestique de monsieur Darmainville, et il racontait à l'hôtesse que vous avez un rival.

SATINEAU.

Un rival?

LAMARNIÈRE.

Oui; la main de votre amante est promise par l'oncle et la tante à un certain personnage d'Avalon qu'on attend ce soir même.

SATINEAU.

Plaît-il? (*A part.*) Le vieillard respectable serait-il un fripon!

LAMARNIÈRE.

C'est un monsieur Satineau, directeur de l'Athénée d'Avalon.

SATINEAU, *à part.*

Me prendrait-il pour un autre?

LAMARNIÈRE.

Il a pour lui les parents; mais la fille est pour nous.

SATINEAU, *à part.*

Ciel! tout s'explique à présent.

LAMARNIÈRE.

Il ne servira qu'à nous divertir.

SATINEAU, *à part.*

Oh! les monstres!

LAMARNIÈRE.

Nous le mystifierons complètement.

SATINEAU.

Vous le mystifierez? non pas, s'il vous plaît. Voilà donc votre infernal complot découvert.

LAMARNIÈRE.

Hem?

SATINEAU.

Je ne m'étonne plus si l'oncle et la tante avaient l'air d'avoir perdu l'esprit.

LAMARNIÈRE, *à part.*

Aurais-je fait quelque bévue?

SATINEAU.

Je ne m'étonne plus si monsieur Dorlis m'a dit tant de mots tout bas.

LAMARNIÈRE, *à part.*

Allons, ne perdons pas la tête.

SATINEAU.

Ah! mon dieu, je me rappelle à présent, il m'a escamoté la lettre de mon père.

LAMARNIÈRE.

En vérité.

SATINEAU.

Mais c'est égal; je vous prouverai, messieurs les Parisiens, que les gens d'Avalon ne se laissent pas moquer impunément.

LAMARNIÈRE.

Je n'en doute pas.

SATINEAU.

Apprenez que c'est moi qui suis Satineau.

LAMARNIÈRE.

Vous? touchez là, mon cœur; je ne m'en dédis pas, nous vous mystifierons.

SATINEAU.

Ah! nous verrons, nous verrons, je suis d'une colère...

SCÈNE V.

SATINEAU, LAMARNIÈRE, DORLIS.

DORLIS.

Ah! te voilà, Lamarnière? tu te fais bien attendre. La fête va commencer.

LAMARNIÈRE.

Que veux-tu, mon ami? j'étais retenu par monsieur, qui, sur ma parole, est plus fort que moi.

SATINEAU.

Ah! c'est donc vous, monsieur, qui prétendez me rendre votre jouet. Je sais tout.

DORLIS, *bas à Lamarnière.*

Aurais-tu trop parlé par hasard?

LAMARNIÈRE.

Un peu, mais c'est égal; monsieur a trop d'esprit, trop d'éducation, trop de bon sens, une trop belle conversation pour qu'on puisse être sa dupe. Me soutenir qu'il est monsieur Satineau!

SATINEAU.

Oui, je le suis et je vous le prouverai, mauvais sujet. (*A Dorlis.*) Rendez-moi sur-le-champ la lettre que vous m'avez prise tantôt.

DORLIS.

Comment? de quelle lettre parlez-vous?

SATINEAU.

Vous le savez trop bien.

DORLIS.

Vous, monsieur Satineau? allons donc, je viens de voir dans le salon le véritable Satineau remettre à mon oncle une lettre de son père.

SATINEAU.

Ah! dieu! quelle horreur! c'est la mienne.

LAMARNIÈRE.

Résignez-vous, mon cœur : vous voudriez prouver en vain que vous êtes monsieur Satineau, et vous serez plaisant en dépit de vous-même.

SATINEAU.

Morbleu! corbleu! ventre-bleu!

LAMARNIÈRE.

C'est cela, c'est cela; comme un ange. On ne peut pas mieux jouer la colère.

SATINEAU.

Je vais trouver votre oncle, je vais trouver votre tante, ils apprendront... je leur dirai...

DORLIS.

Ah! laissez donc; vous ne voudriez pas interrompre la fête. Voilà toute la société qui va se rendre ici, accompagnée d'une symphonie à grand orchestre.

SATINEAU.

Cela m'est égal, j'interromprai, je crierai plus haut que la musique.

LAMARNIÈRE.

Je vous en défie.

DORLIS.

Nous avons des tymbales, des trompettes, des cymbales; tous les accompagnements des opéras à la mode.

SATINEAU.

Cela m'est égal, cela m'est égal, et je vais de ce pas....

DORLIS.

Et restez donc, voilà des personnes de la société qui viennent au-devant de vous. Madame de Freminval, mademoiselle de Freminval, madame de Soussy, ce qu'il y a de plus élégant dans Pontoise.

(*Satineau veut sortir, il est ramené par madame de Freminval et les autres qui à chaque parole le tournent de leur côté.*)

SCÈNE VI.

SATINEAU, LAMARNIÈRE, DORLIS, MADAME ET MADEMOISELLE DE FREMINVAL, MADAME DE SOUSSY.

MADAME DE FREMINVAL.

Ah! vous voilà, homme aimable.

MADEMOISELLE DE FREMINVAL.

Aimable homme!

MADAME DE SOUSSY.

On nous a mis au fait.

MADAME DE FREMINVAL.

Vous n'êtes pas le futur neveu.

MADEMOISELLE DE FREMINVAL.

Non, vous n'êtes pas monsieur Satineau.

MADAME DE SOUSSY.

Vous êtes un plaisant.

MADAME DE FREMINVAL.

En attendant que la fête commence, divertissez-nous.

MADAME DE SOUSSY.

Faites-nous des contes.

MADAME DE FREMINVAL.

Racontez-nous quelque histoire.

MADEMOISELLE DE FREMINVAL.

Chantez-nous quelques couplets.

MADAME DE SOUSSY.

Jouez-nous quelque scène.

MADEMOISELLE DE FREMINVAL.

Vous avez tant d'esprit!

MADAME DE FREMINVAL.

Dites-nous quelques bêtises.

SATINEAU.

Mesdames, mesdames, laissez-moi, je vous en prie; je ne suis pas venu d'Avalon pour être le jouet de la société de Pontoise.

MADAME DE SOUSSY.

Oh! vous ne vous en irez pas. Comme il est comique!

MADAME DE FREMINVAL.

Comme sa colère est bien jouée! restez.

MADAME DE SOUSSY.

Comme il a rudoyé mes enfants!

SATINEAU.

Il faut que je parle à monsieur Darmainville.

MADAME DE FREMINVAL.

Il va venir tout-à-l'heure. Restez donc.

SATINEAU.

J'ai les choses les plus essentielles à lui dire.

MADAME DE SOUSSY.

Voilà la fête qui va commencer; ne sortez pas.

MADAME DE FREMINVAL.

Oh! comme nous allons nous divertir. Je ne vous quitte pas.

MADEMOISELLE DE FREMINVAL.

La belle fête!

MADAME DE SOUSSY.

Il fait un temps superbe.

MADAME DE FREMINVAL.

On nous avait dit qu'il y aurait de l'orage.

MADAME DE SOUSSY.

N'ayez pas peur, en dépit de tous les almanachs, il

n'y aura ni pluie, ni tonnerre aujourd'hui; c'est pour demain.

LAMARNIÈRE.

Le voilà en bonnes mains.

DORLIS.

Il ne s'en tirera pas.

SATINEAU.

Ah çà! mesdames, cela finira-t-il? je commence à perdre patience. Laissez-moi tranquille avec vos fêtes, vos plaisants, votre orage, vos almanachs, vos chansons, vos bêtises, et tout votre bavardage auquel je n'entends rien. Il faut que je parle à monsieur Darmainville, et je vais lui parler.

MADAME DE FREMINVAL.

Écoutez donc.

MADAME DE SOUSSY.

Arrêtez donc.

MADEMOISELLE DE FRÉMINVAL.

Un moment, je vous en prie.

(*Satineau veut sortir, il est arrêté par monsieur de Freminval.*)

SCÈNE VII.

SATINEAU, LAMARNIÈRE, DORLIS, MADAME ET MADEMOISELLE DE FREMINVAL, MADAME DE SOUSSY, FREMINVAL.

FREMINVAL.

Il est impossible, monsieur, d'avoir plus de grace dans l'esprit, plus d'amabilité dans la conversation.

MADAME DE FREMINVAL, *à Satineau.*

C'est mon mari; mystifiez-le, je vous en prie.

MADEMOISELLE DE FREMINVAL.

Ah! oui, amusez-nous aux dépens de mon père.

MADAME DE SOUSSY.

Cela sera charmant.

SATINEAU.

Allons, il semblent se multiplier pour me faire enrager.

FREMINVAL.

C'est le sort des beaux esprits qui vous ressemblent, monsieur, d'être l'objet des importunités et de l'admiration; et comme il y a au moins cent personnes invitées à la fête, vous pouvez compter pour ce soir sur cent importuns et sur autant d'admirateurs.

SATINEAU.

Cent admirateurs! ah! mon dieu!

FREMINVAL.

Mais les témoignages qu'ils vous donnent de leur estime, les éclats de rire universels, qu'on a peine à comprimer rien qu'à l'aspect de votre figure vraiment originale, doivent bien vous dédommager de tous les petits désagréments attachés à votre divertissante profession.

MADAME DE FREMINVAL.

Ah! mon dieu! mon mari est au fait.

MADEMOISELLE DE FREMINVAL.

C'est bien dommage.

SATINEAU

Où diable ont-ils eu l'esprit de me faire passer pour un plaisant? J'enrage, j'étouffe, je ne puis plus parler.

LAMARNIÈRE.

Pauvre garçon!

DORLIS.

Il me fait de la peine.

(*On entend de la musique.*)

MADAME DE FREMINVAL.

Chut! j'entends la musique

MADEMOISELLE DE FREMINVAL.

C'est la fête.

MADAME DE SOUSSY.

Le quatuor de Lucile.

MADAME DE FREMINVAL.

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?

FREMINVAL.

Comme c'est touchant!

LAMARNIÈRE.

Comme c'est neuf!

SATINEAU.

Laissons-les commencer, reprenons haleine; j'en ai besoin; mais je troublerai la fête sur ma parole.

MADAME DE FREMINVAL.

Vois-tu, cher époux, monsieur et madame Darmainville s'avançant, au milieu de leurs amis, enchaînés de guirlandes?

MADEMOISELLE DE FREMINVAL.

Qu'est-ce que c'est donc que ce jeune homme qui donne la main à cette grosse madame de Paris et qui est en tête du cortège?

MADAME DE FREMINVAL.

C'est le futur neveu qu'il ne faut pas nommer à cause du plaisant qui se fait passer pour le prétendu.

MADEMOISELLE DE FREMINVAL.

Ah! c'est juste. Quelle jolie tournure! mademoiselle Darmainville n'est pas malheureuse.

MADAME DE FREMINVAL.

Sois tranquille, il t'en viendra autant, mon enfant.

MADEMOISELLE DE FREMINVAL.

Hélas! il faut l'espérer.

(*Une marche au milieu de laquelle paraissent monsieur et madame Darmainville couronnés de fleurs et enchaînés de guirlandes.*)

SCÈNE VIII.

SATINEAU, LAMARNIÈRE, DORLIS, MADAME ET MADEMOISELLE DE FREMINVAL, MADAME DE SOUSSY, FREMINVAL, DARMAINVILLE, MADAME DARMAINVILLE, FLORVAL, SOPHIE; TOUTE LA FÊTE.

MADAME DARMAINVILLE.

Cher époux, quel beau jour!

(*Elle tire la guirlande.*)

DARMAINVILLE.

Quel beau jour, chère épouse! N'attirez donc pas à vous toute la guirlande.

MADAME DARMAINVILLE.

Eh! quoi, craindriez-vous d'être trop près de moi, mon aimable Darmainville. (*A sa nièce.*) Restez ici mademoiselle.

SOPHIE.

Je ne vous quitte pas, ma tante.

FLORVAL, *à Dorlis.*

Il m'a été impossible de dire un seul mot à Sophie. Sa tante a toujours les yeux sur elle.

DORLIS.

Le moment viendra. (*A Lamarnière.*) Tiens, voilà mon ami Florval.

LAMARNIÈRE.

Je suis bien fâché de ne l'avoir pas su plutôt; mais c'est égal.

SOPHIE, *à part.*

Je ne sais ce que tout cela veut dire. Florval qui passe pour monsieur Satineau! cet autre qu'on fait passer pour un plaisant!....

SATINEAU.

M'y voilà. J'ai repris mes forces, et je peux parler à présent.

DORLIS.

Allons, messieurs de l'orchestre, il est temps de commencer.

(*L'orchestre commence.*)

SATINEAU.

Arrêtez, arrêtez.

MADAME DARMAINVILLE.

Qu'est-ce que c'est donc?

DARMAINVILLE.

Que veut-il dire?

MADAME DE FREMINVAL.

C'est une nouvelle plaisanterie de sa façon.

FLORVAL.

Il faut l'empêcher de parler.

LAMARNIÈRE.

Sonnez, trompettes.

SATINEAU.

Je me moque de vos trompettes, je parlerai, on m'entendra. C'est moi qui suis le véritable Satineau.

MADAME DE FREMINVAL.

Qu'avais-je dit?

MADAME DARMAINVILLE.

Allons donc.

DARMAINVILLE.

A d'autres.

LAMARNIÈRE.

Roulez, tambours.

SATINEAU.

Je ferai plus de bruit que vos tambours. (*Montrant Florval.*) Celui-ci n'est qu'un imposteur.

DARMAINVILLE.

Bon! et la lettre de son père qu'il m'a remise!

LAMARNIÈRE.

Qu'avez-vous à répondre? Allons, rinforcendo, tout l'orchestre.

SATINEAU.

On m'entendra malgré la force de l'accompagnement. C'est moi qui avais la lettre. Votre neveu à trouvé moyen de la soustraire, il l'aura remise à son ami qui en profite. Mais j'ai d'autres preuves qui pourront.... (*Ici on entend un grand coup de tonnerre.*) Ah! mon dieu!

(*Le tonnerre continue et il pleut jusqu'à la fin de l'acte.*

PIERROT.

Là! c'était marqué dans mon Mathieu Lansberg.

LAMARNIÈRE.

Oh! pour le coup vous ne crierez pas si haut que celui-là.

MADAME DE FREMINVAL.

Ah! mon dieu! voilà l'orage.

MADEMOISELLE DE FREMINVAL.

Comme il va pleuvoir!

MADAME DE SOUSSY.

Il pleut déja.

FREMINVAL.

Il pleut à verse.

MADAME DARMAINVILLE.

Notre pauvre fête!

DARMAINVILLE.

Tant de dépenses!

DORLIS.

Gagnons bien vîte les appartements.

LE CHEF DE L'ORCHESTRE.

Sauvez les instruments.

LE CHANTEUR.

J'y gagnerai un rhume.

LAMARNIÈRE.

Sauve qui peut.

SATINEAU.

Ah! mon dieu! ma belle coiffure.

MADAME DE FREMINVAL.

Voilà une robe de crêpe perdue.

MADAME DE SOUSSY.

Donnez-moi la main, mes enfants.

MADEMOISELLE DE FREMINVAL.

Cela commençait si bien.

FREMINVAL.

Donnez-moi le bras, ma fille.

DARMAINVILLE.

Enfuyons-nous.

MADAME DARMAINVILLE.

Sauvons-nous.

(*Ils sortent tous.*)

SCÈNE IX.

FLORVAL, SOPHIE.

FLORVAL.

Les voilà tous partis. De grace, un moment, mademoiselle.

SOPHIE.

Que voulez-vous de moi, monsieur? Ma tante va s'apercevoir de mon absence.

FLORVAL.

Depuis que j'ai trouvé le moyen de m'introduire dans la maison, voilà le seul instant favorable que nous ayons trouvé pour nous entretenir. Ah! Sophie, auriez-vous perdu le souvenir de ce bal charmant où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer?

SOPHIE.

Croyez, monsieur, que vous n'êtes pas le seul.... Mais, vous me retenez et vous ne vous apercevez pas que la pluie tombe par torrents.

FLORVAL.

Eh! que m'importe la pluie? Peut-être ne trouverons-nous pas un pareil moment. Attendez.

(*Il va prendre deux parapluies que les musiciens ont laissés dans l'orchestre.*)

SOPHIE.

Que faites-vous?

(*Il donne un parapluie tout ouvert à Sophie, et déploie l'autre.*)

FLORVAL.

Prenez ce parapluie et répondez-moi, Sophie. Ce

mariage conclu par vos parents.... Serais-je assez heureux pour qu'il ne vous convint pas!

SOPHIE.

Mon oncle n'a pas daigné consulter mon inclination.

FLORVAL.

Ah! Sophie, je vous entends; quel aveu charmant! Que je baise mille fois cette main adorable.

(*Il va pour lui baiser la main, et est tout embarrassé à cause de son parapluie.*)

SCÈNE X.

FLORVAL, SOPHIE, SUZANNE.

SUZANNE, *tenant un mouchoir étendu au-dessus de sa tête pour se garantir de la pluie.*

Eh! mon Dieu! mademoiselle, vous aimez donc bien la pluie?

FLORVAL.

Ciel!

SOPHIE.

Ah! mon Dieu! Suzanne!

SUZANNE.

Voilà madame votre tante qui vous fait chercher de tous les côtés.

SOPHIE.

Je cours la rejoindre; je t'en prie, Suzanne, ne lui dis pas que tu m'as surprise seule dans le jardin.

SUZANNE.

Seule, dites-vous? Mais il n'y a point de mal, je crois, à être seule.

SOPHIE.

Eh! mais, mon Dieu! tu vois trop bien que je ne suis pas seule.

SUZANNE.

Soyez tranquille, je sais me taire quand il faut.

SCÈNE XI.

FLORVAL, SOPHIE, SUZANNE, DORLIS.

DORLIS.

Eh! que faites-vous donc là, vous autres? Tout est découvert. A peine a-t-on été rassemblé dans le salon que monsieur Satineau, prenant mon oncle en particulier, lui a donné tant de preuves, tant de détails sur sa famille, sur Avalon, qu'il a bien fallu qu'on le reconnût pour le gendre futur.

FLORVAL.

Eh! qne m'importe, mon ami? apprends que j'ai le bonheur d'être aimé de ta belle Sophie.

DORLIS.

Allons, voilà encore les amants! Viens avec moi, cherchons de nouveau à profiter des circonstances. La fête ne serait pas complète si nous ne trouvions le moyen d'éconduire le monsieur Satineau et de te marier à ma sœur.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un riche salon bien illuminé.

SCÈNE I.

DORLIS, FLORVAL, LAMARNIÈRE.

DORLIS, *à Lamarnière.*

Parbleu! c'était bien la peine de faire venir un homme d'esprit comme toi, pour qu'il dérangeât tout par son indiscrétion.

LAMARNIÈRE.

J'ai fait une sottise, je la réparerai.

FLORVAL.

A présent que Satineau est reconnu, on va presser son mariage.

LAMARNIÈRE.

Oserait-on marier ta sœur sans notre consentement? On ne sait pas encore le nom de l'ami Florval, c'est le principal. Ton oncle et ta tante me paraissent, sauf respect, de francs imbécilles. Ces gens-là se passionnent aisément pour ou contre. Il faut les brouiller avec Satineau, et les mettre si bien avec Florval qu'il puisse se nommer sans danger.

FLORVAL.

C'est bien dit; mais comment?

DORLIS.

C'est déja fait à moitié. Ma tante te trouvait char-

mant pour son futur neveu; mon oncle trouve monsieur Satineau un personnage ridicule. On danse dans les salons, on mange au buffet, mon oncle se plaint de la dépense. Ma tante s'étonne qu'on n'ait pas l'air de prendre garde à elle. Observons tout, profitons de tout, et sur-tout plus de méprises.

LAMARNIÈRE.

N'ayez pas peur, c'est fini.

SCÈNE II.

DORLIS, FLORVAL, LAMARNIÈRE, SOPHIE.

SOPHIE.

Tout est perdu; cette grande dame de Paris vous a reconnu; elle vous a nommé à ma tante. Je ne vous ai pas laissé ignorer que monsieur Satineau me déplaît; je ne rougis pas d'avouer mes sentiments devant mon frère. Tâchez tous les trois d'empêcher ce funeste mariage. Je me suis échappée pour vous prévenir, et je me hâte de rentrer au salon avant qu'on se soit aperçu de mon absence.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

DORLIS, FLORVAL, LAMARNIÈRE.

LAMARNIÈRE.

Le bon petit cœur de femme!

FLORVAL.

Qu'allons-nous faire?

LAMARNIÈRE.

Pourrais-tu me procurer un vieil habit de lustrine, une perruque à calotte, une canne à corbin?

DORLIS.

Nous avons ici un magasin de costumes pour la fête. Mais pourquoi faire?

LAMARNIÈRE.

Je m'habille en père, j'arrive des Indes; je reconnais Florval pour mon fils ou pour mon neveu, je lui apporte une immense fortune, je demande pour lui la main de l'aimable Sophie.

DORLIS.

Eh! tais-toi donc, c'est de la vieille comédie.

LAMARNIÈRE.

C'est de la bonne.

DORLIS.

On n'en veut plus.

LAMARNIÈRE.

C'est égal.

DORLIS.

Ce qu'il y a de plus pressé c'est de ménager entre le mari et la femme quelque bonne dispute qui les empêche de nous quereller. Heureusement quand on donne une fête, quand on réunit soixante amis intimes, on n'est pas le maître chez soi.

FLORVAL.

A quoi cela nous mènera-t-il?

DORLIS.

A gagner du temps. Il me vient une idée. J'ai sur moi tous les mémoires de la fête. L'architecte qui a tout dirigé vient de me les remettre pour que je les présente demain à mon oncle et à ma tante.

LAMARNIÈRE.

Des mémoires d'architecte! Cela amènera du bruit sur ma parole.

DORLIS.

Il faudrait trouver quelqu'un qui se chargeât de les présenter ce soir même.

LAMARNIÈRE.

Donne; je m'en charge.

DORLIS.

Bon! De mon côté, pendant qu'ils se querelleront, je vais tâcher de leur envoyer le plus d'importuns que je pourrai.

FLORVAL.

Moi, je vais trouver monsieur et madame de Freminval; ils connaissent ma famille, je vais faire en sorte qu'ils parlent en ma faveur.

DORLIS.

Madame de Freminval brûle d'avoir un gendre; mademoiselle de Freminval soupire après un mari: fais leur entendre que monsieur Satineau est un excellent parti. Elles vont se jeter à sa tête.

LAMARNIÈRE.

Et toi, si tu pouvais dégoûter Satineau de l'alliance qu'il projette!

DORLIS.

Il doit être intéressé comme un sot. Je vais lui prouver que mon oncle et ma tante se ruinent et dissipent la fortune de ma sœur.

LAMARNIÈRE.

J'entends du bruit.

FLORVAL.

C'est ton oncle.

DORLIS.

Eh! vite, chacun à notre affaire.

(*Ils se sauvent tous trois.*)

SCÈNE IV.

DARMAINVILLE, SEUL.

Certainement j'adore ma femme, mais où diable ai-je eu l'esprit de lui donner une fête? Les voilà plus de quatre-vingts là-dedans qui dansent, qui mangent, qui boivent, qui jouent; c'est une profusion, un gaspillage.... Et ce jeune homme qu'ils introduisent ici sous le nom de Satineau et qui se trouve être ce Florval que j'ai refusé!... et ce Satineau qu'ils font passer pour un plaisant, que son père m'annonce comme un homme d'esprit et qui se trouve n'être qu'un imbécille!... Oh! qu'une fille à marier vous donne d'embarras et qu'il me tarde d'être délivré de tous ces importuns! et cependant celle-ci n'est que ma nièce.

SCÈNE V.

DARMAINVILLE, LAMARNIÈRE DÉGUISÉ.

LAMARNIÈRE, *à part.*

Nous y voilà... (*Haut.*) Monsieur, j'ai bien l'honneur...

DARMAINVILLE.

Allons, en voilà encore un. Que voulez-vous monsieur?

LAMARNIÈRE.

Enchanté, monsieur, de pouvoir vous témoigner l'estime affectueuse que j'ai conçue pour vous.

DARMAINVILLE.

C'est charmant! ma maison est pleine d'amis intimes que je vois pour la première fois.

LAMARNIÈRE.

Comment monsieur trouve-t-il la petite fête que son épouse lui donne?

DARMAINVILLE.

Charmante, monsieur, on ne peut pas plus délicate.

LAMARNIÈRE.

De son côté, madame est enchantée du bouquet qui lui est présenté par monsieur.

DARMAINVILLE.

Je le crois, il me semble que je fais assez bien les choses.

LAMARNIÈRE.

Ah! parfaitement. Monsieur ne trouvera pas mauvais que je lui présente ces divers petits mémoires. Vous savez que les artistes sont toujours pressés.

DARMAINVILLE.

Comment? et qui êtes-vous donc monsieur?

LAMARNIÈRE.

Gregoire Bouffi architecte, décorateur; c'est moi qui ai ordonné, dirigé... et je viens de la part de monsieur votre neveu.

DARMAINVILLE.

Ah! fort bien... (*A part.*) Diable!

LAMARNIÈRE.

Je suis pressé, il faut que je sois de grand matin à Paris. Voilà la Saint-Jean passée, j'ai six fêtes à composer pour la Saint-Pierre, j'aurais été charmé de pouvoir rester jusqu'à la fin d'une fête aussi touchante, et qui me rappelle des souvenirs... Je suis veuf, monsieur, j'ai eu le malheur de perdre une épouse adorée.

DARMAINVILLE

Vous avez perdu votre femme? ah! je vous plains, monsieur..... Comment? pour douze cent cinquante francs de lampions?

LAMARNIÈRE.

Convenez que ces lanternes à la Panurge, ces chiffres et ces rébus en transparents, dans tous les bosquets, font un effet délicieux.

DARMAINVILLE.

Oui, c'est pittoresque...

LAMARNIÈRE.

Quel dommage que la pluie vous ait empêchés d'en-jouir!

DARMAINVILLE.

Enfin, monsieur...

LAMARNIÈRE.

Eh bien! monsieur, vous savez ce que cela veut dire. Et puisque monsieur est content...

DARMAINVILLE.

Content! enchanté, monsieur Bouffi. Mais pardon, je suis tout entier au plaisir de recevoir mes amis.

LAMARNIÈRE.

Ah! je conçois... Monsieur n'oubliera pas les pourboire des ouvriers.

DARMAINVILLE.

Non, sans doute, vous serez demain à Paris, monsieur Bouffi, j'y serai moi-même de bonne heure. Vous n'êtes pas inquiet?

LAMARNIÈRE.

Fi donc, monsieur! Pardon; comme par précaution j'avais mis ma quittance au bas, voulez-vous bien me permettre de remporter mes mémoires.

DARMAINVILLE.

C'est trop juste, les voilà.

LAMARNIÈRE.

Avant de partir je vais avoir l'honneur de présenter mes respects à madame. (*A part, en sortant.*) Je ne renonce pas à mon idée de paternité.

SCÈNE VI.

DARMAINVILLE, SEUL.

Votre très-humble serviteur, monsieur Bouffi. Que le diable t'emporte maudit architecte, décorateur! Oh! il faut en convenir, la fête est belle, mais elle coûte cher. Allons, il faut faire contre fortune bon cœur. Qu'est-ce que je dis donc? ah! ne suis-je pas dans la joie de mon ame? quand on fête une épouse, une amante.... Eh mais! mon dieu! mon amour pour elle me fait oublier l'aventure de ce Florval. Il faut que j'en cause avec Satineau, avec ma femme.

SCÈNE VII.

DARMAINVILLE, MADAME DARMAINVILLE.

MADAME DARMAINVILLE.

C'est bon, c'est bon, monsieur Bouffi; à demain matin à Paris, chez moi, entendez-vous? Ah! vous voilà, mon ami; je vous cherchais.

DARMAINVILLE.

Enchanté de vous voir, ma bonne amie.

MADAME DARMAINVILLE.

Dites, mon bien aimé, êtes vous-aussi sensible à la

surprise que je vous ai causée, que je le suis à celle que vous m'avez ménagée?

DARMAINVILLE.

Si je le suis!

MADAME DARMAINVILLE.

Vous ne me refuserez donc pas une petite grace.

DARMAINVILLE.

Parlez, ma bonne amie.

MADAME DARMAINVILLE.

Vous me donnez une pension bien modique pour la fortune que vous possédez.

DARMAINVILLE.

Comment, madame, modique?

MADAME DARMAINVILLE.

Ne me ferez-vous pas un petit cadeau pour votre fête? j'aurais besoin de cent louis.

DARMAINVILLE.

Comment! de cent louis, madame? et pourquoi faire?

MADAME DARMAINVILLE.

Ah! l'emploi que j'en ferai est bien cher à mon cœur.

DARMAINVILLE.

Bien cher à votre cœur? je devine. C'est pour ce maudit architecte à qui vous venez de donner rendez-vous pour demain matin.

MADAME DARMAINVILLE.

Eh bien! oui, je voudrais en vain vous le dissimuler.

DARMAINVILLE.

Comment, madame? la fête que vous me donnez vous coûterait cent louis?

MADAME DARMAINVILLE.

Convenez qu'elle est charmante!

DARMAINVILLE.

Eh! pourquoi diable me donnez-vous des fêtes, madame?

MADAME DARMAINVILLE.

Comment, pourquoi? ah! quelle affreuse question!

DARMAINVILLE.

Savez-vous que celle que je vous donne me coûtera près du double.

MADAME DARMAINVILLE.

En seriez-vous fâché, monsieur?

DARMAINVILLE.

Fâché!... non, certainement; mais je suis très-fâché que vous vous mêliez de m'en donner une, sur-tout si c'est moi qui dois la payer.

MADAME DARMAINVILLE.

Parlez donc plus bas. Si l'on vous entendait on vous prendrait pour un avare.

DARMAINVILLE.

Moi! un avare, madame, quand je dépense près de deux cents louis pour votre fête.

MADAME DARMAINVILLE.

Eh! quel gré puis-je vous savoir de votre fête quand vous me la reprochez aussi brutalement?

DARMAINVILLE.

Eh! quel gré puis-je vous savoir de la vôtre? est-ce par amour pour moi que vous avez rassemblé tant de monde dans mes jardins, dans mes salons? Point du tout, c'est pour briller, pour paraître.

SCÈNE VIII.

DARMAINVILLE, MADAME DARMAINVILLE, MADEMOISELLE DE FREMINVAL.

MADEMOISELLE DE FREMINVAL.

Ouf! je n'en puis plus. Un fauteuil, je vous en prie.

MADAME DARMAINVILLE.

Un fauteuil! qu'avez-vous donc?

MADEMOISELLE DE FREMINVAL.

Ah! la jolie fête, la joie fête! Personne ne me priait à danser, j'ai été prier moi-même ce monsieur d'Avalon qu'on avait pris pour un plaisant. J'ai dansé six contre-danses, j'ai valsé un quart d'heure sans perdre la tête. Je vous fais mon compliment; rien n'est plus galant, rien n'est mieux ordonné.

MADAME DARMAINVILLE.

Dites donc cela à monsieur Darmainville qui n'en veut pas convenir.

DARMAINVILLE.

Pardonnez-moi; enchanté, transporté qu'on s'amuse aussi bien chez moi.

SCÈNE IX.

DARMAINVILLE, MADAME DARMAINVILLE, MADEMOISELLE DE FREMINVAL, MADAME DE SOUSSY, SES DEUX ENFANTS LA BOUCHE PLEINE DE BISCUITS DE PATISSERIE.

MADAME DE SOUSSY.

Oh! la jolie collation! comme c'est servi. Vous avez

vos poches pleines, mes enfants? venez. Vous permettez, monsieur et madame?

MADAME DARMAINVILLE.

Oui, sans doute, madame.

DARMAINVILLE.

Qu'est-ce que c'est donc?

MADAME DE SOUSSY.

C'est que les enfants sont si gourmands; et puis quand on les mène à des fêtes il faut bien qu'ils s'en ressentent. Ils ont mangé de toutes les friandises.

DARMAINVILLE.

Je le vois bien; ils en mangent encore.

MADAME DE SOUSSY.

Et comme il faut songer à tout le monde, je veux qu'ils portent à leur petite sœur que j'ai laissée au logis, des dragées et des macarons.

DARMAINVILLE.

Fort bien, ils ne laisseront pas un biscuit.

MADAME DE SOUSSY.

Et je viens chercher du papier pour faire des cornets.

MADAME DARMAINVILLE.

Tenez, en voilà, mes bons amis; mangez bien, amusez-vous bien. Ce n'est pas tous les jours la Saint-Jean.

DARMAINVILLE.

Oui, mais pour s'amuser, il ne faut pas se donner d'indigestion.

MADAME DE SOUSSY.

Oh! que n'ayez pas peur, ils ont l'estomac excellent.

SCÈNE X.

DARMAINVILLE, MADAME DARMAINVILLE, MADEMOISELLE DE FREMINVAL, MADAME DE SOUSSY ET SES ENFANTS, FREMINVAL.

FREMINVAL, *gris.*

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc là vous autres? comment! les héros de la fête dans la solitude? Ce petit punch était charmant! je le soupçonne un peu traître, mais c'est égal.

MADEMOISELLE DE FREMINVAL.

En vérité, mon père, vous vous êtes mis dans un joli état.

DARMAINVILLE.

Il ne leur manque plus que de se griser et de casser les meubles.

FREMINVAL.

Paix, mademoiselle ma fille, du respect pour monsieur votre père. Écoutez-moi, monsieur Darmainville, je viens vous parler raison. Ce punch me donne du sang-froid et de la sensibilité. Ce monsieur Satineau est un sot. Ce jeune Florval est un garçon charmant; votre nièce en est folle; je suis connaisseur en peinture, il aura du talent. Je suis très-lié avec sa famille, il sera fort riche.

DARMAINVILLE.

Et au lieu de vous mêler de marier les autres, allez prendre l'air, vous en avez besoin.

MADAME DARMAINVILLE.

Comment s'en rapporter à ce que vous dites dans l'état où vous êtes?

FREMINVAL.

Pourquoi donc pas? vous savez le proverbe. Mais voici mon aimable épouse.

SCÈNE XI.

DARMAINVILLE, MADAME DARMAINVILLE, MADEMOISELLE DE FREMINVAL, MADAME DE SOUSSY ET SES ENFANTS, FREMINVAL, MADAME DE FREMINVAL.

MADAME DE FREMINVAL.

Ah! mon dieu, mon dieu, quelles étaient bonnes! j'en ai tant mangé, tant mangé, je ne les ai pas comptées.

DARMAINVILLE.

Et quoi donc?

MADAME DE FREMINVAL.

Des glaces.

MADEMOISELLE DE FREMINVAL.

Comment, il y a des glaces? et vous ne m'en dites rien, maman. C'est ma folie à moi que les glaces.

(*Elle sort.*)

MADAME DE SOUSSY.

Et moi donc? venez, venez avec moi, mes enfants.

(*Elle sort.*)

MADAME DE FREMINVAL.

Dépêchez-vous. Au train dont on y va il n'y en aura bientôt plus.

DARMAINVILLE.

Je le crois bien.

MADAME DE FREMINVAL.

Avez-vous dit à nos amis, cher époux, que ce jeune Florval était un excellent parti pour leur demoiselle.

FREMINVAL.

Parbleu! si je l'ai dit. Et, comme je vous ai dit, vous, qui vous connaissez en tendresse conjugale, faites le bonheur de ces deux jeunes amants et donnez-nous une noce qui réponde à la fête charmante que vous donnez aujourd'hui à vous et aux autres. Et je vais prendre l'air comme vous me l'avez prudemment conseillé.

(*Il sort.*)

MADAME DE FREMINVAL.

En confidence, je vous dirai que ce monsieur Satineau que vous aviez fait venir pour votre nièce distingue beaucoup, mais beaucoup ma fille, mademoiselle Fréminval. La jolie fête que vous aurez donnée là! tout le monde y trouve son compte si vous consentez au mariage de Florval avec votre nièce. Elle y trouve son amant, il y trouve sa maîtresse, j'y trouve un gendre, ma fille y trouve un mari, monsieur Satineau y trouve une femme pleine d'esprit : c'est charmant, c'est enchanteur. (*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

DARMAINVILLE, MADAME DARMAINVILLE,

DARMAINVILLE.

Eh bien! madame?

MADAME DARMAINVILLE.

Eh bien! monsieur, que voulez-vous que je vous dise? Je vois que mon neveu s'est moqué de nous, que votre monsieur Satineau est un imbécille, que madame et mademoiselle Fréminval sont deux impertinentes.

DARMAINVILLE.

Et s'agit-il de tout cela, madame? Suis-je assez tour-

menté pour ma fête? voilà madame de Fréminval qui cherche à m'enlever le mari que je destinais à ma nièce, et des compliments, et des mémoires; et tout cela grace à vous que j'ai toujours adorée et qui n'êtes qu'une ingrate, une dépensière, une coquette.

MADAME DARMAINVILLE.

Dites plutôt que depuis seize ans je suis la victime d'un jaloux, d'un bourru, d'un homme sans délicatesse. Ah! que je me repens de vous avoir donné une fête.

SCÈNE XIII.

DARMAINVILLE, MADAME DARMAINVILLE, SATINEAU.

SATINEAU.

Écoutez, monsieur et madame Darmainville, savez-vous que je finirai par me fâcher de tous les tours qu'on me joue?

DARMAINVILLE.

Eh! laissez-nous donc tranquilles; il s'agit bien des tours qu'on vous joue.

MADAME DARMAINVILLE.

Il s'agit des indignes procédés de mon mari.

SATINEAU.

Il s'agit que, d'abord, on m'a fait passer pour un plaisant, et que c'est très-fastidieux; qu'ensuite, au lieu de me faire épouser votre nièce, on me jette à la tête une demoiselle plus que majeure et qui se prie elle-même à danser avec moi.

DARMAINVILLE.

Madame, madame, vous me réduirez à de fâcheuses extrémités.

MADAME DARMAINVILLE.

Monsieur, la loi du divorce n'est pas encore abolie.

SATINEAU.

Eh! laissez-moi tranquille à votre tour avec vos tendresses et vos querelles, vos fêtes et votre divorce.

SCÈNE XIV.

DARMAINVILLE, MADAME DARMAINVILLE, SATINEAU, DORLIS, SOPHIE.

SOPHIE.

Eh! mon dieu, d'où vient tout ce bruit?

DORLIS.

Il me semble avoir entendu le mot affreux de divorce.

DARMAINVILLE.

C'est qu'en vérité, mon neveu, ta tante....

DORLIS.

Vous aime autant qu'elle vous est chère.

MADAME DARMAINVILLE.

Oui, ma nièce, ton oncle....

SOPHIE.

Vous adore.

DORLIS.

Il est impossible que deux époux aussi unis se disputent de leur propre mouvement. Il faut donc que ce soit monsieur Satineau qui ait provoqué cette première querelle.

SOPHIE.

Oui, c'est lui, j'en suis sûre.

DORLIS.

Il est bien affreux à vous, monsieur, de porter le trouble dans une maison, dans un ménage qui... que...

SATINEAU.

Eh bien! quoi? qu'est-ce? c'est encore moi qui serai la victime....

DARMAINVILLE.

En effet, c'est lui....

MADAME DARMAINVILLE.

Oui, c'est l'arrivée de ce maudit provincial...

DORLIS.

Tenez, monsieur Satineau, vous avez l'air d'un galant homme. Vous veniez ici pour épouser ma sœur; elle ne vous aime pas; vous ne plaisez pas beaucoup à mon oncle, vous déplaisez très-fort à ma tante; il n'y a que moi qui suis votre ami et qui vous donne un bon conseil : retournez à Avalon.

DARMAINVILLE.

C'est ce que vous avez de mieux à faire.

DORLIS.

Et consentez-vous à marier ma sœur à Florval?

DARMAINVILLE.

Il le faut bien. Après un pareil éclat, au milieu de cette maudite fête... Je me trompe, au milieu de cette fête touchante et un peu tumultueuse;... puisqu'il aura de la fortune et du talent, et que ta sœur en est folle...

SOPHIE.

Ah! mon oncle.

SCÈNE XV.

DARMAINVILLE, MADAME DARMAINVILLE, SATINEAU, DORLIS, SOPHIE, SUZANNE.

SUZANNE.

Ah! pardi, monsieur, voilà bien autre chose. Il y a

dans le salon un vieux monsieur qui se rendait, dit-il, à Paris et dont la chaise de poste a versé au bout de l'avenue, et qui est entré dans le château parce qu'il a entendu de la musique; et voilà que tout d'un coup il a reconnu son neveu dans ce jeune monsieur à l'habit de taffetas, qu'on avait pris d'abord pour monsieur Satineau... Et les voilà tous les deux.

SCÈNE XVI.

DARMAINVILLE, MADAME DARMAINVILLE, SATINEAU, DORLIS, SOPHIE, SUZANNE, FLORVAL, LAMARNIÈRE, DÉGUISÉ EN PÈRE; TOUTES LES PERSONNES INVITÉES A LA FÊTE.

LAMARNIÈRE.

Quoi! c'est toi, mon cher neveu? Que je t'embrasse encore.

DORLIS, *à part.*

C'est Lamarnière; il n'a pas voulu en avoir le démenti.

FLORVAL.

Mais puis-je souffrir....

LAMARNIÈRE.

Que je t'embrasse encore. C'est l'amour qui t'a conduit dans ces lieux. Hâte-toi de me présenter aux parents de celle que tu aimes. La fortune immense que j'apporte aplanira sans doute toutes les difficultés.

FLORVAL.

Mais encore une fois puis-je consentir....

LAMARNIÈRE.

Les voilà probablement? Monsieur et madame, par-

donnez l'indiscrétion de ma soudaine visite. Mon nom est Trufaldin Cassandre Dénouancour; j'arrive des Grandes-Indes où j'ai eu le bonheur d'amasser une fortune considérable en lingots, piastres et autres monnaies du pays. Or, comme mon neveu, que voilà, se trouve mon seul héritier....

FLORVAL.

Monsieur, gardez-vous de me croire complice....

SATINEAU.

Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est qu'un père qui revient des Indes? Nous connaissons notre théâtre; on vous traite comme un Géronte de comédie, monsieur Darmainville.

DARMAINVILLE.

Géronte vous-même, monsieur Satineau.

DORLIS.

Tu as du malheur aujourd'hui, mon pauvre Lamarnière. Tu n'arrives presque toujours qu'à contretemps. On n'a besoin de toi ni de ton déguisement. Mon oncle donne sa nièce à Florval.

FLORVAL.

Se peut-il? Ah Sophie! Ah! monsieur....

DARMAINVILLE.

C'est bon, c'est bon.

LAMARNIÈRE.

Oui dà. En ce cas là.... (*Il se débarrasse de son déguisement.*) Écoutez....

LE CHEF DE L'ORCHESTRE, *reconnaissant Lamarnière.*

Eh! c'est Lamarnière.

LE CHANTEUR.

Le plaisant!

SATINEAU.

Le vieillard respectable.

LAMARNIÈRE.

Eh bien! oui, c'est moi; qu'en voulez-vous dire? Il faut bien en finir. J'aurais pu venir en notaire pour surprendre ou obtenir une signature, ou en commissaire pour arrêter un fripon, ou en divinité de l'opéra pour faire descendre le dénoûement d'une machine; j'ai mieux aimé venir des Indes en père qui retrouve son neveu : puisque c'est inutile, ne considérez ceci que comme un proverbe qui fait partie de la fête.

DARMAINVILLE.

Passe pour un proverbe.

SATINEAU.

Ne vous flattez pas de m'avoir prévenu. Du moment où je me suis aperçu que j'étais joué, par conséquent dès mon arrivée, je me suis bien promis de ne pas épouser votre nièce, et je ne l'épouserai pas, et je me vengerai, et je ferai une satire contre les gens qui font venir des honnêtes gens, comme moi.... et j'apprendrai à tout l'univers.... oui,... je suis d'une fureur, d'une colère.... et je vous souhaite bien le bon soir.

DORLIS.

Un moment, notre ami Satineau. Voilà le plus beau de la fête qui va commencer; nous avons des couplets.

SATINEAU.

Je ne chanterai pas.

LAMARNIÈRE.

Oh! vous chanterez. Fi donc! En homme d'esprit faites voir à ces gens-là que vous êtes bien au-dessus de leur alliance.

SATINEAU.

Oui, vous avez raison; je chanterai, je danserai

même, et pour vous faire enrager, je serai charmant, et je me ferai regretter.

DORLIS.

C'est difficile. Quant à vous, couple charmant, oubliez ce leger nuage.

DARMAINVILLE.

Au fait, puisqu'il faut la payer, profitons de la fête. Pardonne, chère épouse, un moment de vivacité.

MADAME DARMAINVILLE.

Pardonne-moi toi-même, cher époux.

LAMARNIÈRE.

Allons, messieurs et mesdames, célébrons dignement ces deux modèles de la tendresse conjugale.

VAUDEVILLE.

Vive Jean qui rit,
Et laissons bouder Jean qui pleure;
Nargue du dépit:
Rire un quart-d'heure,
C'est profit.

Dans un bal paré,
Frisé, poudré,
Chacun s'avance:
A la contredanse
On est décent,
Jamais plaisant.
Au bal villageois,
Point d'air sournois;
Danse bruyante,
Entrechat grivois,
Gaîment l'on chante,
En franc patois:

Vive, etc.

Mondor,
Cousu d'or,
En veut encor:
Il se lamente
Chez autrui;
Chez lui,
Se tourmente
Et porte l'ennui.
L'artiste, sans bien,
N'a presque rien;
Mais est plus sage:
Esprit,
Appétit,
Heureux ménage;
Il rit,
Et dit:

Vive Jean qui rit,
Et laissons bouder Jean qui pleure;
Nargue du dépit:
Rire un quart-d'heure,
C'est profit.

Près d'un tapis vert,
On joue, on perd,
On s'inquiète.
A Colin-Maillard,
La Climusette,
On est gaillard:
Là, point de chagrin,
Toujours du gain,
Jamais de perte:
Le cœur est content,
La mine ouverte,
On va chantant:

Vive, etc.

Celui-ci,
Transi,

Sous les fenêtres de sa belle,
Quoiqu'il neige, attend,
En grelottant,
Un doux instant;
Mais tandis qu'il est,
Comme un benêt,
En sentinelle,
Un autre est chez elle,
Auprès du feu, content,
Chantant :

Vive, etc.

Du drame les traits,
Les grands effets,
Ont leur mérite :
Tragique héros
Sans cesse excite
Nos bravos.
Nous, pour tout succès,
A nos essais
Qu'on daigne rire,
L'auteur est content,
S'il vous entend
Dire,
En partant :

Vive, etc.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

LES CHARLATANS
ET LES COMPÈRES,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

Entendez-vous le latin? — En aucune façon. — Vous n'entendez point le latin? — Non. — *Cabricias arci thuram; catalamus, singulariter; nominativo, hæc musa*, la muse; *bonus, bona, bonum; Deus sanctus: est-ne oratio latinas? etiam*, oui; *quare?* pourquoi? *quia substantivo et adjectivum concordat in generi numerum et casus.* — Ah! que n'ai-je étudié! — L'habile homme que v'la!

MOLIÈRE, *Médecin malgré lui.*

PRÉFACE.

Je suis fort embarrassé pour parler de cette comédie. Dans les préfaces de mes autres pièces, éclairé par l'effet de la représentation, j'ai cru pouvoir me permettre de prononcer un jugement, soit en adoptant le jugement du public, soit en me hasardant à combattre sa rigueur et quelquefois même son indulgence. Ici, je n'ai d'autre règle que mon opinion et celle de quelques amis, que j'ai consultés. Je crois devoir me borner à bien peu de mots.

L'ouvrage a été commencé en 1808. Depuis cette époque, il est survenu de grands changements politiques qui ont amené de grands changements dans nos mœurs; ce sont ces changements, c'est la longueur de la pièce, la multiplicité des personnages, la difficulté de la jouer, peut être même l'impossibilité de mettre en scène le quatrième acte, qui m'ont empêché de l'exposer aux chances de la représentation. Je la soumets au jugement du lecteur.

Mon but a été de prouver qu'un charlatan est bien faible, quand il n'a pas de compère, ou plutôt qu'il n'y a pas de charlatan sans compère. Je crois que cette idée renferme le sujet d'une belle et bonne comédie. J'ai cherché bien en conscience à n'être ni trop vain ni trop modeste dans mes préfaces. C'est un talent réel que celui

de trouver de bons sujets de comédie, et je crois l'avoir; mais qu'il y a loin de là, au mérite d'une parfaite éxécution! je serai content, si, après avoir lu mes *Charlatans*, on peut dire: « Il s'en faut que ce beau sujet soit « traité avec le talent qu'il demandait; mais la pièce est « amusante. »

J'avais d'abord mis la scène en France. *L'estrangeté*, non pas des mœurs, mais de l'action et de la conduite des personnages m'a engagé à la transporter en Allemagne. Nous avons bien en France des parterres tumultueux et suffisamment garnis d'affidés, des thèses publiques où les arguments sont communiqués; mais je ne sache pas qu'on y ait jamais vu un cours de médecine semblable à celui dont je donne une esquisse dans mon quatrième acte. Ne peut-on pas supposer qu'il en existe dans quelques villes de l'Allemagne? Mon but dans ce quatrième acte a été de peindre ce qui se passe dans une assemblée quelconque agitée par des cabales.

Parmi les rôles nombreux qui entourent mes charlatans, je ne peux me défendre de quelque prédilection pour celui de M. Molen, homme prudent, qui craint toujours de se compromettre, qui connaît les charlatans, et n'a de courage contre eux que lorsqu'il tremble pour ses propres intérêts.

Pendant que je travaillais à cet ouvrage, un de mes parents, qui, par parenthèse, était médecin, m'apporta une petite pièce de vers manuscrite qu'il avait trouvée parmi de vieux papiers, et que je ne me rappelle avoir vue nulle part. Je crois faire plaisir à mes lecteurs, en la plaçant à la suite de cette préface. Peut-être, quelques

personnes la reconnaîtront ; quant à moi, je suis tenté de croire qu'en cherchant bien, on la retrouverait parmi les énigmes du *Vieux Mercure de France :* et alors, n'y verrait-on pas la preuve qu'il peut y avoir de l'esprit, même dans une énigme.

PORTRAIT DU CHARLATANISME,

Fait par lui-même dans un moment de franchise.

J'ai créé la race innombrable
Qui, par le merveilleux, séduit le genre humain.
J'ai le ton emphatique, avec un air capable ;
J'excelle aux tours d'esprit, j'excelle aux tours de main :
Je m'enveloppe du mystère,
Et je m'environne du bruit :
Le bruit en impose au vulgaire,
Et le mystère à l'homme instruit.
On me voyait jadis, sur la place d'Athène,
Du haut de la tribune inspirer les rhéteurs.
Près du tonneau de Diogène,
J'ai rassemblé les spectateurs ;
J'ai fait valoir plus d'un grand homme.
Changeant, selon le siècle et selon le pays,
Je m'en vais débitant des reliques à Rome,
Et des nouveautés à Paris.
Autrefois moliniste,
Ensuite janséniste,
Puis encyclopediste,

Et puis économiste,
A présent mesmériste,
C'est moi qui traduisis, par d'heureux changements,
L'esprit évangélique,
L'étude politique,
La science physique,
En style de roman.
Dans le siècle passé je redoutais Molière,
A son nom encor je frémis :
Dans le siècle présent je redoutais Voltaire;
Rousseau, sans le savoir, était de mes amis.
Dans le sénat anglais je joue un très-grand rôle;
Mon zèle aux deux partis se vend le même jour :
Puissant d'intrigue et de parole,
Je suis Catilina, Cicéron tour-à-tour.
A l'Amérique anglaise, encore un peu sauvage,
Je n'ai pu jusqu'ici faire accepter mes dons;
Mais j'en espère davantage,
Depuis que ces héros inventent des cordons.
Des papes quelquefois je colore les bulles;
J'ai souvent embelli les récits des héros;
De nos contrôleurs-généraux,
Je tourne aussi les préambules;
Je dicte à nos prélats de pieux mandements,
Des discours aux académies :
Sans être ému, j'ai de grands mouvements;
Pompeusement j'orne des minuties.
Professeur émérite à l'université,
Je suis vieux docteur de Sorbonne;
Mais ma première place est dans la faculté,
Et ma seconde auprès du trône.
En peu de mots, voici les traits
Auxquels on peut me reconnaître :
J'aime à parler, j'aime à paraître;
J'aime à prôner ce que je fais;

J'aime à grossir ce que je sais ;
J'aime à juger, j'aime à promettre ;
J'annonce les plus grands secrets ;
Je n'en ai qu'un, celui de mettre
Tous les sots dans mes intérêts.
Venez voir dans Paris tout l'or que j'accumule ;
Venez voir près de moi les badauts attroupés ;
Depuis la sainte Ampoule ils y sont attrapés :
Le Français, si malin, est encor plus crédule.

PERSONNAGES.

OBERVALLOS, médecin voyageur.
Le Chevalier DURLACH.
BALTASAR, ancien intendant du chevalier.
ÉDOUARD LINDORF, jeune médecin.
Le Baron de KLINSBERG, chambellan et favori du prince.
VENAGLIA, gazetier.
MOLEN, bourgeois.
BLUME, pharmacien.
VALBOURG, président de la Société littéraire.
TROTMANN, chef de cabale.
GUILLAUME, paysan.
BÉDINI, élève d'Obervallos.
JOSEPH, valet du Baron.
Madame PHLIPS, veuve d'un ministre luthérien, maîtresse d'hôtel garni.
ERNESTINE, fille du Baron.
Madame de ROSENTHAL, cousine du Baron.
Plusieurs personnages muets assistant au cours.

La scène se passe dans une petite principauté d'Allemagne.

LES CHARLATANS ET LES COMPÈRES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le salon d'un grand hôtel garni.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER DURLACH, BALTASAR.

LE CHEVALIER.

Je vous retrouve, enfin, monsieur Baltasar; vous ne m'échapperez pas.

BALTASAR.

Ce n'est pas mon intention; trop heureux de revoir monsieur le chevalier Durlach, mon ancien maître!

LE CHEVALIER.

Monsieur l'intendant, vous faites le railleur.... oubliez-vous que d'un mot je pourrais vous perdre?

BALTASAR.

Il serait possible que vous connussiez sur l'intendant Baltasar certains petits détails de nature à compromettre monsieur Baltasar, voyageur aisé qui revient des eaux et s'arrête dans cette résidence par curiosité; mais monsieur le chevalier n'oubliera pas

sans doute que je connais une ou deux petites anecdotes qui n'avanceraient pas le succès de ses tendres desseins sur mademoiselle Ernestine de Klinsberg.

LE CHEVALIER.

Comment? coquin, tu sais....

BALTASAR.

Que monsieur le chevalier Durlach, l'étourdi le plus aimable et le plus dérangé de toute l'Allemagne, s'est réfugié dans cette ville, parce que ses créanciers ne lui permettaient plus de rester à Dresde; je sais que, reçu dans la maison de monsieur le baron de Klinsberg, chambellan et favori du prince, le plus riche habitant du pays, propriétaire du grand et bel hôtel garni où nous sommes, il a le projet d'enlever le cœur et la dot de mademoiselle Ernestine de Klinsberg à un certain Édouard de Lindorf, jeune homme moins noble que monsieur le chevalier, mais qui peut l'emporter, grace à ses talents, sa conduite, son mérite, sa réputation, et même son crédit auprès du père, malgré tous les efforts qu'on a déja faits pour le diminuer.

LE CHEVALIER.

Eh! de grace, parle plus bas.

BALTASAR.

A cette heure, il vient peu de monde dans ce salon commun à l'hôtel et à l'appartement que le baron s'est réservé pour lui et pour sa fille quand ils ne sont pas à la cour; nous pouvons causer.

LE CHEVALIER.

Eh! qui a pu t'apprendre?...

BALTASAR.

Voilà un mois que je suis dans cette ville où m'appellent aussi mes petits intérêts: vous ne m'avez pas

aperçu, quoique je loge aussi dans cet hôtel.... oui.... dans le petit bâtiment qui donne sur le jardin; j'évitais vos regards, mais j'étais au courant de toutes vos démarches; et bien instruit de vos projets, si vous ne m'eussiez rencontré ce matin, j'allais ce soir même vous offrir mes services.

LE CHEVALIER.

Tes services! ils sont trop chers.

BALTASAR.

Encore de la rancune! ne pardonnerez-vous jamais à un serviteur.... affectionné, d'avoir aidé le jeu, les usuriers et les coquettes à vous faire dépenser joyeusement votre bien? Votre séjour ici annonce que vous n'avez pu rentrer en grace auprès de votre famille et surtout du commandeur Durlach, votre grand-oncle. Malgré l'élégante calèche que vous faites passer et repasser sous les fenêtres du baron, malgré la riche livrée de votre petit jokei, je vous trouve l'air d'un joueur qui joue de son reste; or, je vous ai aidé à manger votre fortune, et je veux vous aider à vous en faire une nouvelle.

LE CHEVALIER.

Il est trop vrai; mon oncle ne veut plus entendre parler de moi, et, dans quelque temps, je ne saurai plus où donner de la tête..... mais ne vas pas croire pourtant qu'un vil intérêt m'ait fait jeter les yeux sur l'aimable Ernestine : une passion plus noble m'enflamme... et l'amour...

BALTASAR.

Amour, soit.... ne disputons pas sur les mots : je servirai votre amour, et, quand vous saurez les motifs de mon séjour dans cette petite principauté, vous verrez que nous pouvons nous être d'une utilité mutuelle.

LE CHEVALIER.

Comment?

BALTASAR.

Je vous ai laissé en Saxe, faisant des dettes, et menant une vie passablement dérangée. J'avais repris le goût des voyages. J'ai parcouru la France, l'Italie. Après avoir essayé un peu de tous les métiers, je me suis remis à exercer, mais en grand, l'un de ceux que j'avais exercé jadis en petit, avec un vrai succès; je me suis fait compère.

LE CHEVALIER.

Compère!... qu'est-ce que c'est que cela?

BALTASAR.

Ah! monsieur, la belle profession! Avez-vous jamais vu un escamoteur sans un camarade ignoré qui lui facilite ses tours? avez-vous jamais vu un théâtre de marionnettes, sans un ami complaisant qui donne la réplique à Polichinelle. Eh bien! monsieur, ces gens-là sont des compères. Mais tous les escamoteurs, tous les Polichinelles ne sont pas sur la place publique : et je me charge de faire valoir tous ceux que je rencontre dans le monde.

LE CHEVALIER.

Singulier métier!

BALTASAR.

On n'y manque jamais d'emploi. Depuis les grands hommes jusqu'aux arracheurs de dents, tout le monde a besoin de nous. Par-tout où vous voyez un charlatan, soyez sûr qu'il y a au moins un compère, et Dieu merci, les charlatans ne manquent point : charlatans politiques, charlatans littéraires, charlatans de vertu, de bravoure, de sensibilité.... Que de charlatans! et par suite que de compères! dans les sciences, dans les arts,

dans les lettres, dans l'église, au théâtre, à l'armée, parmi les habiles, comme parmi les ignorants qui se donnent pour habiles, chacun a sa trompette, son paillasse, ses tours de gobelets, ses amis qui le prônent, ses ennemis dont il se plaint. Or, j'ai du front, de l'audace, une phisionomie d'honnête homme; il ne me manque que de l'éducation : mais, grace à quelque esprit naturel, je peux passer pour instruit près des gens du peuple; dans la bonne compagnie, je peux me donner pour un homme bien né qui a négligé ses études. Avec ces qualités, j'ai perfectionné l'art; j'ai ennobli, agrandi la carrière, et quelquefois, c'est moi qui fais agir le charlatan, quand il croit me faire agir.

LE CHEVALIER.

Eh! quel est l'heureux mortel dont monsieur Baltasar se propose de faire la réputation.

BALTASAR.

Vous, monsieur, si cela peut vous être agréable.

LE CHEVALIER.

Moi, faquin?

BALTASAR.

Ne vous fâchez pas. Votre rival, le jeune Édouard Lindorf, est le fils d'un bon et pauvre gentilhomme. Dès son enfance, il s'est adonné aux sciences avec tant de zèle qu'il a fini par se faire médecin; c'est un savant qui a publié plusieurs ouvrages; c'est un brave qui a fait plusieurs campagnes. Ses connaissances en médecine ne nuisent point à ses talents agréables; il fait de fort jolis vers. La petite Ernestine l'aime réellement; je sais bien qu'elle a la tête vive, un peu légère, et que votre calèche, votre jokei et votre galanterie saxonne l'ont déja éblouie; mais dans quelques jours, vous ne

pourrez ni payer le jokei, ni nourrir les chevaux de la calèche; vous aurez épuisé tous les lieux communs qu'on peut débiter à une jolie femme. Et ce n'est pas tout : l'altesse qui règne dans cette principauté est âgée, valétudinaire, et se croit un grand protecteur des sciences et des beaux-arts. Depuis six mois, le prince n'a pas de premier médecin. Lindorf a été appelé à donner quelques consultations; il a parlé politique, diplomatie, et on a admiré l'étendue et la variété de ses connaissances. Le baron de Klinsberg, père d'Ernestine, véritable amateur, enthousiaste zélé, passionné pour les sciences, avait imaginé de se servir de son crédit de favori pour faire nommer Lindorf premier médecin et conseiller intime, et alors, il lui aurait donné sa fille. Je sais bien que, depuis quelques jours, sa chaleur pour Lindorf est un peu refroidie, et peut-être y ai-je contribué autant que vous; mais il n'en est pas moins vrai que vous ne tenez rien, si vous ne parvenez à faire déchoir tout-à-fait votre rival : j'en ai les moyens, et je vous servirai avec d'autant plus de zèle que ce Lindorf est aussi pour nous un ennemi fort dangereux.

LE CHEVALIER.

Pour vous!

BALTASAR.

Connaissez-vous le docteur Obervallos?

LE CHEVALIER.

Obervallos.... ce nom-là ne m'est pas tout-à-fait inconnu.... j'ai entendu parler de lui, comme d'un homme à système, un illuminé, un charlatan.

BALTASAR.

C'est un fort brave homme.... un peu fourbe.... que je fais valoir. Il a senti que, pour exploiter avec fruit

la crédulité humaine, il n'y avait pas encore de meilleur moyen que la médecine. On aime tant à vivre! on a si peur de mourir! Des études assez imparfaites lui ont laissé dans la tête quelques bribes de latin; il est doué d'une facilité d'élocution qui lui permet de parler six heures de suite, sans s'arrêter, ni se comprendre; ne se sentant pas assez de talent pour suivre la route commune, il s'en est frayé une nouvelle; n'étant pas de force à soutenir la concurrence, il s'est créé un systême; le galvanisme, la cranologie, le magnétisme, le somnambulisme, la mégalanthropogénésie.... il y fait tout entrer. Lavater, Mesmer, le diacre Pâris et l'immortel Gagliostro, voilà ses maîtres, voilà ses modèles! A l'aide de l'électricité, de l'étude des physionomies, et de complaisants somnambules, il prétend avoir trouvé un remède universel qu'il vend fort cher.... Ce qu'il y a d'assez original, c'est qu'à force de vouloir persuader son systême aux autres, il finit quelquefois par s'en convaincre lui-même. En faisant des dupes, souvent il devient la sienne, ce qui lui donne l'assurance de la sincérité; du reste, fort habile à se servir des passions des hommes pour les tromper, maniant l'arme de la flatterie avec une adresse supérieure: c'est un personnage qui, bien employé, est fait pour étonner, abuser le vulgaire toujours prêt à se prendre d'admiration. Quoique n'étant pas encore très-âgé, il a de beaux cheveux blancs, qu'il doit à une frayeur salutaire dans un voyage sur mer et qui lui donnent prématurément la physionomie d'un vieillard bien conservé: avec ce nom d'Obervallos qui, sauf la terminaison, est à-peu-près celui que portait son père, il peut se faire passer par-tout pour étranger. Voilà l'homme dont je suis

maintenant le premier compère; voilà l'homme que je prétends établir dans cette ville, et faire nommer premier médecin du prince et son conseiller intime à la place de votre rival, le modeste, savant et raisonnable Édouard de Lindorf.

LE CHEVALIER.

Et où est-il ce fameux personnage?

BALTASAR.

Dans une heure il sera ici. Suivant ma coutume, je l'ai précédé pour sonder le terrain, flairer les dupes et lui trouver des malades. Il était resté dans uue petite ville sur la frontière, où pour passer le temps il exerçait des actes de bienfaisance qui n'ont pas laissé que de grossir sa réputation. Jour par jour, il a reçu des notes sur les principaux habitants de la ville. C'est un homme qui entend à demi-mot, et il suffira de lui nommer les individus pour qu'il agisse avec eux en conséquence du portrait que je lui en ai fait. Il m'attend à quelque distance du faubourg, pour que je lui donne de vive voix ses dernières instructions. Je dois l'y trouver avec son élève Bedini.

LE CHEVALIER.

Bedini! son élève! mais vous êtes donc une bande?

BALTASAR.

Oh! ce Bedini n'est qu'un petit compère subalterne, demi-élève, demi-jokei, un ex-enfant de chœur que nous avons pris avec nous par humanité. Ses parents regrettaient que la philantropie des lois actuelles leur eussent interdit les moyens de lui conserver sa belle voix. Sec et blême nigaud, qui sert de malade quand on n'en a pas d'autre, il a pour Obervallos une tendresse, une vénération! il est tout stupéfait, quand il me rencontre dans toutes les villes, de me voir, selon la pièce que nous

jouons, tantôt l'ami, tantôt l'ennemi de son maître, et il croit avec complaisance à nos réconcialitions, comme à nos inimitiés. Vous connaissez la tragédie française qui a pour titre *Mahomet :* Obervallos est le prophète, Bedini est son Séide et moi je pourrais être appelé son fidèle Omar, avec cette différence qu'ici Omar a plus d'esprit que Mahomet.

LE CHEVALIER.

Quelle vertueuse association !

BALTASAR.

Ainsi donc, vous voulez enlever un grand mariage à Lindorf; Obervallos veut lui enlever ses malades, et les places qu'on lui destine. Servez-vous d'Obervallos pour vous délivrer d'un rival; il se servira de vous pour repousser son concurrent: en un mot, soyez son compère, il sera le vôtre.

LE CHEVALIER.

Ah! fi donc! une pareille ligue répugne à mon caractère.... et.... si j'y consentais jamais, c'est que la nécessité.... les circonstances....

BALTASAR.

Oui, monsieur, les circonstances.... Qui diable dans ce siècle s'avise de leur résister?

LE CHEVALIER.

Sais-tu ce qui pourrait me décider à céder à tes propositions? Un motif vraiment honorable. Je veux m'amender; une alliance avec une famille opulente et respectable pourrait me réconcilier avec la mienne; de jeune homme dérangé je deviendrais bon parent, bon mari, bon père, et je travaillerais à faire oublier mes erreurs.

BALTASAR.

Oh! monsieur, les beaux sentiments! Entre nous,

vous n'êtes pas maladroit : je me suis montré à vous tel que je suis; vous vous montrez à moi tel que vous voulez qu'on vous croie. Convenez que, si je suis un bon compère, vous ne serez pas un plus mauvais charlatan que mon ami Obervallos.

LE CHEVALIER, *avec humeur.*

Monsieur Baltasar.

BALTASAR.

Pardon, monsieur; c'est une plaisanterie qui ne doit diminuer en rien la bonne opinion que vous avez de vos sentiments, et la réputation encore meilleure que je vais vous faire. Voyons, entrez-vous dans la conjuration contre Lindorf?

LE CHEVALIER, *gaiement.*

Va pour la conjuration.

BALTASAR, *vivement.*

Elle réussira. Le baron de Klingsberg, que vous convoitez pour votre beau-père, semble être né pour être dupe des charlatans. Imagination ardente, cœur chaud, tête exaltée, philantrope prononcé, grand investigateur de nouvelles découvertes, il a une crédulité qui va quelquefois jusqu'à la démence. A la vérité, il a loué cet hôtel à une personne qui peut nous contrarier, madame Phlips, veuve d'un ministre luthérien, ayant reçu une éducation au-dessus de l'état qu'elle exerce, bonne femme, femme d'esprit et de tête, amie sincère et dévouée du jeune Lindorf, en reconnaissance de ce qu'il n'a pas laissé mourir un petit enfant qu'elle a. C'est la seule ennemie que nous ayons à redouter. Du reste, la ville est bonne; c'est important, parce qu'il faut arriver à l'enthousiasme du prince par l'enthousiasme des habitants. Il y a une société littéraire présidée par un monsieur Narcisse de Valbourg, cousin du

baron, homme très-médiocre qui se croit supérieur. Il y a un gazetier, monsieur Venaglia, Italien, traître, impudent et patelin, aimant les cadeaux et les compliments, ayant déja fait du tort à Lindorf qui croit n'avoir pas besoin de le gagner. Il y a un pharmacien, monsieur Blume, homme avide et vaniteux, qui n'aime pas Lindorf, parce que celui-ci n'ordonne point de drogues. Il y a une madame de Rosenthal, petite maîtresse, qui voudrait bien amener ici les mœurs, le ton et les modes des grandes capitales, et qui, malgré sa santé délicate, trouve toujours des forces quand il faut intriguer pour les gens qui lui conviennent, ou contre ceux qui ne lui conviennent pas. Puis, comme partout ailleurs, des femmes qui se font dire la bonne aventure, des valets fripons et superstitieux, des maîtres ambitieux et crédules, des malades pleins de dévotion à la médecine, des gens bien portants qui s'en moquent, d'autres qui ont peur et se croient malades; beaucoup de badauds. La ville est excellente.

LE CHEVALIER.

Il est clair que votre mérite supposé doit l'emporter sur le mérite réel de Lindorf.

BALTASAR.

D'autant plus que personne n'est moins charlatan que lui. Maintenant, je voudrais arranger à Obervallos une entrée qui eût quelque chose de solennel, de dramatique. Nous avons agité de savoir s'il fallait que le docteur se fît précéder d'une grande réputation, ou s'il devait arriver comme une bombe, et se faire connaître par un coup d'éclat. L'un et l'autre parti ont leurs avantages; mais le cher Obervallos n'a pas encore une réputation assez européenne.... D'ailleurs, quand le public s'attend à voir un grand homme, il arrive sou-

vent qu'il le trouve petit. Nous nous sommes donc décidés pour le coup d'éclat. Mais nous ne l'avons pas encore, je le cherche, et s'il était possible qu'en même temps il vous fût utile... Où en êtes-vous de vos amours ?

LE CHEVALIER.

Obligé de quitter Dresde, je traversais cette ville; j'aperçois Ernestine; je la trouve charmante, j'apprends qu'elle sera fort riche, que son père est en grande faveur auprès du prince, et j'en reste là de mon voyage. Admis dans la maison, comblé de politesses, j'ai parlé de la grande fortune que je devrais avoir, comme si je l'avais encore; j'ai caché que mes terres étaient grevées d'hypothèques; je me suis donné pour homme à grandes passions, trompé dans ses premiers amours, et cherchant loin des grandes capitales une compagne aimable et point coquette. Je chante des duos de sensibilité avec la fille; je parle bienfaisance et découvertes nouvelles avec le père; je fais remarquer ma bonne grace à cheval, aux armes, à la danse... je sais un peu dessiner et peindre, j'ai trouvé le moyen de faire à son insu le portrait d'Ernestine; je le porte en bracelet. Le voilà. (*Il montre un portrait qu'il porte à son bras.*) Je voudrais qu'il frappât leurs yeux. Cela pourrait amener une déclaration.

BALTASAR.

Fort bien; il ne vous faut qu'un bon compère pour en remontrer au plus habile. Attendez. Vos chevaux sont-ils fringants et difficiles?

LE CHEVALIER.

Oui; mais je les mène comme je veux.

BALTASAR.

J'y suis... On verra le portrait... L'entrée du docteur sera superbe. Après notre entrevue avec lui, vous

faites une promenade en calèche hors la ville... Une chute occasionée par une distraction, par une rêverie mélancolique et amoureuse... une blessure... le portrait... l'arrivée du docteur... la guérison... l'enthousiasme... les places... le crédit... le mariage...

LE CHEVALIER.

Explique-toi.

BALTASAR.

Voici madame Phlips qui vient dans cette salle précisément avec monsieur Lindorf. Il ne faut pas qu'ils nous surprennent. Eh! vite à l'entrée du faubourg où m'attend mon docteur Obervallos.

LE CHEVALIER.

Me voilà embarqué dans une étrange aventure.

(*Il sort.*)

BALTHASAR, *en sortant.*

Bonne recrue.

SCÈNE II.

MADAME PHLIPS, LINDORF.

MADAME PHLIPS.

Oui, mon cher monsieur Lindorf, ce chevalier Durlach m'inquiète. Depuis quinze ans que je tiens cet hôtel, j'ai appris à me défier de ces hommes qui, tombant de je ne sais où, viennent se loger chez moi, sans donner un motif bien clair à leur voyage; j'ai toujours vu notre honnête, mais enthousiaste chambellan en être dupe et entraîner le prince à être dupe avec lui. Je gagerais tout ce que je possède que ce beau chevalier a des prétentions sur mademoiselle Ernestine. Ah!

monsieur Lindorf, je me sens tant d'amitié pour vous que j'entre en humeur contre tous ceux que je soupçonne vos ennemis. Vous étiez l'ami de feu mon digne et respectable mari. C'est vous qui m'avez sauvé mon enfant, mon Charles, mon fils unique : disposez de moi, de mon bien, de ma vie. J'étais si contente quand j'ai vu qu'il était question de vous nommer premier médecin du prince et son conseiller intime, de vous donner mademoiselle de Klinsberg en mariage; mais rien n'est fait, et je crains... Elle serait si heureuse avec vous! Je l'ai vue naître; je dois tout à son père, et c'est parce que je les aime, que je m'indigne contre leurs préventions, contre l'inconstance et la vivacité de leur enthousiasme. Mais, pour dieu! ne soyez donc pas si modeste; croyez-moi, il ne suffit pas d'avoir du mérite, il faut dire qu'on en a; il faut le faire dire par les autres. Il faut le publier, l'imprimer, le crier, le faire crier.

LINDORF.

C'est à quoi je ne puis me résoudre. A Berlin, pendant le cours de mes études, j'ai vu les menées plates, basses et sourdes de gens médiocres qui se croient de grands hommes, et qui vont par-tout répétant qu'ils sont petits, s'humiliant pour qu'on les élève, ne se louant jamais, mais louant les autres afin de se faire louer. J'ai vu les manœuvres hautes, fières et impudentes de quelques autres qui s'avouent peut-être de temps en temps à eux-mêmes leur médiocrité, mais qui se proclament effrontément hommes supérieurs, ont des créatures pour répéter les éloges qu'ils se donnent, et finissent par entraîner les bonnes gens à les admirer. Mais j'ai vu aussi le vrai mérite se faisant

jour à travers les obstacles, survivant aux persécutions, et mis à sa place par un consentement unanime. Voilà le succès où j'aspire. Il n'est que deux moyens de réussir: le talent, ou le charlatanisme. Je travaille à acquérir l'un; je ne veux pas employer l'autre. Je cherche la gloire, et non la vogue. Loin de moi les suffrages mendiés, achetés ou arrangés. Triste jouissance que celle d'un succès qu'on sait ne pas mériter! Je préfère le témoignage de mon cœur à la bruyante admiration des sots : et, s'il faut choisir, j'aime mieux être méprisé, mais digne d'estime, que célèbre et méprisable.

MADAME PHLIPS.

Quand vous parlez, vous me persuadez; votre philosophie serait excellente, s'il n'y avait au monde que des hommes de bon sens et de bonne foi; mais quand je vois tant d'imbécilles et tant de fripons, elle me paraît fort dangereuse pour celui qui la pratique. Voyez, que d'ennemis vous vous êtes faits. Cet apothicaire, qui vous en veut de ce que vous laissez sa boutique sans chalands; ce journaliste italien, envers qui vous n'avez pas rempli les politesses d'usage; monsieur de Valbourg dont vous ne louez pas les vers. Vous ne voulez pas jeter de la poudre aux yeux de monsieur de Klinsberg: vous faites la cour à sa fille en lui disant ses vérités. Que vous reste-t-il pour amis? Moi, qui suis tout feu pour vous, pour qui vous êtes un héros, un dieu, mais qui ne suis qu'une bonne femme sans crédit, dans la dépendance du baron de Klinsberg; et peut-être monsieur Molen, cet homme apathique avec qui vous avez été au collége, qui dit avoir du courage, mais à qui je n'en ai vu que quand ses intérêts sont en jeu, qui abandonne ses amis sans scrupule, sans remords et sans hésitation, qui n'est pas

méchant, mais que son profond égoïsme conduit sinon à faire, au moins à laisser faire des méchancetés, et qui craint tellement de se compromettre que, depuis vos querelles avec le gazetier, il s'est retiré à la campagne, afin de ne prendre parti ni pour l'un ni pour l'autre.

LINDORF.

Eh! que m'importe le monde et ses succès éphémères? que m'importent ces places, ces titres qu'on a sollicités pour moi bien plus que je ne les ai sollicités moi-même? Ah! si monsieur de Klinsberg et sa fille pensaient comme moi.... une vie utile, quoiqu'ignorée des journaux et des autres trompettes de la renommée, quelque gloire dans mon art, une femme que j'aime et dont je sois aimé, voilà tout le cercle de mes désirs.

MADAME PHLIPS.

Avec ces beaux sentiments, on est victime des méchants; on n'a pas d'occasion d'être utile; on n'obtient pas le succès qu'on mérite, et on n'épouse pas sa maîtresse.

LINDORF.

Il est trop vrai; la malveillance fait naître la prévention chez les indifférents, et la défiance, même chez les amis qui entrent en doute de leurs propres sentiments. Mais, quelque malheur qui me menace, je ne changerai pas de principes, et, ce qui est plus rare et plus difficile, je saurai tenir une conduite conforme à mes principes.

SCÈNE III.

MADAME PHLIPS, LINDORF, MOLEN.

MOLEN.

Eh! bonjour, mon cher Lindorf.

MADAME PHLIPS.

Vous voilà en ville, monsieur Molen.

MOLEN.

Oui, mon maudit procès... Je n'y serai pas longtemps.

MADAME PHLIPS.

Nous parlions de vous tout-à-l'heure.

MOLEN.

Mon ami, j'ai reçu des lettres de Berlin. Il paraît que votre dernier ouvrage obtient là-bas un véritable succès.

LINDORF.

Grace au ciel, tous les journalistes ne ressemblent pas à notre signor Venaglia.

MADAME PHLIPS.

Avez-vous lu son horrible diatribe contre votre ami Lindorf?

MOLEN.

Nous ne sommes que nous: j'en suis indigné.

LINDORF.

Je m'afflige qu'il y ait des hommes assez méchants pour imprimer de pareilles calomnies. Mais ses traits ne m'atteignent pas.

MADAME PHLIPS.

Mais vous qui en êtes indigné, monsieur Molen, pourquoi le souffrez-vous? n'êtes-vous pas un des propriétaires de sa gazette.

MOLEN.

Je ne suis pas seul, je ne suis pas maître; on le dit protégé secrètement par le prince; et puis, ils disent tous que c'est son cynisme et son impudence qui nous valent nos abonnés.

MADAME PHLIPS.

Et vous vivez des injures qu'on prodigue à vos amis.

MOLEN, *en souriant.*

Cette bonne madame Phlips! elle est toujours d'une pétulance!... Vous ne savez pas....

MADAME PHLIPS.

Non, je ne saurai jamais voir mes amis en danger, sans voler à leur secours. Ainsi laissez Venaglia outrager monsieur de Lindorf; laissez ce monsieur Durlach lui ravir son Ernestine.

MOLEN.

Durlach, dites-vous?

MADAME PHLIPS.

Le connaîtriez-vous?

MOLEN.

J'ai connu un commandeur de ce nom, un homme de la plus haute distinction; il avait un neveu assez mauvais sujet; .... c'est-à-dire....

MADAME PHLIPS.

C'est lui, c'est ce beau monsieur arrivé ici depuis un mois.

MOLEN.

Il est dans notre ville! attendez donc... je puis me tromper... D'abord, je ne crois pas avoir vu jamais ce neveu... il peut s'être corrigé... il peut avoir été calomnié... il avait un frère d'ailleurs qui se conduisait à merveille.

MADAME PHLIPS.

Celui-ci se fait appeler monsieur le chevalier.

MOLEN.

Je ne sais quel était l'aîné, quel était le cadet. J'ai tant voyagé! j'ai vu tant de monde! je puis confondre: j'ai rencontré tant d'intrigants! j'ai toujours cherché à me tenir hors de leur portée. Quand ils m'ont approché, je me suis gardé de leur rompre en visière. Si je leur ai prêté quelquefois de l'argent, je ne me suis pas avisé de le leur redemander. Je ne suis pas assez ennemi de moi-même pour me brouiller avec eux. Tenez, mon cher Lindorf, il est fort beau d'avoir sa propre estime; mais la considération est un bien si précieux! elle se compose de l'opinion d'un certain monde; et, ne me trahissez pas, il y a tant de sots dans ce monde! Il faut donc des sacrifices pour se gagner l'estime des sots. Je ne parle pas pour moi. Je ne cherche que ma tranquillité; je ne me mêle de rien, de peur qu'elle ne soit troublée. Elle est nécessaire à ma santé qui est fort délicate. Ce n'est donc pas égoïsme, c'est prudence. Mais vous! j'ai un reproche à vous faire. Pourquoi ne vous êtes-vous pas acquis Venaglia? J'ai un conseil à vous donner: entrez en marché avec lui.

LINDORF.

Qui? moi! m'avilir!

MOLEN.

Vous êtes un enfant. C'est reçu. On achète, on se vend, et les honnêtes gens sont réduits à employer ces manœuvres des fripons, s'ils veulent réussir.

LINDORF.

Ses articles ne valent pas le prix que j'y mettrais.

MOLEN.

Oh! j'entends bien; cependant... si vous saviez com-

bien je souffre, quand je vois mes amis aux prises avec cet homme! J'avais bien pensé à faire un article en réponse à celui de Venaglia sous l'anonyme; mais tout se sait; j'aurais fini par être découvert. Mon cher Lindorf, je vous aime de tout mon cœur. Vous êtes la première personne que je suis venu voir à mon arrivée de la campagne; je l'avouerai : je brave tous les discours qu'on en pourra tenir. Je ne vous abandonnerai pas. Il est vrai que je ne crois pas rester longtemps en ville. Mais songez bien au conseil que je vous donne. C'est pour vous; moi, j'y suis tout-à-fait désintéressé. (*A madame Phlips.*) Excellente femme! si vous saviez combien je suis touché du dévouement que vous mettez à servir les gens.... Je vous admire en vérité. Comptez aussi sur moi, mon cher Lindorf : si je peux vous servir, sans me faire d'ennemis, je suis tout à vous.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MADAME PHLIPS, LINDORF.

MADAME PHLIPS.

Il se dit prudent. Je l'appelle lâche. Voilà les amis; et cet homme qui n'a aucun pouvoir, aucun moyen, qui est toujours malade, quand il s'agit d'obliger les autres; dès qu'il s'agit de lui-même, il a une ardeur, une énergie, un courage et une santé à toute épreuve. Il connaît Durlach; il sait sur son compte des vérités qui pourraient perdre l'intrigant.

LINDORF.

Mais vous ne le déciderez pas à les dire à monsieur de Klinsberg.

MADAME PHLIPS.

J'en ai peur; il voudra ménager tout le monde. Voici votre Ernestine.

SCÈNE V.

MADAME PHLIPS, LINDORF, ERNESTINE.

ERNESTINE.

Bon jour, madame Phlips. Vous voilà, monsieur Lindorf? Vous devenez bien rare. On ne vous voit plus chez mon père.

LINDORF.

Pardon, mademoiselle; mais je crains d'entrer en discussion avec monsieur le baron, sur l'art que je professe, dont il s'obstine à parler, et qu'il ne connaît pas.

ERNESTINE.

Ainsi, vous ne savez que le contrarier. Il a toujours tort avec vous. Il a toujours raison avec monsieur Durlach.

LINDORF.

N'est-ce pas plutôt monsieur Durlach qui a toujours raison avec lui, avec vous?

ERNESTINE.

Au moins n'est-il ni grondeur, ni bourru, ni querelleur? Vous êtes bon et honnête, monsieur Lindorf; mais d'autres sont aimables, prévenants, empressés et sensibles.

LINDORF.

Se peut-il que vous soyez dupe d'une hypocrisie sentimentale?...

ERNESTINE.

Dites du mal du chevalier..... il n'en dit pas de vous, lui.

LINDORF.

Il y met de la perfidie; j'y mets de la franchise. Il vante vos qualités; moi, je vous reproche vos défauts.

ERNESTINE.

Une jolie manière de me faire la cour.

MADAME PHLIPS.

C'est celle d'un véritable ami. Et moi aussi, je suis une amie sincère; mon âge et l'affection que vous portiez à feu mon respectable époux, me donnent le droit de vous parler librement. Oui, mademoiselle, vous êtes dupe des beaux sentiments dont monsieur le chevalier fait étalage; ajoutez que vous n'êtes pas plus exempte qu'une autre d'un peu de coquetterie, et que vous êtes flattée de vous croire l'objet d'une passion romanesque. Ah! que vous auriez besoin d'une bonne leçon qui vous apprît à vous défier de tous ces charlatans d'amour et de sensibilité! Que cette leçon vous arrive, et vous serez parfaite.

LINDORF.

Que dites-vous, madame Phlips? L'exemple de son père a pu tourner vers l'exaltation les vertus de mademoiselle.... Mais son esprit.... sa candeur, sa bonté sur-tout, ne la rendent-elles pas déja aussi parfaite qu'il est possible de l'être?

ERNESTINE, *en souriant.*

A la bonne heure. Si vous parliez toujours ainsi....

SCÈNE VI.

MADAME PHLIPS, LINDORF, ERNESTINE, LE BARON DE KLINSBERG.

LE BARON.

Qu'on cherche le chevalier Durlach. Es-tu prête,

ma fille? Tu sais qu'il nous mène dans sa calèche. Le prince vient de partir pour son château de plaisance. Je n'irai que demain lui faire ma cour. Aujourd'hui, je suis libre; pendant notre promenade, nous pouvons parler de cette terre que le chevalier veut acheter dans ce pays. Une belle ame, un excellent esprit, un homme à grandes vues, quoique bien jeune encore! Il est riche; je le suis aussi; en réunissant nos projets, nos travaux, nos fortunes, quel bien nous pouvons faire! J'en ai parlé hier à son Altesse à son petit coucher.

MADAME PHLIPS.

Eh! quoi? Ce chevalier songe à se fixer parmi nous?

ERNESTINE.

Prenez garde, mon père; vous parlez devant des personnes qui ne pensent pas tout-à-fait aussi bien que vous de monsieur le chevalier.

LE BARON.

Ah! oui; madame Phlips, monsieur Lindorf. Parbleu! Venaglia, notre journaliste a bien raison dans son article, quand il vous appelle homme bizarre et obstiné. Il a joliment drapé votre dernier ouvrage, mon cher ami.

LINDORF.

Cela vous fait rire, monsieur.

LE BARON.

Non pas précisément : c'est un coquin que ce Venaglia; mais il a bien de l'esprit.

LINDORF.

Eh! monsieur, seriez-vous de ces gens qu'un article de journal fait revenir de leur première opinion? Quand vous m'avez forcé de vous lire mon ouvrage, quand vous m'avez pressé de consentir à ce que vous

sollicitassiez pour moi la faveur d'en faire agréer la dédicace au prince, vous en étiez extasié.

LE BARON.

Il y a de bonnes choses; mais Venaglia m'y a fait découvrir de grands défauts.

LINDORF.

Eh! de grace, laissons mes ouvrages. Je peux parler devant madame Phlips. Vous connaissez mon amour pour votre fille. Ce n'est pas moi, c'est vous qui aviez pensé à m'obtenir un titre auprès de son Altesse, et vous m'aviez fait espérer qu'alors....

LE BARON.

Un moment, n'allons pas si vite; j'ai réfléchi que vous étiez bien jeune encore pour être premier médecin; d'ailleurs, je veux pour gendre un homme utile à l'humanité: vous l'êtes dans votre état, mais d'une manière obscure et rétrécie.

MADAME PHLIPS.

Fort bien. Non content de vous prendre de passion pour les nouveaux venus qui vous flattent, vous devenez l'ennemi de ceux que vous avez d'abord portés aux nues. Ah! monsieur de Klinsberg, vous êtes un bien honnête homme, le plus tendre père, un excellent maître; mais comment se fait-il que vous soyez un ami si peu sûr? Vous vous laissez aller aux protestations du premier étranger, du premier individu que vous rencontrez; que dis-je? vous allez au-devant de lui; vous passez tout le temps où vous n'êtes pas de service à la cour, dans le salon de cet hôtel à guetter les voyageurs, à les faire parler, à leur fournir les moyens de vous tromper, s'ils en ont envie; et comme vous êtes un des principaux personnages après le prince, comme vous êtes le plus riche, et que vous donnez le ton à

toute la ville, il en résulte que tous nos habitants, les uns par entraînement, les autres par politique, pensent comme vous, se passionnent comme vous, et que notre pays devient une excellente mine à exploiter pour les charlatans de toute espèce.

LE BARON.

Très-mauvaise manière de défendre votre ami Lindorf. Vous ne faites que m'irriter contre lui.

ERNESTINE, *bas à madame Phlips.*

Paix, paix, madame Phlips.

LE BARON.

Savez-vous ce que vous avez de mieux à faire, monsieur Lindorf? travaillez, imaginez, découvrez, faites du bruit, rendez-vous célèbre, et en attendant, venez vous promener avec nous.

LINDORF.

Les soins de mon état m'appellent, monsieur; je vais tâcher de secourir cette humanité pour laquelle monsieur le chevalier Durlach professe un si grand amour. Votre enthousiasme pour d'autres pourra me faire perdre votre estime; j'en gémirai; mais je ne cesserai jamais de la mériter. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LE BARON DE KLINSBERG, MADAME PHLIPS, ERNESTINE.

ERNESTINE.

C'est le langage d'un honnête homme.

LE BARON.

Et qui met en doute sa probité? J'en reviens à notre aimable chevalier: je ne forme encore aucun projet. Il est d'une excellente famille. Le prince connaît son oncle le commandeur. Il l'a vu à l'armée, dans

cette année mémorable où son altesse conduisit en personne son contingent jusqu'aux frontières. Quel dommage qu'il ne soit pas médecin! C'est celui-là par exemple qui rendrait une femme bien heureuse.

MADAME PHLIPS.

Et moi, monsieur, je vous soutiens que c'est un intrigant. Il est venu pour nous apporter le désordre; je voudrais le voir à cent lieues, ou qu'il lui arrivât quelque bon malheur qui nous en délivrât.

LE BARON.

Eh! madame, contentez-vous de dire du bien de votre protégé.

SCÈNE VIII.

LE BARON DE KLINSBERG, MADAME PHLIPS, ERNESTINE, BALTASAR.

BALTASAR.

Ah! mon Dieu! Ah! mon doux Jesus! Quel malheur! quel accident! ce pauvre chevalier Durlach!

LE BARON.

Qu'est-ce? Que lui est-il arrivé?

MADAME PHLIPS.

Que veut dire celui-là avec sa mine sournoise et effrayée?

BALTASAR.

Les chevaux... la calèche... ils se sont cabrés... l'ont renversé... je l'ai vu de loin... j'ai volé à son secours.... il a le bras cassé.

LE BARON.

Le bras casse!

ERNESTINE.

Juste ciel!

MADAME PHLIPS.

Malheureux jeune homme! et moi qui lui souhaitais du mal à l'instant! Que je me repens! J'oublie toute ma haine contre lui.

LE BARON.

Et, où est-il?

BALTASAR.

Le voici. On l'amène.

SCÈNE IX.

LE BARON DE KLINSBERG, MADAME PHLIPS, ERNESTINE, BALTASAR; LE CHEVALIER, AMENÉ PAR DEUX VALETS.

MADAME PHLIPS.

Eh bien! monsieur?

LE BARON.

Mon cher monsieur Durlach!

ERNESTINE.

Eh! quoi? le bras cassé!

LE CHEVALIER.

Oh! non, je ne crois pas; mais le poignet est démis. Je souffre beaucoup.

ERNESTINE.

Vous souffrez!

LE CHEVALIER.

Grace au ciel, je ne manque pas de courage, et déja le vif intérêt que je vous vois prendre à mon accident, me procure une heureuse diversion.

BALTASAR.

Eh! vite, un médecin, un chirurgien. Monsieur Lindorf? où est-il?

MADAME PHLIPS.

Il sort d'ici. Je cours le chercher.

BALTASAR.

Restez; j'y vais moi-même. Voilà une chaise de poste qui vous arrive. (*Il sort.*)

MADAME PHLIPS.

J'ai bien le temps de m'occuper des voyageurs. Attendez. J'ai des eaux spiritueuses.

SCÈNE X.

LE BARON DE KLINSBERG, MADAME PHLIPS, ERNESTINE, LE CHEVALIER, BEDINI.

BEDINI, *portant des paquets et un nécessaire.*

Madame, pourriez-vous me faire le plaisir de m'indiquer un appartement?

MADAME PHLIPS.

Pardon, monsieur; il faut que j'aille chercher des secours pour monsieur qui est blessé. Je reviens dans l'instant. (*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

LE BARON DE KLINSBERG, LE CHEVALIER, ERNESTINE, BEDINI.

BEDINI.

Blessé! monsieur! Qu'il est heureux que cela arrive au moment où nous descendons de voiture! Mon maître est le plus grand médecin...

LE BARON.

Monsieur est le valet d'un médecin?

BEDINI.

Je suis Bedini, l'élève et l'ami du fameux docteur Obervallos.

LE CHEVALIER, *feignant la surprise.*

Obervallos!

SCÈNE XII.

LE BARON DE KLINSBERG, LE CHEVALIER, ERNESTINE, BEDINI, OBERVALLOS.

OBERVALLOS, *en habit brun à boutons d'or, des cheveux blancs tombant sur les épaules, une canne à pomme d'or.*

Bedini.

BEDINI.

Ah! mon maître, monsieur le docteur, que vous venez à propos!

OBERVALLOS.

Paix donc, Bedini; je veux passer incognito.

BEDINI.

Je sais; nous passons incognito dans toutes les villes; mais par-tout on nous reconnaît. Quand vous saurez que c'est un bon jeune homme qui vient d'être blessé....

OBERVALLOS.

Blessé, mon fils! Et où est-il?

BEDINI, *au baron.*

Il m'appelle son fils.

OBERVALLOS.

Que vois-je? Le chevalier Durlach, le neveu de mon brave ami, le commandeur Durlach, mon cher pupille!

LE CHEVALIER.

C'est vous, mon cher et respectable tuteur, savant et vertueux Obervallos.

LE BARON.

Son tuteur!

OBERVALLOS.

Quelle rencontre! Mais songeons au plus pressé. C'est une chute. Le bras n'est pas cassé; mais le poignet est tout-à-fait démis. Donne-moi cette fiole, mon fils.

BÉDINI, *prenant une fiole dans le nécessaire qu'il a ouvert.*

La voici, mon maître.

SCÈNE XIII.

LE BARON DE KLINSBERG, LE CHEVALIER, ERNESTINE, OBERVALLOS, BÉDINI, MADAME PHLIPS.

MADAME PHLIPS, *apportant un flacon.*

Tenez, respirez.

OBERVALLOS.

C'est inutile. J'ai tout ce qu'il me faut pour faire reprendre ses esprits à monsieur.

MADAME PHLIPS, *surprise et examinant Obervallos.*

Ah!... qu'est-ce donc que ce monsieur?

ERNESTINE.

Un médecin; l'ami, le tuteur du chevalier.

MADAME PHLIPS.

Ah! ah! (*se retournant du côté de Bédini et partant d'un grand éclat de rire*) quelle figure! Il faut que j'en rie, malgré mon trouble.

(*Bédini paraît très-piqué de la bonne humeur de madame Phlips.*)

LE BARON.

Vous riez?

MADAME PHILIPS.

Pardon, monsieur de Klinsberg.

OBERVALLOS.

Eh! quoi? j'aurais l'honneur de parler à monsieur de Klinsberg, à monsieur le baron de Klinsberg, le chambellan, ou plutôt l'ami de l'auguste Altesse dont cette principauté bénit les lois et les bienfaits! monsieur serait cet illustre et savant amateur?.... C'est pour vous voir que je me suis déterminé à passer par cette ville.

LE BARON.

Monsieur... c'est bien flatteur pour moi. (*A sa fille.*) Ce docteur a une physionomie qui inspire la confiance.

BÉDINI.

Riez, riez, madame; il n'en est pas moins vrai que mon maître possède un remède universel, infaillible.

OBERVALLOS.

N'écoutez pas ce que vous dit mon élève; j'avoue que par suite d'un système général, je crois avoir découvert un spécifique aussi sûr que rapide pour les fractures et les luxations. Du calme, mon cher Durlach.... (*Examinant le bras du chevalier et détachant un bracelet.*) Qu'est-ce? un bracelet! un portrait!

LE CHEVALIER, *vivement.*

Rendez-le-moi; ne le voyez pas; ne le montrez pas.

LE BARON, *examinant le portrait.*

Ciel! le portrait de ma fille!

ERNESTINE.

Mon portrait!

MADAME PHILIPS.

Ah! ah!

OBERVALLOS, *levant les yeux au ciel.*

Ah! jeune homme, jeune homme!

LE CHEVALIER.

Pardon, monsieur; pardon, mademoiselle. Mon accident.... la rencontre de mon cher tuteur.... mon secret surpris.... je me sens troublé.... Ah! Dieu!

(*Il tombe en faiblesse.*)

OBERVALLOS.

Il se trouve mal; il s'évanouit.

MADAME PHLIPS.

Aidez-moi à le transporter dans cette chambre.

OBERVALLOS.

Oui, sans doute; soutiens-le, Bedini. (*Bedini et madame Phlips emmènent le chevalier.*) Ah! monsieur de Klinsberg, quelle découverte! (*remettant le portrait au Baron*) gardez le portrait; un jeune homme riche, aimable, sensible; mais une tête! Que de chagrins il a déja causés à sa famille! Je ne suis pas son tuteur; c'est un nom qu'il me donna, quand il voyagea dans le midi. Je n'ai que deux heures à passer dans votre ville; mais c'en est assez, j'espère, pour guérir sa blessure; pour guérir cette autre blessure de son ame bien plus dangereuse, et pour commencer avec vous une liaison qui, j'aime à m'en flatter, durera plus d'un jour. Je vais poser mon appareil.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

LE BARON, ERNESTINE.

LE BARON.

Je n'en reviens pas; comme les évènements se suc-

cèdent, se croisent! Et c'est pour me voir que ce vieillard s'est détourné de sa route! Mais conçois-tu cela? En moins de deux heures, guérir une fracture!

ERNESTINE.

Le croyez-vous, mon père?

LE BARON.

Je crois tout, ma fille; tout est possible à la science.

SCÈNE XV.

LE BARON DE KLINSBERG, ERNESTINE, LINDORF, BALTASAR.

BALTASAR.

Le voici, le voici.

LE BARON.

Qui?

BALTASAR.

Monsieur Lindorf.

LE BARON.

Il vient trop tard. Un voyageur, un grand médecin, qui s'est détourné de sa route tout exprès pour me voir, et qui se trouve précisément l'ami du chevalier Durlach, est arrivé pendant qu'on courait après vous; il s'en est emparé; il est là, dans cette chambre.

LINDORF.

Ah!

BALTASAR.

Nous n'avons pourtant pas perdu une minute. Ouf! j'ai tant couru. Monsieur Lindorf a tout quitté.

LE BARON.

J'aime ce nouveau docteur. Un langage onctueux

et paternel, une tête de patriarche, les plus beaux cheveux blancs!

BALTASAR.

Et le nom de ce fameux docteur?

LE BARON.

Obervallos.

BALTASAR.

Obervallos!

LE BARON.

Le connaîtriez-vous?

BALTASAR.

Oui, oui, monsieur de Klinsberg; je le connais.

LINDORF.

Je ne crois pas être indiscret en me permettant d'assister à l'opération.

LE BARON.

Voici son élève.

LINDORF.

Ah!... il a un élève.

SCÈNE XVI.

LE BARON DE KLINSBERG, ERNESTINE, LINDORF, BALTASAR, BEDINI.

BEDINI.

Le malade a repris ses sens. Mon maître lui administre son baume. Vous serez tous émerveillés du procédé.... Ah! vous voilà, monsieur Baltasar...

BALTASAR.

Votre serviteur, monsieur Bédini.

BEDINI, *à part.*

C'est singulier. Nous rencontrons par-tout ce monsieur Baltasar.

LINDORF.

Un médecin qui voyage avec son élève! Vous le connaissez! Le chevalier le connaît! Et il guérit les blessures avec un baume! Que veut dire ceci?

SCÈNE XVII.

LE BARON DE KLINSBERG, LINDORF, ERNESTINE, BALTASAR, BEDINI, MADAME PHILIPS.

MADAME PHILIPS.

C'est admirable. En un instant, les douleurs se sont apaisées.

LINDORF.

Et vous aussi, madame Phlips!

BALTASAR.

Dans le pays où j'ai vu cet Obervallos, il passait pour un homme extraordinaire; mais il faut voir, il faut se défier.

BEDINI.

Mon maître est un homme, vraiment né pour être médecin; un bienfaiteur de l'humanité qui, à l'instar des apôtres et des philosophes grecs, voyage pour instruire et pour s'instruire.

LE BARON.

Obervallos! c'est un nom étranger.

BEDINI.

Portugais.

LE BARON.

Chut! c'est lui.

SCÈNE XVIII.

LE BARON DE KLINSBERG, LINDORF, ERNESTINE, MADAME PHLIPS, BALTASAR, BEDINI, OBERVALLOS.

OBERVALLOS.

Il repose. Dans deux heures, il n'y paraîtra plus, et si vous êtes curieux d'assister à la levée de l'appareil....

LE BARON.

J'y serai; n'en doutez pas.

OBERVALLOS, *d'un ton grave à Baltasar.*

Vous ici, monsieur?

LE BARON, *à Baltasar.*

Il a l'air de vous en vouloir.

BALTASAR, *au baron.*

J'ai eu des torts, de grands torts avec lui. (*Haut.*) Homme généreux, resterez-vous inflexible?

OBERVALLOS.

J'ai pardonné; mais vous devez sentir qu'il ne peut exister aucune amitié entre nous.

BEDINI, *à part.*

Ah!... il est notre ennemi. (*Haut à Baltasar.*) Ne l'irritez pas.

LE BARON.

Permettez que je vous présente le médecin du pays, monsieur Lindorf.

OBERVALLOS.

Ah! monsieur.... J'aime les jeunes médecins; ils sont moins obstinés dans les vieux préjugés. Hélas! parce que j'ai eu le bonheur de découvrir quelques nouvelles

maladies, quelques nouveaux moyens de guérir, je me suis vu trop souvent en butte aux injures, aux calomnies et aux persécutions des vieux praticiens. Madame, faites-moi le plaisir d'indiquer à mon élève l'appartement que vous me destinez.

MADAME PHLIPS.

Oui, monsieur le docteur. Eh! Jacques, François, conduisez ce jeune homme.

OBERVALLOS.

Mademoiselle, on m'a beaucoup vanté l'ame noble et belle de monsieur votre père, son goût pour les sciences, l'emploi généreux qu'il fait de sa fortune, et son crédit tout-puissant auprès du prince; mais j'ignorais qu'il possédât un trésor aussi précieux.... (*Bas au baron.*) Monsieur de Klinsberg, il faudra causer de ce portrait.

LE BARON, *bas à Obervallos.*

Oui, sans doute. (*Haut.*) Viens, ma fille; je suis curieux de voir si notre cousin Valbourg dontera du mérite de celui-ci.

ERNESTINE.

Mon portrait en bracelet! Pauvre chevalier! Qu'il est heureux que ce médecin soit arrivé au moment de sa chute!

(*Obervallos entre dans l'appartement qui lui est destiné, avec Bedini. Le baron et Ernestine sortent par le fond.*)

BALTASAR.

Avez-vous vu la fierté avec laquelle ce docteur a fait le généreux envers moi? J'estime cet homme-là; mais je ne l'aime pas.

(*Il sort.*)

LINDORF.

C'est un grand charlatan.

MADAME PHLIPS.

Vous croyez? Cependant, j'ai vu.... Attendez donc; toutes ces rencontres..... le chevalier..... le vieux docteur.... cet élève.... ce Baltasar qui fait l'officieux.... Ciel! serait-ce une troupe de jongleurs conjurés contre vous? Et ce portrait d'Ernestine....

LINDORF.

Son portrait!

MADAME PHLIPS.

Je vous conterai cela. Je vais veiller aux soins de ma maison. Comptez sur moi pour vous défendre; mais voyez donc comme il est utile d'employer le charlatanisme, puisque cet Obervallos m'avait déja séduite. Il n'est pas à craindre s'il ne reste que deux heures dans la ville.... Son élève a une figure bien niaise.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, OBERVALLOS.

(*Le chevalier a le bras en écharpe.*)

OBERVALLOS.

VENEZ, venez, mon cher malade..... (*Après s'être assuré que personne ne les écoute.*) Nous sommes seuls, monsieur; il me tardait d'avoir un entretien avec vous. La scène que nous avions méditée dans notre entrevue à l'entrée du faubourg a parfaitement réussi. Mais vous devez être bien surpris de voir un savant tel que moi recourir, pour se faire connaître, à des moyens semblables.

LE CHEVALIER.

Vous devez être bien étonné de voir un jeune homme d'une famille distinguée se prêter à une supercherie de ce genre.

OBERVALLOS.

Si j'étais arrivé dans cette ville d'une manière ordinaire..... j'y serais long-temps demeuré inconnu, ignoré, et je ne pourrais pas entrer en concurrence pour cette place de premier médecin. Il fallait frapper un grand coup sur l'opinion publique. Mais sachez que, si j'ai employé la ruse, c'est l'intérêt général des habitants de cette ville et de l'auguste prince, par qui

elle est gouvernée, qui m'en a fait une loi. Eh! qu'importe telle ou telle action, lorsque le principe est pur, lorsque le résultat est utile? tout est juste, tout est légitime, quand on a pour but le progrès des sciences et le bonheur de ses semblables.

LE CHEVALIER.

Comment?... (*A part.*) Il a un air de bonne foi.... Baltasar ne m'a pas trompé, voilà un charlatan dupe de lui-même. (*Haut.*) Enfin, grace aux conseils de ce maraud de Baltasar, me voilà votre malade, le bras en écharpe et jouant un assez sot rôle dans une intrigue arrangée pour vous faire briller.

OBERVALLOS.

Ah! un moment; convenez que, si je ne vous avais pas surpris le portrait, vous n'auriez pas déja fait quelques progrès sur le cœur de la belle Ernestine. Entre-nous, je vous dirai que je ne suis pas plus content que vous d'employer ce monsieur Baltasar.

LE CHEVALIER.

Eh! quoi? votre associé!

OBERVALLOS.

Il me serait si doux de ne me produire que par mes vertus et mes lumières, mais il faut bien..... Ah! le voici ce cher Baltasar.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, OBERVALLOS, BALTASAR.

BALTASAR.

Lindorf est allé voir ses malades; madame Phlips veille aux soins de sa maison; mademoiselle Ernestine est dans son appartement; le baron de Klinsberg

court la ville pour raconter votre miraculeuse arrivée. Concertons-nous bien, et voyons ce qu'il nous convient de faire pour tromper et séduire....

OBERVALLOS.

Mais je ne trompe personne; je suis vraiment médecin; j'ai acquis avec mes degrés et mon diplôme le droit de traiter un malade... je ne fais guère plus d'erreurs que mes confrères, et, en vendant mon spécifique, je rends un véritable service à l'humanité.

LE CHEVALIER.

Je suis réellement de la famille des Durlach; j'ai vraiment une fortune, et, bien qu'elle soit un peu embarrassée, en épousant Ernestine je ne propose pas une mésalliance au baron de Klinsberg.

BALTASAR.

A la bonne heure; vous êtes deux petits saints.... moi, je suis un bon diable appelé par mon esprit à seconder les entreprises de deux honnêtes gens comme vous. Nous voilà tous trois les personnes les plus respectables du monde. C'est arrêté, décidé; n'en parlons plus. Mais songez que ce n'est qu'avec une mutuelle et entière confiance entre nous que vous, monsieur le chevalier, vous parviendrez à gagner monsieur de Klinsberg, et vous, monsieur le docteur, à servir l'humanité.

OBERVALLOS.

Hélas! monsieur Baltasar, que voulez-vous encore de moi? vous savez combien il m'en coûte...

LE CHEVALIER.

Voyons, coquin.... parle; mais songe promptement à me servir.

BALTASAR.

Consolez-vous, savant Obervallos; apaisez-vous,

monsieur le chevalier : je n'exigerai de votre délicatesse que ce qui sera nécessaire à votre intérêt. Votre élève a été vous annoncer chez le pharmacien ; dans un instant vous l'allez voir ; j'ai prévenu le journaliste Venaglia : maintenant, docteur, n'oubliez pas que je m'établis d'abord votre antagoniste ; je m'attache à Lindorf, je le surveille, je le conseille et je le sers si maladroitement que je déchaîne tout le monde contre lui : vous me signalez à monsieur de Klinsberg comme un homme qui vous a jadis grièvement insulté..... vous me pardonnez généreusement.... je dis du mal de vous ; mais de temps en temps vos talents m'arrachent des éloges d'autant moins suspects qu'ils sortent de la bouche d'un ennemi.

LE CHEVALIER.

Fort bien, mais moi !...

BALTASAR, *au chevalier.*

Je vous ai fait tomber de voiture, pour donner au docteur l'honneur de vous guérir. Je vous ai fait son ami et même son pupille, pour qu'on ait confiance en vous. Il faudrait maintenant amener la jeune fille à vous aimer par reconnaissance ou par admiration. Si nous trouvions le moyen de vous faire rendre un service à Ernestine ou à son père ; à défaut de service à rendre, ce qui ne se trouve pas toujours, si l'on vous ménageait l'occasion de faire quelque action généreuse et charitable.

LE CHEVALIER.

Bien ; c'est me servir selon mes goûts. Il est fâcheux de faire du mal pour en tirer profit ; mais rien n'est plus doux que de tirer profit du bien qu'on fait.

BALTASAR.

Avant la fin du jour, je vous aurai trouvé quelque

famille malheureuse à secourir, quelques larmes à sécher, et nous prendrons nos mesures pour que la belle action soit sue et même vue de votre Ernestine.

LE CHEVALIER.

Tudieu! monsieur Baltasar, vous m'aviez bien dit que vous aviez perfectionné l'art.

OBERVALLOS.

Oh! il est vraiment habile; avant de le connaître, je n'employais que des moyens ordinaires, et indispensables; mais à présent il me fait faire des choses...

BALTASAR.

J'entends assez-bien ma partie. Ah! quel homme j'aurais été si j'avais tourné mes qualités vers le bien! mais que voulez-vous? dès ma plus tendre jeunesse, j'ai vu presque toute la société divisée en sots et en fripons; et j'ai mieux aimé être le loup qui mange, que l'agneau qui se laisse manger. Et, après tout, puisque nous avons le loisir, dans ce moment, de causer de notre métier, raisonnons. Nous autres intrigants (je parle de moi, messieurs), ne sommes-nous pas les plus indépendants et les plus heureux des hommes? Nous apprécions, à leur juste valeur, toutes les vanités, toutes les réputations, tous les talents, toutes les chimères de la vie. Il y a bien quelques moments désagréables; quel état n'a pas les siens? des fuites précipitées; cela fait voir du pays : des injures; on n'en meurt pas : des coups d'épée; on n'en meurt pas toujours; et quel dédommagement que la gloire et le profit! Ah! docteur, que ne sommes-nous venus quelques siècles plus tôt! quelle fortune ne vous aurais-je pas fait faire comme sorcier! Il faut pouvoir faire parler les dieux ou les diables, pour bien tromper les hommes. Il y avait le risque d'être brûlé; mais les ha-

biles échappaient. Aujourd'hui il faut se donner bien plus de mal pour faire croire. On a beau vouloir éteindre les lumières ; elles se rallument comme d'elles-mêmes.

LE CHEVALIER.

Heureusement les préventions et l'égoïsme sont toujours là pour contre-balancer le progrès des lumières et souvent les faire servir à vos desseins.

OBERVALLOS.

Oui, ce sont des auxiliaires que l'homme de talent aurait tort de dédaigner.

BALTASAR.

Les dédaigner! C'est là notre force. Tel homme éclairé s'aveugle par la haine, et sert le charlatan qui se trouve en opposition avec son ennemi. Un bon esprit, joint à un cœur droit, est une chose si rare! Que peut le petit bataillon des bons esprits et des bons cœurs contre la grande armée des sots et des méchants? Sur cent personnes, qui passent dans une place publique, combien voulez-vous que je compte d'hommes d'esprit? dix; c'est être généreux. Eh bien! abandonnons ces dix aux vrais philosophes et emparons-nous des quatre-vingt-dix autres. Que faut-il pour réussir? Flatter les passions. S'il se trouve un homme de mérite sur votre chemin, que faut-il pour le gagner ou le comprimer? Deviner son côté faible; cela se fait par-tout, cela s'est toujours fait; car notre ordre remonte à la création. Quel en est le fondateur? Le premier homme d'esprit qui a rencontré un imbécille.

OBERVALLOS.

Toutefois, dès que le public aura rendu justice à mon mérite, j'espère bien renoncer à toutes ces ma-

nœuvres dont ma sincérité rougit. Que je sois seulement encore deux ans premier médecin dans cette résidence, et je me lance sur un plus grand théâtre. Paris, Vienne, Londres, Pétersbourg ou Madrid; c'est là que doivent tendre tous les savants....

BALTASAR.

Et tous les charlatans. Vous avez raison; vive les grandes villes! c'est là que les hommes ne savent pas s'arrêter sur le chemin de l'admiration; on y trouve plus facilement des dupes et l'impunité; on s'y connait moins; les mensonges sont mieux reçus : découvert dans un quartier, on va dans un autre; attaqué dans un journal, on se défend dans un autre. Nous y arriverons, docteur.

LE CHEVALIER.

Ma foi, si je ne voulais finir toutes mes caravanes par un grand mariage, je serais tenté de m'associer avec vous: j'ai été plus trompé que trompeur; j'ai plus dépensé de mon argent que de celui des autres, et il serait assez gai de rendre à de jeunes nigauds une partie des tours qui m'ont été joués; mais non, j'aime mieux mener une vie tranquille et régulière, élever mes enfants dans de bons principes, me bien conduire avec ma femme, à moins que je ne sois emporté de nouveau par la fougue de mes passions.

BALTASAR.

Oui, messieurs, l'art du compérage est le plus sûr moyen de succès. Deux sots qui n'auraient que l'esprit de se servir de compères en feraient accroire à tout un conclave, tout un congrès, tout un institut. Voyez comme Bedini et moi, nous sommes admirables pour le docteur: moi, insinuant, patelin, mesuré dans mes éloges, tantôt portant le docteur aux nues, tantôt

ayant des scrupules, faisant des objections, proposant des doutes et me permettant des restrictions; Bedini, dévoué, fidèle, aveugle, crédule, toujours en extase. Mais ce n'est pas tout; nous avons les compères de rencontre dans toutes les villes où nous arrivons: nous avons ceux qui travaillent seuls et de tête; nous avons ceux qui agissent en masse et auxquels il faut tracer leur route, ceux qu'il est utile de mettre dans la confidence, ceux qu'il faut faire agir sans qu'ils s'en doutent. Il y en a qu'il faut associer; il y en a à qui l'on donne un écu; enfin, comme entre nous, les compères réciproques: vous êtes le mien, je suis le vôtre; vous me servez, je vous sers; et par une réaction toute naturelle, les compères deviennent des badauds, et les badauds deviennent des compères.

LE CHEVALIER.

C'est très-profond. Cependant, si j'osais me permettre de donner des conseils à un érudit tel que monsieur le docteur et à un fourbe aussi habile que toi, je vous dirais que vous semblez ne pas attacher assez d'importance au moyen le plus sûr de faire réussir vos intrigues.

BALTASAR.

Lequel?

LE CHEVALIER.

L'influence des femmes. Vous parlez de compères; en est-il qu'on puisse leur comparer? ce sont elles qui sont précieuses pour créer des réputations: prenant tout avec passion, avec enthousiasme, elles exagèrent le bien comme le mal; leurs ennemis sont des monstres, leurs amis sont des héros.

OBERVALLOS, *en souriant.*

C'est vrai; les femmes sont excellentes pour nous.

LE CHEVALIER.

Quel zèle! quelle activité! quelle persévérance!... avez-vous un procès, faites solliciter des femmes; voulez-vous une place, faites-la demander par des femmes? désirez-vous un succès au théâtre, remplissez vos loges de femmes... Leur beauté, leur esprit, leurs graces, la vivacité de leur imagination leur donnent un empire auquel rien ne peut résister! dans tous les temps, dans tous les pays, elles ont dirigé l'opinion. Combien n'avons-nous pas vu de savants, de gens d'esprit, de héros, de grands politiques qui, sans leurs maîtresses, leurs mères, sœurs, cousines, amies et quelquefois même leurs femmes, n'eussent jamais passé que pour des ignorants, des sots, des spadassins, ou des niais.

BALTASAR.

Je me garde bien de les oublier, non plus que les valets; les femmes mènent leurs maris, les valets mènent leurs maîtres. Docteur, éblouissez de vos lumières jusqu'aux servantes. Cela nous gagnera des compères d'antichambre. Il en faut. Et où n'y a-t'il pas d'antichambre, depuis celle du prince jusqu'à celle du plus petit bourgeois? Monsieur le chevalier, enflammez Ernestine, cela nous donnera toutes les jeunes filles; et si votre bon ange à l'un ou à l'autre vous faisait rencontrer cette madame de Rosenthal, cette parente du baron, qui veut donner le ton à la haute société, tâchez par elle de vous faire prôner auprès des dames des salons.

OBERVALLOS.

Une femme auteur eût été parfaite; elle eût parlé de moi dans toutes ses préfaces.

LE CHEVALIER.

Les femmes ici ne font point encore de romans; elles se contentent d'en lire.

OBERVALLOS.

C'est déja quelque chose.

BALTASAR.

Convenez, messieurs, que voilà un petit entretien bien profitable; il est à désirer que nous en ayons souvent de semblables. Nous le reprendrons au premier moment où l'activité du service, la chaleur de la pratique nous permettront de nous livrer à l'étude et à la méditation de la théorie. Voici votre élève qui vous amène le pharmacien; il ne faut pas qu'on nous voie ensemble: pour ces gens-là nous sommes ennemis. Je cours vous préparer des dupes, et achever la conquête du gazetier. (*Au chevalier.*) Restez; vous allez voir comme notre docteur sait s'emparer de ses gens. Mais sur-tout n'oubliez pas l'un et l'autre de crier bien fort contre les charlatans.

(*Il sort.*)

OBERVALLOS, *au chevalier*

Vous allez peut-être m'entendre tenir un langage qui coûtera beaucoup à ma franchise; mais il le faut, et je me résigne.

LE CHEVALIER.

Ne vous gênez pas, docteur; au lieu de m'étonner, je prétends vous seconder.

SCÈNE III.

OBERVALLOS, Le CHEVALIER, BLUME, BEDINI.

BEDINI.

Mon maître, j'ai l'honneur de vous présenter monsieur Blume le premier droguiste de la ville; il est vrai qu'il est tout seul.

OBERVALLOS.

Que je suis honteux de m'être laissé prévenir! C'est mon usage dans toutes les villes de visiter ces chimistes laborieux que le peuple s'obstine à appeler apothicaires.

BLUME.

Trop heureux de venir m'éclairer à votre flambeau!

OBERVALLOS, *à Bedini.*

Vas, mon fils; nous avons à causer d'objets encore au-dessus de ta portée.

BEDINI.

Je me retire.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

OBERVALLOS, Le CHEVALIER, BLUME.

OBERVALLOS.

Monsieur Blume, ni vos traits, ni votre nom ne me sont inconnus. Où avez-vous étudié?

BLUME.

A Leipsig.

OBERVALLOS.

C'est cela même. En ma qualité d'étranger, j'ai pris mes degrés à Alcala; mais j'ai suivi les cours de l'école de Leipsig.

BLUME.

Il est venu beaucoup d'Italiens et d'Espagnols, pendant que j'y travaillais.

OBERVALLOS.

C'est cela même. Un Portugais, Obervallos. Vous ne vous rappelez pas?

BLUME.

Pardonnez-moi.

OBERVALLOS.

Avez-vous publié quelque ouvrage depuis que vous exercez?

BLUME.

Un petit volume sur l'azote et l'oxigène.

OBERVALLOS.

Eh, quoi? vous seriez l'auteur de cette belle dissertation dans laquelle il est si bien démontré que tous les hommes qui se mêlent de l'hygiène, de la pathologie et de la thérapeutique doivent contribuer de tout leur pouvoir à multiplier l'oxigène qui est l'air vital et à diminuer l'azote qui est l'air mortel.

BLUME.

Eh! quoi? mon livre serait parvenu jusqu'à vous?

OBERVALLOS.

Eh! quel est le docteur en Europe qui n'en fasse le plus grand cas?

BLUME, *à part.*

Voilà un grand médecin. (*Haut.*) Eh bien! mon libraire dit qu'il ne se vend pas. Lindorf le méprise.

Et cependant le signor Venaglia notre journaliste en a fait un pompeux éloge dans sa gazette. Je n'ai pas été ingrat entre nous. Quoique la première édition ne soit pas précisément épuisée, je vais publier la troisième. Je saute à pieds joints par-dessus la seconde. Il faut cela.

OBERVALLOS.

Stratagême utile et salutaire s'il donne encore plus de vogue à un aussi bon ouvrage.

LE CHEVALIER.

Oh ! monsieur Blume est un homme, qui sait son métier. Il a transformé en jardin botanique une petite cour qui se trouve derrière sa maison ; le soleil n'y pénètre jamais ; aussi y a-t'il rassemblé tous les végétaux qui croissent à l'ombre.

BLUME.

Je tâche de me faire acquérir mon jardin par la ville.

OBERVALLOS.

Et votre pays à juste titre vous comptera parmi ses bienfaiteurs. Je ne quitterai pas cette ville sans avoir vu votre jardin. Dites-moi, monsieur Blume, qu'est-ce que ce jeune Lindorf votre médecin qu'il est question de placer auprès du prince ?

BLUME.

Mais, c'est un jeune homme.... qui a étudié à Berlin ; c'est assez instruit ; cela guérit assez souvent. Mais c'est un homme qui ne vaut rien du tout pour un pharmacien. Il ne prescrit que l'hygiène, les minoratifs, et d'autres fadaises.

OBERVALLOS.

Ce n'est pas là ma méthode. Guérir... c'est quelque chose ; mais il faut faire vivre l'apothicaire. Il y a tant de drogues qui ne peuvent pas nuire aux malades !

BLUME.

Voilà ce que disait l'ancien médecin que je regrette. Nous avions fait ensemble un petit traité. Je lui payais une remise sur chaque ordonnance... Moi, je vendrais volontiers toute ma boutique pour sauver un seul malade.

OBERVALLOS.

Je compose moi-même mon spécifique; mais j'emploie beaucoup de matières. Je me trouve à court dans ce moment, et si je ne craignais d'en affamer votre ville, je vous prendrais tout ce que vous pouvez avoir en quinquina, jalap et autres productions assez rares.

BLUME.

Prenez; j'ai des moyens de renouvellement.

OBERVALLOS.

Il entre dans ma panacée cent drogues de plus que dans la thériaque.

BLUME.

Donc, c'est cent fois supérieur.

OBERVALLOS.

En allant visiter votre jardin, nous traiterons ensemble, mon confrère : oui, vous êtes mon confrère; j'ai toujours regardé les chimistes pharmaciens comme mes confrères. Qu'est-ce qu'un pharmacien? C'est un négociant en médecine. Eh! n'est-il pas l'égal du docteur qui ordonne la salutaire application des remèdes... le savant qui les prépare, qui,... toujours à la recherche des causes et des effets, opère, par le moyen des sels, les infusions des végétaux dans les minéraux, et à l'aide de la chimie, de la botanique et du mortier nous compose de divins breuvages... je les appelle divins, car le malade leur doit une nouvelle vie. Ils font

couler dans les veines de l'homme en santé un redoublement de force et d'énergie : donc, ils sont comme une émanation de la Divinité.

BLUME.

Ah! docteur Orbellado.... Ordevallos.... comment dites-vous?

OBERVALLOS.

Obervallos.

BLUME.

Docteur Odervallos, quel dommage que vous ne fassiez que passer par notre ville! Je ne m'en cache pas; j'aime à vendre. Nous ferions d'excellentes affaires, et Lindorf n'aurait pas un malade.

OBERVALLOS.

Je le crois un peu routinier.

BLUME

Non, c'est un novateur, et c'est un esprit d'innovation très-nuisible à la médecine que de ne rien ordonner à l'apothicaire. Enfin, monsieur le chevalier Durlach, je n'en suis pas à deviner votre amour pour l'aimable fille du baron de Klinsberg. Du courage, enlevez à Lindorf sa maîtresse, puisque monsieur le docteur ne veut pas lui souffler ses malades. Quant à votre blessure, pas d'inquiétude; vous êtes en bonnes mains. Mon cher confrère, puisque vous me permettez de vous nommer ainsi, je vais tout préparer chez moi pour recevoir, comme je dois, votre honorée visite. Enchanté d'avoir retrouvé un condisciple de l'école de Leipsig. Je me rappelle parfaitement... un Portugais... Ordécalos. Je vous salue de tout mon cœur.

(Il sort.)

SCÈNE V.

OBERVALLOS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

N'est-ce pas là ce que Baltasar appelle un compère de rencontre?

OBERVALLOS.

Mais je crois que oui.

LE CHEVALIER.

Vous l'avez donc connu autrefois?

OBERVALLOS.

Eh! mon dieu! non.

LE CHEVALIER.

Mais vous avez lu son ouvrage?

OBERVALLOS.

Hélas!... non.

LE CHEVALIER.

Et moi qui ai presque été dupe de l'assurance avec laquelle vous lui parliez de l'école de Leipsig, de l'azote et de l'oxigène.

OBERVALLOS.

Hélas! ce sont de ces gens qu'il faut tout d'un coup éblouir par de grands mots... Cela est pénible... j'ai toujours besoin de me pénétrer de l'idée que mes motifs sont si respectables... Entre nous, je crois que dans ce que je lui ai dit... il y avait bien quelques sottises.

LE CHEVALIER.

Mais oui; pas mal.

OBERVALLOS.

Il y en a d'autres moins sots avec lesquels il faut

plus de précautions. On commence par poser des principes incontestables. A mesure qu'ils vous les accordent, on s'avance; ils s'échauffent et on finit par se perdre avec eux dans les conséquences les plus étranges. Ce brave monsieur Blume n'a compris dans mes discours que ce qu'il a vu d'avantageux à ses intérêts. Mais ce qui est plus singulier, c'est que moi je crois que je ne me suis pas toujours compris.

LE CHEVALIER.

Oh! comme je m'instruis!

SCÈNE VI.

OBERVALLOS, LE CHEVALIER, VENAGLIA, BALTASAR.

BALTASAR, *entrant seul.*

Dans un instant, vous allez voir le journaliste. Il a cru devoir faire le tour et entrer par la petite porte pour n'être pas remarqué. Vous pouvez vous expliquer avec lui en toute franchise. *Il signor Venaglia* est un personnage qui ne se farde pas. Il est presque aussi impudent que moi.

OBERVALLOS.

Si tous ces petits colloques vous ennuient, monsieur le chevalier, nous pouvons passer dans mon appartement.

LE CHEVALIER.

Non, parbleu! je suis curieux de voir une conférence entre un savant comme vous et un journaliste comme lui.

BALTASAR.

Ecco il signor.

VENAGLIA, *avec un léger accent.*

Messieurs, j'ai bien l'honneur... (*Voyant Durlach.*) Eh! *per diò*, vous ici monsieur le chevalier Durlach!

OBERVALLOS.

Monsieur veut bien m'aider dans les projets que je médite pour le bonheur de cette ville... Mais pardon; je me disposais à me rendre chez vous; je sais ce que les savants et les littérateurs doivent aux journalistes.

VENAGLIA.

Oui, ordinairement on vient me trouver; mais votre homme m'a appris tant de belles choses sur votre compte... Or çà, messieurs, entre nous point de ces fadeurs dont aucun de nous quatre ne serait dupe. La confiance que monsieur Baltasar m'a témoignée, en me révélant vos projets et leur commencement d'exécution, provoque la mienne. Vous voulez que je vous fasse des prosélytes. Il en est deux moyens: dire du bien de vous, et simultanément, dire du mal de vos concurrents. Pour que je dise du bien de vous, il faut que nous nous entendions; pour que je dise du mal de Lindorf votre seul concurrent, nous n'avons pas besoin de nous entendre, j'y suis porté d'inclination. Vous voyez que je ne dissimule pas mes sentiments; l'hypocrisie est devenue un vice inutile qu'on n'exerce plus que par bienséance, dans des occasions solennelles et qui ne trompe que les sots. Tel homme, bien connu pour un athée, publie des livres religieux qui édifient. Moi, je vends de la gloire, comme un marchand vend du drap; de plus, je distribue de la honte à ceux qui ne veulent pas se fournir de gloire chez moi. Le petit Lindorf est dans ce cas-là. Il me méprise, je l'estime; mais je le perdrai.

BALTASAR, *à Obervallos.*

Que vous avais-je dit? Est-il franc?

VENAGLIA.

Dans les commencements, j'ai fait quelques articles en conscience; j'ai bientôt senti qu'il fallait être malin pour être lu, et j'ai dit du mal pour le seul plaisir d'en dire; bientôt après, j'ai reconnu qu'il fallait distribuer le mal et le bien, en proportion de la générosité de mes contribuables.

OBERVALLOS, *au chevalier.*

N'est-il pas cruel, monsieur le chevalier, d'avoir besoin de pareilles gens?

LE CHEVALIER, *à Obervallos.*

Mais le bien de l'humanité....

OBERVALLOS.

Eh! oui!

VENAGLIA.

Ce petit Lindorf n'était-il pas parvenu à me brouiller avec l'honnête baron de Klinsberg. Mon couvert n'était plus mis chez lui; c'était une perte : la meilleure table de la ville! Ne voulait-il pas courir sur nos brisées..... N'envoyait-il pas aussi des articles à notre gazette pour prouver qu'on peut être à-la-fois honnête homme et journaliste! Il se mêlait d'être impartial, modéré, sans injures, sans cynisme, poli dans ses critiques, désintéressé dans sa conduite.... c'était fort dangereux. On dit qu'il y a certains écrivains périodiques de cette espèce dans quelques pays... Ces gens-là gâtent le métier, et tous ceux qui me ressemblent devraient se liguer pour les abreuver de tant de dégoûts qu'ils abandonnassent leurs feuilles. C'est ce que j'ai fait pour Lindorf; et, depuis sa retraite, je fais à

moi seul dans notre résidence le monopole de la louange et du blâme. Je me mêle de tout, je parle de tout, je ne respecte rien, je ne ménage personne; je prends de tout le monde. Ils disent que j'ai de la bassesse dans le cœur; mais j'ai tant de noblesse dans le style! On méprise mon caractère, mais on s'amuse de mes méchancétés. Il faut voir comme je traite les comédiens du théâtre de la cour et leurs auteurs. J'ai un instinct admirable pour découvrir des défauts dans un bon auteur; j'ai un coup d'œil microscopique pour trouver dans un mauvais ouvrage des beautés du premier ordre imperceptibles à tous les autres yeux.

BALTASAR, *à Obervallos et à Venaglia.*

Vous voyez, messieurs, que vous n'avez pas besoin de mon ministère pour vous entendre; je vous laisse et je retourne à l'ouvrage.... (*Revenant et remettant une brochure à Obervallos.*) Ah! docteur, voici un petit recueil de poésies que je viens de prendre chez le bouquiniste qui est sur la place. Vous pourrez en tirer parti, quand vous rencontrerez monsieur de Valbourg, président de la société littéraire et cousin du baron. Ce sont ses opuscules qu'il a publiés sans nom d'auteur.... La flatterie..... vous savez..... c'est un moyen sûr de gagner les gens.

VENAGLIA.

Oui; la flatterie pour ceux à qui l'on parle, et la médisance contre les absents.... On n'a pas encore pu dire quel était le meilleur secret pour se faire bien venir de quelqu'un de dire du bien de lui, ou de dire du mal de ses rivaux.

BALTASAR.

On ne risque rien, et l'on gagne tout, en employant les deux recettes. Je sors. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

OBERVALLOS, LE CHEVALIER, VENAGLIA.

VENAGLIA.

Voyons, docteur, quelles sont vos intentions? Que prétendez-vous faire dans notre ville?

OBERVALLOS.

Mais, outre qu'on m'a fait espérer que mon mérite pourrait me valoir d'être nommé premier médecin du prince...

VENAGLIA.

C'est une affaire faite si le cher baron est pour vous.

OBERVALLOS.

Cependant je serais désolé de nuire à ce jeune Lindorf.

VENAGLIA.

Pourquoi donc cela? Chacun pour soi.

LE CHEVALIER.

La place au plus méritant. Voilà la justice.

OBERVALLOS.

Dans tous les cas, mon dessein est d'ouvrir un cours par souscriptions, et, si grace à vos articles, les souscripteurs abondent....

VENAGLIA.

Pas de cadeaux. J'en ai tant que je ne sais qu'en faire. J'aime mieux de l'argent. Une prime sur chaque souscription : le tiers ou le quart ; ce n'est pas trop. J'aime mes aises. Il faut que je gagne assez pour satisfaire tous mes goûts et les fantaisies de madame Venaglia. On m'appelle un pontife en littérature. Il est tout simple que le prêtre vive de l'autel.

OBERVALLOS.

Eh bien! le quart.

VENAGLIA.

Le quart?

OBERVALLOS.

Je ne puis davantage; songez qu'il faut payer les gages de Bedini, les honoraires de monsieur Baltasar.

VENAGLIA.

Allons, marché conclu.

OBERVALLOS.

Que de frais et d'avances pour mettre le mérite à sa place!

VENAGLIA.

Une petite observation : Si vous obtenez cette place de premier médecin, tâchez de m'en obtenir une : directeur de la librairie, censeur-général; le titre qu'on voudra, pourvu qu'il y ait de bons appointements.

OBERVALLOS.

Comptez sur moi.

LE CHEVALIER.

Est-ce que vous ne pourriez pas dire un peu de bien de moi par-dessus le marché, signor Venaglia?

VENAGLIA.

Pourquoi pas? Vous êtes rival de Lindorf; je vous mettrai en scène.

LE CHEVALIER.

Vous êtes cher; mais peut-on jamais trop vous payer, censeur éclairé, arbitre du goût, magistrat, juge suprême de tous les succès?

VENAGLIA.

Du persiflage! c'est le ton à la mode; on court après l'esprit, on ne l'attrape pas toujours. Riez, riez, messieurs; cela n'empêche pas que je ne vous voie tous trembler devant ma feuille; et, je ris à mon tour des politesses que me font faire par leurs amis ces hommes à caractère qui voudraient bien ne pas s'avilir, comme

ils disent, devant le journaliste; mais qui voudraient que le journaliste les traitât bien.

OBERVALLOS, *présentant des journaux à Venaglia.*

En attendant que vous puissiez me juger par vous-même, avec l'impartialité que je demande, loin de la redouter, permettez que je vous remette quelques articles de quelques-uns de vos confrères des villes où j'ai passé. Je les recueille et les conserve avec soin. Ce sont nos lettres de noblesse à nous autres artistes et savants.

LE CHEVALIER.

Oui, en attendant les décorations, les rubans, les cadeaux et les pensions.

OBERVALLOS, *parcourant les journaux.*

Tenez: « Augsbourg 7 Janvier. Le fameux docteur Obervallos vient d'arriver dans notre ville. - Dusseldorf. Il n'est bruit dans la ville que des cures merveilleuses du célèbre médecin portugais... » (*S'interrompant.*) Je ne peux retenir des larmes d'attendrissement, en retrouvant ces témoignages authentiques et unanimes de la reconnaissance et de la bienveillance publique....

VENAGLIA.

Ce bon docteur, comme il est sensible!

LE CHEVALIER.

Ah! la louange est si douce à entendre! quand elle est meritée.

OBERVALLOS.

Des méchants avaient prétendu que ce dernier article avait été fait dans le temps sur Cagliostro. Mensonge : Cagliostro était un charlatan.

LE CHEVALIER.

Tandis que vous....

VENAGLIA.

Donnez, donnez, c'est bon à copier avec des variantes pour ma feuille de demain.

OBERVALLOS.

Vous me les rendrez, et je joindrai les vôtres à ma collection.

VENAGLIA, *parcourant les journaux.*

Trop honnête. Ah! en voilà un qui fait double emploi. Sauf la date et le lieu d'où il est écrit, c'est la copie pure et simple.... Francfort-sur-le-Mein, Francfort-sur-l'Oder.... il n'y a que les noms de fleuve changés.

LE CHEVALIER.

Comme les beaux esprits et les journalistes se rencontrent!

SCÈNE VIII.

OBERVALLOS, LE CHEVALIER, VENAGLIA, BALTASAR.

BALTASAR.

Nous sommes perdus, nous sommes découverts.

OBERVALLOS.

Qu'est-ce donc?

BALTASAR.

Un homme que je connais, qui me connaît, qui m'a regardé, examiné; il causait avec madame Phlips; un monsieur Molen.

LE CHEVALIER.

Molen! Ah! mon Dieu! Je connais cet homme-là; je l'ai vu à Spa. Je lui dois de l'argent, je crois.

OBERVALLOS.

Hélas! c'est comme un décret de la Providence; je le connais aussi. Je l'ai vu en Suisse.

BALTASAR.

Oh! moi, je le connais de plus longue date. Je l'ai vu à Florence, à Turin.

VENAGLIA.

Oui, il a beaucoup voyagé; c'est un ancien négociant, un des propriétaires de ma feuille.

LE CHEVALIER.

Et par quel hasard ne l'ai-je pas encore aperçu?

VENAGLIA.

Il habite la campagne.

LE CHEVALIER.

Diable! quand je l'ai rencontré, je n'avais nul besoin de faire l'hypocrite. Il a un billet de moi.

OBERVALLOS.

Quand je l'ai connu, je n'étais pas si savant qu'aujourd'hui; il fut témoin de l'affreuse cabale qui me contraignit à quitter Zurich.

BALTASAR.

Il faudra que je me cache. Il a de fâcheux renseignements sur mon compte.

VENAGLIA.

Eh bien! messieurs, est-ce donc à moi à vous inspirer du courage? D'où vient cette terreur panique? Montrez-vous, exigez qu'il vous méconnaisse; il obéira. Il a de l'esprit, mais il est prudent; il n'est pas dupe, mais il est timide et bien concentré dans ses intérêts; frondeur dans le tête-à-tête, complimenteur et courtisan en public; il nous laissera faire notre métier, pourvu que nous ne nous attaquions pas à lui : c'est un ami de Lindorf; mais il abandonnerait son père pour se sauver d'un ennemi.

LE CHEVALIER.

En effet, il ne m'a jamais redemandé son argent.

VENAGLIA.

Il vous en prêterait encore pour ne pas se compromettre.

OBERVALLOS.

Il se taisait en souriant avec complaisance à tous mes discours; il n'y mettait de l'impertinence que quand la cabale était en force contre moi.

BALTASAR.

A la bonne heure; mais ce Molen.... J'ai plus d'expérience que vous, moins de ressources dans l'esprit, plus de mauvaises affaires sur le corps.

VENAGLIA.

Je voudrais bien voir qu'il cherchât à nuire à mes amis. Je le quitterais; et que deviendrait son journal, s'il en était réduit aux chiens perdus, et aux maisons à vendre.

BALTASAR.

Vous me rassurez.... Je me rassure....

VENAGLIA.

Le voici.

BALTASAR.

J'ai beau vouloir prendre sur moi; ce maudit homme me fait peur.

OBERVALLOS.

Allons donc, monsieur Baltasar, remettez-vous. Vous nous faites tort.

BALTASAR, *prenant courage.*

Oui, oui, du front.

SCÈNE IX.

OBERVALLOS, LE CHEVALIER, VENAGLIA, BALTHASAR, MOLEN.

MOLEN.

Je ne me trompe pas; c'est Baltasar.

BALTASAR.

Tout prêt à vous rendre mes devoirs, monsieur Molen.

LE CHEVALIER.

Monsieur Molen, veut-il bien me permettre de le saluer?

MOLEN.

C'est le chevalier Durlach, que j'ai connu.

OBERVALLOS.

J'ai l'honneur de faire la révérence à monsieur Molen.

MOLEN.

Et le docteur Obervallos!.... Et Venaglia avec eux! (*A part.*) Pauvre Lindorf!

VENAGLIA.

Monsieur Molen, du silence sur ces messieurs qui sont mes amis, ou des éloges si vous en parlez; autrement, nous nous brouillerons.

MOLEN.

Comment, monsieur, des menaces!

LE CHEVALIER.

Vous êtes trop vif, signor Venaglia. Je connais monsieur Molen : c'est un homme discret qui n'aime point à se mêler des affaires qui ne le regardent pas.

OBERVALLOS.

Il sait que fort de ma conscience, et de mes faibles talents, estimé, recherché dans plus d'une cour de l'Europe, je ne crains pas les efforts de la malignité.

VENAGLIA.

Voilà qui est arrangé : monsieur Molen sera de nos amis ; les articles que vos talents m'inspireront ne peuvent manquer d'envoyer des abonnés à son journal.... C'est à quoi je vais travailler. Vous verrez ma feuille de demain, et vous jugerez de quel prix est à mes yeux un mérite aussi solide que le vôtre. *La reverenza, del tutto mio cuore.*

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

OBERVALLOS, LE CHEVALIER, BALTASAR, MOLEN.

MOLEN, *à part.*

Oh ! que je suis mal à mon aise !

LE CHEVALIER.

Et qui plus que monsieur Molen est en état de rendre justice aux vertus, aux talents de mon ami, de mon tuteur, le docteur Obervallos !

MOLEN.

Votre tuteur !... Ah ! monsieur le chevalier, que vous feriez bien mieux de tâcher d'obtenir grace de votre oncle le commandeur, un homme si respectable.

LE CHEVALIER.

Je suis très-bien avec mon oncle ; il m'écrit, je lui réponds.

MOLEN.

Ah!... je vous en fais mon compliment.

BALTASAR, *bas au chevalier.*

Ne gesticulez pas tant avec votre bras. Vous êtes blessé.

LE CHEVALIER.

C'est vrai.

BALTASAR.

Voici madame Phlips, notre aimable hôtesse.

MOLEN, *à part.*

Que dire? que faire?

SCÈNE XI.

OBERVALLOS, LE CHEVALIER, BALTASAR, MOLEN, MADAME PHLIPS.

MADAME PHLIPS, *vivement à Molen.*

Eh bien! monsieur Molen?

MOLEN.

Eh bien!.... Je me trompais; je prenais monsieur Baltasar pour un autre.

MADAME PHLIPS.

Ah!

MOLEN.

Je ne connais pas du tout ce vieux docteur.... Quant à monsieur le chevalier, je me fais gloire de connaître sa famille.

LE CHEVALIER.

Ma famille et moi, nous savons vous apprécier, monsieur Molen; dès que je pourrai écrire, je ne manquerai pas de présenter à mon oncle vos civilités. Si

vous aviez par hasard encore de l'argent à placer entre mes mains, mon oncle vous paierait le tout ensemble. (*Bas à Baltasar en sortant.*) Songe à me servir, coquin ; trouve-moi bien vite cette bonne action qui doit me faire admirer, ou je démasque ton docteur.

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

OBERVALLOS, MADAME PHLIPS, BALTASAR, MOLEN.

OBERVALLOS.

J'ai si peu de temps à rester dans cette ville que je ne veux pas perdre un instant pour en visiter les monuments. Je sais combien la santé de monsieur Molen est délicate ; si mes conseils pouvaient lui être utiles, j'aurais pour lui le même zèle que pour notre ami commun, le jeune et intéressant chevalier Durlach.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

MADAME PHLIPS, MOLEN, BALTASAR.

MOLEN, *à part.*

Ils ont l'air de me persifler. Il faut qu'ils soient en force.

BALTASAR, *à part.*

Ne perdons pas de vue cet honnête Molen.

MOLEN.

Madame Phlips, j'estime fort l'amitié que vous portez

à Lindorf; mais je crains que vous n'alliez trop loin dans vos soupçons, et que vous ne l'exposiez.... Et moi, aussi, je suis un ami dévoué; j'en ai donné des preuves; mais enfin, il ne faut point agir légèrement;.... il est possible que j'aie rencontré quelque part monsieur Baltasar; mais ce n'est pas l'homme que je croyais. Je suis l'ami d'enfance de Lindorf et son ami pour la vie; je voudrais de tout mon cœur pouvoir lui être utile.

MADAME PHLIPS.

Que veut dire ce ton mystérieux, obscur et embarrassé?

MOLEN.

Point du tout; je suis franc et clair; ne me citez pas, ne me compromettez pas. Le chevalier est un homme sensible et charmant; monsieur Baltasar me paraît un très-brave garçon; quant au docteur, je sais qu'il y a beaucoup d'empiriques qui possèdent des recettes qu'ils disent merveilleuses, mais on ne peut nier qu'il n'y ait parfois des hommes heureux en découvertes. Enfin, ce ne sont pas mes affaires; celles qui m'avaient amené en ville sont terminées. L'air de la ville ne me vaut rien; je repars à l'instant pour la campagne. (*A Lindorf, qui entre, en lui prenant la main.*) Du courage, mon cher Lindorf, et comptez toujours sur mon amitié.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

MADAME PHLIPS, BALTASAR, LINDORF.

MADAME PHLIPS, *ironiquement, regardant partir Molen.*

Le brave homme!

LINDORF.

Que signifie cet encouragement qu'il me donne?

MADAME PHLIPS.

Qu'il prêche aux autres un courage qu'il n'a pas.

BALTASAR.

Entre nous, monsieur Lindorf, que pensez-vous de ce docteur étranger?.... Je ne puis nier que, lorsque j'eus affaire à lui, il ne se soit conduit généreusement avec moi; mais, c'est un homme vraiment énigmatique : les uns le disent un aventurier; les autres le disent fils d'un grand seigneur; pour moi, tout en l'estimant, j'éprouve auprès de lui je ne sais quelle répugnance involontaire.... Et puis, en moins de deux heures, avec un baume, guérir une luxation..... cela me paraît si incroyable! Pardon, vous avez à causer avec madame Phlips.... C'est vous, intéressant jeune homme, qui, du premier coup-d'œil, m'avez inspiré une confiance.... Enfin, si ce docteur Obervallos part dans une heure, il ne vous fera pas de tort.

(*Il sort.*)

SCÈNE XV.

LINDORF, MADAME PHLIPS.

MADAME PHLIPS.

Ah! monsieur Lindorf, c'est une caverne; je n'en doute plus : Baltasar, le chevalier, le docteur et son grand benêt d'élève, c'est une troupe de démons déchaînés pour vous perdre. Et ce courageux Molen qui se met à l'abri, qui tremble d'être leur ennemi, qui craint d'être votre ami!... Il les connaît; mais il feint de les méconnaître : il en a peur, et le voilà retourné prudemment à la campagne.

LINDORF.

Combien tout ce que je vois m'inspire de dégoût et de mépris! Je ne me sens pas de force à résister à ces basses et atroces manœuvres.

MADAME PHLIPS.

Résistez; il ne vous immoleront pas sans que je crie; vous ne savez pas ce que peut une femme, une amie active et dévouée comme moi. Je n'ai pas peur comme Molen. Non, je ne puis croire que monsieur de Klinsberg soit assez insensé pour donner sa fille à ce chevalier, pour accorder sa confiance à ce vieil intrigant qui se fait appeler docteur.

LINDORF.

Et qui peut calculer où s'arrêtera la crédulité d'un enthousiaste, jusqu'à quel point on va abuser de cette bienveillance pour ses semblables qu'il décore du nom de philantropie? Ainsi, ils tournent, contre l'huma-

nité même, l'amour de l'humanité. Ainsi, ils changent en erreurs fatales et pernicieuses les penchants les plus nobles et les plus vertueux. Et Ernestine, que dit-elle?

MADAME PHLIPS.

Elle est dans une inquiétude extrême de la blessure du chevalier; elle est dans l'attente de la cure merveilleuse promise par ce docteur.

LINDORF.

Je veux la voir, l'éclairer sur toutes ces intrigues.

MADAME PHLIPS.

Vous n'y parviendrez pas; vous ne ferez que l'aigrir contre vous; je lui parlerai, je prendrai mon temps. Ne sortez pas; je vous annonce la visite de madame de Rosenthal, cette jeune cousine du baron, sa mère l'a enfin décidée à venir vous consulter.

SCÈNE XVI.

MADAME PHLIPS, LINDORF, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Voudriez-vous me faire le plaisir de m'indiquer monsieur le médecin?

MADAME PHLIPS.

Lequel?

GUILLAUME.

Est-ce qu'il y en a deux? Eh morguenne! c'est le plus habile qu'il me faut.

MADAME PHLIPS.

C'est monsieur; l'autre ne fait que passer.

GUILLAUME.

Je m'en tiens à celui que je vois; je n'aime pas ces passants. J'ai besoin d'un régime suivi. Si bien donc, monsieur le docteur, que je suis un fermier d'un village voisin, et que je veux profiter d'un petit voyage à la ville, où ce que je vais coucher chez mon beau-frère Thomas, le mari de ma propre sœur, pour vous détacher une petite consultation sur mon état.

MADAME PHLIPS.

Je sors.

GUILLAUME.

Eh! non, restez, madame; il n'y a pas de secrets; et si vous êtes la femme, la mère, la sœur ou l'amie de monsieur le docteur, vous n'êtes pas de trop, et, comme j'espère que ce ne sera pas la dernière consulte que je vous ferai, je vous paieraï le tout ensemble.

LINDORF.

Vous n'avez pas l'air d'un malade; vous êtes gras et rouge.

GUILLAUME.

Il ne faut pas s'en rapporter à la mine; mauvaises couleurs, bouffissure. Car, voyez-vous, monsieur le docteur, quand je travaille, j'y vas de tout cœur; dès que je me mets à table, je mange; dès que je suis au lit, je dors; je ne me sens ni douleur, ni peine; notre ménagère est contente de moi; et, finalement cela commence à m'inquiéter sur ma santé.

LINDORF.

Cela vous inquiète?

GUILLAUME.

Oui, vraiment. J'entends toujours le monde se plaindre de quelque chose. Celui-ci, c'est de la tête et des

dents; celui-là, c'est des reins ou de la rate : moi, je ne peux me plaindre de rien, et je crains qu'on ne m'ait jeté un sort pour me faire croire que je me porte bien.

LINDORF.

Ma foi, mon cher ami, si j'étais en train de rire, je rirais bien de votre consultation.

GUILLAUME.

Il ne faut pas rire; je suis un rêve-creux, moi, et, l'autre jour, en chantant au lutrin, j'ai songé que je couvais quelque maladie.

LINDORF.

Tâchez de la couver le plus long-temps que vous pourrez.

GUILLAUME.

C'est ce que je ne veux pas; il faut que vous m'ordonniez quelque chose qui me guérisse.

LINDORF.

Je ne vous ordonnerai rien.

GUILLAUME.

Et pourquoi cela?

LINDORF.

Parce que vous n'êtes pas malade?

GUILLAUME.

Je ne suis pas malade?

MADAME PHILIPS.

Eh! non vraiment, vous n'êtes pas malade.

GUILLAUME.

Et combien vous faut-il pour ce beau jugement?

LINDORF.

Rien du tout.

GUILLAUME.

Je l'espère bien. Je ne suis pas malade! (*A part.*) Mais c'est un âne que ce médecin-là.

SCÈNE XVII.

MADAME PHLIPS, LINDORF, GUILLAUME, MADAME DE ROSENTHAL.

MADAME DE ROSENTHAL.

Bonjour, docteur.

LINDORF.

Ah! madame de Rosenthal.

MADAME DE ROSENTHAL.

Ma mère veut absolument que je vienne vous voir: je ne sais pas pourquoi; mais enfin, j'ai été chez vous; on m'a dit que vous étiez ici, et me voilà. (*Elle tousse.*) Hem! hem!

LINDORF.

Vous toussez fort, madame?

MADAME DE ROSENTHAL.

Eh! mon Dieu! non, je ne tousse pas. Hem, hem! Bonjour, madame Phlips.

GUILLAUME.

Ah! fort bien! les dames de la ville ou de la cour, çà paie bien un docteur; donc çà tousse : mais nous autres pauvres gens! on nous laisserait mourir comme des chiens.

MADAME DE ROSENTHAL.

Vous étiez en affaires. Je vous gêne.

GUILLAUME.

Non, madame; c'est fini. Tant y a qu'il faudra bien que je trouve un médecin qui découvre ma maladie. J'aurais cru que le difficile de l'art n'était que de gué-

rir. (*A part.*) Quel sot médecin! on n'est pas malade avec lui. (*Haut.*) Je m'en vais très-mécontent.

(*Il sort.*)

MADAME DE ROSENTHAL.

Pauvre petit, faites-le donc maigrir.

SCÈNE XVIII.

MADAME PHLIPS, LINDORF, MADAME DE ROSENTHAL.

MADAME DE ROSENTHAL.

Eh bien! mon cher Lindorf, où en êtes-vous de votre amour pour ma petite cousine?

LINDORF.

Parlons de votre santé, madame.

MADAME DE ROSENTHAL.

Mais ma santé est excellente; je mène une vie si douce! je me lève à midi; je monte à cheval, je fais des visites; je cours chez les marchands; je porte mon schall sur le bras, je suis faite à l'intempérie des saisons; je dîne à six heures; j'ai peu d'appétit, mais j'ai un si bon cuisinier; je reçois du monde, ou je vais au bal; je joue, je perds toujours, cela me désole; je me couche à deux heures; j'ai beaucoup de peine à m'endormir, parce que je lis des romans qui m'attachent: mais je me porte à merveille. (*Elle tousse.*) Hem, hem.

LINDORF.

Madame, en continuant cette vie si douce, vous vous tuerez.

MADAME DE ROSENTHAL.

Je me tuerai! ne cherchez donc pas à m'effrayer;

Que faut-il faire? quelle drogue allez-vous m'ordonner?

LINDORF.

Aucune. Changez de régime; n'allez point au bal; ne veillez plus; habillez-vous chaudement; ne mangez que des choses saines.

MADAME DE ROSENTHAL.

Eh! mon Dieu! vous me traitez comme une poitrinaire: vous vous trompez; ma maladie, si j'en ai une, tient aux nerfs. Ce sont des vapeurs, et vous m'en donneriez, en me parlant si sérieusement. Il faut bien me distraire pour les chasser. N'allez pas dire à ma mère ce que vous venez de me prescrire : elle voudrait que je restasse chez moi.

LINDORF.

Madame, je vous ai parlé en honnête homme; vous vous jouez de votre santé, et vous avez tort.

MADAME DE ROSENTHAL.

En honnête homme! j'ai tort... Ne prenez donc pas un petit air pédant. Voilà comme vous êtes, vous autres médecins; vous voyez des maladies par-tout. Allez, allez, mon cher Lindorf; il sera temps de me soigner quand j'aurai quarante ans. Je me porte bien, je ne tousse pas, et je m'en fuis de peur d'une nouvelle ordonnance.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIX.

LINDORF, MADAME PHLIPS.

MADAME PHLIPS.

L'un veut être malade; vous lui dites qu'il se porte bien : l'autre veut bien se porter; vous lui dites qu'elle est malade. Vous vous perdez.

LINDORF.

Oui, il fallait mentir, pour leur plaire. Ils repoussent la vérité, et ils semblent nous exciter nous-mêmes à parler en charlatans.

MADAME PHLIPS.

C'est qu'il faut l'être un peu, même pour faire le bien.

LINDORF.

C'est possible... mais je ne saurais m'y résoudre...

SCÈNE XX.

MADAME PHLIPS, LINDORF, BEDINI.

BEDINI.

Ah! madame, des chevaux de poste dans une demi-heure, je vous prie.

MADAME PHLIPS.

Quand il vous plaira, messieurs. (*A part.*) Ah! grace au ciel, ils vont partir.

BEDINI.

Mon maître ne va pas tarder à démontrer la cure radicale de monsieur le chevalier; mais, auparavant, il voudrait causer avec monsieur le baron de Klinsberg.

MADAME PHLIPS.

Voilà son valet. Parlez-lui.

SCÈNE XXI.

MADAME PHLIPS, LINDORF, BEDINI, JOSEPH.

JOSEPH.

Monsieur le baron m'envoie savoir s'il peut se présenter devant le fameux médecin qui passe par la ville.

MADAME PHLIPS, *montrant Bedini.*

Adressez-vous à monsieur qui est son élève. (*A Bedini.*) Soyez tranquille, les chevaux ne se feront pas attendre.

BEDINI, *à Lindorf.*

Notre cher confrère nous fera-t-il l'honneur d'assister à la levée de l'appareil?

LINDORF.

Votre maître n'a pas besoin de ma présence pour que son triomphe soit complet.

(*Il sort avec madame Phlips.*)

BEDINI.

Notre cher confrère a de l'humeur. (*Avec un rire niais.*) Il est jaloux.

SCÈNE XXII.

BEDINI, JOSEPH.

JOSEPH.

Ah! monsieur est l'élève....

BEDINI, *avec emphase.*

Oui, mon ami, de l'illustre docteur Obervallos.

JOSEPH.

Dois-je croire à toutes les merveilles que mon maître me raconte?

BEDINI.

Tout ce qu'il a pu vous dire n'est rien auprès de ce que j'ai vu, et ce que je n'ai pas vu est encore plus étonnant.

JOSEPH.

Vous devez être bien habile vous-même.

BEDINI.

Très-inférieur à mon maître, très-supérieur aux autres hommes; je n'ai pas reçu d'éducation, mais mon maître m'a dit que je n'en avais pas besoin; comme il entre dans notre systême de l'occulte et du surnaturel....

JOSEPH.

Ah! ah!

BEDINI.

Chut! voici mon maître.

JOSEPH.

Quelle belle figure de vieillard!

SCÈNE XXIII.

BÉDINI, JOSEPH, OBERVALLOS.

BEDINI.

Cet honnête valet venait me demander si vous pouviez recevoir son maître, monsieur le baron de Klinsberg.

OBERVALLOS.

Moi-même j'ai à lui parler.

JOSEPH.

Ah! monsieur le docteur, monsieur votre élève ne m'a pas laissé ignorer.... Il entre dans votre médecine de l'occulte et du surnaturel.

OBERVALLOS.

Bedini, ne vous corrigerez-vous jamais de cette intempérance de langue. Je suis un médecin assez instruit, peut-être, pour que le résultat de mes procédés frappe et surprenne..... mais voilà tout. (*A Jossph.*) Mon ami, ne répétez à personne ce que vous a dit mon indiscret élève. (*A Bedini.*) As-tu tout préparé pour notre départ, mon fils?

BEDINI.

Oui, mon bon maître.

OBERVALLOS.

Fort bien, mes enfants, laissez-moi seul avec monsieur de Klinsberg que j'aperçois.

JOSEPH, *au baron, qui entre.*

Ah! monsieur, ce médecin en sait plus qu'il n'en dit.

(*Il sort avec Bedini.*)

SCÈNE XXIV.

LE BARON, OBERVALLOS.

LE BARON.

Qu'il me tardait d'avoir un entretien avec vous, docteur! j'éprouve une avidité de vous entendre.

OBERVALLOS.

Avant tout, nos jeunes gens ne sont pas là... Que

pensez-vous de ce portrait de votre fille suspendu au bras du jeune Durlach?

LE BARON.

Rien n'est plus clair. Il aime Ernestine. C'est son amour qui l'a retenu dans notre ville. Je n'ai pris aucun parti; mais le chevalier est votre ami, et ce serait un motif de le préférer à Lindorf qui, d'ailleurs, n'est pas encore premier médecin.

OBERVALLOS.

Que dites-vous? Lindorf aurait des prétentions à la main de l'aimable Ernestine. Oh! que je serais fâché que ce fut un homme à qui je m'intéresse qui l'emportât sur mon confrère. C'en est assez; il faut que le chevalier s'éloigne; je n'exigerai pas qu'il parte avant moi; il faut craindre de heurter les passions, sur-tout celles de ce bouillant jeune homme. Que son séjour ne vous inquiète pas; il est vif, ardent, mais il a de l'ame, des mœurs et des principes.

LE BARON.

Et moi, je suis un père vigilant et sévère qui ne craint pas tous ces jeunes gens. Laissons cela. Parlons de vous. Avec un seul appareil, et en deux heures, guérir les foulures, les fractures, les luxations! c'est fort. Mon cousin Valbourg, à qui j'en ai parlé, traite la chose d'impossible; moi, je ne refuse pas de croire, j'attends : mais un si beau résultat, comme vous me l'avez fait observer vous-même, ne peut être que le fruit d'un grand systême. Quel est votre systême? daignez me le révéler. Je suis digne de recevoir vos précieuses confidences.

OBERVALLOS.

Oui, votre réputation d'honneur, de probité, surtout d'amour pour les sciences, la protection que vous

leur accordez auprès du prince, le généreux emploi que vous faites de votre crédit sont, depuis long-temps, parvenus jusqu'à moi; et, s'il est un homme au jugement duquel je puisse être jaloux de soumettre ma grande découverte, c'est son excellence monsieur le baron de Klinsberg.

LE BARON.

Que la louange est douce à entendre quand elle vient d'un homme aussi recommandable. Je la savoure avec délices. Parlez, de grace, parlez; les moments nous sont chers.

OBERVALLOS.

Mais devez-vous me presser? On est si prompt à donner le nom de charlatan, même à l'homme de génie, et il y a tant de vrais charlatans intéressés à ce que je ne les démasque pas. Hélas! je ne suis que trop porté moi-même à publier mes travaux. Obervallos, me suis-je dit plusieurs fois, n'est-il pas de ton devoir de t'immoler au bien public, de braver les chances d'être calomnié, proscrit et malheureux, puisqu'il s'agit d'éclairer tes semblables? tu es homme, tu te dois à l'humanité : tu es citoyen de l'Allemagne, car je me suis fait naturaliser en Autriche; tu te dois à ta patrie. C'est ce qui m'a décidé à ouvrir un cours public dans quelques villes...

LE BARON.

Eh bien! grace à ma fortune, à la confiance, et j'ose dire, à l'amitié du prince, je peux vous être de la plus grande utilité dans vos projets philantropiques. De grace, confiez-moi votre système.

OBERVALLOS.

Sur-tout, ne m'épargnez pas les objections, j'aime

mieux la critique que l'éloge; je suis si loin d'être parfait.

LE BARON.

Je vous exposerai mes doutes avec franchise et fermeté. Ne balancez plus. En deux mots, un petit aperçu de votre systême.

OBERVALLOS.

Oh! qu'il vaudrait bien mieux pour moi achever mes jours en patriarche, dans une campagne, loin de la vaine fumée de la gloire et des odieuses clameurs de l'envie!

LE BARON.

Ce serait un crime;.... plus vous tardez de me faire part de vos trésors, plus vous m'en rendez avide.

OBERVALLOS.

Prenez garde : ne me regardez pas d'avance comme un grand homme; peut-être, après m'avoir entendu, rougirez-vous de votre première opinion.

LE BARON.

Oh! que n'ayez pas peur; je vous écoute.

OBERVALLOS.

Avant d'être médecin, je suis philosophe. Depuis que le monde existe, parcourez tous les temps et tous les lieux; que de choses inventées et perfectionnées! Malheureusement, tous les inventeurs, ces vrais bienfaiteurs de l'humanité ont presque toujours mêlé l'erreur à la vérité. Pourquoi? C'est, qu'emporté par son imagination, au lieu de présenter son systême comme une règle relative et sujette à des exceptions, chacun a voulu en faire une règle absolue, générale et infaillible. Au lieu de faire céder son systême à la nature, il a voulu faire plier la nature devant son systême.

Voilà l'erreur; pour n'en citer qu'un exemple, le savant Lavater a prétendu que la physionomie était le miroir de l'ame, et il aurait surpris un fripon, la main dans sa poche, qu'il l'aurait soutenu honnête homme, s'il avait reconnu sur sa figure le diagnostic de la probité. Ce n'est pas tout; souvent les systêmes se sont trouvés contradictoires. Tel homme aurait été signalé comme féroce par le physionomiste Lavater, à qui un cranologiste aurait trouvé la protubérance de la mansuétude. Qu'ai-je fait, moi? En tenant en bride mon imagination, qui certainement pouvait aller aussi loin et peut-être plus loin que celle de tout autre savant, je me suis attaché à ne prendre jamais pour guide que la raison. Je ne découvre rien, je n'invente rien; mais j'étudie les découvertes et les inventions des autres. En un mot, j'ai ressuscité la secte des Eclectiques. Vous entendez le grec?

LE BARON.

Un peu.

OBERVALLOS.

Donc, vous savez qu'*éclectique* veut dire *choisisseur*, *utiliseur;* ces mots-là ne sont pas encore, je crois, dans la langue; mais je m'en sers, parce qu'ils expriment mieux mon idée que toutes les périphrases que je pourrais trouver dans les dictionnaires.

LE BARON.

Et vous faites très-bien.

OBERVALLOS.

Point de découverte ridicule où je n'aie trouvé quelque chose à conserver; point de découverte admirable où je n'aie trouvé quelque chose à proscrire. Je ne rejette rien, ni l'art de marcher sur l'eau, ni celui de se diriger dans les airs, ni l'influence des comètes.

Eh! grand Dieu! reportons-nous à des temps antérieurs; les incrédules n'ont-ils pas traité de charlatants ceux qui leur ont assuré qu'il y avait des moyens de multiplier à l'infini les signes de la science et du génie, d'imiter, de détourner et de diriger le feu du ciel? et, si on les eût écoutés, nous n'aurions ni l'imprimerie, ni la poudre à canon, ni la pyrotechnie, ni les paratonnerres.

LE BARON.

C'est juste.

OBERVALLOS.

Il m'a fallu tout explorer. J'ai lu les ouvrages des inventeurs, ceux des critiques et des admirateurs; j'ai pesé les raisonnements, les concessions et les contradictions, les causes, les principes, les inductions, les analogies, les effets pernicieux, les précieux résultats. Il m'a fallu chercher la vérité à travers les exagérations de l'envie et de l'admiration : travail immense! mais il m'a réussi, et je possède dans mon entendement comme un élixir de toutes les vérités. C'est un diamant de la plus belle eau, purgé de toute espèce de tache.

LE BARON.

Pardon, il faut une attention pour vous suivre, une intelligence pour vous comprendre..... répétez de grace..... Vous avez dans votre tête un diamant.... je conçois.... Quelle suite d'idées lumineuses!

OBERVALLOS.

Or, maintenant, descendons des hauteurs de la philosophie générale, jusqu'à la médecine pure et simple. Ce que j'ai fait sur les divers systêmes des hommes de génie, je l'ai tenté sur les diverses substances employées dans l'art de guérir. Telle plante jusqu'ici n'offrait pas

un avantage sans faire craindre un danger, je l'ai dégagée de sa qualité nuisible, en lui conservant sa qualité salutaire; et combinant ensemble l'anatomie simple et comparée, la chimie et la botanique, je suis parvenu à composer une thériaque, une pillule, une panacée universelle où se trouvent réunies toutes les productions végétales, minérales et même animales, et telle que les hommes de l'art en la modifiant, ou ne la modifiant pas, peuvent l'administrer dans toutes les maladies.

LE BARON.

Dans toutes les maladies!

OBERVALLOS.

Dans toutes les maladies. Oui, baron de Klinsberg. Sur quoi est fondée la confiance qu'on accorde à la médecine? Sur des faits. Les faits les plus nombreux parlent en faveur de mon procédé. Combien déja n'ai-je pas sauvé de pauvres malades abandonnés par la routine et par l'avidité. Aussi, que d'ennemis! à quels excès les hommes ne se portent-ils pas dans leurs passions haineuses? Que de libelles! que d'injures! A Bologne, il a fallu défendre mes jours contre le poignard d'un assassin; mais aussi que de suffrages honorables! (*Tirant une boîte d'or de sa poche.*) Cette boîte me vient d'un prince italien. (*Montrant une bague qu'il porte au doigt.*) Cette bague, du souverain d'une contrée du Nord, qui me doit son héritier présomptif. Je suis membre des sociétés savantes de Londres, Copenhague et Rio-Janeiro. Vous allez peut-être me trouver orgueilleux; mais quelquefois je me félicite que la Providence m'ait accordé d'assez longs jours pour pouvoir terminer et consolider mon ouvrage. Voilà mon système, voilà son résultat, voilà mon sort.

LE BARON.

Ah, docteur, que je vous embrasse, ou plutôt que je m'incline devant vous avec vénération. Des cadeaux, des cadeaux de têtes couronnées! ce sont des Augustes, des Médicis. Et on a écrit contre vous, et on a voulu vous assassiner! Oh! les monstres! A quels excès nous conduit la routine!

OBERVALLOS.

Vous n'avez encore rien entendu; il faudrait que vous suivissiez mes cours : c'est l'affaire de six séances. Oui, par-tout, six séances m'ont suffi pour développer l'origine, la marche et le complément de mon systême.

LE BARON.

Ah! restez, restez, docteur. (*A part.*) Ah! Dieu! si je pouvais le retenir.... (*Haut.*) La ville est riche et peuplée d'amateurs; et le prince d'ailleurs que j'ai passionné pour les sciences... et toute sa cour... (*A part.*) Ah! s'il était homme à ne pas dédaigner cette place de premier médecin.... (*Haut.*) Un mois, quinze jours, de grace, pour nous régénérer, pour nous illuminer. Je ne m'explique pas, je ne peux pas m'expliquer; mais il serait possible qu'on vous offrît ici,... oui,... ici même, dans cette résidence, un sort... un sort brillant..... et alors, quelle gloire, quel bonheur pour le pays!

OBERVALLOS.

Impossible. Je porterais ombrage à votre monsieur Lindorf.

LE BARON.

Eh! qu'est-ce que la crainte de nuire à un petit médecin en comparaison de tout le bien que vous pouvez faire?

OBERVALLOS, *serrant affectueusement la main du baron.*

Vous ne sauriez croire combien je suis pénétré de l'amitié que vous me témoignez. Il faut que je parte; mais je vous écrirai, vous me répondrez.

LE BARON.

Ah Dieu! si je vous répondrai! et un jour peut-être cette correspondance, si glorieuse pour moi, sera imprimée comme toutes celles qu'on a le bonheur d'avoir avec les hommes remarquables.

SCÈNE XXV.

LE BARON, OBERVALLOS, ERNESTINE.

LE BARON.

Ah! ma fille, que je regrette que tu n'aies pas été présente! mais tu n'es pas encore assez familière avec la science.... les systêmes.... les substances.... une panacée universelle....

ERNESTINE.

Comment va monsieur le chevalier?

OBERVALLOS.

Bien, parfaitement bien, mademoiselle, et vous allez le voir tout-à-fait guéri.

SCÈNE XXVI.

LE BARON, OBERVALLOS, ERNESTINE, BEDINI, BALTASAR; LE CHEVALIER, TOUJOURS LE BRAS EN ÉCHARPE.

BEDINI.

Mon maître, voici monsieur le chevalier. Est-ce l'instant de lever l'appareil?

OBERVALLOS.

Oui, mon fils. Approchez, mon jeune ami, et félicitez-vous de l'intérêt que vous inspirez. Mademoiselle, tout-à-l'heure, s'informait de vous avec une inquiétude....

LE CHEVALIER.

Ah! mademoiselle, se peut-il qu'après la fatale découverte de mon secret?...

ERNESTINE.

Je ne pense qu'à votre blessure.

LE BARON.

Et moi aussi. Qu'il me tarde qu'il soit débarrassé de cette écharpe!

BALTASAR, *s'avançant après les deux autres.*

Parbleu! je suis curieux de voir...

SCÈNE XXVII.

LE BARON, OBERVALLOS, ERNESTINE, BEDINI, BALTASAR, LE CHEVALIER, MADAME PHLIPS.

MADAME PHLIPS, *arrivant d'un autre côté.*

Les chevaux de monsieur le docteur sont attelés à sa voiture.

LE BARON.

Déja!

LE CHEVALIER.

Eh! quoi? vous m'abandonneriez!

OBERVALLOS.

Vous n'êtes plus blessé. J'aurais désiré que mon jeune confrère fut présent.... mais, puisque ses occupations ne lui permettent pas.... soyez tous témoins...

Il est constant que le poignet de monsieur était démis.... vous l'avez vu?

LE BARON.

Oui, oui, nous l'avons vu.

OBERVALLOS.

Ote l'écharpe, Bedini.

LE CHEVALIER, *à part, pendant que Bedini ôte l'écharpe.*

Quel diable de rôle ils me font jouer!... allons, puisque j'y suis.... (*Haut, après que l'écharpe est ôtée.*) Ah Dieu! quel bonheur! plus de douleur; point de contusion; ah! docteur, mon cher tuteur, jugez à la manière dont je vous serre la main, s'il me reste la moindre atteinte.... (*Il fait un mouvement pour baiser la main d'Ernestine et il s'arrête avec respect.*) Pardon, mademoiselle.

BALTASAR.

C'est incroyable.

LE BARON.

C'est admirable.

ERNESTINE.

Plus de douleur?

LE CHEVALIER.

Aucune, mademoiselle.

OBERVALLOS.

Vous êtes guéri, mon cher pupille, je pars.

LE CHEVALIER, *à Baltasar.*

Comment? il part!

BALTASAR, *bas au chevalier.*

Laissez-nous donc faire.

OBERVALLOS, *au chevalier.*

Jeune homme, prenez garde d'allumer dans le cœur de cette intéressante Ernestine une passion malheureuse. Songez au grand parti que votre oncle vous destine.

LE CHEVALIER.

Ah! mon oncle ne voudra pas me sacrifier.

OBERVALLOS.

Paix donc. (*A Baltasar.*) Monsieur Baltasar, puissiez-vous ne plus commettre de fautes! (*A madame Phlips.*) Mon élève va compter avec vous, madame. (*Au baron.*) Homme vertueux, continuez d'être le père des pauvres, l'ami des sages, le dispensateur aussi actif qu'éclairé de la munificence du prince, le protecteur des sciences, le prôneur des grandes découvertes. Je vous l'ai promis; je vous écrirai. (*A Ernestine avec une politesse respectueuse.*) Adieu, ma belle demoiselle.

(*Il sort avec Bedini.*)

LE BARON, *vivement.*

Mes amis, monsieur de Durlach, monsieur Baltasar, suivez-moi tous. Tâchons de retenir cet homme étonnant, surnaturel, miraculeux....

(*Il sort.*)

LE CHEVALIER.

Oui, véritablement grand homme. Tâchons de le retenir.

(*Il sort.*)

BALTASAR.

Soit. Quoiqu'il affecte de m'accabler de sa générosité, je suis loin de nier son mérite.

ERNESTINE.

Ah! madame Phlips, voilà un médecin bien extraordinaire.

(*Elle sort.*)

MADAME PHLIPS, *seule.*

En voilà toujours un de parti.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MADAME PHLIPS, LINDORF.

MADAME PHLIPS.

Réjouissez-vous, Obervallos est en route; le baron a fait tous ses efforts pour le retenir. Tout ce qu'il a pu gagner, c'est que le vieux médecin s'arrêterait un instant à sa petite maison du faubourg; ils y vont à pied; mais la chaise de poste, les malles, les fioles et l'élève, attendent le maître hors la ville, sur la route de Vienne.

LINDORF.

Oui, je me réjouis de son départ pour les habitants de notre ville qui déja commençaient à l'admirer; mais mon plus grand ennemi, c'est ce chevalier Durlach, ce jeune fat qui ne cache plus son amour pour Ernestine, et que sa blessure et l'apparition de son prétendu tuteur ont rendu plus intéressant.

MADAME PHLIPS.

C'en est toujours un de moins, et celui qui reste n'est plus si dangereux. J'avais déja pensé à un moyen bizarre, à faire revenir le prudent Molen, pour le forcer à confondre nos fourbes; mais nous n'avons plus besoin de lui maintenant. Je ne vous demande que de me seconder. Je vous prônerai, je vous vanterai, je

vous ferai valoir, vous serez premier médecin, conseiller intime, et vous épouserez votre Ernestine.

LINDORF, *très-joyeux.*

Bonne, excellente amie, comment reconnaître.... Vous avez raison; je dois reprendre courage; monsieur de Klingsberg ne m'a pas encore retiré toute son estime.

SCÈNE II.

MADAME PHLIPS, LINDORF, LE BARON.

LE BARON, *parlant de la coulisse.*

Joseph, André, François, madame Phlips, grande, grande nouvelle! nous l'avons décidé, il nous reste.

MADAME PHLIPS.

Eh! qui donc, monsieur?

LE BARON.

Le docteur Obervallos. Il consent à ouvrir un cours dans cette ville. Nous avons eu de la peine; il a fallu presque me jetter à ses pieds. Enfin, nos gens le ramènent.

LINDORF, *à madame Phlips.*

Eh bien! félicitez-moi donc encore.

MADAME PHLIPS.

Je suis consternée.

LE BARON.

Je les ai précédés. C'est comme un triomphe. Ah! que n'ai-je des couronnes, des guirlandes, un char?

MADAME PHLIPS.

Eh! mais, vraiment, quand il s'agirait du gain d'une bataille, quand ce serait un prince, un parent de son Altesse, ou son Altesse elle-même....

LE BARON.

Madame Phlips, je respecte beaucoup le prince dont j'ai l'honneur d'être chambellan; mais un savant, et un savant comme le docteur Obervallos!... je vous le dis tout bas; c'est mieux qu'un prince. Joseph.

SCÈNE III.

MADAME PHLIPS, LINDORF, LE BARON, JOSEPH.

JOSEPH.

Me voilà, monsieur.

LE BARON, *remettant des papiers à Joseph.*

Eh! vite, chez l'imprimeur ce prospectus, ces affiches; nous avons redigé cela fort à la hâte et sans aucune espèce de forfanterie. Qu'avant deux heures, ces affiches soient imprimées, colportées, placardées (*Joseph sort.*), et demain à midi, la première séance; et à l'instant même, j'envoie un message à son Altesse pour l'instruire du bonheur qui nous arrive.

LINDORF.

Eh! monsieur, se peut-il que vous soyez déja si aveuglé....

LE BARON.

Ah! s'il vous plaît, monsieur Lindorf, point de remontrances; jusqu'ici je vous ai cru un habile homme, un honnête homme : comme habile, vous avez déja beaucoup perdu dans mon esprit; si vous me dites du mal de votre illustre confrère, ma foi! je ne saurai plus que penser. Vous prenez une mauvaise route, mon ami, vous êtes taquin, opiniâtre, et timide;... venez au cours d'Obervallos, et à moins que l'intérêt et la passion

ne vous ferment les yeux... André, François... Mais non, je vais leur porter mes ordres moi-même, dès que j'aurai vu le docteur.

LINDORF, *à madame Phlips.*

Ah! madame Phlips, ma seule et unique amie, je suis au désespoir.

(*Il sort.*)

MADAME PHLIPS, *au baron.*

Vous vous repentirez monsieur, mais le repentir viendra trop tard.

LE BARON.

Je ne vous écoute pas; si je vous écoutais, il faudrait vous répondre, me fâcher, cela me ferait mal et je suis tout entier à la joie de fêter notre respectable Obervallos. (*Se tournant du côté où était Lindorf.*) Oui, monsieur, respectable... (*Ne voyant plus Lindorf.*) Ah! ah! le petit Lindorf est parti, il a bien fait; c'est un vrai bourgeois en fait de science. Un grand souper ce soir; je vais faire les invitations; on m'excusera de m'y prendre si tard; la circonstance... Je vais dire à ma fille de choisir ses plus beaux ajustements.

MADAME PHLIPS.

Ne voudriez-vous pas qu'elle tournât la tête à ce vieux docteur?

LE BARON.

Plût au ciel! mais je ne suis pas assez heureux.... Eh! mais, mon dieu! ils se font bien attendre. Ah! je les entends.

SCÈNE IV.

LE BARON, MADAME PHLIPS, OBERVALLOS, LE CHEVALIER, BALTASAR, BEDINI.

BALTASAR.

Le voilà, le voilà.

LE CHEVALIER.

Le voilà mon cher tuteur, mon sauveur.

BEDINI.

Le voilà mon maître, le professeur, le grand homme.

LE BARON, *attendri d'admiration.*

Oui, le voilà.

OBERVALLOS, *avec un air de bonté, à madame Phlips.*

Je suis encore votre hôte, madame Phlips; il m'a fallu céder aux instances de ces messieurs.

MADAME PHLIPS.

Je le vois, monsieur, et j'aurais dû m'en douter.

BEDINI.

C'est notre sort par-tout d'être retenus malgré nous.

LE BARON.

Eh! quoi? vous n'êtes pas toute glorieuse de loger un grand homme!

MADAME PHLIPS.

Ma foi, monsieur, l'argent d'un sot vaut celui d'un homme d'esprit, et pourvu que mes appartements soient occupés... Pardon; je sors...

(*Elle sort.*)

OBERVALLOS, *à Bedini.*

Va, mon fils, aider madame Phlips à transporter de nouveau tout notre bagage dans notre appartement.

BEDINI.

J'y vais, mon maître.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

LE BARON, OBERVALLOS, LE CHEVALIER, BALTASAR.

OBERVALLOS.

Vous le voulez, monsieur de Klinsberg : encore des ennemis que je vais m'attirer.

BALTASAR.

Monsieur Obervallos, croyez que, malgré tout ce qui s'est passé entre nous, je me félicite sincèrement que vous restiez ; mais qu'il me soit permis d'essayer de vous mettre bien avec votre jeune confrère. Deux savants comme vous sont faits pour s'aimer ou au moins s'estimer.

OBERVALLOS.

Hélas ! je suis prêt à faire les premiers pas.

LE BARON.

Homme généreux !

OBERVALLOS.

Mais au moins ne perdons pas de temps pour mon cours. Que dans quinze jours, je puisse être à Vienne.

LE BARON, *en souriant.*

Oui, oui, dans quinze jours ;... oh ! nous espérons bien d'ici là... Mais c'est mon affaire. Demain, la première séance ; et ce soir, vous soupez chez moi. Vous aussi, monsieur le chevalier, vous aussi, monsieur Baltasar, je veux vous réconcilier tout-à-fait avec le docteur. (*A Obervallos.*) Sans oublier l'intéressant élève.

OBERVALLOS.

Et vous avez dans cet hôtel une salle vaste, aérée?

LE BARON.

La salle du bal masqué; ainsi, l'utilité succède à la frivolité, Uranie à Terpsichore.

OBERVALLOS.

Oh! je suis l'ami des neuf sœurs; et vous pouvez me procurer les instruments nécessaires?

LE BARON.

Un alembic, une machine électrique, une machine pneumatique? J'ai un cabinet de physique et de chimie très-bien monté.

OBERVALLOS.

Peut-être n'aurai-je aucun besoin de tout ce que vous m'offrez; mais j'aime à voir un amphithéâtre garni de mécaniques ingénieuses.

SCÈNE VI.

LE BARON, OBERVALLOS, LE CHEVALIER, BALTASAR, VENAGLIA.

VENAGLIA.

Eh! mon dieu! que m'avait-on dit? monsieur Obervallos était parti!

LE CHEVALIER, *ironiquement.*

Oh! rassurez-vous; nous l'avons ramené.

VENAGLIA.

A la bonne heure; vous voilà donc enfin parmi nous, homme célèbre, homme admirable, si justement devancé par votre réputation.

(*Obervallos et Venaglia se saluent comme deux personnes qui ne se sont jamais vues.*)

OBERVALLOS, *au baron, en montrant Venaglia.*

Quel est monsieur?

LE BARON.

Un homme de lettres, notre journaliste, monsieur Venaglia. (*A Venaglia.*) Eh! quoi? la réputation du docteur était venue jusqu'à vous.... allons, mon brave Venaglia, un bon article, de bons articles, force feuilletons.

VENAGLIA.

On m'a conté la manière merveilleuse dont monsieur Obervallos a guéri monsieur le chevalier; et vous verrez dans ma feuille de demain... Ainsi, docteur, vous signalez votre entrée dans nos murs par un bienfait.

LE BARON.

Et le docteur nous accorde un autre bienfait. Il consent à donner à notre ville le spectacle d'un cours par abonnements, sur son systême.... Systême merveilleux! d'après ce qu'il a daigné déjà me révéler.

OBERVALLOS.

Oh! je vous ai dit bien peu de chose.

LE BARON.

C'est égal; j'ai compris, j'ai deviné, j'ai embrassé toute l'étendue de votre pensée. Signor Venaglia, vous y viendrez, vous en parlerez.

OBERVALLOS, *souriant.*

A merveille; vous cabalez pour moi, près de monsieur le journaliste.

LE BARON.

Est-ce une cabale?... Eh bien! oui, cabale généreuse, dont je m'honore. Vous soupez avec nous, monsieur Venaglia?

VENAGLIA.

Nouvel Horace, je ne puis résister aux avances de Mécène. Je voudrais bien savoir si votre monsieur Lindorf vaut un médecin comme celui-là; s'il est comme monsieur le chevalier un modèle d'honneur et de galanterie.

LE CHEVALIER.

Ah! monsieur, de grace...

BALTASAR.

Messieurs, messieurs, point de mal des absents. Lindorf est jeune, un peu présomptueux peut-être; mais il a un bon cœur et d'excellentes intentions.

OBERVALLOS.

Je ne demande à monsieur Venaglia que sa justice et son impartialité.

LE BARON.

Vous avez beau prendre sa défense, monsieur Baltasar; je commence à revenir beaucoup, mais beaucoup, sur le compte de Lindorf.

VENAGLIA, *bas au baron.*

Monsieur de Klinsberg, convenez que c'est un homme comme le docteur Obervallos qu'il faudrait pour premier médecin de son Altesse.

LE BARON, *bas à Venaglia.*

Chut! ne disons rien; j'y avais déja pensé. (*Haut.*) Mais je m'oublie auprès de vous, docteur; le charme de vous entendre... J'ai tant d'ordres à donner; je vais faire prendre des souscriptions à toute la ville; j'en prends dix, j'en prends vingt pour ma part... J'en ferai des cadeaux, des cadeaux précieux, à des personnes estimables et peu fortunées. Et qui pourra refuser de souscrire, quand le riche chambellan du

prince, prêchera d'exemple et de conseils? Je domine l'opinion par ma fortune et par mon crédit. Et quel bonheur quand les gens qui ont de l'influence, veulent et savent diriger l'opinion vers l'humanité, la vertu, le talent!... Ah! docteur, vous nous restez! vous nous restez, docteur! j'en pleure de joie et d'attendrissement.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

OBERVALLOS, LE CHEVALIER, BALTASAR, VENAGLIA.

BALTASAR.

C'est une bonne pâte d'admirateur que ce baron de Klinsberg.

VENAGLIA.

Savez-vous que vous m'avez fait trembler avec votre départ?

BALTASAR.

Laissez donc; nous aurions brisé la voiture à cent pas de la ville, plutôt que de ne pas revenir. Les départs simulés sont une ruse du métier qui n'est pas à dédaigner.

OBERVALLOS.

Eh! mon Dieu, oui! encore un stratagême qu'il faut se permettre.

VENAGLIA, *remettant des papiers à Obervallos.*

Voici vos journaux que je vous rapporte. Ils ne sont pas mal. J'en ai pris le fond, en y ajoutant du trait pour mon premier article, qui paraîtra demain avant votre séance. Voulez-vous voir? (*Il présente un autre papier à Obervallos.*)

OBERVALLOS.

Vous permettez? (*Lisant le papier que lui a remis Venaglia.*) Ah! par exemple, voilà des éloges exagérés; puis, il faudrait un peu de critique pour prouver de l'indépendance.

VENAGLIA.

C'est juste; il y a des gens qui y croient encore.

OBERVALLOS.

Je vous sais gré du petit mot que vous dites sur les grandes dispositions de mon élève Bedini.

LE CHEVALIER, *qui pendant le dialogue précédent s'est promené avec humeur, s'arrêtant et parlant d'un ton piqué.*

Or çà, messieurs, j'espère que j'ai assez travaillé pour vous; mais je commence à me lasser de n'être que l'instrument de votre gloire, savant Obervallos. Ce coquin de Baltasar m'avait promis de me trouver une bonne action à faire, et il ne m'en a encore fait faire que de mauvaises.

BALTASAR.

Patience, monsieur le chevalier. Votre bonne action est trouvée. Oui, il y a un pauvre ouvrier père de famille dont on va saisir les meubles, précisément sous les fenêtres de mademoiselle Ernestine.

LE CHEVALIER.

Je t'entends; je bats et je paie les huissiers. Cela me convient.

BALTASAR.

Ce n'est pas tout. Je vais dicter à notre cher élève une lettre qui sera censée venir de votre oncle le commandeur, dans laquelle il vous proposera un grand mariage, et vous prendrez bien votre temps pour l'apporter au docteur en présence du baron.

OBERVALLOS.

Permettez; arranger de belles actions et s'en vanter, passe; mais supposer des lettres, n'est-ce pas manquer à la délicatesse.

LE CHEVALIER.

Ah! parbleu! je vous conseille de parler de délicatesse.

BALTASAR.

Ne faites pas attention à ce que dit le docteur; il parle ainsi entre nous, pour n'en pas perdre l'habitude devant les autres. Mais il sait que dans notre état, c'est comme en diplomatie : tout ce qui est utile est permis, tout ce qui est nécessaire est honnête.

VENAGLIA.

J'imprimerai l'action généreuse de monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER, *en riant.*

Il faut convenir que nous formons une belle réunion.

OBERVALLOS.

Eh mais! moi, je ne pense qu'aux progrès de la science.

LE CHEVALIER.

Et moi, je n'agis que dans l'intérêt de mon amour.

BALTASAR.

C'est cela, je vous seconde tous les deux.

VENAGLIA.

Et je vous donne à tous trois ma bénédiction.

LE CHEVALIER.

Il n'y a qu'une chose qui m'inquiète pour vous, docteur; si par suite de ma guérison tous les blessés allaient s'adresser à vous....

BALTASAR.

N'a-t-on pas des prétextes, des défaites? puis, on ne peut pas toujours guérir.

OBERVALLOS.

Qui sait d'ailleurs? le hasard, le bonheur.... mon talent.

BALTASAR.

On vient; c'est peut-être déja une malade qui vient consulter le docteur Obervallos. Allons, messieurs, chacun à son poste.

(*Le chevalier, Baltasar et Venaglia sortent.*)

OBERVALLOS, *seul un instant.*

Ce monsieur Baltasar est un homme bien précieux pour un savant.

SCÈNE VIII.

OBERVALLOS, MADAME DE ROSENTHAL.

MADAME DE ROSENTHAL.

Est-ce vous, monsieur, qui êtes ce nouveau médecin?

OBERVALLOS.

Moi-même, belle dame; trop heureux si je puis être utile à votre santé.

MADAME DE ROSENTHAL.

Ma santé! monsieur, et je viens vous trouver pour que vous disiez à tout le monde que je me porte bien. Lindorf prétend que je suis malade.

OBERVALLOS.

J'en suis fâché pour mon confrère; mais ces yeux, ce teint, cette fraîcheur, ce pouls... (*Il lui tâte le pouls.*) Vous n'êtes pas malade.

MADAME DE ROSENTHAL.

Je respire. J'avais beau vouloir me persuader qu'il se trompait; ce Lindorf m'avait vraiment alarmée. Imaginez-vous qu'il veut que je m'étouffe sous mes vêtements, comme ma bisaïeule qui m'a laissé le portrait le plus ridicule.

OBERVALLOS.

Erreur. Il faut donner de l'aisance à la circulation du sang.

MADAME DE ROSENTHAL.

Il me conseille de renvoyer mon cuisinier.

OBERVALLOS.

Il faut du ton à l'estomac.

MADAME DE ROSENTHAL.

Il regarde comme un très-mauvais signe que je ne dorme pas.

OBERVALLOS.

Trop de sommeil appesantit les sens.

MADAME DE ROSENTHAL.

Enfin il ne veut pas que je sorte, que je joue, que j'aille au bal, et il exige que je m'inquiète de mon rhume. (*Elle tousse.*) Hem, hem.

OBERVALLOS.

Petite toux d'irritation, et vous avez tant de grace à tousser!

MADAME DE ROSENTHAL.

Mais vous êtes un homme parfait, docteur. Que vient-on de m'apprendre? Que vous alliez ouvrir un cours public. J'y viendrai; je m'abonne. Je ne manque pas un spectacle, une curiosité. Je crois encore être à Berlin. Un cours de physique et de chimie! cela doit être fort récréatif. J'ai besoin de me distraire pour mes vapeurs.

OBERVALLOS.

J'allais vous le dire; c'est le systême nerveux qui souffre chez madame. Des calmants, des adoucissants, des toniques, et vous ne sentirez plus vos nerfs.

SCÈNE IX.

OBERVALLOS, MADAME DE ROSENTHAL, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Est-il vrai qu'il y ait encore ici un autre médecin?

MADAME DE ROSENTHAL.

Oui, mon brave homme, et vous en serez content. Il m'a tout-à-fait rassurée.

GUILLAUME.

Ce n'est pas là ce qu'il me faut.

OBERVALLOS.

Plaît-il?

GUILLAUME.

Vraiment non. Cet autre docteur ne veut pas tant seulement se donner la peine de me chercher une maladie.

OBERVALLOS.

Oh! bien, mon ami, je vous en trouverai, moi, et plus d'une peut-être. Le teint d'un rouge jaune, les yeux ternes... il faut prendre garde à vous.

GUILLAUME.

Là! j'en étais sûr; et, dites-moi, j'espère que ce n'est pas encore bien dangereux.

OBERVALLOS.

Eh! eh! si la chose n'était pas prise à temps;.... réplétion, humeur.... Il faut vous ménager.

GUILLAUME.

Je me ménagerai, monsieur le docteur. Voyez donc ce monsieur Lindorf qui dit que je ne saurais trop ni manger ni dormir.

OBERVALLOS.

Je voudrais bien me trouver d'accord avec mon jeune confrère; je ne suis pas un de ces charlatans qui ne cherchent qu'à effrayer; mais... je ne vous ordonne rien aujourd'hui que du régime. Venez demain à mon cours.

GUILLAUME.

Qu'est-ce que j'y comprendrai?

OBERVALLOS.

Je sais me mettre à la portée de tout le monde. Après la séance, je vous dirai précisément votre maladie, et le traitement qu'elle exige. Quant à vous, belle dame, du repos d'esprit, des distractions, point d'inquiétude. Demain, je vous donnerai pour vos vapeurs une boite de pastilles composées avec mon spécifique. Ce sont des bonbons qu'on peut prendre à volonté.

GUILLAUME.

Voilà ce qui s'appelle un médecin.

MADAME DE ROSENTHAL.

Il y a du plaisir à le consulter.

GUILLAUME.

Il entre dans vos idées.

MADAME DE ROSENTHAL.

Il vous rassure.

GUILLAUME.

Il vous effraye.

MADAME DE ROSENTHAL.

Il vous fait croire à la santé.

GUILLAUME.

Il sait vous trouver une maladie.

MADAME DE ROSENTHAL.

Je vais répandre votre gloire dans toutes mes sociétés. Nous nous réunirons, nous intriguerons pour vous. Lindorf est trop jeune; il est trop grave; il faut de l'âge, de l'expérience et de la galanterie dans un médecin.. Un docteur qui ordonne des pastilles et des distractions! c'est-ce qu'il nous faut.

(*Elle sort.*)

GUILLAUME.

C'est aujourd'hui jour de marché. Tous les paysans des environs sont en ville. Je m'en vais leur chanter vos louanges, et les engager tous à être malades pour prendre de vos ordonnances; et vous pouvez compter que demain, à votre séance, je ferai un fier sabbat pour vous applaudir. Je me ménagerai, monsieur le docteur, je me ménagerai.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

OBERVALLOS, SEUL.

Voyez pourtant à quoi on est réduit quand on veut bien faire son état... Après tout, il est possible que le paysan soit malade; il est possible que la jeune dame ne le soit pas.... (*Il appelle.*) Bedini! Le paysan va me gagner le peuple; la petite maîtresse, qui ne veut pas être malade, me gagnera les salons. Monsieur Baltasar

a raison; par-tout où l'on croit voir une trompette,... il ne faut pas manquer l'occasion de la faire sonner. Bedini! J'aime à voir beaucoup de femmes à mon cours; elles n'écoutent guère, elles ne comprennent pas toujours; mais elles applaudissent, elles s'attendrissent, et cela gagne comme une maladie. (*Il appelle.*) Bedini!

SCÈNE XI.

OBERVALLOS, BEDINI.

BEDINI.

Mon maître.

OBERVALLOS.

Allons donc, mon ami.

BEDINI.

J'achevais d'écrire une lettre que me dictait monsieur Baltasar.

OBERVALLOS.

Ah! oui, je sais.... Apporte-moi la cassette où je serre mes papiers. (*Bedini sort.*) Il faut que je songe à mon discours d'ouverture. Je n'ai pas le temps de faire un discours tout neuf; mais j'ai parmi mes papiers des mandements inédits d'un évêque, des manuscrits trouvés chez un vieux médecin, et des mémoires d'un vieil avocat bavarois.

BEDINI, *apportant la cassette.*

Mon maître, voici....

OBERVALLOS, *ouvrant la cassette.*

Donne.... Il faut prendre garde à ce que je dirai. Si mon jeune confrère s'avisait d'être un de mes auditeurs.... (*Prenant des papiers dans la cassette.*) Fort

bien; l'exorde de l'avocat, la dissertation du médecin, la pérorasion touchante du prédicateur. Mets-moi à part ces trois cahiers.... En assaisonnant tout cela de quelques phrases en style romantique,.... j'aurai un très-beau discours. Emporte la cassette.

BEDINI.

Oui, mon maître.

(*Il sort.*)

OBERVALLOS, *seul, souriant.*

Mon éloquence est comme ma médecine,..... une thériaque composée de plusieurs drogues.

SCÈNE XII.

OBERVALLOS, VALBOURG.

VALBOURG.

Votre serviteur, monsieur.

OBERVALLOS.

Monsieur, en quoi puis-je vous être utile?

VALBOURG.

C'est donc vous, monsieur, qui êtes cet homme extraordinaire, surprenant, qui, en moins de deux heures, avec un cataplasme, une essence, un esprit, guérissez les foulures, les luxations, et même les fractures?

OBERVALLOS.

Oh! pour les fractures, il me faut plus de temps.

VALBOURG.

Pardon, monsieur, si je m'explique avec un peu de vivacité. C'est ma manière. Mon parent, monsieur le baron de Klingsberg (car dans une ville comme la nôtre, tout le monde est parent), est venu nous vanter votre merveilleux savoir, votre mine vénérable et

la générosité de votre ame : c'est tout simple. J'ai vu le baron adopter avec fureur les ballons, le mesmérisme et la cranologie, et encore aujourd'hui, il donne tête baissée dans tous les pièges des charlatans.

OBERVALLOS.

Plaît-il, monsieur?

VALBOURG.

Pardon, encore une fois; il s'en faut que je débute par vous donner ce nom; mais j'ai le malheur, ou plutôt le bon esprit d'être un peu incrédule.

OBERVALLOS.

A qui, s'il vous plait, ai-je l'honneur de parler?

VALBOURG.

Monsieur, mon nom ne fait rien à la chose; je n'ai jamais été dupe de la mine ni des dehors. Je vais droit au fond d'une question. Je demande des faits et non des récits, des preuves et non des phrases.

OBERVALLOS, *un peu embarrassé.*

Fort bien; mais qui êtes-vous?

VALBOURG.

Vous avez ébloui le baron, en lui donnant l'apperçu d'un grand systême philosophique et médical. Soit que ce brave homme ait un peu embrouillé les choses en voulant me les faire comprendre, soit qu'en effet il y ait un peu d'obscurité dans ce que vous lui avez dit, j'avoue que je n'ai pas trop senti la netteté, la beauté, la vérité de ce systême. Daignez donc m'éclairer, je vous prie.

OBERVALLOS.

Et moi aussi, monsieur, je doute, j'examine; et qui plus que moi fut dans le cas de gémir des excès auxquels l'esprit de parti et la prévention entraînent les simples et les bonnes gens..... Oui, j'ai été témoin et victime....

VALBOURG.

Vous vous écartez de la question; votre systême?

OBERVALLOS.

C'est peut-être monsieur Lindorf, mon jeune confrère, qui vous députe vers moi?

VALBOURG.

Je viens de moi-même. Parlez, je vous écoute.

OBERVALLOS.

Eh bien! monsieur, quoique fort étonné de me voir interrogé de la sorte par quelqu'un que je n'ai pas l'honneur de connaître, à qui je ne demande rien, et par conséquent pouvant me dispenser... Monsieur n'est pas malade?

VALBOURG.

Non.

OBERVALLOS.

En ce cas, que me demandez-vous?

VALBOURG.

Rien qu'un petit éclaircissement....

OBERVALLOS.

Venez à mon cours, prenez un abonnement.

VALBOURG.

Vous reculez, docteur; ou plutôt vous n'osez avancer....

OBERVALLOS.

Pas du tout, monsieur. Oui, j'ai inventé, ou plutôt j'ai fait renaître un systême..... La nature et l'étude m'ont conduit....

VALBOURG.

Eh bien! où vous ont conduit la nature et l'étude?

SCÈNE XIII.

OBERVALLOS, VALBOURG, BALTASAR.

BALTASAR, *à part, voyant Obervallos embarrassé devant Valbourg.*

Ah diable! Eh! vite à son secours. (*Haut en s'avançant.*) Monsieur le docteur, votre générosité envers moi m'encourage à vous parler avec franchise. Votre séjour en cette ville alarme Lindorf et ses amis, et j'avoue que je suis du nombre; croyez-moi, n'ouvrez pas votre cours; je suis sûr que monsieur de Valbourg est de mon avis.

OBERVALLOS, *à part.*

Valbourg, l'auteur des petits vers!....

(*Il tire de sa poche le volume de poésies que Baltasar lui a remis au second acte.*)

BALTASAR.

Oui, je compte sur monsieur de Valbourg, l'un des principaux habitants de cette ville, le président de la société littéraire et d'agriculture pour appuyer la demande que je vous adresse; on a eu beau me dire que, s'il se croyait obligé de s'annoncer avec une grande affectation d'incrédulité, quand ce ne serait que pour se montrer supérieur à son cousin le baron, il ne manquait jamais de croire ensuite avec plus de ferveur et de persévérance que monsieur de Klinsberg lui-même....

VALBOURG.

Quels sont les impertinents qui ont pu tenir de pareils discours?

BALTASAR.

Ce n'est ni Lindorf, ni madame Phlips. Si Lindorf

doute de votre constance dans les premières opinions que vous adoptez, croyez qu'il sait apprécier votre bonne foi, votre bon cœur, vos excellentes qualités.

VALBOURG.

C'est-à-dire qu'il me prend pour un sot.

BALTASAR.

Enfin, monsieur Obervallos, consultez avec Lindorf, éclairez-le de vos lumières et de votre expérience; mais ne le troublez ni dans l'exercice de son état, ni dans ses espérances de fortune. Je vous laisse achever votre entretien avec monsieur de Valbourg. (*A part.*) Et je cours diriger la belle action du chevalier.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

OBERVALLOS, VALBOURG.

VALBOURG.

Ah! monsieur Lindorf, vous me croyez aussi crédule que mon cousin, le baron.

OBERVALLOS.

Je ne peux pas me dispenser d'ouvrir mon cours, j'aurais l'air de craindre ce jeune médecin; mais on verra que loin de chercher à lui nuire, je contribuerai de tous mes efforts à le servir, à moins qu'il ne veuille lui-même se mettre tout-à-fait en opposition avec moi.

VALBOURG.

Il n'y manquera pas; il est querelleur.

OBERVALLOS.

Avant de vous exposer ma doctrine, ainsi que vous m'avez fait l'honneur de me le demander tout-à-l'heure, permettez que je m'adresse à vous comme au président

de la société littéraire. Connaissez-vous l'auteur de ce recueil de poésies que ce matin, en parcourant la ville, j'ai trouvé chez un de vos libraires... Tenez... *Rêveries sentimentales d'un amateur.*

VALBOURG, *en souriant avec complaisance.*

Ah! ah! oui, oui, je connais l'auteur.

OBERVALLOS.

De beaux vers, un talent flexible et remarquable. Je ne me pique pas d'être un grand connaisseur en poésie; cependant les sciences et les lettres ne sont-elles pas sœurs? On voit que l'auteur est nourri de la lecture des anciens... qu'il a des idées... qui partent de très-haut, et qui vont encore plus haut.

VALBOURG.

Vous trouvez?....

OBERVALLOS.

J'aime sur-tout le titre de cet élégie: *Anne Radcliffe aux mânes de Richardson.*

VALBOURG.

Cela vous paraît bien?

OBERVALLOS.

Et ce vers charmant :

La nature aux mortels a commandé l'amour.

VALBOURG.

Là, vraiment, vous êtes content?

OBERVALLOS.

Et cette épigramme! comme elle est mordante!

VALBOURG.

Entre nous, elle est dirigée contre mon cousin le baron.

OBERVALLOS.

Bon!

VALBOURG.

Chut.

OBERVALLOS.

Oh!... Ainsi donc l'auteur, c'est....

VALBOURG.

Devinez.

OBERVALLOS.

Tout nouvellement arrivé, je ne peux pas... En tout cas, votre pays ne peut que se féliciter de posséder un poète d'un talent aussi distingué.

VALBOURG, *avec une modestie apprêtée.*

Oh!...

OBERVALLOS.

Et c'est?...

VALBOURG, *souriant avec complaisance.*

Moi.

OBERVALLOS.

Vous! Oh! grand poète!

VALBOURG.

Oh! grand docteur! (*A part.*) J'ai très-bonne opinion de ce vieillard.

OBERVALLOS.

Il est certain.... J'ai cru remarquer que notre cher baron était d'une facilité à s'enthousiasmer..... Il doit bien rougir quand il s'aperçoit qu'il a été trompé.

VALBOURG.

Eh bien! il n'en rougit pas.

OBERVALLOS.

Comme vous avez lancé un bon trait sur ce ridicule dans votre épigramme!

VALBOURG, *en souriant avec vanité.*

Eh! eh!

OBERVALLOS.

Vous n'avez pas ce caractère; ce n'est pas vous qu'on abuse.

VALBOURG.

Oh! moi!...

OBERVALLOS.

Monsieur, j'espère que vous me ferez l'honneur d'assister demain à ma séance d'ouverture. Je provoque vos observations, vos objections; je les recevrai avec confiance, avec docilité. Heureux d'être utile, et de me concilier l'estime et les suffrages des savants et des littérateurs distingués, je ne cherche que la vérité; je suis un homme sans passions et sans préventions: j'ai mes opinions; mais je ne m'érige point en tyran de celles des autres; je ne traite point mes rivaux de charlatans, je leur pardonne même de me donner ce nom; j'aime les gens qui doutent, car le doute est le chemin de cette vérité que je poursuis avec tant d'ardeur.

VALBOURG.

Très-beau caractère.

OBERVALLOS.

Quant à mon systême, qu'il vous suffise de savoir pour l'instant que j'ai eu le bonheur de me trouver d'accord dans mes études avec un médecin, dont le nom n'est pas inconnu aux favoris des muses, le docte Thémison, que le poète Juvénal, votre confrère, cite dans une de ses satyres.

VALBOURG.

C'est vrai; Juvénal en parle.

OBERVALLOS.

Selon lui, il n'est que deux causes de toutes les ma-

ladies qui affligent l'humanité, le *strictum* et le *laxum*, et voyez quelle simplicité résulte de cette division pour l'application des remèdes! si le mal vient du strictum, employez le laxum; s'il vient du laxum, employez le strictum. Tout le secret de la médecine consiste à conserver ou à rétablir un parfait équilibre. Mais laissons la médecine..... je ne saurais me lasser d'admirer vos beaux vers.

(*Il ouvre de nouveau la brochure et frappe sur les pages ouvertes avec admiration.*)

VALBOURG.

Docteur, je fais le plus grand cas de vous et de votre systême.

SCÈNE XV.

VALBOURG, OBERVALLOS, LE BARON.

LE BARON.

Me voilà de retour. C'est un bruit dans toute la ville; on ne parle que de vous. Demain, on se battra pour entrer à votre cours, comme à la comédie pour les pièces nouvelles. Le vieux Blume, l'apothicaire, disserte en votre honneur dans sa boutique; madame de Rosenthal a fait presque autant de visites que moi pour vous faire des prosélytes. Il y a un gros fermier des environs qui pérore sur la grande place. J'ai écrit à son Altesse; et Venaglia rédige son article.

VALBOURG.

Eh! quoi? Venaglia aussi?

LE BARON.

Venaglia est pour nous; tout le monde est pour nous: le peuple, les bourgeois, la belle société, les gens instruits, les ignorants.

VALBOURG.

Eh! mais vraiment, quand je douterais encore de son mérite, c'est comme une commotion électrique à laquelle je ne pourrais résister.

LE BARON.

Pour vous, mon cousin Valbourg, vous commencez par mépriser les grands hommes; mais je vous connais, vous viendrez de vous-même au point où nous en sommes.

VALBOURG.

J'y suis tout arrivé, mon cousin. Oui, je me tiens en garde contre les nouvelles doctrines; mais les discours du docteur, son esprit, son bon goût... c'est un grand médecin.

LE BARON, *lui serrant la main.*

Je suis ravi de vous trouver aussi raisonnable.

SCÈNE XVI.

VALBOURG, OBERVALLOS, LE BARON, ERNESTINE.

ERNESTINE.

Ah! mon père, ce bon, ce généreux chevalier!

LE BARON.

Eh! qu'est-ce donc, ma fille?

OBERVALLOS.

Qu'a-t-il fait, mon cher pupille?

ERNESTINE.

Je lisais tout près de ma fenêtre, le chevalier rentrait, une lettre ouverte à la main : il paraissait au désespoir. Des gens de fort mauvaise mine, qu'on m'a dit être des huissiers, se présentent chez notre voisin

le pauvre Ambroise. Ils veulent saisir les meubles; le chevalier s'élance, s'informe.... Si vous aviez vu la fureur avec laquelle il repoussait les huissiers; si vous aviez vu la bonté avec laquelle il prenait les mains de la femme et des enfants d'Ambroise... je n'ai pas voulu ouvrir ma croisée, mais je n'ai rien perdu de ce qui se passait: il a tout payé; il a signé je ne sais quel papier, et puis il a encore donné de l'argent à Ambroise. Et moi, attendrie jusqu'aux larmes, j'accours bien vite vous raconter la scène touchante dont je viens d'être témoin.

VALBOURG.

Un beau trait!

LE BARON.

Intéressant jeune homme!

ERNESTINE.

C'est lui.

SCÈNE XVII.

VALBOURG, OBERVALLOS, LE BARON, ERNESTINE, LE CHEVALIER.

LE BARON.

Que je vous embrasse, mon cher ami! Je sais tout; nous savons tout : cette famille secourue.... ces huissiers payés....

OBERVALLOS, *avec gravité et serrant la main du chevalier.*

C'est bien, mon cher pupille!

LE CHEVALIER.

Et qui donc a pu vous dire?...

LE BARON.

Ma fille qui en est encore tout émue.

LE CHEVALIER.

Eh! quoi? mademoiselle a daigné s'apercevoir.... Est-ce à vous, monsieur le baron, à vous montrer surpris de quelques devoirs de bienfaisance?... Mais de grace, faites trève à vos éloges.... Ah! mon cher Obervallos, je suis le plus malheureux des hommes; lisez la lettre fatale que je viens de recevoir.

(*Il remet à Obervallos une lettre ouverte.*)

ERNESTINE.

Je vous le disais, mon père; monsieur le chevalier m'avait paru plongé dans le plus grand chagrin.

LE BARON.

Et de qui cette lettre? quel malheur vous annonce-t-elle?

OBERVALLOS, *après avoir parcouru la lettre.*

Son oncle lui ordonne de quitter à l'instant cette ville, de venir le joindre; il a arrangé pour lui un mariage avec la jeune fille, l'unique héritière du comte de Walkhen.

LE CHEVALIER, *très-vivement.*

Ce mariage ne se fera pas; mon oncle ne voudra pas me sacrifier; que m'importe que la jeune fille du comte soit aimable, riche et remplie de talents! Mademoiselle, monsieur... je n'ose encore vous supplier de me rendre le portrait que vous m'avez surpris; mais, si vous êtes insensible à mon amour... je ne me marie point, je consacre mon bien aux infortunés.... et de quel front oserais-je offrir à cette jeune personne une main que le cœur ne suivrait pas? Que dis-je? ma probité répugne à l'idée d'épouser une femme d'une trop haute fortune. La mienne ne suffit-elle pas à mon ambition,

à mes projets de bienfaisance et d'utilité publique? Je ne pars point, je reste; il n'est aucune puissance humaine qui puisse me forcer à quitter les lieux que vous habitez.

OBERVALLOS.

Jeune emporté, voulez-vous faire mourir votre oncle de chagrin; si les lois ne lui donnent aucun pouvoir sur vous, songez que la reconnaissance vous oblige à ne rien faire sans son agrément. Ah! que je me félicite à présent d'avoir prolongé mon séjour! Malheureux et intéressant ami, n'avez-vous plus de confiance en moi? Calmez-vous, retirez-vous, et laissez-moi seul avec le père et le parent de celle que vous aimez.

LE CHEVALIER.

Eh bien! oui, mon respectable ami, je m'abandonne à vous; écrivez à mon oncle, obtenez pour moi la main d'Ernestine... Oui, je me calme... je sors; pour mes rivaux, s'il s'en présente, générosité, loyauté; pour mon oncle et mon digne tuteur, tendresse et reconnaissance; pour votre fille, monsieur le baron, amour exalté; pour vous, amitié respectueuse; pour tous, franchise, honneur et probité. Tels sont mes sentiments, telle sera la règle invariable de ma conduite; tel est mon caractère.

(*Il sort.*)

OBERVALLOS.

Je reconnais l'amour; je reconnais les orages qui ont agité ma jeunesse.

VALBOURG.

Vous avez été amoureux, docteur?

OBERVALLOS.

J'ai eu le bonheur d'épouser celle que j'aimais; j'ai

eu le malheur de la perdre, ainsi qu'un fils unique, mon Archibald, à qui je donne une larme toutes les fois que j'y pense.

LE BARON.

Laisse-nous aussi, ma fille; je suis bien aise de conférer avec le docteur.

ERNESTINE.

(*A part.*) Ah! Lindorf, Lindorf, que vous êtes loin de ressembler... (*Haut.*) De grace, mon père, ne décidez encore rien, je vous en supplie.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XVIII.

OBERVALLOS, LE BARON, VALBOURG.

OBERVALLOS.

Le chevalier est en effet majeur et ne dépend pas de son oncle. Cet oncle, sachant que j'allais à Vienne, avait déja ordonné à son neveu de s'y rendre et m'avait prié de veiller sur sa conduite; j'en conclus qu'il approuvera tout ce que j'aurai approuvé, et quelque avantageux que puisse être le mariage qu'il propose à son neveu, je me rendrais garant d'obtenir son agrément, si vous vous décidiez à lui donner votre fille. Malgré toutes ces considérations, j'hésite sur le conseil que je dois vous donner. Je me défie de moi-même et de mes affections. Si je parle contre Lindorf, on dira que je suis influencé par l'envie.... L'envie! ah! qu'elle fut toujours loin de mon cœur! Si je parle pour le chevalier, on dira que je suis poussé par l'amitié; sentiment noble auquel mon cœur ne cessera jamais d'être ouvert. Je me décide et, quelque mauvais sens qu'on

prête à mon discours, je suis trop ami de la vérité pour la taire; d'ailleurs, on ne me soupçonnera pas d'aller sur les brisées de Lindorf et d'aspirer à devenir premier médecin de votre prince.

LE BARON.

Plût au ciel que la place ne vous parût pas indigne de votre mérite!

OBERVALLOS.

Le chevalier est galant, aimable et spirituel; je crains d'après ce qu'on m'a dit, que Lindorf ne soit d'une humeur sérieuse, sévère et même un peu chagrine: le chevalier meurt d'amour pour votre fille; il paraît que Lindorf n'en meurt pas: le chevalier est riche, noble; Lindorf est pauvre, et n'a pas encore cette place de premier médecin. Le chevalier admire les vers de monsieur de Valbourg, les projets philantropiques de monsieur le baron; Lindorf.... Je suis fâché que vous ayez fait retirer mademoiselle votre fille; son inclination aurait pu nous guider dans le parti que nous devons prendre.

LE BARON.

Ma fille est sage, soumise, et n'aura jamais d'autre volonté que la mienne.

OBERVALLOS.

Dans tous les cas, remarquez bien, je vous prie, que je ne vous parle du chevalier qu'en philosophe, accoutumé à combattre et à vaincre les passions. S'il le faut, je saurai lui inspirer le courage de surmonter les siennes.

(*Il s'éloigne de quelques pas comme pour laisser réfléchir le baron.*)

LE BARON.

Quel homme! quelle force de caractère! quelle

profonde et généreuse sensibilité! Je me décide aussi. (*Tirant Valbourg à part.*) Demain, après la séance, je me rends auprès de son Altesse; je lui demande la place pour Obervallos qui, j'espère, n'osera pas refuser, quand il verra le brevet. Oui, ma fille au chevalier, et Obervallos premier médecin.

VALBOURG.

Ce sera très-bien fait.

OBERVALLOS, *revenant et souriant.*

A merveille; vous faites des complots contre moi.

LE BARON.

Je me flatte que vous n'aurez pas à vous en plaindre.

SCÈNE XIX.

OBERVALLOS, LE BARON, VALBOURG, JOSEPH.

JOSEPH.

Monsieur, toute la société est déja rassemblée dans votre salon; suivant vos ordres, j'ai fait crier le cours de monsieur le docteur par des colporteurs, à la manière de Vienne et de Berlin. J'avais envie de prendre le tambour de la ville.

LE BARON.

Tu aurais bien fait.

OBERVALLOS.

Quoi? vous avez donné ordre à votre valet de faire crier.... Il fallait me consulter. Moyen de charlatan.

LE BARON.

Il en faut; il faut forcer les gens à s'instruire. Venez, cher docteur.

OBERVALLOS.

Pardon, je voudrais écrire à ce jeune Lindorf. Tantôt, il a refusé d'assister à la levée de l'appareil. J'espère qu'il voudra bien me faire la politesse de venir demain à ma séance d'ouverture.

LE BARON.

Vous êtes bien bon de l'inviter à votre cours; je ne l'invite pas à mon souper, moi. C'est pourtant à moi qu'on doit votre séjour, docteur; sans moi, vous partiez; quelle catastrophe pour notre ville!

(*Il sort.*)

VALBOURG, *à Obervallos, en lui prenant la main.*

Je vais prendre mes mesures pour que la société littéraire vous donne une fête après-demain dans le lieu de ses séances. (*Il sort.*)

OBERVALLOS, *seul.*

Mon Dieu! que j'aime cette vie tumultueuse et caressée.

SCÈNE XX.

OBERVALLOS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Eh bien!

OBERVALLOS.

Ernestine est à vous. Ah! monsieur, il faut que j'aie bien l'envie de vous être agréable pour m'être décidé à seconder tous ces petits stratagêmes, moi l'ennemi du mensonge, l'ami de la vérité.... Mais enfin on vous regarde comme un preux, comme un héros d'amour, de générosité, de sensibilité.

SCÈNE XXI.

OBERVALLOS, LE CHEVALIER, BALTASAR.

BALTASAR.

Il y a des groupes dans les rues et dans les cafés. Ni le soleil, ni la pluie, ni les voitures ne pourraient déranger les curieux qui lisent et commentent votre affiche. Ils sont aussi obstinés que les badauds qui se pâment devant une caricature. Si vous vouliez partir encore, il y aurait une émeute pour vous retenir. J'ai fait une acquisition excellente, monsieur Trotmann, le maître en fait d'armes, arbitre du jeu de paume et des billards, querelleur, abusant de sa force dans les armes et se mettant toujours bravement à la tête des persécuteurs; il a exercé trois ans dans les théâtres de Munich et de Berlin. Il commande une brigade de cabaleurs dont il répond et qui n'est pas trop chère.

LE CHEVALIER.

Homme précieux! un braillard.

BALTASAR.

Demain matin je lui donne à déjeuner. Par malheur, il n'aime pas Venaglia; et c'est le seul ennemi que le journaliste redoute, parce que Trotmann bat les gens qui ne veulent pas se battre avec lui.... Mais nous les surveillerons; venez, savant Obervallos, venez frapper d'admiration toute la société de monsieur le baron de Klinsberg.

OBERVALLOS, *comme se résignant.*

Allons, puisqu'il le faut.

LE CHEVALIER.

Résignez-vous, docteur.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une salle, préparée pour un cours; des chaises, des banquettes sont disposées en amphithéâtre des deux côtés. Il y a au milieu un fauteuil sur une estrade, une machine électrique, d'autres instruments de physique. La salle est ornée de lustres et de girandoles.

SCÈNE I.

BEDINI, JOSEPH, LE BARON; PLUSIEURS VALETS ACHEVANT D'ARRANGER LA SALLE.

LE BARON, *entrant en scène une lettre à la main.*

EH! quoi? vous n'êtes pas plus avancés! allons donc, Joseph. Ah! monsieur Bedini, quel homme que votre maître! mais j'espère qu'il sera content de nous. Voici la réponse du prince; j'y reconnais le caractère noble et élevé de notre souverain. (*A Joseph.*) Le fauteuil du professeur au milieu. (*A Bedini.*) Quelle soirée délicieuse! quelle soirée morale, instructive, nous avons passée hier! Quelle conversation généreuse et brillante! j'en ai rêvé toute la nuit. (*A Joseph.*) Une petite table en face du fauteuil, en façon de chaire ou de tribune. (*A Bedini.*) Que fait-il maintenant, votre maître? il travaille, il se prépare. A-t-il bien dormi? ah! oui, du sommeil du juste.

JOSEPH.

Pour moi, monsieur, hier au soir pendant le souper, j'étais derrière vous, en face du docteur, bouche béante, oubliant de vous verser à boire, tant j'étais

attentif. Ce qui m'a frappé, c'est qu'il mangeait et qu'il parlait tout-à-la-fois avec une éloquence, un appétit!.. c'est un beau talent que celui-là joint à tous les autres.

LE BARON.

Ce bon Joseph! il n'est pas sot; j'aime à te voir enthousiaste de la science.

BEDINI, *portant une machine électrique.*

Comment appelez-vous cette machine avec ces grandes roues de verre de Bohême.

LE BARON.

Vous ne savez pas ce que c'est qu'une machine électrique, vous, élève du grand Obervallos?

BEDINI.

Pardonnez-moi; mais nous l'appelons autrement. (*Montrant une machine pneumatique.*) Et celle-là?

LE BARON.

Machine pneumatique.

BEDINI.

Pneuma.... c'est plaisant. Vous estropiez tous les noms. Là! ces deux machines aux deux côtés du fauteuil; les chaises et les banquettes formant cercle après les deux machines, le reste en amphithéâtre au fond de la salle.

LE BARON.

Attendez, il faut un tapis sur la table, un coussin sur le fauteuil. Joseph!.. mais, non, j'y vais moi-même.

BEDINI.

Ne vous donnez donc pas la peine, monsieur le baron.

LE BARON.

Trop heureux, trop heureux! monsieur Bedini.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

BEDINI, JOSEPH.

BEDINI.

Je suis très-content de vos habitants, monsieur Joseph. Il y a des villes où nous avons de la peine à prendre et à percer. Ici, je ne vois que des admirateurs.

JOSEPH.

Oui; excepté monsieur Lindorf qui fait l'esprit fort... nous sommes tous de bonnes gens.

BEDINI.

Vous entendrez mon hymne d'ouverture; jamais de chansons profanes; toujours des cantiques en l'honneur de la science : vous verrez l'expérience qui terminera. Quelquefois mon maître se sert de moi, par des commotions, par des serrements de main. Il guérit ceux que je touche, sans y toucher lui-même. Il faut qu'il ait répandu sur mon corps une essence, une vertu miraculeuse : car, à ses ordres, j'ai redressé des boiteux, j'ai ouvert les yeux à des aveugles.

JOSEPH.

C'est pis qu'un saint. Aurait-il ressuscité des morts?

BEDINI.

Oh! non, il n'en est pas là; mais....

JOSEPH.

Mon Dieu! qu'il me tarde que cela commence!

SCÈNE III.

BEDINI, JOSEPH, LE BARON.

LE BARON, *tout essoufflé, portant un tapis et un coussin.*

Voilà le coussin, voilà le tapis. Pose-le, Joseph; et, comme il est grand, relève-le en draperie par les côtés.

JOSEPH.

Oui, monsieur. Voici monsieur Lindorf.

(*Joseph arrange le tapis, et sort.*)

SCÈNE IV.

LE BARON, BEDINI, LINDORF.

LE BARON.

Vous ici, monsieur!

LINDORF.

Monsieur Obervallos m'a invité à venir à sa séance d'ouverture. Je ne sais encore si je me rendrai à son invitation; mais avant tout, je veux tenter un dernier effort auprès de vous.

LE BARON.

Inutile, inutile, monsieur.

LINDORF.

On vous trompe, et l'on se sert de vous pour tromper les autres. Ne croyez pas que ce soit mon intérêt qui m'anime : hélas! leurs discours ont touché le cœur de votre fille, et les charlatans, qui veulent me perdre, se sont emparés de son esprit comme du vôtre.

BEDINI.

Eh! quels sont ces charlatans, s'il vous plaît?

LINDORF.

Vous, votre maître, le chevalier Durlach. Comment est-il possible, monsieur de Klinsberg, que vous ayez admis à votre table ce Venaglia dont vous m'avez dit tant de mal?

LE BARON.

Cela n'est pas vrai. N'allez-vous pas prétendre que je vous ai dit du mal de Venaglia, pour qu'il me déchire dans sa feuille? c'est vous qui m'aviez brouillé avec cet honnête homme, ce galant homme, cet homme à talent.... de journaliste. Avez-vous lu son article de ce matin? il est sublime, il respire l'humanité, la vertu; vous prenez mal votre moment... Tous les moments seraient mal pris; je suis tout enthousiasme de la tête aux pieds.

BEDINI.

Sachez, monsieur, que mon maître ne vous craint pas, que je ne vous crains pas. Qu'on nous mette tous les deux au chevet d'un malade, à la tête d'un hospice: vous serez fort embarrassé; je ne le serai pas, moi.

LINDORF, *souriant.*

Pauvre innocent!

BEDINI.

Innocent! ils n'ont que ce mot-là; je ne suis pas un innocent, monsieur; j'ai une belle ame, et je vous déteste, parce que vous êtes l'ennemi de mon maître.

LE BARON.

Ne vous donnez donc pas la peine de répondre, monsieur Bedini.

BEDINI.

Vous avez raison. La salle est prête, et je vais me préparer.

(*Il sort.*)

LE BARON.

Et moi, je vous laisse avec madame Phlips, votre digne complice. Intriguez, complotez, obscurcisseurs que vous êtes; vous ne parviendrez pas à retarder le progrès des lumières, la marche de la vérité, et vous entraînerez cette bonne femme dans votre ruine. Je ne sais à quoi il tient que je ne lui donne congé de ma maison, puisqu'elle persiste à rester votre amie. Allons voir s'il fait jour chez notre philosophe.

(*Il sort.*)

LINDORF, *seul.*

Il ne me manquait plus que de me lier les mains, en me menaçant de perdre mes amis avec moi.

SCÈNE V.

LINDORF, MADAME PHLIPS.

MADAME PHLIPS.

Vous avez vu monsieur de Klinsberg?

LINDORF.

Il parle de vous faire quitter cette maison, à cause de votre amitié pour moi. Ne songez plus à me défendre; abandonnez-moi. Ah! madame Phlips, ma seule amie, je suis quelquefois tenté de fuir loin de cette ville où j'ai cru trouver le bonheur et où je ne vois que des intrigants qui conspirent, des complices qui les secondent, ou des fanatiques qui les croient.

MADAME PHLIPS.

Vous! fuir! leur céder la place! ce serait une lâcheté. Moi! vous abandonner! eh! que m'importe qu'ils me perdent avec vous? est-il de bonheur pour mon fils et pour moi si vous n'êtes heureux vous-même? Il y a

complot entre Baltasar et Obervallos. Et qu'est-ce que cette action charitable du chevalier, qu'ils font sonner si haut et qui a séduit mademoiselle Ernestine? C'est Molen, qui seul pourrait nous instruire. J'ai suivi mon projet. Mais, viendra-t-il? Oh! oui,... j'irais plutôt moi-même l'arracher de sa retraite.... Je ne verrais pas en vous mon bienfaiteur, le sauveur de mon enfant, que je n'en serais pas moins indignée contre eux tous, contre Ernestine, contre son père, intolérant comme tous les fanatiques. Hélas! je les aime aussi, les insensés. Je n'oublierai jamais les services qu'ils m'ont rendus, et je suis animée en même temps du désir de vous sauver et de les éclairer : mais comment?

LINDORF.

Calmez-vous; oui, vous me montrez par votre zèle comment je dois agir; je ne pars pas encore. Je viendrai à la séance. Cet Obervallos m'y invite, par une lettre bien polie, bien hypocrite. Dussent-ils m'accabler, c'est mon devoir de résister, de les combattre, de les braver, et je le remplirai.

MADAME PHLIPS.

Et moi aussi, j'y serai. Le hasard, mon zèle, votre talent, leurs bévues peuvent nous servir. Monsieur de Klinsberg revient avec Obervallos et le chevalier. Sortons, rassemblons notre courage; rien n'est encore perdu.

LINDORF.

Ah! Ernestine, me faut-il renoncer à l'espoir de vous obtenir.

(*Il sort avec madame Phlips.*)

SCÈNE VI.

OBERVALLOS, Le CHEVALIER, Le BARON.

LE BARON.

Entrez, entrez, docteur. Comment trouvez-vous la salle?

OBERVALLOS.

Fort belle, et parfaitement arrangée. Maintenant, faites fermer les volets, quoiqu'il fasse grand jour. C'est ma coutume de tenir mes séances aux bougies. Cela invite plus au recueillement.

LE BARON.

Très-bien vu. C'est plus mystérieux.

(*Des valets ferment les volets et allument les bougies.*)

LE CHEVALIER.

C'est comme une assemblée de Francs-Maçons.

OBERVALLOS.

Non pas que je craigne les lumières. Multipliez-les. Laissez cette place vide pour la musique.

LE BARON.

La musique! Vous avez de la musique?

OBERVALLOS.

Toujours. C'est la mode aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

On met de la musique par-tout.

OBERVALLOS.

Usage qui me plaît. La musique dispose et élève l'ame.

LE BARON.

Il fallait donc me le dire. J'aurais prévenu la musique de la garde du prince.

OBERVALLOS.

Mon élève s'en est chargé; c'est lui qui est mon chef d'orchestre.

LE BARON, *aux valets.*

Vous entendez; les pupitres et les chaises du concert, et faites tout ce que monsieur le docteur vous ordonnera. Je vais voir si ma fille a fini sa toilette, et m'occuper de la mienne. Oui certainement, je veux mettre mon costume de gala, de cérémonie, tous mes ordres. Monsieur le chevalier, ma fille m'a beaucoup parlé de vous ce matin. Ce Venaglia est un homme charmant; il n'a pas oublié votre belle action, en parlant du mérite du docteur. Je ne m'explique pas; mais votre bonheur n'est peut-être pas éloigné. Ah! docteur, docteur, je vais vous entendre. Vous entendre!... Voilà le plus beau jour de ma vie.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

OBERVALLOS, LE CHEVALIER.

OBERVALLOS.

Votre rôle va encore être un peu passif; mais je vous réponds qu'après cette séance, votre mariage sera fort avancé.

LE CHEVALIER.

Allons, vous m'avez bien servi hier; je prends patience, et je me fais un plaisir de voir toutes vos jon-

gleries..... pardon, j'oublie toujours que vous êtes ennemi du mensonge.

OBERVALLOS.

Je vous le passe. J'ai envoyé une boîte de pastilles à madame de Rosenthal; j'ai donné une ordonnance au gros paysan; j'ai acheté les drogues du pharmacien, j'ai expédié cinq ou six consultations: je crois que c'est bien employer son temps. J'attends nos affidés. Voici Venaglia.

SCÈNE VIII.

OBERVALLOS, LE CHEVALIER, VENAGLIA.

VENAGLIA.

Comment avez-vous trouvé les changements faits à mon article?

OBERVALLOS.

Encore mieux que nous n'en étions convenus.

LE CHEVALIER.

C'est fort galant à vous d'avoir glissé un petit mot sur moi.

VENAGLIA.

Personne n'est plus attentif que moi, pour ses amis. Il faut songer à l'article de demain; de quoi se compose votre séance?

OBERVALLOS.

Elle sera courte et variée. Rien n'est plus maladroit que ces séances d'académie ou d'athénée, où l'ennui commençant dès les premiers mots, continue, se prolonge et s'augmente; si bien que le public s'écoule tout doucement, et que l'orateur reste seul avec l'huissier de la chambre. Un cantique sur les avantages de

la science, chanté par Bedini; il a une voix claire et féminine, qui étonne et qui charme: un discours d'ouverture aussi brillant que solide : une expérience encore plus brillante sur mon élève Bedini : une petite dissertation sur ma nouvelle méthode de guérir les foulures, à l'appui de laquelle je mets en avant, s'il le faut, la cure merveilleuse et récente de monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER.

Oh! non pas, s'il vous plaît. Je suis las de me laisser mettre en jeu de la sorte pour vous faire briller.

OBERVALLOS.

Allons, allons, calmez-vous; je ne me servirai pas de vous. Cependant, vous me devez bien quelque reconnaissance.

VENAGLIA.

Je vois le fond de l'article. Les incidents imprévus rempliront les lacunes. Où est donc monsieur Baltasar?

OBERVALLOS.

Il donne à déjeuner à un monsieur Trotmann.

VENAGLIA.

Trotmann! vous avez Trotmann avec vous?

OBERVALLOS.

On le dit merveilleux pour mettre en mouvement les applaudissements.

VENAGLIA.

C'est possible; mais un homme grossier, illétré; il m'a soufflé une petite actrice de la cour, à qui je donnais des leçons de talent et de vertu.

LE CHEVALIER.

Est-ce qu'il vous fait peur?

VENAGLIA.

Peur! non, mais je n'aime pas à me trouver avec lui.

SCÈNE IX.

OBERVALLOS, LE CHEVALIER, VENAGLIA, TROTMANN, BALTASAR.

BALTASAR.

Messieurs, je vous présente un nouvel ami, monsieur Trotmann.

VENAGLIA, *à part.*

Quelle tournure de corps-de-garde!

TROTMANN.

Votre serviteur, messieurs. Ah! ah! vous êtes ici, signor Venaglia : enchanté de vous voir. Touchez-là, monsieur le chevalier; vous êtes un brave : vous faites le capon dans cette maison; c'est tout simple, vous voulez épouser. Docteur, je suis à vous et aux vôtres. Monsieur Baltasar vous a instruit de mes petits talents. Ils sont à votre service. Je suis un homme sûr et fidèle. N'écoutez pas les calomnies qu'on pourra vous dire sur mon compte. J'ai été un peu vif dans les commencements des troubles de l'Europe; mais je suis redevenu bien vite un des soutiens de l'autel et du trône. Ah! vous guérissez les blessures en un clin-d'œil. Il faut que je vous consulte sur mon rhumatisme.

OBERVALLOS.

Fruit de la guerre. N'auriez-vous pas reçu un coup d'épée?

TROTMANN.

Mais, oui, j'en ai donné et reçu plus d'un. L'escrime,

la bonne chère, les bonnes fortunes, et quelques combats singuliers : voilà ma vie.

OBERVALLOS.

Petite incommodité qui n'est pas inquiétante, et qu'on peut tromper avec café, liqueur et vin de Champagne.

TROTMANN.

Je ne négligerai pas l'ordonnance. Vous me gagnez l'ame. Je ne suis pas savant; mais j'aime les Beaux-Arts, les Sciences, les Pantomimes, et sur-tout les pièces de bon ton. J'en ai fait réussir plus d'une où je bâillais; mais l'auteur s'y était si bien pris avec moi! par exemple, je ne suis pas toujours de l'avis des faiseurs de phrases, qui les jugent. Vous m'entendez, signor Venaglia.

VENAGLIA.

Je ne vous parle pas, monsieur; il n'y a rien de commun entre vous et moi. Faisons chacun notre métier.

TROTMANN.

Etes-vous fâché de ce que j'ai dit? je suis à vos ordres.

LE CHEVALIER, *riant.*

Oh! ce serait charmant, s'il y avait une affaire entre ces deux honnêtes gens.

OBERVALLOS.

Eh! messieurs, de la modération.

VENAGLIA.

Il en faut, et j'en ai.

TROTMANN.

Laissez-donc, je ne serais pas fâché de lui donner une petite leçon, pour son bien. Il y a long-temps que je n'ai eu de querelle.

OBERVALLOS.

Je tremble qu'il ne survienne quelque fâcheuse aventure.

BALTASAR.

Eh! non, Venaglia est un brave qui sent sa faiblesse.

OBERVALLOS.

Oui, mais Trotmann me paraît un lâche, toujours prêt à abuser de sa force.

LE CHEVALIER.

Eh! quoi? deux amis! (*A part.*) Oh! s'ils pouvaient se battre! ce serait gai.

TROTMANN.

C'est un petit ingrat qui repousse mon amitié.

OBERVALLOS.

La paix, la paix. (*A Trotmann.*) Brave et généreux militaire, (*à Venaglia*) savant et consciencieux magistrat, pontife en littérature, oubliez, suspendez vos ressentiments particuliers, pour vous réunir contre l'ennemi commun.

BALTASAR.

Cet ennemi commun, c'est l'homme de mérite qui s'avise de vouloir nous résister.

OBERVALLOS.

Oh! homme de mérite!

BALTASAR.

Il en a; nous devons en convenir. Je vous en prie, messieurs, de la subordination. Écoutez le colonel, et moi, qui suis son major. De la gradation dans les applaudissements et dans les huées, monsieur Trotmann; car il est possible que nous ayons besoin d'un peu de tapage. Dans les autres cours, dans les examens et les exercices d'écoles de sciences, ou de Conservatoires de

musique, tout le public est voué d'avance à l'admiration pour les professeurs ou les élèves. Ici, c'est différent; nous voulons frapper encore plus fort; nous voulons que nos cours ressemblent à un parterre de spectacle dans ses jours les plus orageux. Il n'y a pas de mal qu'on s'y batte, comme aux élections anglaises. Il est bien convenu que je m'établis parti d'opposition, que je me fais mettre à la porte, et que j'entraîne Lindorf avec moi, s'il vient à la séance.

OBERVALLOS.

Il est certain que, s'il y vient, il y aura du bruit.

BALTASAR.

Car le docteur dira des choses si étranges, que l'autre se croira obligé de répondre.

OBERVALLOS.

Je me retire pour aller mettre mon habit d'apparat.

LE CHEVALIER.

Quoi! vous avez un costume particulier?

OBERVALLOS.

Est-ce qu'on doit rien négliger de ce qui frappe les yeux?

BALTASAR.

Et puis, il faut que le docteur donne un peu d'importance à son entrée. Il doit se faire attendre, juste assez pour donner de l'impatience, et pas assez pour donner de l'humeur.

OBERVALLOS.

Eh! mon Dieu, oui! il faut calculer tout cela. Sans adieu, mes bons amis.

(Il sort.)

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, VENAGLIA, TROTMANN, BALTASAR.

TROTMANN.

Qu'il se fie à moi, le cher docteur; je sais ce que c'est que de mener un club. Bon! j'aperçois mes gens. (*Plusieurs personnages entrent.*) Arrivez donc, traînards. Six hommes au flanc gauche, six hommes au flanc droit, par pelotons de trois commandés par un brigadier; le reste au centre commandé par moi. Soignez les répliques. Quand l'acteur.... je veux dire l'orateur enflera sa voix et fera une pose, cela veut dire qu'il a envie d'être applaudi, n'y manquez pas. Et que les chefs soient attentifs à mes signaux. Marche.

BALTASAR.

Chut! voici monsieur de Valbourg, madame de Rosenthal, monsieur Blume et les autres qui arrivent à la file.

TROTMANN, *à ses gens.*

Debout, messieurs; de la politesse, et ne vous asseyez qu'après tout le monde.

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, VENAGLIA, TROTMANN, BALTASAR, MADAME DE ROSENTHAL, VALBOURG, BLUME, JOSEPH, GUILLAUME; AUTRES PERSONNAGES, HOMMES ET FEMMES.

VALBOURG, *donnant le bras à madame de Rosenthal.*

Messieurs, je vous salue; votre santé, monsieur le

chevalier? vous n'éprouvez aucun ressentiment de votre blessure?

LE CHEVALIER.

Pas le moindre.

VALBOURG.

C'est admirable.

MADAME DE ROSENTHAL.

Pour moi, grace aux pastilles du docteur, je me porte encore mieux qu'hier. Je ne tousse plus du tout. (*Elle tousse.*) Hem! hem!

GUILLAUME.

J'ai pris ses pillules, et je me sens déja tout je ne sais comment.

BLUME.

Je proclame hautement le docteur Obervallos le premier chimiste de l'univers.

MADAME DE ROSENTHAL.

Oh! le joli article que vous avez fait sur le docteur, monsieur Venaglia! quelle érudition! quelles épigrammes! quelles bonnes plaisanteries!

VENAGLIA.

C'est un article fait en conscience.

TROTMANN, *à part.*

Il faut que je glisse mon mot. (*Il tousse.*) Certes, il est bien flatteur pour moi de venir dans un cercle aussi élégant. J'ai toujours aimé la bonne compagnie, et.... (*il tousse encore*) je veux que le diable m'emporte, mesdames, si vous n'êtes toutes charmantes.

VENAGLIA, *à part.*

Quel mauvais ton!

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, VENAGLIA, TROTMANN, BALTASAR, MADAME DE ROSENTHAL, VALBOURG, BLUME, JOSEPH, GUILLAUME, LE BARON, ERNESTINE, PLUSIEURS AUTRES PERSONNAGES.

(*Le baron a un riche habit tout chamarré de décorations.*)

LE BARON, *donnant la main à deux dames.*

Messieurs et mes dames, j'ai bien l'honneur.... Placez-vous donc, je vous en prie. (*Courant au-devant d'une autre dame.*) Ah! madame de Roqueville, voici un siége. Place aux dames, messieurs. Asseyez-vous donc, madame de Rosenthal. Monsieur le chevalier, à côté de ma fille.

LE CHEVALIER, *allant s'asseoir.*

Ah! monsieur, que vous êtes bon!

LE BARON.

Le grand homme, objet de nos désirs et de notre curiosité ne va pas tarder à paraître.

BALTASAR.

Il fait le maître de cérémonies.

VENAGLIA.

C'est comme un sécrétaire perpetuel d'académie.

TROTMANN.

Croyez-moi, monsieur le baron, vous avez un trésor, deux trésors dans votre maison. Donnez bien vite votre fille à monsieur le chevalier Durlach, et tombez malade

pour avoir le plaisir d'être sauvé par le docteur Obervallos.

(*Pendant ce couplet, le baron a déboutonné son habit, et a fait voir un grand cordon d'un ordre quelconque; il s'est retourné, et on a vu la clef de chambellan à la basque de son habit.*)

BALTASAR, *bas à Venaglia.*

Qu'en dites-vous? Le cher baron n'est-il pas aussi un peu charlatan? Voyez-vous comme il ouvre son habit pour laisser voir son grand cordon.

VENAGLIA.

Et voyez comme il se retourne pour qu'on aperçoive sa clef de chambellan.

LE BARON, *se levant.*

Garde-moi ma place, ma fille; que je voie si tout est bien en ordre. (*Avec impatience.*) Joseph! et l'eau et le sucre pour le docteur? Il faut tout vous dire.

TROTMANN.

Moi, je me place à côté de mon ami Venaglia.

VENAGLIA.

Trop honnête. (*A part.*) Mauvais voisinage.

BALTASAR.

Rien n'est plus divertissant que l'air grave et empressé du baron de Klinsberg.

SCÈNE XIII.

LE BARON, LE CHEVALIER, VENAGLIA, TROTMANN, MADAME DE ROSENTHAL, BALTASAR, VALBOURG, BLUME, JOSEPH, GUILLAUME, ERNESTINE, MADAME PHLIPS, PLUSIEURS AUTRES PERSONNAGES.

MADAME PHLIPS, *arrivant, et surprise du monde qu'elle voit.*

Ah! grand Dieu! que de monde!

LE BARON.

Fort bien, madame Phlips; je commence à ne pas désespérer de vous, puisque vous venez à la séance.

MADAME PHLIPS, *regardant toute l'assemblée avec inquiétude.*

Hélas! monsieur, que je voudrais que tout le monde fût aussi jaloux que moi de s'instruire et d'apprécier les hommes et les choses à leur juste valeur! (*A part.*) J'ai beau promener mes regards sur toute l'assemblée; pas un ami à Lindorf.

SCÈNE XIV.

LE BARON, LE CHEVALIER, ERNESTINE, VENAGLIA, TROTMANN, MADAME DE ROSENTHAL, VALBOURG, BALTASAR, JOSEPH, BLUME, MADAME PHLIPS, GUILLAUME, BEDINI, OBERVALLOS, PLUSIEURS AUTRES PERSONNAGES.

BEDINI.

Voilà le professeur.

(*L'orchestre joue une marche, tous les personnages applaudissent.*

TOUS, *excepté le baron.*

Le voici.

LE BARON.

Le voilà.

(*Obervallos, paré magnifiquement, passe à son fauteuil en saluant la compagnie. Il doit y avoir quelque chose de bizarre dans son habit. Il a surtout beaucoup de bijoux.*)

TROTMANN, *en donnant à ses gens le signal d'applaudir.*

Allons, messieurs.

MADAME DE ROSENTHAL.

Ah! bravo, bravo, le grand homme!

VALBOURG.

Le bienfaiteur du genre humain.

GUILLAUME.

Le vrai médecin.

LE BARON, *saluant et remerciant.*

Messieurs, combien je suis sensible....

MADAME PHILIPS.

Il remercie comme si c'était lui qu'on applaudît.

BALTASAR, *à Obervallos, pendant que tout le monde s'assied.*

Vous pouvez vous livrer; pas un homme d'esprit.

OBERVALLOS.

Eh! de grace, messieurs, attendez que vous m'ayez entendu pour applaudir.

LE BARON.

Oui, messieurs, attendez pour nous applaudir.... paix! silence!

TROTMANN, *d'un ton d'autorité.*

Silence!

OBERVALLOS.

Mon fils, inspire-moi par tes sons, et que ta mélodie douce et persuasive nous conduise par degrés jusque dans les plus hautes régions de la science.

BEDINI, *entonne d'une voix claire.*

De vastes mers...

MADAME DE ROSENTHAL, *interrompant.*

Ah! la jolie voix!

TROTMANN.

C'est comme une femme.

MADAME DE ROSENTHAL, *tousse.*

Hem! hem!

LE BARON.

Mais ne toussez donc pas.... Voulez-vous un autre fauteuil, docteur? Êtes-vous bien?

OBERVALLOS.

Très-bien.

BEDINI, *entonnant de nouveau son cantique.*

De vastes mers...

OBERVALLOS.

Un instant. Je ne vois pas monsieur Lindorf, mon jeune confrère. Je me flattais qu'il se rendrait à mon invitation.

VALBOURG.

Il nous dédaigne.

VENAGLIA.

Il ne viendra pas.

LE BARON.

Nous nous passerons de lui.

OBERVALLOS.

Allons, Bedini.

BEDINI, *entonnant pour la troisième fois son cantique.*

De vastes mers...

OBERVALLOS.

Arrête, mon fils, j'aperçois mon confrère.

LE BARON.

Lindorf!

VALBOURG.

Ce petit charlatan ose paraître ici!

GUILLAUME.

Charlatan et ignorant.

MADAME DE ROSENTHAL.

Ignorant et suffisant.

BLUME.

Avare, égoïste, envieux.

ERNESTINE, *à part, effrayée.*

Ah! grand Dieu! que d'ennemis à Lindorf!

MADAME PHLIPS, *à part.*

Je tremble pour lui.

SCÈNE XV.

LE CHEVALIER, VENAGLIA, TROTMANN, BALTASAR, MADAME DE ROSENTHAL, VALBOURG, BLUME, JOSEPH, GUILLAUME, LE BARON, ERNESTINE, MADAME PHLIPS, BEDINI, OBERVALLOS, LINDORF; AUTRES PERSONNAGES, HOMMES ET FEMMES.

(*A l'aspect de Lindorf, il s'élève dans toute l'assemblée un murmure d'improbation.*)

BALTASAR.

Messieurs, pourquoi donc ce murmure? monsieur

Lindorf est un jeune praticien modeste, honnête et fort instruit.

BLUME, *à madame de Rosenthal.*

Voyez-vous? c'est un de ses amis.

VALBOURG, *à Venaglia.*

Voyez-vous comme il ameute toutes ses créatures!

OBERVALLOS.

Eh! messieurs, que parlez-vous de dangers et de cabales? je sais gré à mon confrère de l'honneur qu'il veut bien me faire en assistant à ma leçon. S'il approuve mon système, j'en aurai acquis plus de confiance dans mes procédés; s'il diffère d'opinion avec moi, c'est des observations qu'il me fera, c'est des réponses que je lui adresserai, c'est de la discussion profonde et lumineuse qui s'établira entre nous que doit jaillir la vérité, cette fille du ciel, le seul but de mes travaux et de mes recherches. Prenez place, mon confrère. Recommence, Bedini.

BEDINI, *chante.*

De vastes mers, un ciel immense,
Les bois, les vallons, les côteaux,
Attestent la magnificence
Du Dieu de la terre et des eaux:
Mais l'homme, fait à son image,
Parmi nous versant la santé,
N'est-il pas son plus bel ouvrage?
C'est un présent de sa bonté.
Jeunes garçons et jeunes filles,
Séchez vos pleurs,
Donnez des fleurs;
Chantez celui que les familles
Trouvent dans leurs jours de douleurs.

(*Tous les personnages applaudissent.*)

Ah! bravo, bravo!

MADAME DE ROSENTHAL.

Charmant!

LE BARON.

Des fleurs; ah! oui des fleurs en abondance.

VENAGLIA, *bas.*

Petite musique, paroles assez ridicules.

TROTMANN, *à Venaglia.*

Plaît-il?

VENAGLIA, *haut.*

Bravissimò.

LE BARON.

Chut! le maître va parler.

OBERVALLOS.

(*Pendant le discours d'Obervallos, tous les auditeurs doivent marquer par leur pantomime l'impression qu'ils éprouvent. Le Baron se pâme d'admiration et suit les phrases et les gestes de l'orateur. Blume écoute avec assez d'indifférence, Valbourg avec importance. Trotmann surveille ses cabaleurs; il n'écoute pas, mais il applaudit. Venaglia exprime le dédain quand il ne croit pas être vu, l'approbation quand on le regarde. Guillaume et Joseph écoutent avec attention, bouche béante; vers la fin, il leur échappe quelques bâillements. Madame de Rosenthal a des mouvements continuels d'impatience, et comme d'irritation de nerfs. Le chevalier écoute avec un sourire moqueur et persifleur; Ernestine avec étonnement; cet étonnement est remplacé par du chagrin, du dégoût et un peu d'effroi de ce qui se passe. Bedini garde une figure impassible, inanimée. Baltasar observe avec attention tous les autres. Madame Phlips écoute avec colère; Lindorf avec un mélange de mépris et d'indignation.*)

Messieurs, l'ombre du grand Hippocrate m'apparaît;

je la vois, je l'entends; elle m'inspire, elle m'anime; ce n'est plus moi, c'est elle qui vous parle et qui vous dit : Votre avidité d'apprendre et de connaître est un des plus beaux attributs de l'humanité. Il mérite le nom de brute, il végète au lieu de vivre, celui qui reçoit les biens et les maux, sans essayer d'augmenter les uns, et de diminuer les autres, par l'étude et les réflexions. Tel n'est point votre caractère, messieurs; et s'il est glorieux pour moi d'être appelé à vous éclairer de mes faibles lumières, il est également glorieux pour vous de vous livrer avec moi à la recherche de la vérité et de la perfectibilité de la science.

TROTMANN.

C'est fort honnête à monsieur Hippocrate.

VALBOURG.

Une belle prosopopée.

MADAME PHLIPS, *à Lindorf.*

Regardez donc monsieur le Baron, il fait les gestes pour l'orateur.

OBERVALLOS.

Oh! grand homme! inventeur de l'art de guérir; car la médecine est sans doute aussi ancienne que le monde. Dès que les hommes ont vu d'autres hommes souffrir et mourir autour d'eux, ils ont voulu s'épargner des douleurs et retarder la mort; mais c'est de ton séjour sur la terre, divin Hippocrate, que date vraiment la médecine historique, et c'est aussi de cette époque que datent les efforts de l'envie et de l'ignorance contre la médecine et les médecins. Grand Molière, sage Montaigne, et toi, citoyen éloquent de Genève, pourquoi faut-il que vous ayez mêlé trop souvent la force de votre logique, ou le sel de votre satire, aux clameurs de l'ignorance et de l'envie? certes, si vous avez eu

raison contre les empiriques qui prétendent tout guérir, n'avez-vous pas eu tort envers les vrais médecins qui ne se vantent que d'aider et non de dompter la nature. Mais, que dis-je? n'est-ce pas nous qui vous prêtons des torts? et le but de vos piquants badinages, ou de vos éloquentes déclamations, n'a-t-il pas été plutôt de nous amener à discerner le pur froment de l'ivraie, l'erreur de la science, la probité de l'imposture, et le médecin du charlatan.

GUILLAUME.

Comme il en débite?

MADAME PHLIPS, *à Lindorf.*

Il y a de l'emphase, mais le fond est raisonnable.

LINDORF, *à madame Phlips.*

Ce n'est pas de lui.

OBERVALLOS.

Il est même à remarquer, messieurs, que ces écrivains si justement célèbres se sont prononcés bien plutôt contre les habitudes retrécies des écoles et des facultés, que contre les hommes extraordinaires qui s'élancent hors des règles de la routine.

VALBOURG.

Remarque très-ingénieuse.

GUILLAUME, *à Blume.*

Qu'en pensez-vous, monsieur l'apothicaire?

BLUME.

C'est profond.

OBERVALLOS.

Quel chemin cependant la science n'a-t-elle pas parcouru à travers toutes ces persécutions! Un puissant fébrifuge nous est fourni par la découverte du Nouveau-Monde. Notre intempérance nous amène des maladies inconnues aux anciens; leur antidote ne peut

échapper à l'œil d'un infatigable investigateur. Sans prétendre adopter les curatifs, les préservatifs encore contestés par les écoles, un cataplasme émollient déplace ou engourdit la goutte, cette active et cruelle compagne de la vieillesse. Un hasard favorable, soumis à l'examen de l'expérience, détruit jusque dans ses racines un des fléaux les plus funestes à la population et à la beauté; je veux parler de la vaccine, et j'aime à croire que mon jeune confrère se plaît à rendre hommage avec moi aux bienfaits sans nombre que la science à répandus sur l'univers.

LINDORF.

Je m'en fais gloire, monsieur.

(*Tous les personnages, excepté madame Philips, applaudissant.*)

Ah! bravo, bravo!

VENAGLIA, *à demi-voix, tout en applaudissant.*

Lieux communs. (*Haut.*) Bravo, bravo!

TROTMANN, *qui a entendu Venaglia.*

Nous aurons querelle ensemble, mon petit gazetier.

VENAGLIA.

Mais j'applaudis de tout mon cœur. Bravo, bravo!

OBERVALLOS.

Fier de l'approbation unanime, de la vôtre sur-tout, mon cher confrère, je continue. Les premiers pas vers la lumière n'ont fait que nous découvrir tout l'horizon de notre ignorance. J'en atteste Hippocrate, Galien, Dioscoride, et tant d'autres. Je suis arrivé après eux et parvenu de bonne heure au point où leurs travaux ont porté la science, doué d'une forte et ingénieuse mémoire, j'ai conçu l'espoir d'aller plus loin; j'ai porté un œil curieux et scrutateur sur les substances et les

productions de la nature : l'azote et l'oxigène, les mineraux et les végétaux, l'ame et le corps, la raison et l'instinct, la matière et le sentiment, ont été tour-à-tour soumis à mes observations et à mes analyses. J'ai voyagé dans l'Inde et l'Amérique : c'est dans ces belles contrées que j'ai surpris plus d'un secret merveilleux. J'ai vu le commerçant braver les tempêtes, pour acquérir de l'or; et moi, j'ai affronté l'escarpement des montagnes : mon vaisseau, semblable à la lune qui sillonne les nuages, a labouré les vagues de la mer pour me conquérir des plantes inconnues ou méprisées jusqu'à ce moment, des substances diverses et jugées incompatibles dans notre Europe, quelques recettes qui m'ont été révélées par les bonzes et les bramines, richesses inappréciables, et que vous trouverez comme moi bien plus précieuses que l'or, les perles et les diamants.

LE BARON.

Cent mille fois plus précieuses.

MADAME PHLIPS, *à Lindorf.*

Quel galimatias!

LINDORF.

Oh! ceci est bien de lui.

OBERVALLOS.

Si je voulais m'égarer en digressions philosophiques et morales, je vous parlerais de tout ce que j'ai remarqué dans la Haute et Basse Égypte, du Nil, de ses cataractes et de ses crocodiles, des pyramides que je soupçonne ne pas être l'ouvrage des hommes, et que je regarde comme l'image d'une véritable encyclopédie de toutes nos connaissances; je vous entretiendrais de quelques idées neuves et hasardées peut-être sur les

tremblements de terre, sur la forme et la création de l'univers, que j'ai puisées dans la Bible et quelques auteurs abstraits : mais,

Non nostrum inter nos tantas componere lites.

LE BARON.

C'est du génie tout pur.

GUILLAUME.

Diable ! il m'avait promis de se mettre à ma portée.

OBERVALLOS.

Je ne parlerai donc que de ce qui tient à l'art de guérir. Dans tous les arts, l'étude nous conduit à juger sainement, à n'être dupes d'aucun charlatan, à chercher la perfection où la nature l'a placée, et, comme j'aurai l'honneur de vous le démontrer avec évidence dans la suite de mon cours, au risque de passer aujourd'hui pour un homme exagéré, j'énonce franchement ma proposition : j'ai recueilli pour fruit de mes travaux et de mes voyages un remède qui, de spécifique qu'il était contre un seul mal, est devenu à-peu-près universel.

(*Pendant ce discours, Bedini a préparé l'eau et le sucre, et, au moment où Obervallos s'interrompt, il lui présente le verre d'eau sucrée.*)

LINDORF, *se levant avec vivacité.*

Et ce que vous dites n'est-il pas précisément contraire à que vous venez de dire ?

LE BARON.

Point du tout.

VALBOURG.

Vous n'y êtes pas.

OBERVALLOS, *s'interrompant de boire son verre d'eau sucrée.*

Laissez achever mon confrère.

LINDORF.

S'il y a une vérité démontrée.... je ne dis pas aux yeux des hommes de l'art, mais aux yeux même de tout homme de bon sens, quelque étranger qu'il soit à la science, c'est que, bien loin qu'il puisse y avoir un remède universel, il est douteux qu'il puisse y en avoir de spéciaux pour telle ou telle maladie.

VALBOURG.

Eh! mais...

TROTMANN.

C'est bête.

LA BARON.

C'est commun.

BLUME.

C'est connu.

BALTASAR.

Eh! messieurs, vous avez entendu monsieur Obervallos; laissez parler monsieur Lindorf; ce qu'il vous dit est juste et fondé en principe.

TROTMANN.

A bas, à bas le charlatan et ses amis.

TOUS.

A bas, à bas.

MADAME PHLIPS.

C'est une caverne, c'est un coupe-gorge.

OBERVALLOS.

Oui, sans doute, raisonnons, discutons; ne nous emportons pas. Eh! croyez-vous, mon cher confrère, que je ne sache pas modifier mon remède suivant l'âge, le sexe, la situation, les habitudes morales et physiques. Instruit par l'expérience de mes prédécesseurs et par la mienne, je n'ai besoin que d'un coup-d'œil pour

juger à quelle dose je dois donner ce précieux remède, à-la-fois laxatif et astringent, rafraîchissant et tonique, adoucissant et irritant, agréable et spiritueux, composé des extraits de tout ce qu'il y a de plus rare et de plus commun. Je l'applique en baume ou en élixir sur les plaies ou autres accidents extérieurs. Je l'administre en pilules ou en breuvage dans les fièvres et autres affections intérieures. Ce que je soutiens, c'est qu'il guérit, ou du moins peut guérir toutes les maladies; ce que je soutiens, c'est qu'il les prévient; ce que je soutiens, c'est qu'il fortifie, c'est qu'il fait naître la bonne humeur, l'appétit et la sérénité de l'ame. Oui, messieurs, il porte à la vertu et garantit du vice. O nature! je te remercie de m'avoir donné une philantropie universelle, un vif amour de la science, une soif inextinguible de m'instruire et d'être utile. Loin de moi le désir de m'enrichir; je veux vous rendre tous aussi médecins que moi: loin de moi ce procédé si commun de vouloir garder pour moi seul le trésor que j'ai trouvé; je ne veux l'avoir obtenu que pour en faire part à mes semblables; et je ne serai jamais de ces charlatans qui demandent des brevets, des priviléges pour des remèdes cachés: je présente le mien à l'analyse des savants et des chimistes, et j'en provoque partout le plus sévère, le plus minutieux, le plus rigoureux examen.

TOUS, *applaudissant.*

Bravo, bravo!

VALBOURG.

Voilà la vraie pierre philosophale.

LE BARON.

Voilà le médecin qu'il faut à son Altesse.

TROTMANN.

C'est là un homme!

VENAGLIA, *à demi-voix.*

C'est pourtant trop de bêtises.

TROTMANN, *qui l'a entendu, le regardant de travers.*

Encore?

VENAGLIA, *haut.*

C'est la probité en personne, jointe à la science la plus étendue.

GUILLAUME.

Hem! est-ce bien répondu?

BLUME.

Le petit Lindorf ne sait plus que dire.

LINDORF, *avec un sourire amer.*

Un remède qui garantit du vice et pousse à la vertu! c'est un phénomène bien précieux.

MADAME PHLIPS.

Il ferait bien de s'en administrer une bonne dose à lui-même.

LE BARON.

Des épigrammes!

MADAME DE ROSENTHAL.

Des injures!

TROTMANN.

A bas! silence! paix donc! à bas la cabale!

VALBOURG.

Il est certain qu'il y a ici une cabale infernale.

TROTMANN.

A la porte! à la porte!

OBERVALLOS, *se levant.*

Messieurs, mes chers amis, pardonnez-moi ce titre, que j'ose vous donner dans ma reconnaisance pour tant

d'intérêt que vous me témoignez. Je crois monsieur Lindorf et ses partisans de bonne foi, et je ne désespère pas de les ramener à mes sentiments. Ainsi donc, sans faire attention au ton ironique qui vient d'échapper à mon confrère, ni à la réflexion tant soit peu maligne de madame Phlips, sa trop vive amie, je poursuis, et je vous prie de remarquer l'expérience que je vais faire sur mon élève; sur-tout de bien apprécier l'explication que j'en donne, et le parti que j'en tire pour le développement de mon systême. Vous allez le voir tout en feu, rien que par le jeu de la machine électrique un peu vivement pressée. (*A Bedini.*) Approche, mon fils, et vous autres, regardez.

(*Bedini se place près de l'estrade où est placé Obervallos. Celui-ci d'une main met en mouvement la machine électrique, et de l'autre serre la main de Bedini qui paraît tout d'un coup entouré de flammes.*)

MADAME ET ROSENTHAL.

C'est comme un feu d'artifice.

GUILLAUME.

C'est une illumination.

LINDORF, *toujours avec un sourire amer et levant les épaules.*

Qu'il me soit permis de vous faire observer...

OBERVALLOS, *se hâtant d'interrompre.*

Vous allez me dire, mon cher confrère, qu'il est aussi facile de produire ces effets que les prétendus prodiges de l'escamotage et de la fantasmagorie. Je vous l'accorde. Mais, ce qui est moins facile, c'est d'en obtenir les résultats que j'en obtiens. Ce feu créateur, conservateur, qui environne mon élève, pré-

paré, recueilli, mitigé par moi, fait tout-à-la-fois la base et l'enveloppe de ma pilule. C'est à ce feu que je dois les cures merveilleuses que j'ai opérées en Angleterre, en Sicile et à Philadelphie. Car, nous distinguons trois parties dans le feu, le calorique, le carbone et l'oxigène : car le feu contient de l'air, de la terre et de l'eau; l'eau contient du feu, de la terre et de l'air, *et vice versâ*. Le froid n'est qu'une moindre chaleur, les ténèbres une moindre lumière. Ce sera là particulièrement l'objet de ma sixième et dernière séance. Qu'en dites-vous, mon cher confrère?

(*Pendant cette tirade d'Obervallos, le feu qui entourait Bedini s'est éteint, et il est allé reprendre sa place.*)

LINDORF, *avec indignation.*

C'en est trop; je dis que votre exorde n'est pas de vous, que votre prétention à un remède universel est absurde, et votre expérience ridicule.

OBERVALLOS, *se levant.*

C'en est trop en effet. Jeune homme, respectez mes cheveux blancs.

TROTMANN.

Oui, respectez les cheveux blancs de monsieur. A la porte! à la porte!

LINDORF.

Ah! si les injures et les poumons de Stentor s'en mêlent....

OBERVALLOS.

Les injures! est-ce moi qui en profère? Enfin, messieurs, voyez les grands, les miraculeux effets de mon système. Hier, monsieur le chevalier Durlach est tombé de voiture; le voilà.

(*Il se lève, et va prendre le chevalier par la main.*)

LE CHEVALIER, *surpris.*

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc?

OBERVALLOS.

Permettez, je suis bien aise de prouver....

LE CHEVALIER, *bas à Obervallos.*

Eh! malheureux, ne m'aviez-vous pas promis?..

OBERVALLOS.

C'est vrai; mais entraîné par la force de la vérité... (*A l'assemblée.*) Hier donc il est tombé; il s'est démis le poignet: vous l'avez vu, mademoiselle Ernestine; vous l'avez vu, madame Phlips, monsieur Baltasar, et vous, monsieur le baron.

LE CHEVALIER, *à part.*

Morbleu!

LE BARON.

Oui, oui, nous l'avons vu.

BLUME.

Nous l'avons vu.

MADAME PHLIPS.

Vous n'y étiez pas.

BLUME.

C'est égal.

OBERVALLOS.

Eh bien! aujourd'hui, il est remis, tout-à-fait remis: il n'y paraît pas. (*Reprenant le bras du chevalier qu'il a quitté un instant.*) Voyez, examinez vous-même.

LE CHEVALIER, *à part.*

J'enrage.

LINDORF, *examinant le bras du chevalier.*

C'est vrai.

OBERVALLOS.

Donc, mon spécifique l'a remis.

LINDORF, *avec force.*

Donc, le poignet n'a pas été démis.

LE CHEVALIER.

Je suis donc un fourbe.

OBERVALLOS.

Je suis donc un imposteur.

LE BARON.

Et moi qui affirme l'avoir vu.

LINDORF.

Oh! vous; vous croyez avoir vu.

LE BARON.

Je suis donc un imbécille. Sortez, sortez, monsieur; vous insultez tout le monde.

TROTMANN.

Oui, il nous insulte tous. Qu'il sorte!

LINDORF.

Point de menaces, monsieur Trotmann.

BALTASAR.

Eh! messieurs, sommes-nous des tigres ou des hommes? Laissez parler monsieur.

MADAME PHLIPS.

Il n'a pas besoin de votre bruyante amitié.

TOUS.

A la porte! à bas! au diable, le cabaleur!

(*On siffle, on hue, on crie.*)

MADAME PHLIPS.

Eh! messieurs...

ERNESTINE, *effrayée.*

Mon père, Lindorf est un honnête homme.

LE BARON.

Qu'est-ce à dire? Vous prenez le parti d'un homme qui me traite d'imbécille! J'aimerais mieux qu'il me

traitât de fourbe, comme les autres : je pourrais prouver le contraire. Sortez, sortez, monsieur.

TOUS.

Oui, à la porte! à bas!

BALTASAR, *à Lindorf.*

Allons-nous-en, il ne fait pas bon ici pour nous.

OBERVALLOS.

Sortez de grace, monsieur, si vous ne voulez pas qu'il arrive quelque malheur; vous voyez comme le peuple est irrité.

MADAME DE ROSENTHAL.

Il le protège encore.

LINDORF.

Insignes charlatans, je vous démasquerai.

LE CHEVALIER, *à Lindorf.*

Nous nous reverrons, monsieur.

LINDORF, *au chevalier*

J'y compte. (*A tous.*) Pauvres dupes, je vous éclairerai.

TROTMANN.

Est-ce à moi que vous parlez?

BALTASAR.

Sortons, mon jeune et intéressant ami. Ah! Dieu! que la prévention fait de rapides progrès!

MADAME PHLIPS.

Oui, sortez, sortez, monsieur Lindorf, ne vous exposez pas..... Valent-ils la peine que vous vous exposiez?...

LINDORF.

Oui, je sors. Ah! monsieur le baron..... mademoiselle, que je vous plains!

BALTASAR.

Sortons, sortons, vous dis-je..... Nous serions victimes....

(*Il emmène Lindorf.*)

LINDORF, *en sortant.*

Je vous attends, monsieur le chevalier.

TOUS.

A la porte! à bas! à la porte!

MADAME PHILIPS.

Ah! que je suis fâchée de ne l'avoir pas empêché de venir à cette séance! Oui, hier, j'avais cru voir, j'avais vu.... mais, puisque monsieur Lindorf le nie... je me suis trompée..... c'était un jeu concerté entre vous.... et je vois ici tout ce qui compose l'espèce humaine, des charlatans, des compères, des badauds, et l'homme de mérite victime de vous tous.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XVI.

LE BARON, LE CHEVALIER, ERNESTINE, VENAGLIA, TROTMANN, MADAME DE ROSENTHAL, VALBOURG, JOSEPH, BLUME, GUILLAUME, BEDINI, OBERVALLOS, PLUSIEURS AUTRES PERSONNAGES.

OBERVALLOS, *en soupirant.*

A quels excès ne portent pas l'ignorance et l'entêtement?

(*Pendant le mouvement que chacun fait pour quitter sa place, le petit dialogue suivant a lieu entre Venaglia et Trotmann sur le devant du théâtre.*)

TROTMANN.

Morbleu! je suis d'une fureur... vous avez pris tout bas le parti de Lindorf, signor Venaglia. Sortons aussi.

VENAGLIA.

Moi, monsieur.

TROTTMANN.

Ah! vous soufflez le froid et le chaud. Point de bruit, ou je vous châtie devant toute la société.

(*Il entraîne Venaglia.*)

SCÈNE XVII.

LE BARON, LE CHEVALIER, ERNESTINE, MADAME DE ROSENTHAL, VALBOURG, JOSEPH, BLUME, GUILLAUME, BEDINI, OBERVALLOS, PLUSIEURS AUTRES PERSONNAGES.

LE BARON.

Outrager un vieillard respectable! nous outrager tous! Ah! ma fille, que tu aurais été malheureuse avec un homme comme celui-là!

LE CHEVALIER.

Il m'en fera raison.

OBERVALLOS.

Par toute l'autorité que je puis avoir sur vous, je vous défends de chercher Lindorf. Quel tumulte! j'ai peine à revenir de l'émotion que cette scène fâcheuse m'a causée.

BEDINI, *fort tranquillement.*

Il y a toujours du tapage dans nos séances. (*A toute*

la société dont une partie sort.) Mais, atendez donc, cela n'est pas encore fini.

(*Il entonne d'une voix claire.*)

Ah! que la nature.....

OBERVALLOS.

Que fais-tu, mon fils?

BEDINI.

J'entonne le cantique de la fin.

OBERVALLOS.

C'est assez; nous le chanterons demain. Il me serait impossible de continuer. J'espère que les séances qui suivront seront plus calmes et plus décentes.

BLUME.

Oui, les cabaleurs étant chassés, les honnêtes gens seront les maîtres. (*En prenant la main d'Obervallos.*) Je suis content de vous, mon confrère.

(*Il sort.*)

GUILLAUME.

J'y reviendrai, j'y amènerai ma ménagère : elle aime le train, et j'espère qu'on s'y battra. C'est superbe.

(*Il sort.*)

JOSEPH.

Passez, messieurs, passez.

(*Il sort ainsi que tous les autres.*)

SCÈNE XVIII.

OBERVALLOS, LE CHEVALIER, LE BARON, ERNESTINE, VALBOURG, MADAME DE ROSENTHAL.

LE BARON, *à Joseph.*

Joseph, ma voiture sur-le-champ. Laissons sortir tout le monde.

OBERVALLOS, *au baron.*

Qu'il m'appelle un charlatan..... passe; mais qu'il vous traite de badaud;.... vous! Ah!

LE BARON.

Bon! nous ne sommes plus que nous; car, monsieur Valbourg est mon cousin; vous êtes aussi de la famille, madame de Rosenthal. Je pars à l'instant pour le château de plaisance de son Altesse. Monsieur le docteur, monsieur le chevalier, j'espère en rapporter des nouvelles.... Vous ne pourrez refuser les marques de faveur, les services que le prince vous fera l'honneur de vous demander.

OBERVALLOS.

Prenez garde, prenez garde, ne précipitez rien....

LE BARON.

Je ne saurais trop me hâter, quand il est question d'être utile à mon prince et à mon pays. Oui, je suis révolté, indigné contre Lindorf; mais je suis enchanté, enthousiasmé, en extase de votre talent, de votre conduite..... J'espère bien aussi récompenser Venaglia. Il n'est pas là; mais c'est égal; dites-lui de ma part.... Docteur, nous saurons vous retenir parmi nous. Chevalier, à mon retour, j'espère vous rendre le portrait de ma fille. (*A Ernestine.*) Viens, mon enfant.

ERNESTINE, *à part.*

Pauvre Lindorf!

LE BARON, *en considérant Obervallos.*

En vérité, le sentiment d'admiration qu'on ne cesse d'éprouver pour ce vieillard est fatigant pour l'esprit humain. (*Il sort avec sa fille.*)

VALBOURG.

Je m'attendais bien à de l'érudition; mais, ma foi... (*Il sort.*)

MADAME DE ROSENTHAL.

C'est fort amusant; j'aime le bruit, moi.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIX.

LE CHEVALIER, OBERVALLOS.

OBERVALLOS.

Respirons. Ce diable de Lindorf m'a donné de la peine.

LE CHEVALIER.

Je cours le trouver.

OBERVALLOS.

Y pensez-vous? nous compromettre! Pourquoi se fâcher? Un duel avec un médecin!

LE CHEVALIER.

Prenez garde, je suis tenté de vous chercher querelle à vous-même, pour avoir osé, malgré ma défense, m'exposer en spectacle.... Quant à Lindorf, il a servi. Je ne veux point passer pour un lâche, et je n'entends pas raison sur le point d'honneur.

(*Il sort.*)

OBERVALLOS.

C'est une folie. Eh! mais, écoutez donc!... Il m'échappe.

SCÈNE XX.

BALTASAR, OBERVALLOS.

BALTASAR, *accourant.*

Lindorf est tout-à-fait découragé.

OBERVALLOS.

Le baron est parti pour la cour, et il en rapportera le brevet de premier médecin.

BALTASAR.

Mais voici un événement qui va bien vous surprendre. Venaglia qui va se battre avec Trotmann!

OBERVALLOS.

En vérité! Et le chevalier qui me quitte pour défier Lindorf!

BALTASAR.

Fort bien : un duel, deux duels! des coups de poing, des coups d'épée! voilà le résultat ordinaire de nos séances. Je rejoins Lindorf, j'observe le chevalier, Trotmann, Venaglia; je me multiplie pour leur servir de témoin à tous. Du bruit, du tumulte, du scandale... voilà ce qu'il nous faut... La vogue et l'argent arrivent.

OBERVALLOS.

Et l'on s'en console, en se rendant témoignage qu'on a travaillé pour les progrès de la science et le bonheur de l'humanité.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

BALTASAR, LINDORF.

LINDORF.

De grace, monsieur, laissez-moi.

BALTASAR.

Témoin de votre courage et de votre générosité, dans votre rencontre avec le chevalier, j'ai senti redoubler mon amitié pour vous; c'est un attrait, c'est une impulsion, c'est une sympathie irrésistible. Brave et excellent jeune homme, vous êtes menacé de tous les côtés; ne méprisez pas mes services, ne repoussez pas mes consolations.

LINDORF.

Eh! monsieur, ne vous mettez pas en si grands frais de sensibilité. Je ne puis ni ne veux être votre ami.

BALTASAR.

Ingrat, cruel Lindorf, vous me blessez au cœur; mon dévouement méritait une autre récompense.

SCÈNE II.

BALTASAR, LINDORF, Madame PHLIPS.

MADAME PHLIPS.

Que viens-je d'apprendre? vous vous êtes battu contre le chevalier?

BALTASAR.

Oui, madame Phlips; je l'ai vu, en ennemi magnanime, accorder la vie à son adversaire, après l'avoir désarmé. J'étais tout essoufflé d'avoir couru pour les séparer; j'ai été encore plus essoufflé d'admiration; mais, que va-t-il faire?

LINDORF.

Encore une fois, monsieur, je n'ai besoin ni de vos éloges ni de vos conseils. Au surplus, en quittant cette ville, j'espère me mettre bientôt à l'abri de vos importunités.

MADAME PHLIPS.

Quitter cette ville!

BALTASAR.

Partir! vous!... mais je dois m'abstenir de toute observation. D'autres, aussi mal accueillis, déserteraient vos drapeaux, pour s'enrôler sous ceux d'Obervallos; mais moi, par-tout et devant tous je n'en prendrai pas moins votre défense. Je sors, le désespoir au cœur et les larmes aux yeux de votre injustice. (*A part en sortant.*) Où diable Trotmann aura-t-il entraîné Venaglia? tâchons de les trouver.

SCÈNE III.

LINDORF, MADAME PHLIPS.

MADAME PHLIPS.

Vous vous êtes battu? vous voulez partir.

LINDORF.

J'ai été provoqué par le chevalier. Dans sa rage, il se serait fait tuer; il m'a attaqué avec une bravoure...

MADAME PHLIPS.

C'est la seule vertu qui reste à ces gens-là; mais pourquoi partir?

LINDORF.

Pourquoi resterais-je? Encore un pas, et toutes leurs dupes vont me signaler comme un scélérat; voyez Trotmann et Venaglia, acharnés à me nuire, sans aucun motif personnel, et dans l'unique but de gagner leur salaire, comme ces malheureux sicaires d'Italie, gagés pour assassiner tel inconnu, tel honnête homme, tel ami même qu'on leur désignait. Je saurais supporter le mépris des sots, les complots des méchants; je me sens, au fond du cœur un témoignage que je préfère à tout le bruit qu'on fait pour mes ennemis; je ne regrette ni la faveur du prince, ni ces titres que le baron devait d'abord obtenir pour moi.... Mais perdre Ernestine! la voir femme du chevalier! je quitte la ville à l'instant.

MADAME PHLIPS.

Et cependant, j'ai cru voir que leurs clameurs avaient révolté Ernestine; ils ont pu surprendre un instant son imagination jeune et facile; mais c'est vous seul qu'elle aime. Je ne doute pas que Molen n'accoure, au faux avis que je lui ai fait donner; mais comment le forcer à des révélations?.... Mes idées se croisent, se heurtent. Il n'y a qu'un sentiment qui ne m'abandonne pas, c'est celui de l'amitié que je vous ai vouée. Un si bon jeune homme, plein de mérite et de modestie, forcé de fuir devant des misérables!..... Ah! monsieur Lindorf, je me désole, et j'en perds la tête.

LINDORF.

Dites à monsieur de Klinsberg que je le plains, que

je le respecte.... Mais, non, vous ne feriez qu'exciter sa colère contre vous-même..... Je pars. Ciel! Ernestine.

SCÈNE IV.

LINDORF, MADAME PHLIPS, ERNESTINE.

ERNESTINE.

Ah! madame Phlips, ma chère madame Phlips! monsieur Lindorf!... Vous êtes seuls..... Mon père est absent.... Écoutez-moi; je crains bien d'avoir eu de grands torts envers vous.

MADAME PHLIPS.

Des torts, mademoiselle!

ERNESTINE.

Mon père est parti pour la cour, plus aveugle que jamais; il va revenir pour presser mon mariage avec le chevalier, et l'idée seule de ce mariage m'inspire un effroi!....

LINDORF.

Se pourrait-il?

MADAME PHLIPS.

En vérité! dites-le donc à monsieur Lindorf, qui part, qui veut quitter la ville.

ERNESTINE.

Et vous ne le retenez pas?

MADAME PHLIPS.

Que lui dirais-je? que lui reste-t-il à faire parmi nous? grâces à la calomnie qui attaque, à la sottise qui se presse de croire, plus d'amis, plus d'espérance de bonheur; qu'est-il auprès du brillant chevalier Durlach? qu'est-il auprès du savant Obervallos?

ERNESTINE.

Ah! madame Phlips, que vous êtes cruelle pour moi!

MADAME PHLIPS.

Vous et votre père n'avez-vous pas été plus cruels pour Lindorf?

ERNESTINE.

De grace, ayez pitié de ma situation. J'étais touchée des bonnes qualités que le chevalier faisait paraître.... Mais tantôt, j'ai cru voir..... J'ai vu des intrigues, des manœuvres..... Ce qui m'a sur-tout ouvert les yeux, c'est leur acharnement contre monsieur Lindorf. Ma chère madame Phlips, cherchez quelque moyen de suspendre ce fatal mariage. De mon côté, je prierai, je supplierai, je résisterai. Monsieur Lindorf, je l'avoue; je n'avais pas été insensible à la bonne action du chevalier envers ce pauvre Ambroise; mais après les efforts qu'ils ont faits pour vous perdre, je ne sais que penser même de cette bonne action, et jamais je n'ai eu plus d'estime pour vous.

LINDORF.

Eh! quoi? mademoiselle, vous auriez pris, vous prendriez encore quelque intérêt à moi!

ERNESTINE.

Que tout ce qui s'est passé depuis hier m'a surprise et éclairée! Combien, tout en ayant commencé par être dupe de leurs beaux dehors, j'ai appris à ne plus confondre les vertus affectées, les sentiments joués, avec la simplicité, la franchise et quelquefois même la maladresse de la sincérité.

MADAME PHLIPS.

Vous y voilà donc enfin.

ERNESTINE.

Mon père ne peut tarder à revenir. Il ne faut pas qu'il me surprenne avec vous. Aidez-moi à rompre le mariage qu'il projette, et je vous devrai d'échapper à un grand malheur.

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

MADAME PHLIPS, LINDORF.

MADAME PHLIPS.

Quand je vous disais qu'elle allait revenir à nous : sa petite tête romanesque avait besoin d'une forte leçon; la leçon est arrivée, et la voilà parfaite.

LINDORF.

Ah! madame Phlips, je suis au comble de la joie; je ne pars plus; que j'obtienne Ernestine, et je laisse volontiers les titres, les faveurs, les places à Obervallos.... Mais non, non, ce sont des intrigants qu'il est de mon devoir de démasquer... mais par quel moyen? Cherchons, imaginons. Vous avez raison; pour arracher les dupes aux charlatans, il faut soi-même être un peu charlatan : il faut employer un généreux et utile charlatanisme. M'y voilà décidé. Que faut-il faire? J'y serai bien gauche; mais c'est égal.

MADAME PHLIPS.

Eh! n'avez-vous pas vu que les dupes vont elles-mêmes au-devant des mensonges qu'on veut leur faire croire?

LINDORF.

Mais non, je n'y serai pas gauche : inspiré par l'amour, par l'espoir d'obtenir Ernestine, je saurai me

vanter, et peut-être même mentir adroitement. Voyons; quel est le faux avis que vous avez fait parvenir à Molen?

MADAME PHLIPS.

Qu'une épidemie était répandue dans le pays où est située sa maison de campagne; que notre souverain, le gouvernement, les magistrats, les bourguemestres tenaient la chose secrète pour ne pas effrayer les habitants.

LINDORF.

Le brave homme ne va pas manquer de venir se réfugier dans la ville; mais qu'en tirerons-nous? Cependant, en lui faisant peur....

MADAME PHLIPS.

Voilà ce que c'est. Mais quel bruit entends-je?

SCÈNE VI.

LINDORF, MADAME PHLIPS, VENAGLIA.

VENAGLIA, *la main enveloppée d'un mouchoir, soutenu par deux valets.*

Ah! Lindorf, mon cher Lindorf.... ma chère madame Phlips, je suis un homme perdu. Un fauteuil, je vous en prie.

MADAME PHLIPS.

Eh! qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

VENAGLIA.

C'est un assassinat.... Ce monsieur Trotmann.... au bas des remparts.... contre la vieille poterne.... personne ne pouvait nous voir, ni nous entendre..... il m'a forcé.... il avait deux épées.... il m'a fallu en prendre une.... Je n'ai eu que le temps de parer avec la main gauche.... elle est percée d'outre en outre.

MADAME PHLIPS.

La main percée! Ah! mon Dieu! je suis toute saisie.

LINDORF, *examinant la blessure.*

Eh! non, ce n'est rien du tout; une égratignure.

VENAGLIA.

Ah! docteur, vous me trompez; vous ne voulez pas m'effrayer.

MADAME PHLIPS.

Je ne reviens pas de ma surprise. Vous battre, contre Trotmann! J'ai cru que les loups ne se mangeaient pas, et vous êtes blessé! et c'est à monsieur Lindorf que vous vous adressez! Pourquoi ne pas recourir à ce grand médecin qui guérit tout avec son spécifique?

VENAGLIA.

Ah! c'est que je suis vraiment blessé; il faut bien que je m'adresse au vrai médecin.

LINDORF.

Ah! ah!

VENAGLIA.

Ma bonne madame Phlips, parlez pour moi, je vous prie, et que le cher docteur ne refuse pas de me guérir.

MADAME PHLIPS.

Quelle confiance pouvez-vous avoir en lui? Ce matin même dans votre feuille ne l'avez-vous pas signalé comme le plus ignorant des hommes?

VENAGLIA.

J'ai eu tort; j'ai eu tort. Ah! docteur, vous êtes si bon, vous avez l'ame si noble! point de rancune, et guérissez-moi.

LINDORF.

Je ne sais refuser mes soins à personne; votre blessure n'est rien.

VENAGLIA.

Pardonnez-moi; je souffre cruellement. Au moment où j'ai été provoqué, quand j'ai envisagé la figure cannibale et le sourire diabolique de ce Trotmann, il s'est passé en moi une telle révolution.... j'ai éprouvé une commotion si vive que toute la machine en a été ébranlée. Voyez donc, elle dure encore... N'ai-je pas la fièvre?

LINDORF, *lui tâtant le pouls.*

Un peu.

MADAME PHLIPS, *bas à Lindorf.*

Eh! mais, en effet, il est pâle et vergeté. Il tremble, ses dents craquent.

LINDORF.

Excès de frayeur. Voilà tout.

VENAGLIA.

Qu'avez-vous à parler tout bas? Est-ce que le mal serait plus grave que je ne le crois?

MADAME PHLIPS.

Eh! mais, il n'y a pas de quoi vous rassurer.

VENAGLIA.

Ah! mon Dieu!

LINDORF.

Que dites-vous?

MADAME PHLIPS, *bas à Lindorf.*

N'allez-vous pas encore être franc et sincère avec ce vaurien?

LINDORF, *bas à madame Phlips.*

Eh! quoi? vous voudriez....?

MADAME PHLIPS.

Monsieur Lindorf, on peut dire la vérité à monsieur Venaglia; il vient de donner une si grande preuve de courage! (*Tâtant le pouls à Venaglia.*) Il a une fièvre de cheval. Je m'y connais.

LINDORF.

Ah! une fièvre de cheval!

VENAGLIA.

Ah! docteur, vous voulez me cacher mon mal.

MADAME PHLIPS.

Un moment, signor Venaglia; répondez, ou nous ne vous donnons pas nos soins. Que le fameux docteur Obervallos vous ait payé vos articles, cela ne nous étonne pas; mais n'est-il pas vrai qu'Obervallos, Baltasar et le chevalier sont trois fourbes qui s'entendent?

VENAGLIA.

Oui, oui, c'est Obervallos qui m'a presque dicté mon article. Le chevalier n'était pas blessé; sa générosité envers le pauvre Ambroise a été arrangée par Baltasar pour que mademoiselle de Klinsberg en fût témoin. Voilà tout ce que je sais; je ne les connais que d'hier. Il y a un homme bien plus instruit; c'est monsieur Molen.

MADAME PHLIPS.

J'en étais sûre, et je les tiens.

VENAGLIA.

Je vous dirai même que la seule présence de Molen leur inspire une frayeur.... et sur-tout à Baltasar!.... car c'est lui qui conduit tout, c'est lui qui m'avait entrainé.

MADAME PHLIPS.

Mon cher journaliste, puisque ce n'est pas à la main droite que vous êtes blessé,.... Obervallos vous a dicté l'article à son éloge;... un petit article à mon tour sous ma dictée.

LINDORF.

Comment? un article.

MADAME PHLIPS.

Laissez-moi faire.

VENAGLIA.

Oui, oui, me voilà prêt à faire tout ce que vous me demanderez, tout ce qui vous plaira.

MADAME PHLIPS, *approchant une table.*

Écrivez donc.

VENAGLIA, *prenant la plume.*

J'y suis.

MADAME PHLIPS, *dictant.*

En tête : *Nouvelles diverses, Variétés ou Mélanges.* « Ce qui vient de se passer dans cette ville est une nou- « velle preuve de la défiance qu'on doit avoir contre les « charlatans. Il nous est trop prouvé aujourd'hui que le « prétendu docteur Obervallos est un insigne charlatan, « le chevalier Durlach un intrigant, et le sieur Baltasar « leur agent.

LINDORF.

De grace....

VENAGLIA.

Quoi? vous voulez....

MADAME PHLIPS.

Quand une blessure n'est pas prise à temps, elle peut devenir fort dangereuse.

VENAGLIA.

J'écris.

MADAME PHLIPS, *dictant.*

« Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que ces trois « insignes charlatans ont trouvé parmi nous des com- « plices pour les seconder. On assure que monsieur Mo- « len, craignant de se compromettre, non-seulement « n'a pas cru devoir dénoncer ces gens qu'il connaît « trop bien, mais même s'est retiré à la campagne pour « se mettre à l'abri de tout danger.

VENAGLIA.

Mais, madame Philips....

MADAME PHLIPS.

Vous avez le sang si âcre..... il se peut que la gangrène....

VENAGLIA.

La gangrène!.... Continuez.

MADAME PHLIPS, *dictant.*

« Puisse le sieur Molen dissiper les fâcheux soupçons « répandus sur son compte, et ne pas rester flétri sous « l'accusation d'avoir servi de complice à trois vaga- « bonds....

LINDORF.

Non; aventuriers....

MADAME PHLIPS.

Appelez-les par leur nom, et mettez «trois charlatans étrangers», et signez.

VENAGLIA.

Oui, oui, je signe, et sur-le-champ je l'envoie à l'imprimerie.

MADAME PHLIPS, *prenant le papier.*

Pardon, je vous en enverrai une copie dans la journée; mais je suis bien aise de garder un moment l'original; il n'y a rien dont je puisse abuser contre vous.

VENAGLIA.

Oh! non, rien; et d'ailleurs, usez, abusez même. Si vous saviez combien il m'est doux d'écrire la vérité, et pour vous encore. Or, à présent, docteur....

(*Il présente sa main à Lindorf.*)

MADAME PHLIPS.

A présent, monsieur Lindorf, vous pouvez parler franchement à monsieur.

LINDORF.

Une compresse d'eau de guimauve; et dans quelques jours, il n'y paraîtra plus.

VENAGLIA.

Eh! quoi? la fièvre....

LINDORF.

Mettez-vous dans votre lit, prenez quelques cordiaux; elle disparaîtra.

VENAGLIA.

En vérité....!

LINDORF.

Dès demain vous pourrez reprendre vos honorables fonctions, et me calomnier tout à votre aise.

VENAGLIA.

Oh! jamais, jamais! Oh! Dieu! Je serais l'assassin de mon bienfaiteur! Outre l'article que je viens de rédiger, deux colonnes à votre gloire dans ma feuille de demain; mais est-il bien vrai que ce ne soit rien? je ne suis pas encore bien rassuré. Vous avez raison; je vais me coucher. Mais quelle lâcheté à un maître en fait d'armes de se battre contre un journaliste! Vous viendrez me voir; n'est-ce pas, docteur, vous me le promettez?

MADAME PHLIPS, *en reconduisant Venaglia.*

Oui, oui, monsieur Lindorf ira vous voir; bien le bonsoir, monsieur Venaglia.

(*Venaglia sort.*)

SCÈNE VII.

MADAME PHLIPS, LINDORF.

LINDORF.

Eh! mon Dieu! qu'il est facile d'être charlatan!

MADAME PHLIPS.

Quand je vous disais que c'était le meilleur moyen de les combattre. J'espère qu'à présent, vous ne pensez plus à partir.

LINDORF.

Oh ! non.

MADAME PHLIPS.

Mais il ne faut pas nous endormir. Je vais répandre dans toute la ville ce que nous venons d'apprendre. Je forcerai à m'écouter ceux qui ne le voudraient pas. Allez trouver mademoiselle Ernestine; il ne restait plus de doute dans son esprit, que relativement à cette belle action du chevalier envers le pauvre Ambroise. Hâtez-vous de lui apprendre que cette belle action avait été concertée comme les autres.

LINDORF.

J'y cours... Attendez; une idée excellente : je ne pars plus; mais si je feignais de partir, si l'on répandait adroitement le bruit de mon départ....

MADAME PHLIPS.

A merveille. Vous vous formez. Oui; on ne manque jamais de prendre intérêt à la victime qu'on vient d'immoler.... Mais c'est ce Molen qui ne vient pas.... c'est l'homme qui nous est le plus nécessaire.... Je me décide. Sa campagne n'est qu'à deux pas. Je cours moi-même le chercher.

LINDORF.

Ne sortez pas; le voici.

MADAME PHLIPS.

Le voici; je respire. Allez joindre Ernestine, et laissez-moi seule avec lui.

SCÈNE VIII.

LINDORF, MADAME PHLIPS, MOLEN.

MOLEN.

Ah! vous voilà, mon cher Lindorf; j'accours....

LINDORF, *d'un ton grave.*

Pardon, monsieur Molen, je ne puis vous écouter dans ce moment; une affaire très-pressante... causez avec madame Phlips. (*A part.*) Elle m'aime; je suis aimé; ah! ne suis-je pas le plus heureux des hommes?

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

MOLEN, MADAME PHLIPS.

MOLEN.

Qu'est-ce? il a l'air à-la-fois bien préoccupé, et bien joyeux.

MADAME PHLIPS.

Il a quelque sujet de l'être.

MOLEN.

Je ne le croyais pas. Tant mieux; car je l'aime.

MADAME PHLIPS.

Mais vous, bon Molen, quel sujet vous amène en ville?

MOLEN.

Oh! un sujet; c'est un secret; il y a une rougeole assez maligne répandue dans le pays.... et comme on ne se soucie pas d'être exposé.... Vous concevez?

MADAME PHLIPS.

Vous venez vous réfugier parmi nous. Savez-vous tout ce qui se passe dans la ville?

MOLEN.

Oui, vraiment, on vient de me l'apprendre : un cours magnifique, tous les habitants dans l'enthousiasme, Lindorf mis à la porte. Cela m'a fait une peine..... Mais pourquoi va-t-il s'aviser de vouloir résister?... Il faut plier dans l'occasion.

MADAME PHLIPS.

C'est ce que vous savez faire. Et des duels! et des articles de journaux! et Lindorf qui s'exile! et le baron de Klinsberg qui est parti pour la cour et qui va revenir avec la nomination d'Obervallos à la place de premier médecin, et l'agrément du prince au mariage de sa fille avec le chevalier Durlach!

MOLEN.

Ah! ah!

MADAME PHLIPS.

C'est un grand mariage que va faire là mademoiselle de Klinsberg. L'oncle du chevalier avait en vue pour son neveu une riche et noble héritière; mais le bon tuteur Obervallos s'est chargé de faire entendre raison à l'oncle.

MOLEN.

Le tuteur! Quoi? ils oseraient... Je repars pour la campagne.

MADAME PHLIPS.

Et la rougeole?

MOLEN.

Ah! diable.

MADAME PHLIPS.

La main sur la conscience..... monsieur Molen.....

Vous ne connaissez ni Obervallos, ni Baltasar, ni le chevalier Durlach?

MOLEN.

Pourquoi me demandez-vous cela?

MADAME PHLIPS.

Tant mieux pour vous, si vous ne les connaissez pas.

MOLEN.

Pour moi! expliquez-vous.

MADAME PHLIPS.

Malgré leur apparence de succès, ils sont perdus; et, si l'on vient à découvrir que vous les connaissiez déja pour ce qu'ils sont, vous allez vous trouver étrangement compromis. Vous tenez beaucoup à la considération. Vous êtes honnête homme; mais vous voulez sur-tout qu'on vous croie honnête homme. Eh bien! au milieu de toutes ces confusions, de toutes ces batailles, je ne sais comment cela s'est fait, monsieur Lindorf s'est emparé de Venaglia, l'a dominé, et, soit par peur, soit par remords, en a obtenu un petit article contre ses ennemis, dont j'ai la minute bien signée de Venaglia, et qui paraîtra demain.

MOLEN, *voulant prendre le papier.*

Pas possible.... Permettez.

MADAME PHLIPS, *lui mettant le papier devant les yeux, mais sans le quitter.*

Lisez avec moi; pesez bien tous les mots..... « Char-« latan, intrigant... Molen, complice... »

MOLEN.

Complice! moi!

MADAME PHLIPS.

Voyez la fin sur-tout. (*Lisant et faisant lire des yeux à Molen.*) « Puisse le sieur Molen dissiper les fâ-

« cheux soupçons répandus sur son compte et ne pas « rester flétri sous l'odieuse accusation d'avoir servi « de complice à trois charlatans étrangers.

« *Signé*, VENAGLIA. »

MOLEN.

Ah! mon Dieu! moi! leur complice! Mais voyez donc..... restez tranquille, cherchez à ménager tout le monde. Eh! quoi? parce qu'on ne veut pas se faire le Don Quichotte du mérite persécuté... on se trouve victime.... Juste ciel! moi, dénoncé dans un journal! dans mon journal!

MADAME PHLIPS.

Il est donc vrai que vous les connaissez?

MOLEN.

Je les connais... je les connais... Pourquoi me mêler là dedans? est-ce que cela me regarde? Que faire? si je parle, je m'expose; si je me tais.... je suis perdu. Oui, cela me regarde, cela regarde tous les honnêtes gens..... Je me décide pour l'honneur..... C'est qu'ils ont été beaucoup trop loin.... S'ils s'étaient bornés à vendre leur baume.... mais chasser mon ami Lindorf.

MADAME PHLIPS.

Il ne les en tient pas quittes; du fond de la retraite qu'il va choisir, il se propose d'écrire, d'imprimer, de publier dans toute l'Allemagne... et, à la manière froide dont il vient de vous accueillir, il est à craindre qu'il ne vous mêle dans ses écrits....

MOLEN.

Quoi? et Lindorf aussi!... Mais non; je ne crains pas qu'il m'accuse, lui; il est trop honnête homme;... et ses ennemis sont des misérables... Il faut qu'il reste, qu'il triomphe, et je l'y aiderai. Retenez-le, dites-lui... j'ai des pièces, des détails, des preuves, sinon contre

eux trois, au moins contre l'un des trois; et quant aux autres... il sera facile... Je cours chez moi, à l'imprimerie, chez Venaglia, chez tout le monde; et l'on verra si je suis un homme froid, égoïste, qu'on intimide et qui laisse tranquillement égorger ses amis.

(*Il sort.*)

MADAME PHILIPS, *seule.*

Et moi aussi je saurai me faire des compères; et celui-là vaudra tous les leurs. Suivons-le, ne laissons pas refroidir un zèle aussi désintéressé. J'entends nos fourbes. Laissons-les triompher. Nous aurons notre tour.

(*Elle sort.*)

SCÈNE X.

OBERVALLOS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Morbleu! un petit médecin me désarmer comme un enfant! et se moquer encore! « Quoique je vous aie « fait lestement sauter votre épée, me dit-il, je n'en per- « siste pas moins à soutenir que votre poignet n'a pas « été démis. » Si Baltasar n'était venu nous séparer, je lui aurais bien prouvé en effet....

OBERVALLOS.

Allons, allons, malgré mes conseils, vous avez voulu absolument vous battre contre Lindorf; vous voyez ce qui en est résulté. Nous songerons à donner une bonne tournure à ce duel. Toute la ville est dans l'enchantement de mon mérite et de votre générosité. Le baron va revenir et nous rapporter ma nomination et l'agré-

ment du prince à votre mariage; ne songeons qu'à la situation brillante de nos affaires.

LE CHEVALIER, *en riant.*

Ma foi, docteur, je crois que vous avez raison; oublions cette petite contrariété, épousons et ne pensons plus qu'à dépenser en philosophe la fortune que j'aurai acquise un peu en intrigant.

OBERVALLOS.

Voilà donc enfin le mérite mis à sa place.

LE CHEVALIER.

Oui, grace aux menées de ce maraud de Baltasar.

OBERVALLOS.

Oh! oui, il nous a été très-utile sans doute; mais j'aurais bien su, même sans lui.... Monsieur le chevalier, est-ce que vous êtes bien flatté des moyens qu'il nous fait employer, et qu'il se permet d'employer pour nous.

LE CHEVALIER.

Eh! quoi? généreux et reconnaissant Obervallos, est-ce que vous penseriez, parce qu'à présent nous touchons au port, à culbuter celui qui nous y a conduits!

OBERVALLOS.

Ah! fi donc! il faut reconnaître ses soins, il faut les reconnaître magnifiquement; mais il me semble qu'une fois, moi, premier médecin, et vous, mari de la belle Ernestine, une liaison avec un homme de cette espèce n'est pas convenable, et que même... tranchons le mot, elle peut devenir très-dangereuse.

LE CHEVALIER.

Vous croyez?... Ma foi.... c'est possible: le pauvre diable doit être content, si l'on se conduit bien en rompant avec lui.

OBERVALLOS.

J'en gémirai, car je l'aime; mais je crois que c'est urgent: d'un moment à l'autre, il peut arriver des renseignements sur son compte....

LE CHEVALIER.

Et s'il en arrivait sur le nôtre, cela ferait une complication.... Eh bien! il n'y a qu'à le satisfaire libéralement, généreusement, et lui signifier....

OBERVALLOS.

Le voici; je vais lui parler avec ménagement, avec amitié.

LE CHEVALIER.

Et moi, avec franchise.

SCÈNE XI.

OBERVALLOS, LE CHEVALIER, BALTASAR.

BALTASAR.

Je vous cherchais. Avant tout, je suis bien aise de vous dire que je vais changer de rôle dans la comédie que nous jouons. Il n'est pas juste que je fasse toujours votre antagoniste, et que je ne recueille que les mauvais traitements....

OBERVALLOS.

Mon cher monsieur Baltasar, ne vaudrait-il pas mieux, nous contentant du succès que nous avons obtenu, ne pas aller plus loin, et..... vous entendez bien?

BALTASAR.

Que voulez-vous dire?

LE CHEVALIER.

Le docteur pense que maintenant un savant comme lui n'a plus besoin d'un compère comme toi.

OBERVALLOS.

C'est monsieur le chevalier qui craindrait qu'un jeune homme comme lui, lié avec son ancien intendant....

BALTASAR.

Ah! ah!

LE CHEVALIER.

Tu conçois bien que je ne laisserai pas tes services sans récompense.

OBERVALLOS.

Vous devez croire que je ne manquerai pas de m'acquitter envers vous.

BALTASAR.

Oui-da, messieurs; vous vous croyez assez forts pour vous passer de moi, et vous me donnez mon congé.... Soit; mais permettez-moi seulement de vous donner un petit avis. L'horizon se brouille; Venaglia, forcé de se battre contre Trotmann, a été blessé, et, au lieu de se faire guérir par l'illustre Obervallos, il a réclamé les soins de Lindorf.

OBERVALLOS.

Ah! diable!

BALTASAR.

La jeune Ernestine a eu un entretien avec Lindorf.

LE CHEVALIER.

La petite sotte!

BALTASAR.

Maintenant, messieurs, je vous salue; nous verrons ce que vous deviendrez quand je ne vous ferai plus valoir.

OBERVALLOS.

Mon cher monsieur Baltasar, ne m'abandonnez pas.

LE CHEVALIER.

Mon pauvre Baltasar, il faut que tu m'aides encore...

BALTASAR.

Ah! l'association vous convient de nouveau. Je devrais.... Mais le danger presse, notre cause est commune, et d'ailleurs, je ne sais point abandonner mon parti; c'est une vertu qui me reste, et que n'ont pas toujours les intrigants du haut rang. Allons au fait. Lindorf a parlé de quitter la ville; on commence à s'intéresser à lui : c'est l'usage. Que Venaglia vous délaisse et vous déchire même, il vous donnera la physionomie d'un persécuté, et ce ne serait pas la première fois que nous aurions fondé dans une ville un autre journal. D'ailleurs, il ne sait rien, sinon qu'il a été acheté et payé. Puis, afin de faire contre-poids dans la balance, comme je vous disais je change de rôle: éclairé par vos talents, par vos grandes qualités..... j'abandonne Lindorf, je m'attache à vous et je deviens votre plus zélé défenseur.

LE CHEVALIER.

Mais cet entretien d'Ernestine avec Lindorf!...

BALTASAR.

Laissons revenir le baron, et nous verrons.... Justement le voici.

SCÈNE XII.

OBERVALLOS, LE CHEVALIER, BALTASAR, LE BARON.

LE BARON.

Me voilà de retour. Ah! c'est vous, mes bons, mes illustres amis, savant docteur, intéressant jeune

homme. J'ai tout obtenu de son Altesse. Ah! quel bon, quel grand prince que le nôtre! J'ai fait avertir mon notaire; il va venir. J'ai fait prier mon cousin Valbourg et madame de Rosenthal; ils vont arriver. Mon cher chevalier, c'est pour votre mariage. Le prince, en approuvant mon choix, vous nomme colonel de sa garde.

LE CHEVALIER.

Ah! monsieur, quelle reconnaissance!

LE BARON.

Prouvez-la-moi sur-le-champ, en vous joignant à moi pour supplier votre ami, notre respectable docteur, celui que vous nommez votre tuteur, de se fixer parmi nous.

OBERVALLOS.

Qui? moi! y pensez-vous, monsieur le baron?

LE BARON.

Suppliez-le de ne pas dédaigner les bienfaits de son Altesse. Elle vous nomme son premier médecin, son conseiller intime.

OBERVALLOS.

Quoi!

LE BARON.

On expédie dans ce moment votre diplôme, votre brevet.

LE CHEVALIER.

Mon cher tuteur, vous ne pouvez vous dispenser d'accepter....

LE BARON.

Ne nous refusez pas.

BALTASAR.

Non, ne nous refusez pas.

LE BARON, *à Baltasar.*

Quoi? vous aussi, vous vous joignez à nous!

BALTASAR.

Oui moi, qui suis forcé de me rendre avec tout le monde au mérite éminent du docteur.

LE BARON.

C'est bien, très-bien, monsieur Baltasar. Docteur, serez-vous inflexible?

OBERVALLOS.

En vérité, vous me mettez dans un grand embarras.

SCÈNE XIII.

OBERVALLOS, LE CHEVALIER, BALTASAR, LE BARON, VALBOURG, MADAME DE ROSENTHAL.

LE BARON, *allant au-devant de Valbourg et de madame de Rosenthal.*

Venez, venez, mes chers parents, venez m'aider à retenir notre docteur.

MADAME DE ROSENTHAL.

Eh! quoi? peut-il hésiter?

VALBOURG.

Songez donc; premier médecin!

MADAME DE ROSENTHAL.

Conseiller intime!

LE BARON.

Sachez de plus que j'ai ordre de vous présenter demain, ainsi que mon gendre, à son Altesse, qui brûle du désir de vous voir et de vous entendre.

OBERVALLOS.

Certainement, je me ferai un devoir de me rendre demain aux désirs de son Altesse. Mais....

LE BARON.

C'en est assez; c'est tout ce que je demande: mes amis, il est à nous, il ne pourra résister... Maintenant ne songeons qu'à l'heureux mariage... (*Il appelle.*) Eh! Joseph. (*A Joseph qui entre.*) Qu'on cherche ma fille; qu'elle vienne sur-le-champ. (*Joseph sort.*) Je ne me possède pas de joie.

MADAME DE ROSENTHAL.

Or çà; et Lindorf?

LE BARON.

Qu'on ne me parle jamais de ce petit impertinent. On dit qu'il menace de quitter la ville. Bon voyage.

VALBOURG.

Il est certain qu'il lui serait difficile de rester, se voyant opprimé, menacé de tous côtés.

LE BARON.

Il faut être décidé à périr pour soutenir son opinion, et on ne périt pas, et on ramène à soi les bons esprits, les hommes de bonne foi.

MADAME DE ROSENTHAL.

Eh bien! moi, je plains Lindorf; pauvre jeune homme! sans fortune, sans état!....

OBERVALLOS.

Ah! que n'ai-je pu trouver en lui ce que je cherche depuis si long-temps; un jeune médecin d'esprit et d'honneur..... car je ne me dissimule pas que mon élève Bedini est une bête.

LE BARON.

Homme, cent fois généreux.

SCÈNE XIV.

OBERVALLOS, Le CHEVALIER, BALTASAR, Le BARON, VALBOURG, Madame de ROSENTHAL, ERNESTINE.

LE BARON.

Sois contente, mon Ernestine; j'ai lu dans ton ame, et je consens à ton mariage avec notre aimable chevalier.

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, puis-je espérer....

ERNESTINE.

Pardon, monsieur,..... mais j'oserai demander à mon père, s'il ne se presse pas un peu trop.

LE BARON.

Tu serais bien fâchée que je ne me pressasse pas....

ERNESTINE.

Mais, mon père, je vous prie, je vous conjure....

LE BARON.

Petite simagrée de jeune fille, dont je ne suis pas dupe. Le prince le veut; tu n'as plus rien à dire.

ERNESTINE, *à part.*

Oh! ciel! que faire? Lindorf et madame Phlips qui m'abandonnent!

SCÈNE XV.

OBERVALLOS, LE CHEVALIER, BALTASAR, LE BARON, VALBOURG, MADAME DE ROSENTHAL, ERNESTINE, JOSEPH, BEDINI.

JOSEPH.

Le notaire attend monsieur dans son appartement.

(*Joseph sort.*)

BEDINI *à Obervallos.*

Oui, mon maître, le notaire.

LE BARON.

Nous allons le joindre. Chevalier, donnez la main à ma fille. Venez, venez, respectable Obervallos.

SCÈNE XVI.

OBERVALLOS, LE CHEVALIER, BALTASAR, LE BARON, VALBOURG, MADAME DE ROSENTHAL, ERNESTINE, BEDINI, MADAME PHLIPS.

MADAME PHLIPS.

Un moment, s'il vous plaît. Avant d'aller trouver le notaire, daignez accorder, en présence de ces trois messieurs, un moment d'entretien à monsieur Molen, que vous allez voir.

OBERVALLOS, *troublé.*

Molen! en notre présence!

LE CHEVALIER, *à part.*

Aïe, Aïe!

BALTASAR.

En notre présence!

LE CHEVALIER, *bas à Baltasar.*

Allons donc, mon drôle, du front, du courage.

BALTASAR, *au chevalier.*

Je ne peux pas; le nom seul de ce monsieur Molen, a le privilége de me faire trembler.

LE BARON.

Eh! qu'ai-je de commun avec monsieur Molen?

MADAME PHLIPS.

C'est lui qui a quelques renseignements à vous donner sur ces messieurs. Voyez, voyez quel trouble ce nom seul leur cause.

BALTASAR, *fort troublé.*

Nous.... troublés!.... point du tout.

OBERVALLOS.

J'ai le calme de la vertu.

LE CHEVALIER.

(*A part.*) Diable! Ceci prend une mauvaise tournure.

MADAME PHLIPS.

Voici monsieur Molen.

SCÈNE XVII.

OBERVALLOS, LE CHEVALIER, BALTASAR, LE BARON, VALBOURG, MADAME DE ROSENTHAL, ERNESTINE, BEDINI, MADAME PHLIPS, MOLEN.

MOLEN, *très-vivement.*

Arrêtez, suspendez, ne faites pas ce fatal mariage. Je vais parler, au risque de tout ce qui peut m'arriver.

Moi, leur complice! (*En montrant tour-à-tour le chevalier et Obervallos.*) Il n'est pas son tuteur; il n'est pas son pupille. (*En montrant Baltasar.*) Celui-ci n'a jamais été leur ennemi. (*En montrant Obervallos.*) J'ai vu celui-là, médecin anglais en Suisse, docteur suisse en Espagne. (*En montrant Baltasar.*) J'ai connu celui-ci trompette et tambour de son camarade, qui se promenait en cabriolet découvert, dans les rues de Florence, sous le nom de Polycrate... J'étais à la campagne; je suis accouru; j'ai découvert toutes leurs manœuvres. (*En montrant le chevalier.*) Il n'a pas été blessé; ses chevaux ne l'ont point renversé: comment avez-vous pu croire qu'un poignet foulé serait remis en deux heures, par l'effet d'une pommade miraculeuse?

LE BARON.

Que dites-vous? serait-il possible?

MADAME PHLIPS.

Oui, c'est possible, c'est vrai, c'est démontré : ils se sont entendus; ils ont payé Venaglia pour ses articles, Trotmann pour ses poumons. J'en ai instruit toute la ville. De belles phrases pillées, des étalages, de grands sentiments; de belles actions, arrangées; de fausses blessures; des compères, gagnés ou séduits: voilà toute leur science.

VALBOURG.

Un moment, un moment; il ne faut pas se presser de condamner.....

MADAME DE ROSENTHAL.

Il faut se défier des clameurs de l'envie

LE CHEVALIER.

Monsieur Molen, tremblez....

MOLEN.

Je ne vous crains pas, je brave tous les dangers; je me sens un courage indomptable, et je serai soutenu par tous les honnêtes gens. Vous, monsieur le chevalier, songez à me payer : tenez, voilà son billet protesté, et il doit à bien d'autres. Vous, monsieur Obervallos, pouvez-vous nier que vous ayez été chassé de Zurich, comme un charlatan? Vous, monsieur Baltasar, pouvez-vous nier que vous ayez été laquais, et portant la livrée, à Lyon et à Paris?

OBERVALLOS.

Monsieur, je vous prie de croire que..... Monsieur Baltasar... défendez-moi.

BALTASAR.

Ma foi, docteur, défendez-moi vous-même; il y a des moments où le plus effronté se sent pâlir.

MADAME PHILIPS.

Voyez, voyez leur confusion; coupables, tous coupables, sur mon ame.

LE BARON.

Mais, en effet, quel silence! quelle consternation!

MADAME PHILIPS.

Interrogez leur élève, leur complice. (*A Bedini.*) Réponds, benêt : n'est-ce pas que ton maître n'avait jamais vu le chevalier? qu'il connaît Baltasar depuis long-temps? que s'ils sont parfois ennemis en public, quand ils sont seuls, ils sont les meilleurs amis du monde?

BEDINI.

Mon maître, faut-il dire?...

OBERVALLOS.

Admettons qu'en effet on m'ait connu sous le nom

de Polycrate... Eh! messieurs, qui vous dit que plus d'un grand médecin n'a pas commencé de la sorte?

LE CHEVALIER.

Admettons que je ne connaisse que depuis hier le docteur, je n'en suis pas moins neveu d'un homme estimable, considéré.

BALTASAR, *au chevalier.*

Ne vous consumez pas en efforts inutiles; nous sommes perdus.

LE CHEVALIER.

Tu crois... allons. (*Haut.*) Ma foi, monsieur Molen, je ne sais jusqu'à quel point ces messieurs et madame sont vos obligés; les voilà éclairés sur les compliments que le docteur a faits, au baron sur son génie, à monsieur Valbourg sur ses vers, et à madame sur sa santé.

ERNESTINE.

Vous l'entendez, mon père; pouvez-vous encore douter de leurs intrigues?

LE BARON.

Ah! grand Dieu! et ce pauvre Lindorf que j'ai humilié, chassé pour eux!

VALBOURG.

Voilà bien votre précipitation ordinaire, mon cher baron.

MADAME DE ROSENTHAL.

Ce cher Lindorf! au moins il était sincère.

LE BARON.

Qu'on le cherche, qu'on l'appelle.

ERNESTINE.

Ah! mon père, qu'il m'est doux de vous voir revenir à lui!

MOLEN.

C'est moi, c'est moi-même qui cours le chercher.

SCÈNE XVIII.

OBERVALLOS, Le CHEVALIER, BALTASAR, Le BARON, VALBOURG, Madame de ROSENTHAL, ERNESTINE, BEDINI, Madame PHLIPS, MOLEN, JOSEPH.

JOSEPH.

Grande, grande nouvelle! Monsieur Lindorf quitte la ville. Je viens de le voir qui se disposait à monter en voiture.

LE BARON.

Qu'entends-je? Lindorf, mon cher Lindorf! il nous quitterait! Ah! je cours après lui; venez, madame Phlips, viens, ma fille.

(*Il sort.*)

MOLEN.

Oui sans doute, courons, courons tous.

(*Il sort.*)

ERNESTINE.

Ah! madame Phlips, quelle obligation ne vous ai-je pas!

(*Elle sort avec madame Phlips, Valbourg et madame de Rosenthal.*)

SCÈNE XIX.

BEDINI, Le CHEVALIER, OBERVALLOS. BALTASAR.

OBERVALLOS.

Les voilà qui courent après Lindorf, comme hier ils ont couru après moi.

LE CHEVALIER.

Quand je m'obstinerais, quand je me battrais une seconde fois contre Lindorf... nous nous sommes éprouvés... Pour Molen... il ne vaut pas la peine que je m'en occuppe... (*A Baltasar.*) Je te laisse le soin de m'acquitter envers Molen, avec l'argent que tu m'as volé, lorsque tu étais mon intendant. (*A Obervallos.*) Enchanté d'avoir fait votre connaissance, docteur Obervallos, nous nous retrouverons peut-être quelque part. Il me prend des bouffées de repentir, et je vais essayer de faire ma paix avec mon oncle le commandeur.

(*Il sort.*)

BEDINI.

Eh bien! mon maître, sommes-nous assez victimes de la calomnie!

BALTASAR.

Comment, imbécille, après tout ce que tu viens d'entendre, tu crois encore ton maître un grand homme; allons, avec un Séide aussi obstiné, il peut encore faire le Mahomet quelque part. Pour moi, je vais tâcher de vivre en modeste et honnête fripon où je pourrai. Je me souviens, savant Obervallos, que, dans votre prospérité, vous avez voulu me planter là; je ne veux plus courir une chance pareille, et je prends les devants. Je vous souhaite toute sorte de prospérité.

(*Il sort.*)

(*On entend en dehors plusieurs voix.*)

Le voilà, le voilà, il nous reste, il ne partira pas.

OBERVALLOS.

Les voici qui ramènent Lindorf; je ne vois pas pourquoi j'assisterais au triomphe de ce jeune homme.

Viens, mon fils, allons chercher ailleurs à servir et à éclairer l'humanité.

(*Il sort avec Bedini.*)

SCÈNE XX.

LE BARON, ERNESTINE, MOLEN, MADAME PHLIPS, VALBOURG, MADAME DE ROSENTHAL, LINDORF.

LE BARON.

Mon cher Lindorf!

ERNESTINE.

Voilà donc mon père éclairé sur votre compte.

VALBOURG.

Le voilà, l'homme qui mérite toute notre confiance.

MADAME DE ROSENTHAL.

Le voilà, le seul, le vrai médecin que nous devions croire.

MOLEN.

Oui, le voilà.

LINDORF.

Monsieur, mademoiselle, mes bons amis, et vous, excellente madame Phlips, combien je suis touché...

LE BARON.

Me pardonneras-tu mon cher Lindorf?

LINDORF.

Vous pardonner, monsieur, quand vous acquérez des droits à ma reconnaissance!

LE BARON.

La place de premier médecin, celle de conseiller intime, la main de ma fille, tout est à toi.

LINDORF.

Ah! mademoiselle, de tous ces dons, celui de votre main est le plus cher à mon cœur.

LE BARON.

Oui, mademoiselle, j'entends et je prétends que ce soit lui que vous épousiez.

ERNESTINE.

Eh! mon père, c'est lui seul que je veux et que je peux aimer.

MADAME PHLIPS.

Eh bien! où sont donc nos trois fourbes.

VALBOURG.

Partis apparemment.

MADAME DE ROSENTHAL.

Ils ont bien fait.

MOLEN.

J'en suis bien aise.

LE BARON.

Mais voyez un peu quelle sottise j'allais faire faire à son Altesse!

SCÈNE XXI.

LE BARON, ERNESTINE, MOLEN, MADAME PHLIPS, VALBOURG, MADAME DE ROSENTHAL, LINDORF, BLUME, GUILLAUME.

BLUME.

Est-il vrai que ce docteur Obervallos soit parti?

MADAME PHLIPS.

Oui, monsieur Blume.

BLUME.

Ah! le fripon!

MADAME PHLIPS.

Quoi? ce grand homme!

BLUME.

Il m'emporte les drogues qu'il a prises et qu'il a oublié de payer.

GUILLAUME, *arrivant.*

Eh! mon Dieu! est-il vrai que ce grand médecin soit reconnu pour un âne et un trompeur? Et moi qui ai pris ses pilules!

MADAME PHLIPS.

Vous désiriez tant une maladie; c'est le moyen d'en avoir une.

GUILLAUME, *à Lindorf.*

Mais aussi, monsieur le docteur, pourquoi n'avez-vous pas voulu me trouver malade?

MADAME PHLIPS.

Lindorf, mon digne bienfaiteur, c'est moi qui suis heureuse. Que je vous embrasse, généreux Molen; non, vous n'êtes pas un égoïste, et que le ciel vous pardonne tout le mal que vous avez fait ou que vous avez laissé faire! (*Lui remettant un papier.*) Voilà l'article que j'avais dicté à Venaglia.

MOLEN, *déchirant l'article.*

Quelle jouissance d'avoir arrêté mes amis sur le bord du précipice!

LE BARON.

Le notaire avait été mandé pour le chevalier; il faut qu'il nous serve pour Lindorf, et le diable puisse-t-il emporter les charlatans et leurs compères.

FIN DU CINQUIÈME ACTE
ET DU TOME HUITIÈME.

Universitas

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
La Maison en Loterie	1
L'Intrigant Maladroit, ou le jeune sot et les bonnes gens.	67
La Fête de Corneille	167
La Saint-Jean	217
Les Charlatans et les Compères	309

FIN DE LA TABLE DU HUITIÈME VOLUME.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE

a39003 002133287b

CE PQ 2381
.A1 1821 V008
C00 PICARD, LOUI OEUVRES.
ACC# 1225953